

D E B E

LA MANIERE
D'ENSEIGNER
ET
D'ETUDIER

LES BELLES LETTRES,

Par rapport à l'esprit & au cœur,

*Par M. ROLLIN, ancien Recteur de l'Uni-
versité, Professeur d'Eloquence au College
Roiat, & Associé à l'Academie Roiale des
Inscriptions & Belles Lettres.*

TOME SECOND.

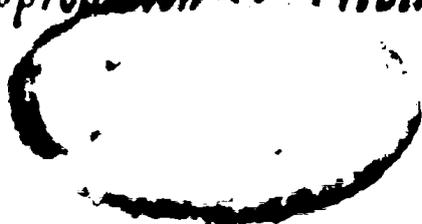


A PARIS;

Chez JACQUES ESTIENNE, rue saint
Jacques, à la Vertu.

M. DCC. XXVI.

Avec Approbation & Privilège du Roy.



Φ 6661-2

ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ
ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΟΥ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ



026000213085



Jean Francois Joly
De Polier

1784

25816 VI B 71



Ex libris J. J. Maed present. Gauda habitantia Bog.



Ap. Bish. Hout 36356

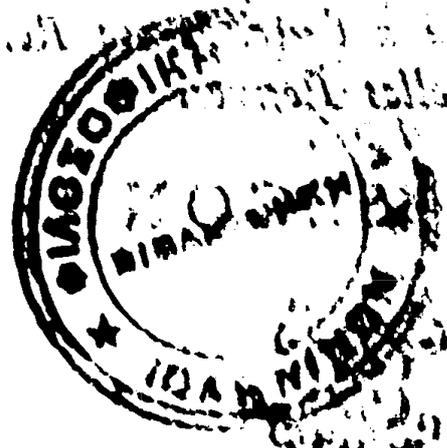
J. A. MAMMARE

DEPARTMENT

OF THE

SECRETARY

The report of the...



SECRET

...

...

...

...





TRAITÉ
DES
ETUDES CLASSIQUES.



LIVRE TROISIÈME.
DE LA RHETORIQUE.



UOIQUE les qualités naturelles soient le principal fondement de l'éloquence, & que quelquefois elles suffisent seules pour former l'orateur, on ne peut nier cependant que l'art & les préceptes ne puissent lui être d'un grand secours, ^a soit pour lui ser-

^a Ego in his præceptis hanc vim & hanc utilitatem esse arbitror, non ut ad repèndendum quid dicamus arte ducamur, sed ut ea quæ natura, quæ

ne consequimur, aut recta esse confidamus, aut prava intelligamus, cum, quò referenda sint, didicerimus. 2. de orat. n. 232.

Tome II.

A



2 DE LA RHÉTORIQUE.

vir de guides, en lui donnant des règles sûres qui apprennent à discerner le bon du mauvais, soit pour cultiver & perfectionner les avantages qu'il a reçus de la nature.

^a Ces préceptes, fondés sur les principes du bon sens & de la droite raison, ne sont autre chose que des observations judicieuses, faites par d'habiles gens sur les discours des meilleurs orateurs, qu'on a ensuite rédigées par ordre, & réunies sous de certains chefs: ce qui a donné lieu de dire que l'éloquence n'étoit pas née de l'art, mais que l'art étoit né de l'éloquence.

Il est aisé par là de comprendre que la rhétorique sans la lecture des bons écrivains est une science stérile & muette, & qu'ici, comme dans tout le reste, ^b les exemples ont infiniment plus de force que les préceptes. En effet, au lieu que le rhéteur se contente d'indiquer comme de loin aux

^a Ego hanc vim intelligo esse in præceptis omnibus, non ut ea secuti oratores eloquentiæ laudem sint adepti; sed, quæ sua sponte homines eloquentes facerent, ea quosdam observasse, atque id egisse. Sic esse non elo-

quentiam ex artificio, sed artificium ex eloquentia natum. 1. de orat. n. 146.

^b In omnibus ferè minus valent præcepta quam experimenta. Quintil. l. 2. cap. 5.



DE LA RHETORIQUE. 3.

jeunes gens la route qu'ils doivent tenir, l'orateur semble les prendre par la main, & les y faire entrer.

Comme donc le but qu'on se propose dans la classe de rhétorique est de leur apprendre à mettre en œuvre eux-mêmes les règles qu'on leur a données, & à imiter les modèles qu'on leur a mis devant les yeux : tout le soin des maîtres, par rapport à l'éloquence, se réduit à trois choses; aux préceptes de rhétorique, à la lecture des auteurs, & à la composition.

Quintilien nous apprend que de son tems la seconde de ces trois parties étoit absolument négligée, & que les rhéteurs donnoient tout leur tems aux deux autres. Pour ne point parler ici du genre de composition qui regnoit alors, qu'on appelloit déclamation, & qui fut une des principales causes de la corruption de l'éloquence, ils entroient dans un détail de préceptes très long, & dans des questions très épineuses, & souvent assez inutiles : & c'est ce qui fait que la rhétorique même de Quintilien, si excellente d'ailleurs, paroît en plusieurs endroits



4 DE LA RHETORIQUE.

fort ennuieuse. ^a Il avoit le goût trop bon pour ne pas sentir que la lecture des auteurs est une des parties les plus essentielles de la rhétorique, & la plus capable de former l'esprit des jeunes gens. Mais quelque bonne volonté qu'il eût, il ne lui fut pas possible de résister au torrent, & il se vit obligé malgré lui de se conformer en public à une coutume qu'il avoit trouvé généralement établie, se réservant à suivre en particulier la méthode qu'il jugeoit la meilleure.

C'est celle qui domine maintenant dans l'Université de Paris, & à laquelle on n'est parvenu que par degrés. Je m'arrêterai principalement sur cette partie, qui regarde la lecture & l'explication des auteurs, après que j'aurai traité en peu de mots les deux autres, qu'on peut dire en un certain sens être renfermées dans celle-ci.

^a Ceterum, sentienti-
has jam tum optima,
duæ res impedimento
fuerunt: quod & longa

consuetudo aliter docen-
di fecerat legem, &c.
Quintil. l. 2. cap. 5.





CHAPITRE PREMIER.
DES PRECEPTES
DE
RHETORIQUE.

LA BONNE maniere d'apprendre la rhétorique, seroit de la puiser dans les sources mêmes, je veux dire dans Aristote, Denis d'Halicarnasse, Longin, Cicéron, & Quintilien. Mais comme la lecture de ces auteurs, sur tout des grecs, est beaucoup au dessus de la portée des écoliers, tels qu'on les reçoit maintenant en rhétorique, les professeurs peuvent se réserver le soin de leur expliquer de vive voix les solides principes qui se trouvent dans ces grands maîtres d'éloquence, dont ils doivent avoir fait une étude particulière, & se contenter de leur indiquer les plus beaux endroits de Cicéron & de Quintilien, où seront traitées les matieres qu'ils leur expliqueront. Car il seroit, ce me semble, honteux, qu'on sortît de rhétori-



6 DES PRÉCEPTES
que sans avoir quelque idée & quelque connoissance des auteurs qui ont écrit de cet art avec tant de succès.

Ce qu'il y a de plus important dans la rhétorique, ne consiste pas tant dans les préceptes en eux-mêmes, que dans les réflexions qui les accompagnent, & qui en montrent l'usage. On peut connoître le nombre des différentes parties du discours, celui des Tropes & des Figures, en savoir très-exactement les définitions, & n'en être pas pour cela plus habile dans la composition. Cela est utile, & nécessaire même jusqu'à un certain point, mais ne suffit pas. Ce n'est là que comme le corps & l'extérieur de la rhétorique : si l'on n'y ajoute les observations judicieuses qui rendent raison & qui montrent l'effet de chaque précepte, c'est un corps sans ame. Quelques exemples éclairciront ma pensée.

C'EST UNE des règles de l'Exorde, que l'orateur, pour se concilier la bienveillance des Juges, doit parler fort modestement de lui-même, ne point trop montrer son éloquence, & rendre même suspecte, s'il le peut, celle de l'avocat qui plaide contre

lui. Ce précepte est fort bon, & très-nécessaire : mais les réflexions que Quintilien y ajoute sont d'un bien plus grand prix. ^a « Il est naturel, dit-il, qu'on se sente porté d'inclination & pour ceux qui sont les plus foibles ; & un Juge religieux écoute volontiers un avocat qu'il regarde comme incapable de surprendre sa religion, & dont il ne croit point devoir se défier. De là, ajoute-t'il, le soin qu'avoient les anciens de cacher leur éloquence, bien différent de la vanité des orateurs de notre siècle, qui ne songent qu'à la montrer & à l'étaler. »

Il en apporte ailleurs une autre raison encore plus belle, puisée dans la nature même, & fondée sur la connoissance du cœur de l'homme. ^b « Il

^a In his quoque commendatio tacita, si nos infirmos & impares ingenii contra agentium dixerimus . . . est enim naturalis favor pro laborantibus, & iudex religiosus libentissime patronum audit, quem iustitiae suae minime timet. Inde illa veterum circa occultandam eloquentiam simulatio, multum ab hac nostrorum tem-

porum iactatione diversa. *Quintil. l. 4. c. 1.*

^b Omnis sui vitiosa iactatio est, eloquentiae tamen in oratione praecipue, afferitque audientibus non fastidium modo, sed plerumque etiam odium. Habet enim mens nostrasublime quidam, & erectum, & impariens superioris. Ideoque abjectos, aut summissos, res se, libenter allevamus,



§ DES PRECEPTES

» ne sied jamais à personne, dit-il,
» de se vanter soi-même : mais un
» orateur sur-tout a mauvaise grace
» de tirer vanité de son éloquence.
» Cela rebute ses auditeurs, & sou-
» vent même le rend odieux. Car il y
» a naturellement dans le cœur de
» l'homme je ne sai quoi de grand,
» de noble, d'élevé, qui fait qu'il ne
» peut rien souffrir au-dessus de lui.
» C'est pourquoi nous relevons volon-
» tiers ceux que nous trouvons aba-
» tus, ou qui s'abaissent eux-mêmes ;
» parceque cela nous donne un air
» de superiorité, & que cet état d'a-
» bassissement ne laissant plus de lieu à
» la jalousie, un sentiment naturel de
» bonté en prend aussi-tôt la place.
» Au contraire, celui qui se fait trop
» valoir, blesse notre orgueil, en ce
» que nous croions qu'il nous rabaisse
» & nous méprise, & qu'il ne semble
» pas tant s'élever lui-même, que
» faire descendre les autres au-dessous
» de lui.

ON MET ordinairement la brie-

quia hoc facere tanquam
maiores videmur ; &
quoties discessit æmula-
tio, succedit humanitas.
At qui se supra modum

extollit, pretere ac des-
picere creditur ; nec tam
se majorem, quam mi-
nores ceteros facere.
Quintil. l. 11. c. 1.



veté entre les qualités que doit avoir la Narration, & on la fait consister à ne dire que ce qu'il faut : *quantum opus sit*. Si ce précepte n'est développé, il n'éclaire pas beaucoup l'esprit, & peut induire en erreur. Mais ce qu'ajoute Quintilien, le met dans tout son jour. « Quand j'avertis que la brieveté consiste à ne dire que ce qu'il faut, je ne prétens pas que l'orateur doive se borner à ce qui suffit pour exposer simplement le fait. La narration, pour être courte, ne doit pas manquer de graces : autrement elle seroit sans art, & ennuieroit. Car le plaisir trompe & amuse, & ce qui plaît paroît moins durer : de même qu'un chemin riant & uni, quoique plus long, fatigue moins qu'un chemin plus court qui seroit escarpé ou desagréable. »

ON SENT bien^b que de telles

^a Quantum opus est autem, non ita solum accipi volo, quantum ad iudicandum sufficit : quia non inornata debet esse brevitatis, alioqui sit in-doda. Nam & fallit voluptas, & minus longa que delectant videntur, ut amrenum ac molle iter, cuius est spatii

amplioris, minus fatigat quam durum arduumque compendium.

Quintil. l. 4. c. 2.

^b His omnibus admiscebatur dicendi ratio... que alere facundiam, vires augere eloquentie possit. Nam plerumque nude ille artes, minus subtilitatis affectatione



réflexions peuvent beaucoup contribuer à donner le vrai goût de l'éloquence, & servent même à former & à nourrir le stile : au lieu que les préceptes, quand on les traite d'une manière si nue & si subtile, ne sont propres qu'à dessécher l'esprit, & qu'à décharner le discours, en ne lui laissant ni force, ni agrément.

M. HERSAN, ancien Professeur au Collège du Plessis, sous qui j'ai eu le bonheur d'étudier trois années entières, & qui a contribué à former plusieurs des plus habiles maîtres qui ont paru depuis lui dans l'Université, avoit composé dans ce genre une excellente rhétorique, où il avoit fait entrer tout ce qu'il y a de plus exquis dans les anciens. Mais il faudroit un tems trop considerable pour la dicter, ce qui est un grand inconvenient : & d'ailleurs j'avoue qu'il me paroitroit plus utile de faire lire les beaux endroits des anciens rhéteurs dans la source même.

Il me semble donc que pour ménager le tems, qui est fort précieux

frangunt neque conel,
dans quiloquid est in ora.
tione generosius, & omis

nom succum ingenit h.
bunt, & ossa detegunt.
Quintil. Præm. l. 1.



dans les études, il seroit à souhaiter qu'on se servît dans l'Université d'une rhétorique imprimée, qui fût courte, nette, précise; qui donnât des définitions bien exactes; qui joignît aux préceptes quelques réflexions & quelques exemples; & qui indiquât sur chaque matiere les beaux endroits de Cicéron, de Quintilien, & même de Longin, dont on a une si bonne traduction. On liroit aux jeunes gens dans la classe une partie de ces endroits, & ils pourroient eux-mêmes consulter les autres.

Je sens bien qu'il est difficile, pour ne pas dire impossible, de bien faire tout cela dans le cours d'une année: & le meilleur conseil qu'on puisse donner aux parens qui souhaiteront que leurs enfans fassent un solide progrès dans cette classe, qui peut leur être d'une utilité infinie pour le reste de leur vie, quelque profession qu'ils doivent embrasser, c'est de les y faire rester pendant deux ans. Quel moien en effet que des écoliers, presque encore enfans, peu avancés pour le jugement, peu formés dans la connoissance & dans l'usage de la langue latine, & pour l'ordinaire peu labo-



rieux , puissent dans un espace si court saisir les préceptes d'un art si important ?

Les Romains avoient bien une autre idée de cette étude. Comme chez eux l'éloquence menoit à tout ce qu'il y avoit de plus grand , la jeunesse dont on prenoit quelque soin s'y appliquoit sérieusement , & passoit plusieurs années sous les maîtres de rhétorique , comme on le voit dans Quintilien. Mais dès lors même , comme s'en plaint un ancien , on se relâchoit quelquefois de cette excellente discipline , & des peres ambitieux , uniquement occupés du soin d'avancer leurs enfans , les pouissoient précipitamment dans le barreau avec des études mal digerées , comme s'il étoit aussi facile de leur donner le mérite que la robe d'avocat. Au lieu que s'ils les avoient fait passer par les différens degrés des études ordinaires , s'ils leur avoient laissé le tems de se mûrir l'esprit par une lecture solide des auteurs , de se remplir des principes de la bonne philosophie , de se former un stile exact & correct , ils les auroient mis en état de soutenir dignement tout le poids & toute la majesté de l'éloquence.





CHAPITRE SECOND.

DE LA COMPOSITION.

C'EST sur-tout en rhétorique que les jeunes gens s'appliquent à produire quelque chose d'eux-mêmes, & qu'on les forme avec plus de soin à cette partie des études la plus difficile, la plus importante, & qui est comme le but de toutes les autres. Pour être en état d'y réussir, ils doivent avoir fait dans les autres classes, par la lecture des auteurs, un amas & une provision des termes & des manières de parler de la langue dans laquelle ils entreprennent d'écrire, en sorte que, lorsqu'il s'agira d'exprimer quelque pensée, & de la revêtir de termes convenables, ils trouvent dans leur mémoire, comme dans un riche trésor, toutes les expressions dont ils auront besoin.



ARTICLE PREMIER.

Des matieres de Composition.

LES MATIERES de composition sont une espece de plan que le maître trace aux écoliers, pour leur indiquer ce qu'ils doivent dire sur le sujet qu'on leur donne à composer.

On peut donner ce plan, ou de vive voix, en proposant dans la classe aux écoliers un sujet à traiter sur le champ, & les aidant à trouver des pensées, à les arranger, à les exprimer : ou par écrit, en dictant sur quelque sujet une matiere de composition qui soit digérée, qui fournisse plusieurs pensées, qui en prescrive l'ordre, & qui ne demande presque que d'être étendue & ornée.

De ces deux manieres, la premiere est la moins pratiquée, mais elle n'est pas la moins utile, & je suis persuadé que pour peu qu'on en veuille faire l'essai, on reconnoitra par l'experience que rien n'est plus propre à donner aux jeunes gens de la facilité pour l'invention, que de les faire ainsi composer en sa présence, en les interrogeant de



DE COMPOSITION. 15
vive voix, & leur faisant trouver ce
que l'on peut dire sur un sujet. Je
donnerai dans la suite quelques mo-
dèles de ces sortes de matieres de com-
position.

IL EST naturel de commencer
par les matieres les plus faciles, &
le plus à la portée des jeunes gens,
telles que sont les fables: & pour cela
il ne sera pas inutile de leur faire lire
pendant les premieres semaines celles
de Phedre, qui sont un modèle par-
fait pour cette sorte de composition.

On pourra y joindre quelques-unes
de celles de la Fontaine, qui leur ap-
prendront à faire entrer dans leurs
fables plus de pensées qu'il n'y en a
dans celles de Phedre, comme Ho-
race a fait dans celle qu'il nous a laissée
sur le rat de ville & le rat de campa-
gne.

On fera succeder à ces fables de peti-
tes narrations, d'abord très simples,
ensuite plus ornées: des lieux com-
muns: des paralleles, soit entre de
grands hommes d'un caractere diffé-
rent dont on leur aura appris l'histoi-
re; soit entre différentes professions,
comme on voit que Cicéron dans son
plaidoyer pour Murena compare en-



16 . DES MATIERES

semble l'art militaire & la jurisprudence ; soit entre différentes actions, comme le même Cicéron dans le beau discours qu'il fit pour Marcellus, compare les vertus guerrières de César avec sa clémence. Ces sortes de matières fournissent beaucoup, & donnent lieu de trouver beaucoup de pensées.

Les discours, les harangues, sont ce qu'il y a de plus difficile dans la rhétorique, & par cette raison il est juste de les réserver pour la fin.

LES MATIERES de composition, soit latines soit françoises, que le maître donnera, doivent être travaillées avec soin, & c'est de-là que dépend principalement le succès des écoliers. Il faut, comme le remarque Quintilien, leur applanir dans le commencement toutes les difficultés, & leur donner des matières proportionnées à leurs forces, & qui soient presque toutes digérées. Après qu'ils auront été pendant quelque tems exercés de la sorte, il ne faudra plus que les mettre, pour parler ainsi, sur la voie, & leur tracer légèrement le plan de ce qu'ils auront à dire, pour les accoutumer peu à peu à marcher seuls & sans secours. En-

Quintil. lib.
2. cap. 7.



DE COMPOSITION. 17

suite on ne fera pas mal de les abandonner entièrement à leur propre génie, de peur qu'en prenant l'habitude de ne rien faire qu'avec l'aide d'autrui, ils ne contractent une sorte de paresse & d'engourdissement, qui les empêche de faire aucun effort, & de rien trouver d'eux mêmes. ^a C'est à peu près ce que nous voions que font les oiseaux. Tant que leurs petits sont tendres & foibles, ils leur apportent à manger. Quand ils sont devenus un peu plus forts, la mere les accoutume à sortir du nid, & leur apprend à voler en voltigeant elle-même à l'entour. Enfin quand elle a essayé leurs forces, elle leur fait prendre l'essor, & les abandonne à eux-mêmes.

ENTRE les devoirs du Professeur de rhétorique, la maniere de corriger les compositions des écoliers est un des plus importants, & n'est pas des moins difficiles. Les réflexions que fait Quintilien sur cette matiere sont tout-à-fait ^{4.} judicieuses, & peuvent beaucoup servir

Lib. 2. cap. 4.

a Cui rei simile quiddam facientes aves certinus, que tenent infirmisque fortius est ore suo collatos paritunt: ac cum vix sunt adalti, paululum egredi

nidis, & circumvolare sedem illam precedentes ipsæ docent: cum expertas vires libero celo iuxta que ipsorum fiducia permutant. *Quintil. l. 2. c. 7.*



aux maîtres. Ils y apprendront surtout à éviter un défaut essentiel dans leur profession, & d'autant plus à craindre, qu'il vient de trop d'esprit & de trop de délicatesse, qui est de pousser trop loin l'exactitude & la sévérité en corrigeant les compositions des jeunes gens.

Quintilien avoit parlé de deux sortes de narrations : l'une sèche & stérile, sans grace, sans suc, sans nourriture ; l'autre trop abondante, trop fleurie, trop chargée d'ornemens. C'est un défaut, dit-il, de part & d'autre : » le premier pourtant, qui marque disette & stérilité, est pire que le dernier, qui est causé par trop d'abondance & de richesse. Car il ne faut » ni exiger ni attendre un discours parfait d'un enfant : mais j'augurerai

a Vitium utrumque : pejus tamen illud quod ex inopia, quàm quod ex copia venit. Nam in pueris oratio perfecta nec exigi, nec sperari potest: melior autem est indoles læta generosique conatus, & vel plura justo concipiens interim spiritus. Nec unquam me in his discens annis offendat si quid superfuerit. Quin ipsi doctoribus hoc

esse curæ velim, ut teneras adhuc mentes more nutricum molliùs alant, & satiari veluti quodam jucundioris disciplinæ lacte patientur Au-deat hæc ætas plura, & inveniatur, & inventis gaudeat, sint licet illa interim non satis sicca & severa. Facile remedium est ubertatis: sterilia nullo labore vincuntur . . . Q. l. 2. c. 4.



DE COMPOSITION. 19

» bien d'un esprit fécond, d'un esprit
 » qui fait produire de lui-même, & fai-
 » re de nobles efforts, dût-il quelque-
 » fois se laisser emporter. Je ne hai-
 » point que dans cet âge il y ait quel-
 » que chose à retrancher. Je veux mê-
 » me qu'un maître, comme une bon-
 » ne nourrice, plein d'indulgence pour
 » ses tendres élèves, leur donne une
 » douce nourriture, & les laisse se
 » remplir de ce qu'il y a de plus agréa-
 » ble & de plus fleuri comme d'un
 » lait délicieux Permettons-leur
 » de s'égaier un peu, de prendre quel-
 » ques hardiesses, d'inventer, & de
 » se plaire dans ce qu'ils inventent,
 » quoique leurs productions ne soient
 » encore ni châtiées, ni justes. On re-
 » medie facilement au trop d'abondan-
 » ce, mais la stérilité est un mal sans
 » remède.

»^a Ceux qui ont lu Cicéron, ajoute

a Quod me de his zta-
 eibus sentite nemo mira-
 bitur, qui apud Cicero-
 nem legerit: *Volens se*
offerat in adolescente se-
conditas. Quapropter in-
primis evitandus, & in
pueris præcipuè, magi-
ster aridus, non minus
quàm teneris adhuc
plantis siccum & sine
humore ullo solum. In-

de fiunt humiles statim,
 & velut terram spectan-
 tes, qui nihil supra quo-
 tidianum sermonem at-
 tollere audeant. Macies
 illis pro sanitate, & ju-
 dicii loco infirmitas est:
 & dum satis putant vi-
 tio carere, in idipsum
 incidunt vitium, quod
 virtutibus carent. *Ibid.*



» Quintilien, savent bien que je ne fais
 » ici que suivre son sentiment. Voici
 » comme il s'en explique au second
 » livre de l'Orateur: *Je veux*, dit-il,
 » *qu'un jeune homme donne carrière à son*
 » *esprit, & qu'il montre de la fécondité.*
 » La sécheresse dans les maîtres n'est
 » donc pas moins à craindre, sur tout
 » pour les enfans, que ne le sont des
 » terres arides & brûlées pour de jeu-
 » nes plantes. Un jeune homme entre
 » leurs mains rampe toujours, & n'ose
 » rien hazarder au-dessus de la portée
 » la plus commune. Ce qui n'est que
 » maigreur, leur paroît santé; & ce
 » qu'ils appellent jugement, est pure
 » foiblesse. Ils se persuadent qu'il suf-
 » fit d'être exempt de défauts: mais par
 » là même ils tombent dans un grand
 » défaut, qui est de manquer de per-
 » fections.

» Je dois avertir aussi que rien n'ab-
 » bat si fort l'esprit des enfans, que
 » d'avoir un maître trop sévère &
 » trop difficile à contenter. Car ils se

a Ne illud quidem quod
 admonemus indignum
 est, ingenia puerorum
 nimia interim emenda-
 tionis severitate deticere.
 Nam & desperant, &

dolent, & novissime
 oderunt: & quod ma-
 xime nocet, dum om-
 nia timent, nihil co-
 uantur. *Ibid.*



» chagrinent, ils desesperent du suc-
 » cès, & ils prennent enfin l'étude en
 » aversion: ou, ce qui leur nuit au-
 » tant, la fraieur qu'ils ont de dire
 » mal les glace à tel point, qu'ils ne
 » tentent pas même de bien dire.

^a » Qu'un maître, sur-tout par rapport
 » à cet âge, s'applique donc particulie-
 » rement à se rendre agréable, afin d'a-
 » doucir par des manieres insinuan-
 » tes ce qu'il y a de dur dans la correction.

» Louer un endroit, trouver un autre
 » supportable, changer celui-ci, & di-
 » re pourquoi il le change; racommo-
 » der celui-là en y mettant un peu du
 » sien: voila comme il doit s'y prendre.

^b » La différence de l'âge en doit
 » mettre aussi dans la maniere de cor-
 » riger les compositions, & l'on doit
 » demander plus ou moins selon que
 » les écoliers sont plus ou moins avan-

^a Jucundus ergo cum
 maxime debet esse pra-
 ceptor: ut, quae aliqui
 naturā sunt aspera, mol-
 li manu leniantur: lau-
 dare aliqua, ferre qua-
 dam, mutata etiam, red-
 dita cui id fiat ratione.
 Illuminare interponen-
 do aliquid sui. *Ibid.*

^b Aliter autem alia re-
 rum emendanda est, &c.

pro modo virium exi-
 gendum & corrigendum
 opus. Solebam ego dice-
 re pueris aliquid ausis
 licentius aut lenius, lau-
 dare illud me adhuc:
 venturum tempus quo
 idem non permitterem,
 ita & ingenio gaudebat,
 & iudicio non fallebam-
 us. *Ibid.*



» cés. Pour moi , quand je voiois des
 » enfans qui égaioient un peu trop leur
 » stile, & dont les pensées étoient plus
 » hardies que solides: Quant à présent,
 » leur disois-je, cela est bien; mais il
 » viendra un tems que je ne vous pas-
 » serai pas la même chose. Par là ils
 » se trouvoient flatés du côté de l'es-
 » prit, & n'étoient point trompés du
 » côté du jugement.

Je n'ai rien à ajouter à de si excel-
 lentes réflexions, sinon ce que Quin-
 tilien lui-même y ajoute dans un autre
 endroit, où il traite des devoirs & des
 qualités d'un bon maître. " « Qu'il
 ne refuse point aux jeunes gens, dit-
 « il, la louange qu'ils méritent; mais «
 aussi qu'il ne la prodigue pas: car «
 l'un jette dans le découragement, «
 & l'autre donne une sécurité dan- «
 gereuse. Quand il trouvera quelque «
 chose à corriger, qu'il ne soit ni «
 amer, ni offensant. Rien ne leur «
 donne tant d'aversion pour l'étude, «
 que de se voir continuellement re- «

a In laudandis disci-
 pulorum actionibus nec
 malignus, nec effusus:
 quia res altera tantum
 laboris, altera securita-
 tem parit. In emendan-
 do quæ corrigenda erūt,

non acerbis, minime-
 que contumeliosis. Nam
 id quidem multos à pro-
 positio studentis fugat,
 quod quidam sic objur-
 gant, quasi odierint. Q.
 1. 2. 6. 26



pris avec un air chagrin, qui sem-
ble venir d'un esprit de haine. »

On voit par cet admirable endroit
de Quintilien, dont je n'ai rapporté
qu'une partie, que le devoir du maî-
tre en corrigeant les compositions de
ses écoliers, est de ne se pas conten-
ter de blâmer les expressions & les
pensées qui lui paroîtront mauvaises,
mais d'en rendre en même tems la
raison, & d'y en substituer d'autres ;
de leur fournir sur le champ quelques
phrases, quelques périodes, qui re-
levant & embellissent leurs composi-
tions ; de les leur faire retoucher une
seconde fois, quand il n'en aura pas
d'abord été content ; de leur dicter
de tems en tems des matières corri-
gées au moins en partie, qui leur ser-
vent de modèles ; & sur-tout de ne les
point rebuter par un air trop sévère,
mais de les animer & de les encou-
rager par l'espérance du succès, par
des louanges dispensées à propos &
avec mesure, & par tous les moyens
qui peuvent exciter parmi les jeunes
gens l'émulation & l'amour du travail.

CETTE émulation est un des grands
avantages des collèges : & Quintilien
ne manque pas de le faire valoir com-



me une des plus fortes raisons qui doit faire préférer l'éducation publique à celle qui se fait en particulier.

« Un enfant, dit-il, ne peut apprendre chez lui que ce qu'on lui enseigne : mais dans les écoles il apprend encore ce qu'on enseigne aux autres. Il verra tous les jours son maître approuver une chose, corriger l'autre, blâmer la paresse de celui-ci, louer la diligence de celui-là. Tout lui servira : l'amour de la gloire lui donnera de l'émulation : il aura honte de céder à ses égaux : il voudra même surpasser les plus avancés. Voilà ce qui donne de l'ardeur à de jeunes esprits : & quoique l'ambition soit un vice, on en peut tirer du bien, & la rendre utile.

Il parle ensuite de la coutume de distribuer les places dans la classe une fois chaque mois, & il ne manque

a Adde quod domi ea sola discere potest, quæ ipsi præcipiuntur : in schola, etiam quæ aliis. Audiet multa quotidie probari, multa corrigi, proderit alicujus obijurgata desidia, proderit laudata industria, & ex-

hibetur laude æmulatio : turpe ducet cedere pari, pulcrum superasse majores. Accendunt omnia hæc animos : & licet ipsa vitium sit ambitio, frequenter tamen causa virtutum est.

Quintill. l. 1. c. 3.

pas



pas de jetter à son ordinaire de l'agrément & de l'esprit dans des choses qui paroissent si petites & si communes.

On établissoit, dit-il, régulièrement des examens pour juger du progrès des écoliers: & quels efforts ne faisons-nous point pour remporter la palme? Mais d'être le premier de la classe & à la tête des autres, c'étoit sur-tout ce qui faisoit l'objet de notre ambition. Au reste ce n'étoit point une affaire décidée sans retour & pour toujours. A la fin du mois, celui qui avoit été vaincu pouvoit prendre sa revanche, & renouveler la dispute, qui n'en devenoit que plus échauffée. Car l'un dans l'attente d'un nouveau combat n'oublloit rien pour conserver son avantage; & l'autre trouvoit dans sa honte & dans sa douleur des forces pour se relever de sa défaite. Je puis

a Hujus rei judicia prebeantur. Ea nobis ingens palmarum contentio. Ducere vero classem multo pulcherrimum. Nec de hoc semel decretum erat: mensimus dies reddebat victo certaminis potestatem. Ita nec superiorum successu curam remittebat, & dolor vi-

cum ad depellendam ignominiam conestabat. Id nobis aciores ad studia dicendi faces subdidisse, quam exhortationes docentium, pedagogorum custodiam, vota parentum, quantum animi mei conjectura colligere possum, contenderim. *Ibid.*



» assurer que cela nous donnoit plus
 » de courage & d'envie d'apprendre
 » que ni les exhortations de nos maî-
 » tres, ni la vigilance de nos surveil-
 » lans, ni les vœux empresseés de nos
 » parens.

Me seroit-il permis de mêler mes réflexions & mes pratiques à celles d'un aussi grand maître que Quintilien ? A la coutume de donner régulièrement les places chaque mois, dont il parle ici, & qui ne doit jamais être négligée, même dans les classes les plus avancées, j'en avois ajoûté une qui m'étoit d'un grand secours. C'étoit de proposer des prix pour un ou deux écoliers qui auroient le mieux réussi dans une composition ordinaire, mais sans avertir du jour. Quelquefois pour remporter le prix il falloit avoir surpassé deux fois les compagnons. Pour donner aussi de l'émulation aux médiocres, je les séparois des plus forts, & leur proposois aussi des récompenses. Par-là je tenois toujours la classe en haleine : toutes les compositions étoient travaillées comme celles où il s'agissoit des places : & les écoliers étoient comme des soldats qui attendent à chaque instant le



signal du combat, & qui s'y tiennent toujours prêts.

ARTICLE SECOND.

ESSAI de la maniere dont on peut former les jeunes gens à la Composition, soit de vive voix, soit par écrit.

LE moien le plus facile d'apprendre aux jeunes gens l'art de composer, c'est de les exercer d'abord de vive voix à la composition sur des matieres traitées par de bons auteurs, soit latins, soit françois. Comme le maître aura bien lû auparavant l'endroit qu'il aura choisi, qu'il en aura bien étudié l'ordre, l'économie, les preuves, les pensées, les tours, & les expressions, il lui sera facile, en aidant les écoliers par quelques ouvertures, de leur faire trouver a eux-mêmes sur le champ une partie de ce qu'il faudra dire, & la maniere même à peu près dont chaque pensée devra être tournée. Après qu'ils auront fait quelque effort sur chaque partie, on leur lira l'endroit de l'auteur, dont on tâchera de leur développer tout l'art & toutes les beautés. Quand on les aura ainsi exercés de vive voix pendant quelque



tems , on leur donnera par écrit des matieres de composition , tirées aussi des bons auteurs , pour les travailler au logis avec plus de loisir.

J'en proposerai ici quelques modèles dans l'un & dans l'autre genre. Je n'apporterai qu'un seul endroit tiré des auteurs latins , parcequ'on en trouvera plusieurs autres dans la suite.

1. *Eloge de la clémence de César.*

Marcellus en toute occasion s'étoit déclaré contre César d'une maniere tout - à - fait injurieuse , & sans garder aucun ménagement. Néanmoins quand ce dernier fut revenu vainqueur à Rome , il voulut bien , à la priere du sénat , pardonner à Marcellus , & lui rendre ses bonnes graces.

Il s'agit de faire valoir cette action. Pour cela il est assez naturel de la comparer avec les victoires de César , & de lui donner la préférence. Ce sera donc là comme la PROPOSITION , à laquelle tout ce lieu commun se rapportera : *La clemence que vient de faire paroître César en pardonnant à Marcellus , l'emporte de beaucoup sur toutes ses victoires.*

Mais cette proposition doit être



traitée avec beaucoup d'art & de délicatesse. On demande aux écoliers s'il n'est point à craindre que cette comparaison, qui va ce semble à diminuer l'éclat des victoires, ne blesse un conquérant, fort jaloux ordinairement de cette gloire. On leur fait entendre que le moien de prévenir ce mauvais effet, est de commencer par accorder de grandes louanges aux actions guerrières de César. Et c'est ce que Cicéron fait d'une manière merveilleuse. Cette regle de rhétorique, sera expliquée dans la suite sous le titre de *Précautions oratoires*.

* *Nullius in partem est flumen ingenii, Pro Marcel. D. 4 - 10.*

* Jamais l'éloquence avec toutes les richesses & toute la pompe, jamais les plus beaux génies ne pouvoient, César, soutenir la grandeur de vos exploits, loin d'y pouvoir ajouter un nouveau lustre par la manière de les raconter. J'ose cependant assûrer, & vous me permettez de le dire ici en votre présence, que parmi tant d'actions si éclatantes il n'en est pas qui vous soit plus glorieuse que celle dont nous ve-

nons d'être les témoins. Je pense souvent en moi-même, & je me fais un vrai plaisir de le publier, que les hauts faits de nos plus célèbres guerriers, ceux des plus illustres Potentats, ceux des plus belliqueuses nations de l'univers, ne peuvent entrer en comparaison avec les vôtres, soit qu'on examine la grandeur des guerres, ou la multitude des batailles, ou la variété des pays, ou la rapidité du suc-



taque copia, que, non dicam exornare, sed enarrare, C. Cesar, res tuas gestas possit: tamen hoc affirmo, & hoc pace dicam tua, nullam in his esse laudem ampliorcm quàm eam, quam hodierno die consecutus es. Soleo sepe ante oculos ponere, idque libenter crebris usurpare sermonibus, omnes nostrorum Imperatorum, omnes exterarum gentium potentissimorumque populorum, omnes clarissimorum Regum res gestas cum tuis nec contentionum magnitudine, nec numero praliorum, nec varietate regionum, nec celeritate conficiendi, nec dissimilitudine bellorum posse conferri: nec verò disjunctissimas terras citius cujusquam passibus potuisse peragrari, quàm tuis, non dicam cursibus, sed victoriis illustrate sunt. (aliàs, lustrata sunt.) Quæ quidem ego nisi ita magna esse fatear, ut ea vix cujusquam mens aut cogitatio capere possit, amens sim: sed tamen sunt alia majora.

„ cès, ou la diversité des
 „ entreprises. Vous avez
 „ soumis par vos victoi-
 „ res un grand nombre
 „ de régions séparées les
 „ unes des autres par de
 „ vastes espaces, & vous
 „ les avez parcourues en
 „ conquérant avec au-
 „ tant de vitesse qu'au-
 „ roit pû faire un voia-
 „ geur. Il faudroit s'a-

„ veugler volontaire-
 „ ment pour ne pas con-
 „ venir que de tels ex-
 „ ploits ont une gran-
 „ deur qui passe presque
 „ tout ce que nos idées
 „ nous en peuvent re-
 „ présenter. Il y a néan-
 „ moins encore quelque
 „ chose de plus grand &
 „ de plus admirable.



Après qu'on a pris cette précaution, on vient à comparer les actions guerrières de César avec la clémence qu'il a fait paroître en rétablissant Marcellus ; & l'on préfere celle-ci aux autres par trois raisons, qui peuvent aisément venir dans l'esprit des jeunes gens, du moins les deux premières.

I. RAISON. Un Général n'a pas seul toute la gloire d'une victoire : au lieu que celle de la clémence que vient de montrer César lui est propre & personnelle. Voilà la proposition simple. L'éloquence consiste à l'étendre, à la développer, & à la mettre dans tout son jour.

** Nam bellicas laudes solent quidam extenuare verbis, easque de strabere ducibus, communicare cum militibus, non propria sint imperatorum. Et ceric in ar-*

* Car pour ce qui est des actions guerrières, il se trouve des gens qui prétendent en diminuer l'éclat, en soutenant que le soldat en partage la gloire avec le Chef, qui dès là ne peut se l'approprier. En effet la valeur des troupes, l'avantage des lieux, les secours des alliés, les

armées navales, la facilité des convois, &c. tout cela sans doute contribue beaucoup à la victoire. La Fortune surtout se croit en droit de s'en attribuer la plus grande partie, & se regarde presque comme la seule & unique cause des heureux succès.



mis militum virtus, locorum opportunitas, auxilia sociorum, classes, commeatus, multum juvant. Maximam verò partem quasi suo jure fortuna sibi vindicat, & quidquid est prosperè gestum, id penè omne ducit suum.

** At verò hujus gloriæ, C. Casar, quam es paulo antè adeptus, socium habes neminem. Totum hoc, quantumcumque est, quod ceriè maximum est, totum est, inquam, tuum. Nihil sibi ex ista laude centurio, nihil prefectus, nihil cohors, nihil turma decerpit. Quin etiam illa ipsa rerum humanarum domina Fortuna, in istius se societatem gloriæ non offert. Tibi cedit: tuam esse totam & propriam fatetur. Nunquam enim temeritas cum sapientia commiscetur, nec ad consilium casus admittitur.*

2. RAISON. Il est moins difficile

„ Mais ici vous
„ n'avez point de com-
„ pagnon ni de concu-
„ rent qui puisse vous
„ disputer la gloire que
„ votre clémence vient
„ de vous acquérir.
„ Quelque brillante
„ qu'elle soit, & elle
„ l'est infiniment, vous
„ la possédez seul toute
„ entière. Ni le soldat,
„ ni l'officier, ni les
„ troupes de pié, ni cel-
„ les de cavalerie, n'y

„ peuvent prétendre. La
„ Fortune même, cette
„ fiere maitresse des évé-
„ nemens humains, ne
„ peut rien vous déro-
„ ber de cet honneur:
„ elle vous le cede en-
„ tierement, & avoue
„ qu'il vous appartient
„ en tout & en propre;
„ puisque la témérité &
„ le hazard ne se trou-
„ verent jamais où pré-
„ sidont la sagesse & la
„ prudence. •



de vaincre des ennemis, que de surmonter les passions.

* *Domuisti gentes immanitate barbaras, multitudinem innumerabiles, locis infinitas, omni copiarum genere abundantes: sed tamen ea vicisti qua & naturam & conditionem ut vinci possent habebant. Nulla est enim tanta vis, tanta copia, qua non ferro ac viribus debilitari frangique possit. Verum animum vincere, iracundiam cohibere, victoriam temperare, adversarium nobilitate, ingenio, virtute praestantem, non modò exsollere jacentem, sed etiam amplificare ejus pristinam dignitatem: hac qui facias, non ego cum summis viris comparo, sed simillimum Deo judico.*

* Vous avez soumis ces
des peuples innombra-
bles, répandus en beau-
coup de pays différens, et
formidables par leur
étroicté, pourvus abun-
damment de tout ce
ce qui est nécessaire
pour se défendre. Mais
après tout vous n'avez
vaincu pour lors que
ce qui étoit de nature
& de condition à être
vaincu: car il n'est
rien de si puissant ni
de si redoutable, dont
le fer & la force ne
puissent enfin venir à
bout. Mais se dompter

soi-même, étouffer
son ressentiment, met-
tre un siéin à la vi-
ctoire: relever un en-
nemi abattu, un enne-
mi considérable par sa
naissance, par son es-
prit, par son courage, et
& non seulement le
relever, mais le faire
monter à un plus haut
point de fortune qu'il
n'étoit avant sa chute: et
en user ainsi, c'est se
rendre, je ne dis pas
comparable aux plus
grands hommes, mais
presque semblable aux
Dieux."

B v



3. RAISON. Il y a dans les combats quelque chose de tumultueux, qui, même dans le récit qu'on en entend faire, cause je ne sai quel trouble : au lieu que les actions de bonté & de clémence flatent agréablement l'esprit & gagnent le cœur de tous ceux qui en entendent parler.

** Itaque, C. Cesar, bellica tua laudes, celebrabuntur illa quidem non solum nostris, sed penè omnium gentium literis, atque linguis; neque ulla unquam atas de tuis laudibus conticescet: sed tamen ejusmodi res, etiam dum audiuntur aut dum leguntur, obstrepi clamore militum*

„ Vos conquêtes,
 „ César, se liront à la
 „ vérité dans nos anna-
 „ les, & dans celles de
 „ presque tous les peu-
 „ ples, & la posterité la
 „ plus reculée ne se taira
 „ jamais sur vos louan-
 „ ges. Mais lorsqu'on
 „ lit ou qu'on entend le
 „ récit des guerres & des
 „ batailles, il arrive je
 „ ne sai comment que
 „ l'admiration qu'elles
 „ excitent, est en quel-
 „ que sorte troublée par
 „ le cri tumultueux des
 „ soldats, & par le son
 „ éclatant des trompet-
 „ tes. Au contraire le
 „ récit d'une action où
 „ paroissent la clémén-
 „ ce, la douceur, la ju-

„ stice, la moderation,
 „ la sagesse, principa-
 „ lement si elle est faite
 „ malgré la colere tou-
 „ jours ennemie des
 „ réflexions, & dans
 „ la victoire naturel-
 „ lement superbe & in-
 „ solente: le récit, dis-
 „ je, de cette action,
 „ même dans des hi-
 „ stoirs qui sont fein-
 „ tes, produit en nous
 „ une si douce & si vive
 „ impression d'estime &
 „ d'amour pour ceux
 „ qui en sont les auteurs,
 „ que nous ne pouvons
 „ nous empêcher de les
 „ cherir, quand bien
 „ même nous ne les au-
 „ rions jamais connus.



videntur & tubarum sono. At verò cum aliquid clementer, mansuetè, justè, moderatè, sapienter factum, in iracundia praesertim qua est inimica consilio; & in victoria qua naturâ insolens & superba est, aut audimus aut legimus: quo studio incendimur, non modo in gestis rebus, sed etiam in fictis, ut eos saepe, quos numquam vidimus, diligamus?

* Te verò, quem praesentem intuemur, cujus mentem sensusque & os cernimus, ut, quidquid belli fortuna reliquum reipublica fecerit, id esse salvum velis, quibus laudibus efferemus? quibus studiis prosequemur? qua benevolentia complectemur? Parietes medius fidius, C. Caesar, ut mihi videtur, hujus curiae tibi gratias agere gestiunt, quòd brevi tempore futura sit illa auctoritas in his majorum suorum & suis sedibus.

* Vous donc, que nous avons le bonheur de voir de nos yeux, dont nous connoissons les dispositions & les sentimens les plus intimes; vous, dont tous les desseins tendent qu'à conserver à la République tout ce que la fureur de la guerre a épargné: par quelles louanges, par quelles démonstra-

tions de zèle & de respect pourrons-nous vous témoigner notre reconnaissance? Oui, Césaire, tout est sensible ici à une telle générosité, même ces matrasles, qui voudroient, ce semble, marquer leur allégresse de ce que vous allez leur rendre leur ancien état, & rétablir le sens dans son ancienne autorité.



*MATIERE de Composition fran-
çoise donnée par écrit.*

IL S'AGIT de faire voir combien M. de Turenne faisoit paroître de pieté & de religion au milieu même des combats & des victoires.

L'Orateur commencera par un lieu commun, où il montrera combien il est difficile à un Général qui se trouve à la tête d'une armée nombreuse, de ne pas s'élever par l'orgueil, & de ne se pas croire infiniment au-dessus des autres. Les dehors même de la guerre, le bruit des armes, les cris, &c. contribuent à lui faire oublier ce qu'il est, & ce qu'est Dieu. C'est pour lors que les Salmonées, les Antiochus, les Pharaons, ont l'audace & l'impieté de se regarder comme des divinités. Mais aussi la religion & l'humilité ne paroissent jamais avec plus d'éclat que lorsque dans ces occasions elles rendent l'homme soumis à Dieu.

C'est dans ces occasions que M. de Turenne faisoit paroître plus de pieté. On l'a vû souvent s'écarter dans les bois, & malgré la pluie & la boue se prosterner par terre pour adorer Dieu. Il faisoit dire la Messe tous les jours



dans son camp, & y assistoit avec une singuliere dévotion.

Dans le feu même du combat, dans le tems où le succès paroissoit infail-
lible, & où de toutes parts on lui an-
nonçoit une victoire assurée, il répri-
moit la joie des Officiers, en leur
disant : » Si Dieu ne nous soutient,
& s'il n'acheve son ouvrage, il y a
encore assez de tems pour être
battus. »

En faisant relire cette matiere, on
avertit les jeunes gens des endroits
qu'il faut étendre, & on leur donne
des ouvertures pour les aider à trou-
ver des pensées.

*MATIERE précédente traitée par
M. Mascaron dans l'oraison funebre
de M. de Turenne.*

NE PENSEZ PAS, Messieurs, que
notre Heros perdit à la tête des
armées, & au milieu des victoires,
ces sentimens de religion. Certes,
s'il y a une occasion au monde où
l'ame pleine d'elle-même soit en
danger d'oublier son Dieu, c'est
dans ces postes éclatans, où un
homme par la sagesse de sa con-
duite, par la grandeur de son cou-



» rage, par la force de son bras, &
 » par le nombre de ses soldats, de-
 » vient comme le Dieu des autres
 » hommes ; & rempli de gloire en lui-
 » même, remplit tout le reste du
 » monde d'amour, d'admiration, ou
 » de fraieur. Les dehors même de la
 » guerre, le son des instrumens, l'é-
 » clat des armes, l'ordre des trou-
 » pes, le silence des soldats, l'ardeur
 » de la mêlée, le commencement,
 » le progrès, & la consommation de
 » la victoire, les cris différens des
 » vaincus & des vainqueurs, atta-
 » quent l'ame par tant d'endroits,
 » qu'enlevée à tout ce qu'elle a de
 » sagesse & de moderation, elle ne
 » connoît ni Dieu, ni elle-même.
 » C'est alors que les impies Salmo-
 » nées osent imiter le tonnerre de
 » Dieu, & répondre par les foudres
 » de la terre aux foudres du ciel. C'est
 » alors que les sacrileges Antiochus
 » n'adorent que leurs bras & leurs
 » cœurs ; & que les insolens Pha-
 » raons, enflés de leur puissance,
 » s'écrient : C'est moi qui me suis fait
 » moi-même. Mais aussi la religion &
 » l'humilité paroissent - elles jamais
 » plus majestueuses, que lorsque



DE COMPOSITION. 39

dans ce point de gloire & de grandeur elles retiennent le cœur de l'homme dans la soumission & la dépendance où la créature doit être à l'égard de son Dieu ?

M. de Turenne n'a jamais plus vivement senti qu'il y avoit un Dieu au-dessus de sa tête que dans ces occasions éclatantes, où presque tous les autres l'oublient. C'étoit alors qu'il redoubloit ses prieres. On l'a vû même s'écarter dans les bois, où la pluie sur la tête, & les genoux dans la boue, il adoroit en cette humble posture ce Dieu, devant qui les legions des anges tremblent & s'humilient. Les Israelites, pour s'assurer la victoire, faisoient porter l'Arche d'alliance dans leur camp : & M. de Turenne croioit que le sien seroit sans force & sans défense, s'il n'étoit tous les jours fortifié par l'oblation de la divine victime qui a triomphé de toutes les forces de l'enfer. Il y assistoit avec une dévotion & une modestie capable d'inspirer du respect à ces ames dures, à qui la vûe des terribles mysteres n'en inspiroit pas.

Dans le progrès même de la vi-



» étoire, & dans ces momens d'amour
 » propre, où un Général voit qu'elle
 » se déclare pour son parti, sa reli-
 » gion étoit en garde, pour l'empê-
 » cher d'irriter tant soit peu le Dieu
 » jaloux par une confiance trop pré-
 » cipitée de vaincre. En vain tout
 » retentissoit des cris de victoire au-
 » tour de lui : en vain les Officiers se
 » flatoient, & le flatoient lui-même
 » de l'assurance d'un heureux succès.
 » Il arrêtoit tous ces emportemens de
 » joie, où l'orgueil humain a tant de
 » part, par ces paroles si dignes de sa
 » piété : *si Dieu ne nous soutient, &*
 » *s'il n'acheve son ouvrage, il y a encore*
 » *assez de tems pour être battus.*

*M E M E M A T I E R E tirée de
M. Flechier.*

L'ORATEUR commencera par
 dire que M. de Turenne a montré par
 son exemple que la piété attire les
 bons succès, & qu'un guerrier est in-
 vincible quand il a beaucoup de foi.
 Il raportoit à Dieu seul la gloire de
 ses victoires & ne mettoit sa confiance
 qu'en lui.

Il citera un fait. Ce grand homme
 avec peu de troupes avoit attaqué



toutes les forces de l'Allemagne. Le combat fut rude & douteux. Enfin l'ennemi commençoit à plier. Les François crient que la victoire est assurée. M. de Turenne alors leur dit : *Arrêtez ; notre sort n'est pas en nos mains , & nous serons nous-mêmes vaincus , si le Seigneur ne nous favorise : & levant les yeux vers le ciel , il attend la victoire de Dieu seul.*

L'Orateur ajoutera ici un petit lieu commun , pour montrer combien il est difficile d'être victorieux , & d'être humble tout ensemble. Deux pensées , dont chacune sera tournée en différentes manières , & montrée sous différentes faces , formeront ce lieu commun. Il est ordinaire que le vainqueur s'attribue à lui-même le gain de la bataille , & s'en regarde comme l'auteur. Et quand même il en rend à Dieu de publiques actions de grâces , il est à craindre qu'il ne retienne en secret pour lui-même une partie de la gloire qui n'est due qu'à Dieu.

M. de Turenne n'agissoit pas ainsi. S'il marche , s'il défend des places , s'il se retranche , s'il combat , s'il triomphe , il attend tout de Dieu , & & lui rapporte tout. Il faudra à cha-



cune de ces parties mettre une pensée particuliere.

» M. DE TURENNE a fait voir
 » que le courage devient plus ferme,
 » quand il est soutenu par des princi-
 » pes de religion ; qu'il y a une pieuse
 » magnanimité , qui attire les bons
 » succès malgré les perils & les obsta-
 » cles ; & qu'un guerrier est invinci-
 » ble , quand il combat avec foi , &
 » quand il prête des mains pures au
 » Dieu des batailles qui les conduit.

» Comme il tient de Dieu toute sa
 » gloire , aussi la lui raporte-t-il toute
 » entiere , & ne conçoit autre con-
 » fiance que celle qui est fondée sur
 » le nom du Seigneur. Que ne puis-
 » je vous représenter ici une de ces
 » importantes occasions où il attaque
 » avec peu de troupes toutes les forces
 » de l'Allemagne ! Il marche trois
 » jours , passe trois rivieres , joint les
 » ennemis , les combat , & les charge.
 » Le nombre d'un côté , la valeur de
 » l'autre , la fortune est lontems
 » douteuse. Enfin le courage arrête
 » la multitude , l'ennemi s'ébranle ,
 » & commence à plier. Il s'éleve une
 » voix , qui crie : Victoire. Alors ce
 » Général suspend toute l'émotion

*Combat
 d'Einzel.*



que donne l'ardeur du combat ; & « d'un ton sévère , Arrêtez , dit-il : « notre sort n'est pas en nos mains ; & « nous serons nous-mêmes vaincus , si le « Seigneur ne nous favorise. A ces mots « il leve les yeux au ciel , d'où lui « vient son secours ; & continuant à « donner ses ordres , il attend avec « soumission , entre l'esperance & la « crainte , que les ordres du ciel « s'exécutent. «

Qu'il est difficile , Messieurs , « d'être victorieux , & d'être humble « tout ensemble ! Les prospérités « militaires laissent dans l'ame je ne « sai quel plaisir touchant , qui la rem- « plit & l'occupe toute entière. On « s'attribue une superiorité de puis- « sance & de force : on se couronne « de ses propres mains : on se dresse « un triomphe secret à soi-même : « on regarde comme son propre bien « ces lauriers qu'on cueille avec « peine , & qu'on arrose souvent de « son sang. Et lors même qu'on rend « à Dieu de solennelles actions de « grâces , & qu'on pend aux voutes « sacrées de ses temples des drapeaux « déchirés & sanglans qu'on a pris « sur les ennemis , qu'il est dangereux «



» que la vanité n'étouffe une partie
 » de la reconnoissance, qu'on ne mê-
 » le aux vœux qu'on rend au Seigneur
 » des applaudissemens qu'on croit se
 » devoir à soi-même, & qu'on ne
 » retienne au moins quelques grains
 » de cet encens qu'on va brûler sur
 » ses autels ?

» C'est en ces occasions que M. de
 » Turenne, se dépouillant de lui-
 » même, renvoioit toute la gloire à
 » celui à qui seule elle appartient légi-
 » timement. S'il marche, il recon-
 » noît que c'est Dieu qui le conduit
 » & qui le guide. S'il défend des pla-
 » ces, il fait qu'on les défend en vain,
 » si Dieu ne les garde. S'il se retran-
 » che, il lui semble que c'est Dieu
 » qui lui fait un rempart, pour le
 » mettre à couvert de toute insulte.
 » S'il combat, il fait d'où il tire toute
 » la force ; & s'il triomphe, il croit
 » voir dans le ciel une main invisible
 » qui le couronne.

J'AJOUTERAI ici quelques
 endroits tirés des meilleurs auteurs,
 & qui me paroissent fort propres à
 former le goût des jeunes gens, soit
 pour la lecture, soit pour la compo-
 sition. Ce qui fait ordinairement la



DE COMPOSITION. 45

plus grande beauté des discours composés dans le genre démonstratif, sont les descriptions, les parallèles, les lieux communs. Pour en connoître tout l'art & toute la délicatesse, il ne faut que les dépouiller de tous leurs ornemens, & les exprimer d'une manière commune & ordinaire : c'est ce que j'appelle réduire les choses à une proposition simple. J'essaierai d'en donner quelques modèles dans chaque genre.

DESCRIPTIONS.

1. *VIE PRIVÉE de M. de Lamoignon à la campagne pendant les vacances.*

PROPOSITION SIMPLE. Je souhaiterois pouvoir vous le représenter tel qu'il étoit, lorsqu'après les travaux du Palais, il alloit passer les vacances à Baille. Vous le verriez tantôt s'appliquant à l'agriculture : tantôt méditant les discours qu'il devoit prononcer à la rentrée du Palais : tantôt accommodant dans quelque allée de son jardin les différends des paysans.

QUE ne puis-je vous le représenter tel qu'il étoit, lorsqu'après un

*Oraif. funeb.
de M. de Lamoignon par
M. Flechet.*



» long & pénible travail, loin du bruit
 » de la ville, & du tumulte des affai-
 » res, il alloit se décharger du poids
 » de la dignité, & jouir d'un noble
 » repos dans la retraite de Bayille !
 » Vous le verriez, tantôt s'adonnant
 » aux plaisirs innocens de l'agricul-
 » ture, élevant son esprit aux choses
 » invisibles de Dieu par les merveilles
 » visibles de la nature. Tantôt médi-
 » tant ces éloquens & graves discours,
 » qui enseignoient & inspiroient tous
 » les ans la justice, & dans lesquels
 » formant l'idée d'un homme de bien,
 » il se décrivoit lui-même sans y pen-
 » ser. Tantôt accommodant les diffé-
 » rends que la discorde, la jalousie, ou
 » le mauvais conseil font naître parmi
 » les habitans de la campagne ; plus
 » content en lui-même, & peut-être
 » plus grand aux yeux de Dieu, lors-
 » que dans le fond d'une sombre allée,
 » & sur un tribunal de gazon, il avoit
 » assuré le repos d'une pauvre fami-
 » le, que lorsqu'il décidoit des for-
 » tunes les plus éclatantes sur le pre-
 » mier trône de la Justice.

2. *MODESTIE* de M. de Turenne :
sa vie privée.

PROPOSITION SIMPLE. Per-



DE COMPOSITION. 47.

sonne n'a parlé de lui-même plus modestement que M. de Turenne. Il racontoit ses victoires les plus éclatantes, comme s'il n'y avoit point eû de part. Au retour de ses campagnes les plus glorieuses, il suivoit les applaudissemens, & craignoit de paroître devant le Roi de peur d'en être loué. C'est alors que dans une condition privée, & parmi un petit nombre d'amis, il s'exerçoit aux vertus civiles. Il se cache, il marche sans suite & sans équipage: mais tout le monde le remarque & l'admire.

QUI FIT jamais de si grandes choses? qui les dit avec plus de retenue? Remportoit-il quelque avantage: à l'entendre, ce n'étoit pas qu'il fût habile, mais l'ennemi s'étoit trompé. Rendoit-il compte d'une bataille: il n'oublioit rien, sinon que c'étoit lui qui l'avoit gagnée. Racontoit-il quelques-unes de ces actions qui l'avoient rendu si célèbre: on eût dit qu'il n'en avoit été que le spectateur, & l'on doutoit si c'étoit lui qui se trompoit, ou la renommée. Revenoit-il de ces glorieuses campagnes qui rendront son nom immortel: il suivoit les accla-

*Oraif. funeb.
de M. de Tu-
renne par M.
Flecher.*



» mations populaires ; il rougissoit de
 » ses victoires ; il venoit recevoir des
 » éloges comme on vient faire des
 » apologies, & n'osoit presque abor-
 » der le Roi, parcequ'il étoit obligé
 » par respect de souffrir patiemment
 » les louanges dont sa Majesté ne
 » manquoit jamais de l'honorer.

» C'est alors que dans le doux repos
 » d'une condition privée, ce Prince se
 » dépouillant de toute la gloire qu'il
 » avoit acquise pendant la guerre, &
 » se renfermant dans une société peu
 » nombreuse de quelques amis choi-
 » sis, s'exerçoit sans bruit aux vertus
 » civiles : sincere dans ses discours,
 » simple dans ses actions, fidele dans
 » ses amitiés, exact dans ses devoirs,
 » réglé dans ses desirs, grand même
 » dans les moindres choses. Il se ca-
 » che : mais sa réputation le décou-
 » vre. Il marche sans suite & sans
 » équipage : mais chacun dans son
 » esprit le met sur un char de triom-
 » phe. On compte, en le voiant, les
 » ennemis qu'il a vaincus, non pas
 » les serviteurs qui le suivent. Tout
 » seul qu'il est, on se figure autour
 » de lui ses vertus & ses victoires qui
 » l'accompagnent. Il y a je ne sai quoi
 de



de noble dans cette honnête simpli-
cité; & moins il est superbe, plus
il devient vénérable.

3. *RECEPTION honorable de M.
de Turenne par le Roi au retour de ses
campagnes. Sa modestie.*

PROPOSITION SIMPLE. Autrefois,
sous les Empereurs, les plus grands Ca-
pitaines au retour de leurs campagnes
étoient obligés d'éviter la rencontre
de leurs amis, & de rentrer de nuit
dans la ville, de peur de blesser la ja-
lousie du prince, qui les recevoit très
froïdement, après quoi ils demeu-
roient confondus dans la foule. M. de
Turenne a eu le bonheur de vivre sous
un Roi qui le combloit de louanges, &
l'auroit comblé de bienfaits, s'il l'a-
voit voulu souffrir. Il revenoit de ses
campagnes comme un simple particu-
lier qui retourneroit d'une promena-
de. Les regards, les louanges, les
applaudissemens de tout le peuple, ne
faisoient aucune impression sur lui.

PERMETTEZ-MOI de rappeler
dans votre memoire ces siècles fu-
nestes de l'Empire Romain, où il
n'étoit pas permis aux particuliers
d'être vertueux & illustres, parce-

*Oraison fa-
ite au re-
tour de M.
de Turenne,
par M. Mas-
carin.*



» que les vices des Princes ne laissoient
 » ni vertu ni gloire impunies. Après
 » avoir conquis des provinces & des
 » royaumes , bien loin d'aspirer à
 » l'honneur du triomphe , il falloit
 » à son retour éviter la rencontre de
 » ses amis , prendre la nuit de peur
 » de trop arrêter les yeux du public.
 » Une embrassade froide , sans entre-
 » tien , & sans discours , étoit tout
 » l'accueil que le Prince faisoit à un
 » homme qui venoit de sauver l'Em-
 » pire. Du cabinet de l'Empereur où
 » il ne faisoit que passer , il étoit re-
 » jetté & confondu dans la foule des
 » autres esclaves : *Exceptusque brevi*
 » *osculo , nullo sermone , turba servien-*
 » *tium immixtus est.*

Tait.

» M. de Turenne a eu le bonheur
 » de vivre & de servir sous un Mo-
 » narque dont la vertu ne laisse rien
 » à craindre à celle de ses sujets. Il
 » n'y a point de grandeur ni de gloire
 » qui puisse faire ombre à celle du
 » soleil qui nous éclaire ; & l'import-
 » tance des services n'est jamais à
 » charge à un prince convaincu par
 » sa propre magnanimité qu'il les
 » mérite. Aussi les distinctions d'esti-
 » me & de confiance de la part du



DE COMPOSITION. 51

Roi , valoient à M. de Turenne la gloire d'un triomphe. Les récompenses fussent allées aussi loin que ces distinctions , si le Roi eût trouvé en lui un sujet docile à recevoir des graces. Mais ce qui étoit l'effet d'une sage politique dans les tems malheureux où la vertu n'avoit rien tant à craindre que son éclat , étoit en lui l'effet d'une modestie naturelle & sans art.

Il revenoit de ses campagnes triomphantes avec la même froideur & la même tranquillité que s'il fût revenu d'une promenade, plus vuide de sa propre gloire , que le public n'en étoit occupé. En vain les peuples s'empressoient pour le voir. En vain dans les assemblées ceux qui avoient l'honneur de le connoître le montroient des yeux , du geste , & de la voix à ceux qui ne le connoissoient pas. En vain sa seule présence , sans train & sans suite , faisoit sur les ames cette impression presque divine , qui attire tant de respect , & qui est le fruit le plus doux & le plus innocent de la vertu héroïque. Toutes ces choses , si propres à faire rentrer un homme en



» lui-même par une vanité raffinée, ou
 » à le faire répandre au dehors par
 » l'agitation d'une vanité moins re-
 » glée, n'alteroient en aucune ma-
 » niere la situation tranquille de son
 » ame; & il ne tenoit pas à lui qu'on
 » oubliât ses victoires & ses triom-
 » phes. [Je croi qu'il faut, qu'on
 n'oubliât. Ce peut être une faute d'im-
 pression.]

4. *FUITE de la Reine d'Angleterre
 sur la mer.*

PROPOSITION SIMPLE. La Reine fut obligée à se retirer de son royaume. Elle partit des ports d'Angleterre à la vûe des vaisseaux des rebelles qui la poursuivoient de fort près. Ce voyage étoit bien différent de celui qu'elle avoit fait sur la même mer, lorsqu'elle alloit prendre possession du sceptre de la Grande Bretagne. Pour lors tout lui étoit favorable: ici tout lui est contraire.

*Orais. funeb.
 de la Reine
 d'Angl. par
 M. Bossuet.*

» LA REINE fut obligée à se re-
 » tirer de son royaume. En effet elle
 » partit des ports d'Angleterre à la
 » vûe des vaisseaux des rebelles, qui
 » la poursuivoient de si près, qu'elle
 » entendoit presque leurs cris & leurs



DE COMPOSITION. 53

menaces insolentes. O voyage bien & différent de celui qu'elle avoit fait & sur la même mer, lorsque venant & prendre possession du sceptre de la & Grande Bretagne, elle voioit pour & ainsi dire les ondes se courber sous & elle, & soumettre toutes leurs va- & gues à la dominatrice des mers! & Maintenant chassée, poursuivie par & ses ennemis implacables qui avoient & eu l'audace de lui faire son procès, & tantôt sauvée, tantôt presque prise, & changeant de fortune à chaque quart & d'heure, n'ayant pour elle que Dieu & & son courage inébranlable, elle & n'avoit ni assez de vens ni assez de & voiles pour favoriser sa fuite pré- & cipitée. &

PARALLELES.

J'appelle ainsi les endroits où l'orateur rapproche & compare ensemble des objets contraires ou différens. Ces sortes de peintures plaisent extrêmement à l'esprit par la variété des images qu'elles lui présentent, & donnent beaucoup d'agrément au discours. On en a déjà remarqué dans les descriptions précédentes: j'en apporterai encore quelques exemples.



1. *PARALLELE de M. de Turenne & de M. le Cardinal de Bouillon.*

PROPOSITION SIMPLE. Pendant que M. de Turenne prenoit des places, & vainquoit les ennemis; M. le Cardinal de Bouillon convertissoit les Heretiques, & rétablissoit les temples.

*Oraif. funeb.
de M. de Tu-
renne, par M.
Flecher.*

» QUELLE étoit la joie, lorsqu'a-
» près avoir forcé des villes, il voioit
» son illustre Neveu, plus éclatant
» par ses vertus que par sa pourpre,
» ouvrir & réconcilier des églises ?
» Sous les ordres d'un Roi aussi pieux
» que puissant, l'un faisoit prospérer
» les armes, l'autre étendoit la reli-
» gion : l'un abattoit des rempars,
» l'autre redressoit des autels : l'un
» ravageoit les terres des Philistins,
» l'autre portoit l'Arche autour des
» pavillons d'Israël. Puis unissant en-
» semble leurs vœux, comme leurs
» cœurs étoient unis, le Neveu avoit
» part aux services que l'Oncle ren-
» doit à l'Etat, & l'Oncle avoit part
» à ceux que le Neveu rendoit à
» l'Eglise.

2. *PARALLELE des maux violens, & des maladies de langueur.*

*Oraif. funeb.
de M. de Mon-
caupier par M.
Flecher.*

» IL EST VRAI qu'elle n'a pas souf-



DE COMPOSITION. 55

fert de ces cruelles pointes de douleur qui percent le corps , qui déchirent l'ame , & qui épuisent en un moment toute la constance d'un malade . . Mais si la miséricorde de Dieu a adouci la rigueur de sa pénitence , sa justice en a augmenté la durée ; & il n'a pas falu moins de force à soutenir cette longue épreuve , que si elle avoit été plus courte & plus rigoureuse. «

En effet dans les maux violens la nature se recueille toute entiere , le cœur se munit de toute sa constance. On sent beaucoup moins , à force de trop sentir ; & si l'on souffre beaucoup , on a toujours la consolation d'espérer qu'on ne souffrira pas lontems. Mais les maladies de langueur sont d'autant plus rudes , que l'on n'en prévoit pas la fin. Il faut supporter & les maux , & les remedes , aussi sacheux que les maux mêmes. La nature est tous les jours plus accablée : les forces diminuent à tous momens , & la patience s'affoiblit aussi bien que celui qui souffre. «



3. *LA REINE* servant les pauvres ,
à l'Hôpital, & prenant part à la gloire
& aux triomphes du Roi.

*Oraif. funeb.
de la Reine,
par M. Fle-
chier.*

» COMPAGNES fideles de sa pieté
» qui la pleurez aujourd'hui, vous la
» suiviez quand elle marchoit dans
» cette pompe chrétienne; plus gran-
» de dans ce dépouillement de sa
» grandeur, & plus glorieuse lors-
» qu'entre deux rangs de pauvres,
» de malades, ou de mourans, elle
» participoit à l'humilité & à la pa-
» tience de Jesus-Christ, que lors-
» qu'entre deux haies de troupes vi-
» ctorieuses, dans un char brillant &
» pompeux, elle prenoit part à la
» gloire & aux triomphes de son
» Epoux.

4. *PARALLELE* d'un Juge méchant,
& d'un Juge ignorant.

*Oraif. funeb.
de M. de La-
moignon, par M.
Flecher.*

» IL AUROIT crû manquer à la
» partie la plus essentielle de son état,
» si, comme il sentoit ses intentions
» droites, il ne les rendoit éclairées.
» Aussi disoit-il ordinairement, qu'il
» y avoit peu de différence entre un
» Juge méchant, & un Juge ignorant.
» L'un au moins a devant les yeux



DE COMPOSITION. 57

les regles de son devoir, & l'image de son injustice : l'autre ne voit ni le bien ni le mal qu'il fait. L'un pèche avec connoissance, & il est plus inexorable : mais l'autre pèche sans remords, & il est plus incorrigible. Mais ils sont également criminels à l'égard de ceux qu'ils condamnent ou par erreur, ou par malice. Qu'on soit blessé par un furieux, ou par un aveugle, on ne sent pas moins la blessure : & pour ceux qui sont ruinés, il importe peu que ce soit ou par un homme qui les trompe, ou par un homme qui s'est trompé.

LIEUX COMMUNS.

COMME j'en ai déjà cité plusieurs, je n'en rapporterai ici qu'un seul, où l'on fait voir combien l'emploi de Lieutenant de police dans Paris est important & difficile.

LES citoyens d'une ville bien policée jouissent de l'ordre qui y est établi, sans songer combien il en coûte de peines à ceux qui l'établissent ou le conservent ; à peu près comme tous les hommes jouissent de la régularité des mouvemens.

M. de Fontenelle.



» célestes sans en avoir aucune con-
 » noissance : & même, plus l'ordre
 » d'une Police ressemble par son uni-
 » formité à celui des corps célestes,
 » plus il est insensible ; & par consé-
 » quent il est toujours d'autant plus
 » ignoré, qu'il est plus parfait. Mais
 » qui voudroit le connoître & l'apro-
 » fondir, en seroit effraïé. Entretenir
 » perpetuellement dans une ville telle
 » que Paris une consommation im-
 » mense, dont une infinité d'accidens
 » peuvent toujours tarir quelques
 » sources ; réprimer la tyrannie des
 » marchands à l'égard du public, &
 » en même tems animer leur com-
 » merce ; empêcher les usurpations
 » mutuelles des uns sur les autres,
 » souvent difficiles à démêler ; recon-
 » noître dans une foule infinie tous
 » ceux qui peuvent si aisément y ca-
 » cher une industrie pernicieuse, en
 » purger la société, ou ne les tolerer
 » qu'autant qu'ils peuvent lui être utiles
 » par des emplois dont d'autres qu'eux
 » ne se chargeroient pas, ou ne s'ac-
 » quiteroient pas si bien ; tenir les
 » abus nécessaires dans les bornes pré-
 » cises de la nécessité qu'ils sont tou-
 » jours prêts à franchir, les renfer-



DE COMPOSITION. 59

mer dans l'obscurité à laquelle ils se doivent être condamnés , & ne les se en tirer pas même par des châtimens se trop éclatans ; ignorer ce qu'il vaut se mieux ignorer que punir , & ne pu- se nir que rarement & utilement ; pé- se nétrer par des conduits souterrains se dans l'interieur des familles , & leur se garder les secrets qu'elles n'ont pas se confiés , tant qu'il n'est pas nécessai- se re d'en faire usage ; être présent par se tout sans être vû ; enfin mouvoir se ou arrêter à son gré une multitude se immense & tumultueuse , & être se l'ame toujours agissante & presque se inconnue de ce grand corps : voila se quelles sont en général les fonctions se du Magistrat de la Police. Il ne sem- se ble pas qu'un homme seul y puisse se suffire , ni par la quantité des choses se dont il faut être instruit , ni par celle se des vûes qu'il faut suivre , ni par se l'application qu'il faut apporter , ni se par la variété des conduites qu'il faut se tenir , & des caracteres qu'il faut se prendre. Mais la voix publique ré- se pondra si M.d'Argenson a suffi à tout. se

On sent bien que des modèles si beaux , si parfaits dans leur genre , proposés aux jeunes gens , soit pour



objet de leur lecture, soit pour matière de leurs compositions, surtout quand ils sont expliqués & développés par un maître habile, sont fort capables de leur élever l'esprit, & de leur donner beaucoup de fécondité & d'invention. Et c'est une des raisons qui m'a porté à choisir ces exemples dans le genre démonstratif, qui est plus susceptible d'ornemens.

Quand ils auront lû un nombre assez considerable de ces endroits choisis des bons auteurs, il sera utile de leur y faire remarquer la différence des stiles & des caracteres, & même les défauts, s'il s'y en rencontre, soit pour le langage, soit pour le stile.

Je n'ai cité jusqu'ici que quatre auteurs, non qu'il n'y en ait encore plusieurs dont je pouvois tirer de pareils exemples : mais j'ai dû me borner à un certain nombre ; & ceux-ci se sont trouvés sous ma main. Ils sont tous excellens : mais aucun d'eux ne ressemble aux autres, & ils ont chacun un caractere particulier qui les distingue ; & peut-être ne sont-ils pas exemts de tout défaut.

CE QUI domine dans M. Flechier, est une pureté de langage, une élé-



DE COMPOSITION. 61
gance de stile, une richesse d'expressions brillantes & fleuries, une grande beauté de pensées, une sage vivacité d'imagination, & ce qui en est une suite, un art merveilleux de peindre les objets, & de les rendre comme sensibles & palpables.

Mais il me semble qu'on voit regner dans tous ses écrits une sorte de monotonie & d'uniformité. Presque partout mêmes tours, mêmes figures, mêmes manières. L'antithèse saisit presque toutes ses pensées; & souvent les affoiblit, en voulant les orner. Cette figure quand elle est rare, & placée à propos, produit un bel effet. Ainsi elle termine heureusement le magnifique éloge que M. Flechier fait du Roi Louis xiv. *Toujours Roi par autorité. Et toujours Pere par tendresse.* Quand elle roule sur un jeu de mots, elle est moins estimable: *Heureux qui n'alla pas après les richesses! Plus heureux qui les refusa quand elles allerent à lui!* Elle peut même devenir ennuyeuse, quelque solide qu'elle soit, quand elle est trop souvent répétée: *Qui ne sait qu'elle fut admirée dans un âge où les autres ne sont pas encore connues: qu'elle eut de la sagesse en un temps où*

*Or. fun. de
M. le Tellier.*

*Or. fun. de
M. de La-
moignon.*

*Or. fun. de
M. de Mon-
taignier.*



*L'on n'a presque pas encore de la raison...
 & qu'elle fut capable de donner des con-
 seils en un sens où les autres sont à peine
 capables d'en recevoir!*

M. BOSSUET écrit d'une manière toute différente. Peu occupé des grâces légères du discours, & quelquefois même négligeant les règles gênantes de la pureté du langage, il tend au grand, au sublime, au pathétique. Il est vrai qu'il est moins égal, & se soutient moins; & c'est le caractère du stile sublime: mais en récompense il enlève, il ravit, il transporte. Les figures les plus vives lui sont ordinaires & comme naturelles.

*Orais. fun.
 de la Reine
 d'Angleterre.*

„ Princesse, dont la destinée est si
 „ grande & si glorieuse, faut-il que
 „ vous naissiez en la puissance des en-
 „ nemis de votre maison! O Eternel,
 „ veillez sur elle. Anges saints ran-
 „ gez à l'entour vos escadrons invi-
 „ sibles, & faites la garde autour du
 „ berceau d'une Princesse si grande &
 „ si élevée.

„ O mere, ô femme, ô reine admi-
 „ rable, & digne d'une meilleure for-
 „ tune, si les fortunes de la terre
 „ étoient quelque chose! Enfin il faut
 „ céder à votre sort.



DE COMPOSITION. 63

Elle vit avec étonnement, que
 quand l'heure fut arrivée, Dieu alla
 prendre comme par la main le Roi
 son fils pour le conduire à son trône.
 Elle se soumit plus que jamais à
 cette main souveraine, qui tient du
 plus haut des cieus les rênes de tous
 les empires; & dédaignant les trônes
 qui peuvent être usurpés, elle atta-
 cha son affection au royaume où l'on
 ne craint point d'avoir des égaux,
 & où l'on voit sans jalousie ses con-
 currens.

Il fait ainsi le portrait de Cromwel.
 Un homme s'est rencontré d'une
 profondeur d'esprit incroyable, hy-
 pocrite raffiné autant qu'habile poli-
 tique, capable de tout entrepren-
 dre, & de tout cacher, également
 actif & infatigable dans la paix &
 dans la guerre, qui ne laissoit rien
 à la fortune de ce qu'il pouvoit lui
 ôter par conseil & par prévoiance;
 mais au reste si vigilant, & si prêt
 à tout, qu'il n'a jamais manqué les
 occasions qu'elle lui a présentées:
 enfin un de ces esprits remuans &
 audacieux, qui semblent être nés
 pour changer le monde.

a Plus amant illud re- | mient habere equosmes.
 guam, in quo non ut. | S. August.



Il décrit dans un autre endroit la maniere dont la Princesse Henriette-Anne d'Angleterre fut délivrée comme par miracle des mains des rebelles.

*Orais. fun.
de Madame
la Duchesse
d'Orleans.*

„ Malgré les tempêtes de l'océan , &
„ les agitations encore plus violentes
„ de la terre, Dieu la prenant sur ses
„ aîles , comme l'aigle prend ses pe-
„ tits , la porta lui-même dans ce
„ royaume ; lui-même la posa dans le
„ sein de la Reine sa mere , ou plu-
„ tôt dans le sein de l'Eglise Catho-
„ lique.

*Or. fun. de
Marie-Teresè
d'Autriche.*

„ Que dirai-je davantage ? Ecoutez
„ tout en un mot. Fille , Femme ,
„ Mere , Maitresse , Reine telle que
„ nos vœux l'auroient pû faire , plus
„ que tout cela Chrétienne , elle ac-
„ complit tous les devoirs sans pré-
„ somption , & fut humble non seu-
„ lement parmi toutes les grandeurs ,
„ mais encore parmi toutes les vertus.

„ Glaive du Seigneur , quel coup
„ vous venez de fraper ! Toute la
„ terre en est étonnée.

Il emploie quelquefois les anti-
theses , mais elles deviennent subli-
mes dans son discours. „ Malgré le

*Or. fun. de
la Reine
d'Angleterre.*

„ mauvais succès de ses armes infor-
„ tunées , (il s'agit de Charles I. Roi



DE COMPOSITION. 65

d'Angleterre) si on a pû le vaincre, “
on n'a pû le forcer : & comme il “
n'a jamais refusé ce qui étoit raison- “
nable étant vainqueur , il a toujours “
rejeté ce qui étoit foible & injuste “
étant captif. “

M. MASCARON tient quelque chose du caractère des deux Auteurs dont je viens de parler , sans pourtant leur ressembler entièrement. Il a en même tems beaucoup d'élégance , & beaucoup de noblesse : mais il est , ce me semble , moins orné que l'un , & moins sublime que l'autre. L'art se montre chez lui avec moins d'ostentation que dans le premier , ce qui est un grand art : peut-être aussi la nature y est-elle moins riche & moins hardie que dans le second.

Rome profane lui eût dressé des “
statues sous l'empire des Césars ; & “
Rome sainte trouve de quoi l'admi- “
rer sous les Pontifes de la religion “
de Jesus-Christ. “

*Oraif. fun.
de M. de Tu-
renne.*

M. de Turenne vainqueur des en- “
nemis de l'Etat , ne causa jamais à “
la France une joie si universelle & si “
sensible , que M. de Turenne vaincu “
par la vérité , & soumis au joug de “
la foi.



„ Anges du premier ordre, Esprits
„ destinés par la Providence à la garde
„ de cette grande Ame, dites - nous
„ quelle fut la joie de l'Eglise du ciel
„ à la conversion d'ce Prince, & avec
„ quelles réjouissances furent reçus
„ les premiers parfums des oraisons
„ de ce nouveau Catholique, lorsque
„ du pié des autels de l'Agneau sacrifié
„ vous les portâtes au pié de l'autel
„ de l'Agneau regnant dans la gloire.

„ Jamais homme ne fut plus pro-
„ pre à donner de grands spectacles à
„ l'univers : mais jamais homme ne
„ songea moins aux applaudissemens
„ des spectateurs.

„ Sa maniere, sans avoir rien de
„ dur, mettoit pourtant sur son visage
„ tout le ressentiment d'une modestie
„ indignée.

„ Aussi éloigné dans ses récits du
„ faste de la modestie, que de celui
„ de l'orgueil.

„ Que ne peut pas un grand Maî-
„ tre, lorsqu'il trouve un génie du
„ premier ordre à former ? A peine
„ M. de Turenne a-t-il donné ses pre-
„ miers conseils, qu'il se voit hors
„ d'état d'en donner d'autres, pré-
„ venu par les lumieres, par la péné-



tration, & par l'heureuse & sage " impétuosité du courage de ce grand " Monarque. (Louis XIV.) Comme " on voit la foudre conçue presque en " un moment dans le sein de la nue, " briller, éclater, fraper, abatre; ces " premiers feux d'une ardeur militaire " sont à peine allumés dans le cœur " du Roi, qu'ils brillent, éclatent, " frappent par tout. "

L'AUTEUR du lieu commun sur les fonctions de Lieutenant de police a un caractère tout différent des trois autres. Le morceau que j'en ai rapporté est d'un goût exquis, & doit paroître d'autant plus beau, que les beautés y paroissent moins affectées, quoique la matière fût soit susceptible de ces tours brillans & fleuris, auxquels on a mieux aimé substituer la solidité des choses & des pensées.

Les *Floges Academiques*, composés par le même auteur, étant dans le genre d'éloquence que les latins appellent *tenue & subtile*, le stile en est plus simple, comme il a dû l'être, mais c'est une simplicité qui est jointe avec beaucoup d'esprit. On en jugera par quelques endroits choisis que j'en vais citer. Ils feront connoître, pour



me servir des termes mêmes que l'auteur emploie en parlant de l'un de ses confreres, que „ tout ce qu'il dit lui „ appartient : j'ajouterois volontiers , „ & la maniere dont il le dit.

On y trouve des portraits peints d'après nature , & des descriptions très naïves , mais très vives.

„ M. Dodart , dit-il dans l'éloge de „ cet illustre Academicien , étoit né „ d'un caractere serieux ; & l'attention „ chrétienne avec laquelle il veilloit „ perpetuellement sur lui-même , „ n'étoit pas propre à l'en faire sortir. „ Mais ce serieux , loin d'avoir rien „ d'austere ni de sombre , laissoit pa- „ roître assez à découvert un fond de „ cette joie sage & durable , qui est „ le fruit d'une raison épurée , & „ d'une conscience tranquille. Cette „ disposition ne produit pas les em- „ portemens de la gaieté , mais une „ douceur égale , qui cependant peut „ devenir gaieté pour quelques mo- „ mens , & par une espece de surprise. „ Et de tout cela ensemble se forme „ un air de dignité qui n'appartient „ qu'à la vertu , & que les dignités „ même ne donnent point.

„ M. DE VAUBAN méprisoit cette



DE COMPOSITION. 69

politesse superficielle dont le monde se contente, & qui couvre souvent tant de barbarie : mais sa bonté, son humanité, sa libéralité lui composoient une autre politesse plus rare, qui étoit toute dans son cœur. Il seyoit bien à tant de vertus de négliger des dehors, qui à la vérité lui appartiennent naturellement, mais que le vice emprunte avec trop de facilité.

A LA FORME de dialogues, & à cette maniere de traiter la philosophie, on reconnoît que Cicéron a servi de modèle : (il s'agit de la philosophie de M. du Hamel.) mais on le reconnoît encore à une latinité pure & exquise, & ce qui est plus important, à un grand nombre d'expressions ingénieuses & fines, dont ces ouvrages sont semés. Ce sont des raisonnemens philosophiques, qui ont dépouillé leur secheresse naturelle, ou du moins ordinaire, en passant au travers d'une imagination fleurie & ornée, & qui n'y ont pris cependant que la juste dose d'agrément qui leur convenoit. Ce qui ne doit être embelli que jusqu'à une mesure précise, est ce qui coûte le plus à embellir.



» IL REGNE en cet ouvrage (la
 » recherche de la verité du P. Malle-
 » branche) un grand art de mettre
 » des vérités abstraites dans leur jour ,
 » de les lier ensemble , de les forti-
 » fier par leur liaison... La diction ,
 » outre qu'elle est pure & chatiée , a
 » toute la dignité que les matieres de-
 » mandent , & toute la grace qu'elles
 » peuvent souffrir. Ce n'est pas qu'il
 » eût aporté aucun soin à cultiver les
 » talens de l'imagination : au contrai-
 » re il s'est toujours fort attaché à les
 » décrier. Mais il en avoit naturelle-
 » ment une fort noble & fort vive ,
 » qui travailloit pour un ingrat mal-
 » gré lui , & qui ornoit la raison en se
 » cachant d'elle.

» LA BOTANIQUE n'est pas une scien-
 » ce sédentaire & paresseuse , qui se
 » puisse acquérir dans le repos & dans
 » l'ombre d'un cabinet... Elle veut
 » que l'on coure les montagnes & les
 » forêts , que l'on gravisse contre des
 » rochers escarpés , que l'on s'expose
 » aux bords des précipices. Les seuls
 » livres qui peuvent nous instruire à
 » fond dans cette matiere , ont été
 » jettés au hazard sur toute la surfa-
 » ce de la terre ; & il faut se résou-



die à la fatigue & au peril de les ce
chercher & de les ramasser . . . Son ce
inclination dominante (de M. de ce
Tournefort) lui faisoit tout sur- ce
monter. Ces rochers affreux & pres- ce
que inaccessibles qui l'environ- ce
noient de toutes parts dans les Py- ce
renées , s'étoient changés pour lui ce
en une magnifique bibliotheque où ce
il avoit le plaisir de trouver tout ce ce
que sa curiosité demandoit , & où il ce
passoit des journées délicieuses. ce

L'auteur des Eloges fait employer à
propos certains traits d'histoire &
d'antiquité , fort propres à apprendre
aux jeunes gens l'usage sobre & rai-
sonnable qu'on en doit faire dans la
composition.

On lui a reproché (à M. Parent) ce
d'être obscur dans ses écrits. Car ce
nous ne dissimulons rien , & nous ce
suivons en quelque sorte une loi de ce
l'ancienne Egypte , où l'on discutoit ce
devant des Juges les actions & le ce
caractere des morts , pour regler ce ce
qu'on devoit à leur memoire ce

Un roi d'Armenie demanda à Ne- ce
ron un acteur excellent , & propre ce
à toutes sortes de personnages , pour ce
avoir , disoit - il , en lui seul une ce



„ Troupe entiere. On eût pû dire de
 „ même avoir en M. de la Hire seul
 „ une Academie entiere de sciences.

En parlant de M. Leibnitz qui
 avoit embrassé presque toutes les
 sciences : „ Nous sommes obligés de
 „ le partager ici, & pour parler philo-
 „ sophiquement, de le décomposer.
 „ De plusieurs Hercules l'antiquité
 „ n'en a fait qu'un : & du seul M. Lei-
 „ bnitz, nous ferons plusieurs savans.

„ Il alla (M. Fagon) en Auvergne,
 „ en Languedoc, en Provence, sur
 „ les Alpes & sur les Pyrenées, &
 „ n'en revint qu'avec de nombreuses
 „ colonies de plantes destinées à re-
 „ peupler ce desert : „ c'est à dire, le
 Jardin Royal, qui étoit si dénué de
 plantes, que ce n'étoit presque plus
 un Jardin.

S'il étoit permis de chercher quel-
 que tache parmi tant de beautés, on
 pourroit peut-être en soupçonner
 quelqu'une dans un certain tour de
 pensées un peu trop uniforme, quoi-
 que les pensées soient fort diverties,
 qui termine la plupart des articles par
 un trait court & vif en forme de sen-
 tence, & qui semble avoir ordre de
 s'emparer de la fin des periodes com-

me



me d'un poste qui lui appartient à l'exclusion de tout autre.

Ce qui leve l'esprit, devoit toujours aussi élever l'ame.

La même piété qui le rendoit digne d'entrer dans l'Eglise, l'en éloignoit.

La même cause qui l'éloignoit, l'en rendoit digne.

Plus les yeux ont vû, plus la raison voit elle-même.

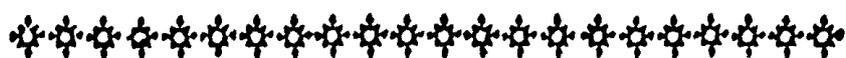
Ce qu'il croioit, il le voioit; au lieu que les autres croient ce qu'ils voient. &c.

Je craindrois qu'un modèle si autorisé ne fit un jour dégénérer l'éloquence dans ces sortes de traits, appelés dans Sénèque, *stimuli quidam* & *Epist. 100. subiti vel sententiarum*; qui, selon le même auteur, semblent par leur affectation étudiée mendier l'applaudissement, & qui étoient inconnus à la saine antiquité. *Apud antiquos nondum* *Epist. 19. captabatur plausibilis oratio.*

Il ne s'ensuit pas pour cela qu'ils doivent être entièrement rejetés: ils peuvent donner beaucoup de grace, & même beaucoup de force au discours, comme on le voit souvent dans les ouvrages de l'Auteur dont il s'agit, & comme je le dirai ailleurs. Mais l'abus qu'on en peut faire est à crain-



74 DE LA LECTURE ET DE L'EXP.
dre, & c'est cette raison qui m'oblige
à insister souvent & fortement sur ce
point.



CHAPITRE TROISIEME.
DE LA LECTURE
ET DE L'EXPLICATION
DES AUTEURS.

J'A I déjà remarqué, en parlant des
différens devoirs du Professeur de
Rhétorique par rapport à l'éloquence,
que cette partie étoit une des plus
essentiellles, & qu'on pouvoit dire en
un sens qu'elle renfermoit toutes les
autres. En effet c'est en expliquant
les auteurs que le maître fait l'appli-
cation des préceptes, & qu'il apprend
aux jeunes gens à en faire eux-mêmes
usage dans la composition.

Les regles qui regardent l'explica-
tion des auteurs conviennent sans dou-
te jusqu'à un certain point à toutes
les classes : mais cependant elles ap-
partiennent d'une maniere plus parti-
culiere à la Rhétorique, parcequ'alors
les jeunes gens ayant l'esprit plus for-
mé, sont aussi plus en état d'en pro-
fiter. Jusques-là on s'est plus appli-



qué à leur apprendre les regles & les principes de la grammaire, & à leur faire remarquer l'exactitude, la pureté, & l'élégance du langage. Mais le devoir propre du Rhéteur, c'est de leur faire sentir l'économie d'un discours, les beautés qui s'y trouvent, & les défauts mêmes qui peuvent s'y rencontrer.

Il fera observer comment dans ce l'exorde on se rend les auditeurs ce favorables : quelle clarté il y a dans ce la narration, quelle brièveté, quel ce air de sincérité, quel dessein caché ce quelquefois, & quel artifice : (car ce ici le secret de l'art n'est gueres ce connu que des maîtres de l'art) quel ce ordre ensuite & quelle justesse dans ce la division : comment dans les preu- ce ves l'orateur est subtil, vif, & serré; ce comment il est tantôt véhément & ce

a *Demonstrare virtutes, vel, si quando na incidat, vitia, id professionis ejus arque promissi, qui se magistrum eloquentiae pollicetur, maxime proprium est. Quintil. lib. 2. c. 5.*

b *Quae in proemio conciliandi Judicis ratio: quae narrandi lux, brevis, fides, quod aliquando consilium &*

quam occulta calliditas: (namque ea sola in hoc ars est quae intelligi nisi ab artifice non possit) quanta deinceps in dividendo prudentia: quam subtilis & crebra argumentatio: quibus viribus inspirer, quae jucunditate permulceat, quanta in maledictis asperitas, in joci urbanitas: ut denique dominetur in



„ sublime , tantôt au contraire doux.
 „ & insinuant : quelle force & quelle
 „ violence il met dans ses invectives ,
 „ quel sel & quel agrément dans ses
 „ railleries : enfin comment il remue
 „ les passions , comment il se rend
 „ maître des cœurs , & tourne les es-
 „ prits selon qu'il lui plaît. De là pas-
 „ sant à l'élocution , il leur fera re-
 „ marquer la propriété , l'élégance ,
 „ la noblesse des expressions : en quelle
 „ occasion l'amplification est louable ,
 „ & quelle est la vertu opposée : la
 „ beauté des métaphores , & les dif-
 „ férentes figures : ce que c'est qu'un
 „ stile coulant & périodique , mais
 „ pourtant mâle & nerveux.

On peut regarder cet endroit de
 Quintilien comme un excellent abré-
 gé des préceptes de Rhétorique , & des
 devoirs du maître en expliquant les
 auteurs. Tout ce que je dirai dans la
 suite ne servira qu'à le développer &
 à le mettre dans un plus grand jour.

affectibus , atque in pe-
 ctora irrumper , ani-
 mumque judicium simi-
 lem illis quæ dicit efficiat.
 Tum in ratione eloquen-
 di , quod verbum pro-
 prium , ornatum , subli-
 me : ubi amplificatio

laudanda , quæ virtus ei
 contraria : quid speciosè
 translatum : quæ figura
 verborum : quæ lenis &
 quadrata , virilis tamen
 compositio. *Quintil. lib.*
2. c. 5.



Je commencerai par donner une idée des trois genres ou caractères d'éloquence, & j'établirai dans cet article quelques règles générales de Rhétorique qui me paroîtront les plus propres à former le goût, ce qui est proprement le but que je me propose dans cet ouvrage. Je passerai ensuite aux observations principales que je croi que l'on doit faire dans la lecture des auteurs. Enfin je finirai ce Traité par quelques réflexions sur l'éloquence du barreau, de la chaire, & sur celle de l'écriture sainte.

AVANT tout je dois avertir que la lecture des auteurs, pour être utile, ne doit pas être superficielle & rapide. Il faut revoir souvent les mêmes endroits, sur tout les plus beaux : les relire avec attention : les comparer les uns avec les autres : en approfondir le sens & les beautés : se les rendre familiers presque jusqu'à les savoir par cœur. Le moyen le plus assuré de profiter de cette lecture, qu'on doit

a Optimus quisque legendus est, sed diligenter, ac penè ad scribendi sollicitudinem . . . Reperimus autem, & trademus : & ut ethor manus ac prope liquidatos

dimittimus, quo facilius digerantur, ita lectio non cruda, sed multà iteratione mollita, & velut confecta, memoriæ imitationique tradatur. *Quint. l. 10. c. 2.*

D iij



regarder comme la nourriture de l'esprit, est de la digérer à loisir, & de la convertir par là, pour ainsi dire, en sa propre substance.

Pour cela ^a il ne faut pas se piquer de lire un grand nombre d'auteurs, mais de bien lire ceux qui sont les plus estimés. On peut dire d'une trop grande lecture, ce que ^b Sénèque dit d'une vaste bibliothèque, qu'au lieu d'enrichir & d'éclairer l'esprit, elle ne sert le plus souvent qu'à y jeter le desordre & la confusion. Il vaut bien mieux s'attacher à un petit nombre d'auteurs choisis, & les étudier à fond, que de promener sa curiosité sur une multitude d'ouvrages qu'on ne peut qu'effleurer & parcourir rapidement.

§ I.

DES TROIS DIFFERENS
genres ou caractères d'éloquence.

^c C O M M E il y a trois devoirs

^a Tu memineris sui cujusque generis auctores diligenter eligere. Aiunt enim multum legendum esse, non multa. *Plin. Epist. 9. lib. 7.*

^b Quo mihi innumera- biles libros & bibliothecas? .. Onerat dis- cendam turba, non instruit:

multoque satius est pau- cis te auctoribus tradere, quam errare per multos. *Senec. d. Tranq. an. cap. 9.*

^c Erit eloquens is qui ita dicet, ut probet, ut de- lectet, ut flectat. Proba- re, necessitatis est; dele- ctare, suavitatis; flecte- re, victoriz... sed quot



principaux de l'Orateur, qui sont d'instruire, de plaire, & de toucher; il y a aussi trois genres d'éloquence qui y répondent, & qu'on appelle ordinairement le genre simple, le genre sublime, & le genre temperé.

Le premier paroît convenir plus particulièrement à la Narration & à la Preuve. Son caractère principal est la clarté, la simplicité, la précision. Il n'est pas ennemi des ornemens, mais il n'en peut souffrir que de simples, & rejette tout ce qui sent l'affectation & le fard. Ce n'est pas une beauté

officia oratoris, tot sunt genera dicendi: subtile, in probando; modicum, in delectando; vehementi, in flectendo. *Orat. n. 69.*

A illo subtili principè satio narrandi probandi-que consistet *Quinti. lib. 11. c. 10.*

Ut mulieres esse dicuntur nonnullæ inornatæ, quas ipsam deceat, sic hæc subtilis oratio etiam incompta delectat. Sit enim quiddam in utroque, quo sit venustius, sed non ut appareat. Tum remouebunt omnis insignis ornatus, quasi margaritarum: nec callidissimi quidem adhibebuntur, lucati verò medicamentis candoris &

ruboris omnia repellentur: elegantia modò & munditia remanebit. Secundo purus & latinus: dilucidè planeque dicetur. *Orat. n. 78. 79.*

Verecundus erit usus oratoris quasi sapientissimè *lib. n. 80.*

Puritas adhibet quidem hic subtilis, sed paulo parcius. Nam sic, ut loquularum apparatus, à magnificentia recedens, non se parcum solum, sed etiam elegantem videri vult. eligeri quibus utatur... Abiciunt quæ sunt venustates, ne elaborata concinnitas, se quoddam aucupium delectationis manifestè comprehensum appareat. *Idem. n. 84.*



80 DES TROIS GENRES
 vive & éclatante, mais douce & mo-
 deste, accompagnée quelquefois d'une
 certaine négligence qui en relève en-
 core le prix. La naïveté des pensées,
 la pureté du langage, & je ne sai
 quelle élégance qui se fait plus sentir
 qu'elle ne paroît, en font tout l'or-
 nement. On n'y voit point de ces fi-
 gures étudiées qui montrent l'art à
 découvert, & qui semblent annoncer
 que l'orateur cherche à plaire. En un
 mot, il en est de ce genre d'écrire com-
 me de ces tables servies proprement
 & simplement, dont tous les mets sont
 d'un goût excellent, mais d'où l'on
 bannit tout raffinement, toute délica-
 catesse étudiée, tout ragoût recher-
 ché.

^a Il y a un autre genre d'écrire,
 tout différent du premier; noble, ri-
 che, abondant, magnifique: c'est ce
 qu'on appelle le grand, le sublime. Il
 met en usage tout ce que l'éloquence

*a Tertius est ille amplus,
 copiosus, gravis, orna-
 tus: in quo profectò vis
 maxima est. Hic est
 enim, cujus ornatum
 dicendi & copiam admi-
 rantur gentes, eloquen-
 tiam in civitatibus plu-
 rimum valere passæ sunt:
 sed hanc eloquentiam,*

*quæ cursu magno soni-
 tuque ferretur, quam
 suspicerent omnes, quam
 admirarentur, quam se
 atlequi posse distiderent.
 Hujus eloquentiæ est tra-
 ctare animos: hujus om-
 ni modo permoveere.
 Orat. 2, 97.*

Nam & grandiloqui,



a de plus relevé, de plus fort, de plus capable de frapper les esprits : la noblesse des pensées, la richesse des expressions, la hardiesse des figures, la vivacité des mouvemens. C'est cette sorte d'éloquence qui dominoit autrefois souverainement à Athènes & à Rome, & qui s'y étoit rendue maîtresse absolue des délibérations publiques. C'est elle qui enleve & qui ravit l'admiration & les applaudissemens. C'est elle qui tonne, qui foudroie, & qui ^a semblable à un fleuve rapide & impetueux entraîne & renverse tout ce qui lui résiste.

Enfin il y a un troisième ^b genre, qui tient comme le milieu entre les deux autres : qui n'a ni la simplicité du premier, ni la force du second : qui en approche, mais sans leur ressem-

ut ita dicam, succunt, cum ampla & sententiarum gravitate, & majestate verborum; vehementes, varii, copiosi, graves, ad permovendos & convertendos animos instructi & parati. *Orat.* 4. 20.

^a At ille qui saxa devolvat, & pontem indignantur, & ripas sibi faciat, autens & torrentis judicem vel nitentem contra seces, cogitque

ire quâ rapit. *Quintil.* 1. 12. c. 10.

^b Est quidam interjectus intermedius, & quasi temperatus, nec acumine posteriorum, nec fulmine utenti superiorum; vicinus anteriorum, in neutro excellens; utriusque particeps, vel utriusque, si verum querimus, potius expertus. Hæc una tenore ut aiunt, in dicendo fluit, nihil afferens



bler ; qui participe de l'un & de l'autre, ou, pour parler plus juste, qui s'en éloigne également. Il a plus de force & d'abondance que le premier, mais moins d'élévation que le second. Il admet tous les ornemens de l'art, la beauté des figures, l'éclat des métaphores, le brillant des pensées, l'agrément des digressions, l'harmonie du nombre & de la cadence. Il coule doucement néanmoins, semblable à une belle rivière, dont l'eau est claire & pure, & que de vertes forêts ombragent des deux côtés.

ARTICLE PREMIER.

Du Genre simple.

I. **D**E ces trois genres d'écrire, le premier qui est le simple, n'est pas le plus facile, quoiqu'il le paroisse.

præter facultatem & æqualitatem. *Orat. n. 20.*

Uberius est aliquantoque robustius quàm hoc humile, summissius autem quàm illud amplissimum . . . Huic omnia dicendi ornamenta conveniunt, plurimumque est in hac orationis forma suavitatis. *Ibid. n. 91.*

Medius hic modus & translationibus crebrior,

& figuris erit jucundior ; egressionibus amœnus, compositione aptus, sententiis dulcis : lenior tamen, ut amnis lucidus quidam, & virentibus utrinque sylvis inumbra- tus. *Quintil. l. 12. c. 10.*

a Summissus est, & humilis, consuetudinem imitans, ab indisertis re plus quàm opinione differens. Itaque cum qui



DU GENRE SIMPLE. 83

Comme le stile qu'on y emploie est fort naturel, & qu'il s'écarte peu de la maniere commune de parler, on s'imagine qu'il ne faut pas beaucoup d'habileté ni de génie pour y réussir; & quand on lit ou qu'on entend un discours de ce genre, les moins éloquens se croient capables de l'imiter. On le croit, mais on se trompe; & pour s'en convaincre ^a, il ne faut qu'en faire l'essai: car après bien des efforts, on sera contraint souvent d'avouer qu'on n'a pû y parvenir ^b. Ceux qui ont quelque goût de la vraie éloquence, & qui y sont le plus versés, reconnoissent qu'il n'y a rien de si difficile que de parler avec justesse & solidité, & cependant d'une maniere si simple & si naturelle, que chacun se flatte d'en pouvoir faire autant.

audient, quamvis ipsi infantes sint, tamen illo modo condunt se posse dicere. Nam orationis subtilitas, imitabilis quidem illa videretur esse existimanti, sed nihil est experienti minus. *Orat. n. 76.*

^a Ut sibi quivis speret idem, sudet multum, frustra que labores Aulas idem. *Horat.*

^b Rem in dicere, sermone quotidiano, & in

quemcumque etiam indoctorum cadentis esse existimant: cum tunc illi, quod tanquam facile contemunt, necesse prestat minus velint, an possint. Neque enim aliud in eloquentia cuncta experiri difficilius reperient, quam id quod se discuros sese omnes parant, postquam audierunt. *Quintil. l. 4. c. 2.*



II. Ciceron , dans son premier livre de l'Orateur , fait remarquer ^a que dans les autres arts ce qui est le plus excellent , est le plus éloigné de l'intelligence & de la portée du vulgaire ; au lieu qu'en matière d'éloquence c'est un défaut essentiel de s'écarter de la manière ordinaire de parler. Il ne prétend pas par là que le stile de l'orateur doive être semblable à celui du peuple , ou à celui qui regne dans les conversations : mais il veut que l'orateur évite avec soin les expressions , les tours , les pensées , qui par trop de raffinement , ou par trop d'élévation , rendroient le discours obscur & inintelligible. Comme il ne parle que pour se faire entendre , il est certain que le plus grand de tous les défauts où il puisse tomber est de parler de telle sorte qu'on ne l'entende point. Ce qui distingue donc son stile de celui de la conversation , n'est point à proprement parler la différence des termes. ^b Car ils sont , à peu de chose près ,

^a In ceteris artibus id maximè excellit , quod longissimè sit ab imperitorum intelligentia sensuque disjunctum : in dicendo autem vitium vel maximum est , à vulgari

genere orationis atque à consuetudine communis sensus abhorreere. *lib. 1. de Orat. n. 12.*

^b Non sunt alia sermonis , alia contentationis verba ; neque ex alio



DU GENRE SIMPLE. 85
 les mêmes de part & d'autre, & soit pour le langage ordinaire, soit pour le discours le plus pompeux, ils sont puisés dans la même source : mais l'orateur fait par l'usage qu'il en fait, & par l'arrangement qu'il leur donne, les tirer pour ainsi dire du commun, & leur prêter une grace & une élégance toute particulière, qui cependant est si naturelle, que chacun croiroit pouvoir facilement parler de la même sorte.

III. Quintilien, en expliquant une contradiction apparente qui se trouve entre deux passages de Cicéron sur la matière que nous traitons ici, fait une réflexion très judicieuse. » Cicéron, » dit-il, a écrit quelque part &

genere ad usum quotidianum, alio ad scenam pompamque sumuntur : sed ea nos cum jactantia sustulimus è medio, sicut mollissimam ceram ad nostrum arbitrium formamus & hincimus. *lib. 1. de Orat. n. 177.*

« Cicero quodam loco scribit id esse optimum, quod cum se facile credideris consequi imitatione, non possis. Alio vero, non se id esse, et ita diceret quomodo se quilibet posse confideri, sed quomodo nemo.

Quod potest pugnare inter se videtur. Verum utrumque, ac merito, laudatur. Causa enim modoque distat : quia simplicitas illa, & velut securitas inassuetarum orationis, nisi tenues causas decet : majoribus illud admirabile dicendi genus magis convenit. In utroque eminet Cicero : ex quibus alterum impedit se posse consequi credent, neutrum qui intelligunt. *Quintil. lib. 11. cap. 1.*



„ que la perfection consiste à dire de
 „ ces choses qu'il semble que tout le
 „ monde pourroit aisément dire de
 „ même, à quoi néanmoins on trouve
 „ plus de difficulté qu'on ne pensoit
 „ quand on vient à le tenter. Et dans
 „ un autre endroit il dit qu'il ne s'est
 „ point étudié à parler comme chacun
 „ s'imagineroit pouvoir le faire, mais
 „ comme personne n'oseroit l'espérer :
 „ en quoi il semble se contredire.
 „ Cependant l'un & l'autre est fort
 „ juste : car de l'un à l'autre il n'y a
 „ de distance que le sujet que l'on
 „ traite. En effet cette simplicité, &
 „ cet air négligé d'un stile naturel où
 „ il n'y a rien d'affecté, sied admira-
 „ blement bien aux petites causes ; &
 „ le grand, le merveilleux convient
 „ fort aux grandes. Cicéron excelle
 „ en ces deux qualités : dont l'une, à
 „ ce qu'il semble aux ignorans, est
 „ fort aisée à attraper ; mais au juge-
 „ ment des connoisseurs ni l'une ni
 „ l'autre ne l'est. On voit par là que
 le stile simple doit être employé quand
 on parle de choses simples & commu-
 nes ; & qu'il convient sur-tout aux
 récits, & aux parties du discours où
 l'orateur ne songe qu'à instruire ses



auditeurs, ou à s'insinuer doucement dans leurs esprits.

IV. ^a De là venoit cette attention des anciens à cacher l'art, qui cesse en effet de l'être s'il est visible, bien différente de l'ostentation & du faste de ces écrivains qui ne cherchent qu'à faire montre de leur esprit. ^b De là certaines négligences qui ne choquent point & ne déplaisent point, parcequ'elles marquent un orateur plus occupé des choses que des mots. ^c De là enfin cet air de modestie & de retenue que les anciens avoient soin ordinairement de faire paroître dans l'exorde & dans la narration, pour le stile, pour l'expression, pour les pensées, pour le ton même & le geste. L'orateur, n'est pas encore admis dans

^a Inde illa veterum circa occultandam eloquentiam simulatio, multum ab hac temporum nostrorum jactatione diversa. *Quintil. lib. 4. cap. 1.*

^b Il avertit le stile quidam quod indicet non ingratam negligentiam, de se hominis magis quam de verbis laborantis. *Orat. n. 77.*

^c Frequenter proemium decedit & sententiarum, & compo-

sitionis, & vultus modestis. . . Diligenter ne suspecti simus in illa parte vitandum: propter quod minimè ostentari debet in principis cura, quia videtur ass omnis dicentis contra judicem adhiberi. . . Nondum recepti sumus, & custodi nos recens auditorium attentio. Magis conciliatis animis, & jam calentibus, hæc libertas ferietur. *Quintil. lib. 4. cap. 1.*



SS DU GENRE SIMPLE.

les esprits. On l'observe avec attention. Alors tout ce qui sent l'art est suspect à l'auditeur, & le met en défiance, en lui faisant craindre qu'on ne veuille lui dresser des embuches. Dans la suite il est moins sur ses gardes, & laisse plus de liberté.

^a Cicéron remarque que Démosthène a suivi cette règle dans son beau plaidoyer pour Ctésiphon, où il parle d'abord d'un ton doux & modeste, & ne passe à ce stile vif & véhément qui regne dans la suite, qu'après s'être insinué peu à peu & comme par degrés dans les esprits, & s'en être rendu le maître. Il veut par la même raison que l'on marque quelque timidité en commençant, & ^b il relève dans Crassus ce caractère de modestie & de retenue, qui bien loin de nuire à son discours, rendoit l'orateur même plus aimable & plus estimable par

^a Demosthenes in illa pro Ctésiphonte oratione longè optima, summissè à principio; deinde, dum de legibus disputat, pressius; post, sentim incedens, iudices ut vidit ardentés, in reliquis exultavit audacius. *Orat.* n. 26.

Principia verecunda,

non elatis intensa verbis. *Ibid.* n. 124.

^b Fuit mirificus quidam in Crasso pudor, qui tamen non modo non obesset eius orationi, sed etiam probitatis commendatione prodesset. 1. *de Orat.* n. 122.



DU GENRE SIMPLE. 89
l'idée avantageuse qu'il donnoit de sa
personne.

Homere & Virgile, dont la poésie
est si noble & si sublime, ont com-
mencé l'un & l'autre leurs poemes par
un début fort simple, & très éloigné
de l'enflure de ces vers qu'Horace cri-
tique avec raison dans un poete de
son tems.

Fortunam Priami cantabo, & nobile bellum:

^a Il est ridicule en effet de crier si
haut, & de promettre de si grandes
choses dès le premier vers. L'exorde
ordinairement doit être simple & sans
affectation. ^b Ce feu, cet éclat si vif,
dégénèrent souvent en fumée; au
lieu qu'un stile plus simple d'abord &
moins éclatant plaît extrêmement,
quand il est suivi d'une grande lu-
miere.

Cette regle, Que l'exorde doit être
simple & modeste, n'est point géné-
rale, ni pour la prose, ni pour la poe-
sie. Il y a des harangues dont le sujet
souffre, & demande même, que l'ora-
teur commence d'un air noble &

^a Quid dignum tanto
serui hic promissor hia-
tum? Horat. de art. poet.

^b Non fumum ex

fulgore, sed ex fumo
dare lacem Cogitat.
Ibid.



grand ; & le début le plus sublime convient parfaitement à l'Ode , au lieu qu'il pourroit blesser ailleurs. M. de la Mothe , dans le discours qui est à la tête de ses odes , apporte une bonne raison de cette différence , pour ce qui regarde la poésie. « C'est , dit-il , » que le Poëme étant un ouvrage de » longue haleine , il est dangereux de » commencer d'un ton difficile à sou- » tenir : au lieu que l'Ode étant res- » serrée dans d'étroites bornes , on ne » court aucun risque à échauffer d'a- » bord le lecteur , qui n'aura pas le » tems de se refroidir par la longueur » de l'ouvrage. Ainsi un homme qui » auroit à faire une longue course , » devroit se ménager d'abord , pour » ne pas épuiser trop tôt ses forces : » & au contraire , celui qui n'auroit » à fournir qu'une petite carrière , » pourroit par un premier effort au- » gmenter sa légèreté naturelle , & en » achever plus rapidement sa course.

V. On ne peut trop faire remarquer aux jeunes gens le caractère de simplicité qui regne dans les anciens. Il faut les accoutumer à étudier en tout la nature , & leur répéter souvent que la meilleure éloquence



est celle qui est la plus naturelle & la moins recherchée. Celle dont il s'agit ici consiste dans une certaine naïveté & dans une élégance qui plaît extrêmement par cette raison. la même qu'elle ne cherche point à plaire. Les Grecs lui donnent ^a un nom qui est fort expressif : c'est ἀπλαγᾶ. Ἀπλαγᾶς se dit d'un genre de vie simple, frugal, modeste, honête, sans luxe, sans faste, à qui rien ne manque, mais qui n'a rien aussi de superflu. C'est à peu près ce qu'Horace appelle *simplex munditiis* : une élégante simplicité.

VI. Le récit de l'aventure arrivée à Canius est de ce genre. Il se trouve dans le troisième livre des Offices de Cicéron : je le rapporterai tout entier, avec la traduction qu'en a fait M. Duhois.

^a C. Canius, eques Romanus, nec in-

a Ipsa illa ἀπλαγᾶ
simplex & inaffectata
habet quemdam pu-
rum, qualis etiam in
feminis amarus, orna-
tum. Quint. lib. 8. c. 9.

„ C. Canius, Che-
valier Romain, hom-
me agréable & de bon
esprit, & qui n'étoit
point sans étude, étant
allé à Syracuse, non

pour affaire, mais pour en
ne rien faire, comme ce
il avoit accoutumé de se
dire, fit savoir qu'il se
seroit bien aisé d'ache-
ter une maison de re-
plaisance proche de la re-
ville, pour y aller se
quelquesfois se divertir se
avec ses amis, & se re-
détourner aux vilages. ^a



facetus, & satis literatus, cum se Syracusas otiaandi, ut ipse dicere solebat, non negotiaandi causa, contulisset, dictitabat se hortulos aliquos velle emere, quò invitare amicos, & ubi se oblectare sine interpellatoribus posset. Quelle élégance dans ces mots, nec infacetus, & satis literatus! Le françois en rend très bien le sens, mais n'est ni si court ni si vif. Il y a un agrément dans cette espece de jeu de mots, otiaandi, negotiaandi; & dans ces diminutifs, dictitabat, hortulos, qui ne peut se transporter dans une langue étrangere.

* *Quod cum percrebuisset, Pythius ei quidam, qui argentariam faceret Syracusis, dixit venales quidem se hortos non habere, sed licere uti Canio, si vellet, ut suis; & simul ad coenam hominem in hortos invitavit in posterum diem. Cum ille promisisset, tum Pythius qui esset, ut ar-*

*, Ce bruit s'étant
répandu dans la ville,
un certain Pithius,
qui faisoit la banque
à Syracuse, lui dit
qu'il en avoit une qui
à la verité n'étoit
point à vendre, mais
qu'il la lui offroit pour
en user comme si elle
étoit à lui; & le pria
d'y venir manger le

lendemain. Canius
l'ayant promis, l'autre,
qui par son commerce
s'étoit acquis toutes
sortes de gens, fit venir
les pêcheurs, les pria de
venir le lendemain pêcher
devant sa maison, & leur
donna quelques autres
ordres qui convenoient
à son dessein.



DU GENRE SIMPLE. 93

gentarius, apud omnes ordines gratiosus, piscatores ad se convocavit, & ab his petivit ut ante suos hortulos postridie piscarentur, dixitque quid eos facere vellet. Un petit mot fait la beauté de ce récit. *Pythius qui esset, ut argentarius, apud omnes ordines gratiosus.* Elle n'est pas si bien rendue dans le françois, qui ne fait pas assez entendre que sa caisse lui donnoit un grand crédit dans tous les corps, & parmi les personnes de toute condition. Il y a auparavant, *hominem invitavit*, qui est bien plus élégant, que s'il avoit mis, *illum*.

* *Ad cenam tempore venit Canius. Opiparè à Pythio apparatus convivium. Cymbarum ante oculos multitudo. Pro se quisque quod ceperat, afferebat: ante pedes Pythii pisces abiciebantur.* Le stile concis, où les verbes sont supprimés, est fort gracieux. On fait remarquer aux jeunes gens que c'est une beauté, dont notre langue est rarement susceptible. Il y a ce me semble dans ces derniers mots, *ante pedes Pythii pisces*

* „ Canius ne man-
qua pas au rendez-
vous. Il trouva un se-
tin magnifique, &
sous la mer couverte
de barques de pé-
cheurs, qui venoient

l'un après l'autre ap-
porter à Pythius une
grande quantité de
poissons, comme s'ils
eussent venus de les
prendre devant lui.



94 DU GENRE SIMPLE.

abjiciebantur, une belle image de gens qui s'empressoient de jeter aux piés de Pythius une grande quantité de poissons. Je ne sai pourquoi le Traducteur y a substitué une autre pensée qui n'est point dans le latin.

* *Tum Canius : Quæso , inquit , quid est hoc , Pythi ? Tantumne piscium , tantumne cymbarum ? Et ille : Quid mirum , inquit ; Hoc loco est , Syracusis quidquid est piscium : hic aquatio : hac villa isti carere non possunt.*

** *Incensus Canius cupiditate contendit à Pythio ut venderet. Gravati ille primo. Quid multa ? Impetrat : emit homo cupidus & locuples tanti , quanti Pythius voluit , & emit instructos : nomina facit : negotium conficit. Rien n'est plus*

* „ Canius, tout surpris de ce qu'il voioit :
 „ Quoi, dit-il à Pichius,
 „ y a-t-il donc ici tant
 „ de poisson, & y voit-on
 „ tous les jours tant de
 „ barques de pêcheurs ?
 „ Tous les jours, dit
 „ Pichius. Il n'y a que
 „ ce seul endroit autour
 „ de Syracuse où l'on
 „ trouve du poisson, &
 „ où les pêcheurs puissent
 „ même venir prendre de l'eau,
 „ & tous ces gens-là ne sauroient
 „ se passer de cette maison.

** „ Voila Canius amoureux de la maison.
 „ Il presse Pichius de la lui vendre. Pichius paroît avoir bien de la peine à s'y résoudre : il s'en fait beaucoup prier : enfin il y consent. Canius, homme riche, qui aimoit son plaisir, l'achette tout ce que l'autre voulut, & l'achette même toute meublée. On fait le contrat : voila l'affaire consommée.



admirable que tout ce récit. Mais ces deux mots, *homo cupidus & locuples*, sont d'un goût exquis. Ils renferment les deux raisons qui déterminèrent Canius à acheter si cher cette petite maison : c'est qu'il en avoit grande envie, & qu'il étoit fort riche. Le Traducteur n'a pas bien pris le sens du premier mot : *Canius*, homme riche, qui aimoit son plaisir. Ce n'est pas ce que signifie, *homo cupidus*.

Invitat Canius post ridie familiares suos: venit ipse maturè. Scalmum nullum videt. Quare ex proximo vicino, num seria quadam piscatorum essent, quòd eos nullos videret. Nulla, quod sciam, inquit ille: sed hic piscari nulli solent. Itaque bene mirabar quid accidisset. Stomachari Canius. Sed quid faceret? Nondum enim Aquillius, collega & familiaris meus,

• Canius prie de ses
amis de l'y venir voir
de le lendemain. Il s'y
rend lui même de fort
bonne heure. Mais il
ne voit ni pêcheurs,
ni barques. Il deman-
de à quelque voisin
s'il étoit tête ce jour-
là pour les pêcheurs.
Nulle tête, que je sa-
che, dit le voisin. Ja-
mais on ne pêche ici
& hier je ne savois ce
que tout cet appareil

vouloit dire. Voila Ca-
nius en grande colère.
Mais que faire ? Car ce
Aquillius, mon col-
legue & mon ami, se
n'avoit pas encore éta-
bli ses formules con-
tre le dol & la mau-
vaise foi. Or ce qu'on se
appelle dol & mauvais
foi, c'est, disoit le mè-
me Aquillius, donner
lieu à quelqu'un de s'at-
tendre à une chose, & se
en faire une autre.



protulerat de dolo malo formulas : in quibus ipsis , cum ex eo quareretur quid esset dolus malus , respondebat , cum esset aliud simulatum , aliud actum.

Qu'on ôte à ce récit certains tours , & certain nombre de pensées & d'expressions , on ne changera rien au fond , & l'on n'aura omis aucune des circonstances nécessaires , ^a mais l'on en ôtera tout l'agrément & toute la délicatesse , c'est-à-dire , tout ce qui rend le discours orné.

*Plin. lib. 18.
cap. 6.*

VII. Je ne puis m'empêcher de rapporter encore ici une petite histoire que Pline le naturaliste nous a conservée , où l'on verra dans un seul mot ce que c'est que cet ornement simple & naturel dont nous parlons. Un esclave , qui s'étoit tiré de servitude , aiant acheté un petit champ , le cultiva avec tant de soin , qu'il devint le plus fertile de tout le pays. Un tel succès lui attira la jalousie de tous ses voisins , qui l'accusèrent d'user de magie , & d'employer des sortilèges , pour procurer à son petit champ une si étonnante fertilité , & pour rendre leurs terres stériles. Il fut appelé en

^a Carec ceteris lenocinils expositio , & nisi commendetur hac venu-

state , jaceat necesse est.
Quintil. lib. 4. cap. 2.

jugement



jugement devant le peuple Romain. Le jour de l'assignation étant venu, il comparut. On fait que l'assemblée du peuple se tenoit dans la place publique. Il amena avec lui sa fille, qui étoit une grosse paysanne, très laborieuse, bien nourrie & bien vêtue, dit l'historien de qui ce fait est tiré. Il fit apporter tous les instrumens de labour, qui étoient en fort bon état, des hoiaux très pesans, une charrue bien équipée & bien entretenue, & fit aussi venir ses bœufs qui étoient gros & gras. Puis se tournant vers les Juges: Voilà, dit-il, mes sortileges, & la magie que j'emploie pour rendre mon champ fertile. *Veneficia mea, Quirites, hac sunt.* Je ne puis pas, continua-t-il, vous produire ici mes sueurs, mes veilles, mes travaux de jour & de nuit: *nec possum vobis ostendere, aut in forum adducere, incubrationes meas, vigiliasque, & sudores.* Les suffrages ne furent point partagés, & il fut absous d'une commune voix.

Il n'y a personne qui à la simple

a Instrumentum rusticum omne in forum attulit, & adduxit filiam validam, atque (ut ait Plu) bene curatam ac

vestitam, ferramenta egregie facta, graves ligones, vomeres ponderosos, boves saturos.



lecture de ce récit ne soit frappé de la beauté de cette réponse, *veneficiamea, Quirites, hac sunt.* Mais en quoi donc consiste cette beauté ? Y a-t-il dans ce peu de mots quelque pensée extraordinaire, quelque expression brillante, quelque métaphore hardie, quelque figure sublime ? Rien de tout cela. C'est la naïveté seule de cette réponse, & une ingénieuse simplicité, puisée dans la nature même, qui plaît & qui charme. Qu'on substitue à ce peu de paroles si simples & si peu recherchées le discours le plus spirituel & le plus orné qu'il soit possible d'imaginer, on ôte à la réponse du paysan toute sa grace. C'est ainsi, comme le rapporte le même Plin, que Neron par un mauvais goût qui lui faisoit préférer le brillant à la simplicité, gâta une des plus belles statues de Lysippe, en la faisant dorer, parcequ'elle n'étoit que d'airain. Il falut lui ôter cette dorure qui avoit altéré toute la beauté de l'art : *cum pretio perisset gratia artis, detractum est aurum* : & ce ne fut qu'en perdant ce nouvel éclat que la statue recouvra son ancien prix.

Plin. lib. 34.
cap. 8.



ARTICLE SECOND.

Du Genre Sublime.

LE SUBLIME, le merveilleux, est ce qui fait la grande & véritable éloquence. M. de la Mothe le définit ainsi dans le discours qui est à la tête de ses odes : Je croi, dit-il, que le sublime n'est autre chose que le vrai & le nouveau réunis dans une grande idée, & exprimés avec élégance & précision. Il rend ensuite raison de chacune des parties de cette définition. L'endroit mérite bien d'être lu, & renferme des réflexions fort judicieuses. Je ne sai pourtant si la dernière partie de cette définition est bien juste : *exprimés avec élégance & précision*. Ces deux qualités sont-elles donc si essentielles au sublime, que sans elles il ne puisse subsister ? Je croiois que l'élégance, bien loin de faire le caractère propre du sublime, souvent lui étoit opposée ; & j'avoue que je n'en découvre point dans les deux exemples que cite M. de la Mothe. L'un est de Moÿse : *Dieu dit, que la lumière se fasse, & la lumière se fit ;* l'autre d'Homère : *Grand Dieu, rend-nous le jour, & combats contre nous.*



Pour la *précision*, ou *brièveté*, elle convient quelquefois au sublime, lorsqu'il consiste dans une pensée courte & vive, comme dans les deux exemples précédens : mais il me semble qu'elle n'en fait pas l'essence. * Il y a dans Démosthène & dans Cicéron beaucoup d'endroits fort étendus, fort amplifiés, qui sont pourtant très sublimes, quoique la brièveté ne s'y rencontre point. J'use de la liberté que M. de la Mothe donne à ses lecteurs dans l'endroit même dont il s'agit, & j'expose simplement mes doutes, mais en les soumettant à ses lumières. L'admirable traité de Longin sur cette matière seroit seul capable de former le goût des jeunes gens. Je ne ferai presque ici qu'en extraire quelques réflexions, qui seront pour eux comme autant de règles & de principes.

M. Despreaux prétend que par sublime, ce Rhéteur n'entend pas ce que les orateurs appellent le stile sublime : mais cet extraordinaire & ce merveilleux qui frappe dans le discours, & qui fait qu'un ouvrage enleve, ravit, transporte. Le stile subli-

* Ce n'est point apparemment cette espèce de

sublime qu'on définit ici,



me, dit-il, veut toujours de grands mots; mais le sublime se peut trouver dans une seule pensée, dans une seule figure, dans un seul tour de paroles. Sans entrer dans l'examen de cette remarque qui souffre plusieurs difficultés, je me contente d'avertir que par sublime j'entens ici également & celui qui a plus d'étendue, & se trouve dans la suite du discours; & celui qui est plus court, & consiste dans des traits vifs & frapans: parceque dans l'une & dans l'autre espee, j'y trouve également une maniere de penser & de s'exprimer avec noblesse & grandeur, ce qui fait proprement le sublime.

1. Le stile simple dont j'ai d'abord parlé, quoique parfait dans son genre, & rempli de graces souvent inimitables, est bon pour instruire, pour prouver, & même pour plaire: mais il ne produit point ces grands effets, sans lesquels Cicéron compte l'éloquence pour rien. Comme ces beautés simples & naturelles n'ont rien de grand, & qu'on y voit un orateur toujours tranquille, cette égalité de stile n'échauffe & ne remue point

a Eloquentiam, que admirationem non habet, nullam in libro. Cic. in Epist. ad Brut.



Longin. chap.
1.

l'ame. Au lieu que le genre sublime produit en nous une certaine admiration mêlée d'étonnement & de surprise, qui est toute autre chose que de plaire seulement, ou de persuader. Nous pouvons dire à l'égard de la persuasion, que pour l'ordinaire elle n'a sur nous qu'autant de puissance que nous voulons. Il n'en est pas ainsi du sublime. Il donne au discours une vigueur noble, une force invincible, qui enleve l'ame de quiconque nous écoute. . . Par ce ton de majesté & de grandeur, par ces mouvemens vifs & animés, par cette force & cette véhémence qui y regnent, il enleve l'auditeur, & le laisse comme abatu & ébloui, pour ainsi dire, de ses tonnerres & de ses éclairs.

Chap. 28.

II. C'est ce que ^a Quintilien remar-

a Nec fortibus modò sed etiam fulgentibus armis præliatus in causa est Cicero Cornelii: qui non assecutus esset docendo judicem tantùm, & utiliter demum ac latinè perspicuè que dicendo, ut populus Romanus admirationem suam non acclamatione tantùm, sed etiam plausu confiteretur. Sublimitas profectò, & magnificentia, & nitor, & auctoritas,

expressit illum fragorem. Nec tam insolita laus esset prosecuta dicentem, si usitata & ceteris similis fuisset oratio. Atque ego illos credo, qui aderant, nec sensitse quid facerent, nec sponte judicioque plausisse, sed velut mente captos, & quo essent in loco ignaros, erupisse in hunc voluntatis affectum.
Quintil. l. 8. c. 3.



que au sujet d'un endroit sublime & éclatant du plaidoyer de Cicéron pour Cornelius Balbus, où il avoit inséré un éloge magnifique du grand Pompée. Il fut interrompu, non seulement par des acclamations, mais même par des battemens de mains extraordinaires, qui sembloient peu convenir à la majesté du lieu : ce qui ne seroit point arrivé, dit notre Rhéteur, s'il n'avoit eû en vûe que d'instruire les Juges, & s'il s'étoit contenté d'un stile simple & élégant. Ce fut sans doute la grandeur, la pompe, & l'éclat de son éloquence qui arracherent à tout son auditoire ces cris & ces applaudissemens, qui ne furent point libres & volontaires, ni la suite des réflexions, mais l'effet subit d'une espee de ravissement & d'enthousiasme, qui les enleva hors d'eux-mêmes, sans leur laisser le tems de songer ni à ce qu'ils faisoient, ni au lieu où ils étoient.

*Pro Cornel.
Balbo. n. 9-16.*

III. Voila proprement la différence qu'il y a entre les effets du genre médiocre ou orné, dont nous parlerons bientôt, & du genre sublime. Celui-ci remue, agite, élève l'ame au-dessus d'elle-même, & fait d'abord sur les

Longin chap.



lecteurs ou sur les auditeurs une impression , à laquelle il est difficile , pour ne pas dire impossible , de résister , & dont le souvenir dure , & ne s'efface qu'avec peine : au lieu que le stile commun & ordinaire , quoique rempli de beautés & de graces , ne touche , pour ainsi dire , que la surface de l'ame , & la laisse dans sa situation tranquille & naturelle. En un mot , l'un plaît & flate , l'autre ravit & transporte. C'est ainsi que nous n'admirons pas naturellement de petits ruisseaux , bien que l'eau en soit claire & transparente , & utile même pour notre usage : mais nous sommes véritablement surpris quand nous regardons le Danube , le Nil , le Rhin , & l'Océan sur-tout.

Chap. 29.

IV. On distingue plusieurs sortes de sublime. Il n'est pas toujours véhément & impétueux. Le stile de Platon ne laisse pas d'être élevé , bien qu'il coule sans être rapide , & sans faire de bruit. Démosthene est grand , quoique serré & concis ; & Cicéron l'est aussi , quoique diffus & étendu. On peut comparer Démosthene à cause de la violence , de la rapidité , de la force , & de la véhémence avec la-

Chap. 10.



SUBLIME. 105

quelle il ravage , pour ainsi dire , & emporte tout , à une tempête & à un foudre. Pour Cicéron, on peut dire que comme un grand embrasement il dévore & consume tout ce qu'il rencontre avec un feu qui ne s'éteint point , qu'il répand diversement dans les ouvrages , & qui à mesure qu'il s'avance , prend toujours de nouvelles forces. Au reste , continue Longin , le sublime de Démosthène vaut sans doute bien mieux dans les exagérations fortes , & dans les violentes passions : quand il faut , pour ainsi dire , étonner l'auditeur. Au contraire , l'abondance est meilleure , lorsqu'on veut , si j'ose me servir de ces termes , répandre une rosée agréable dans les esprits.

V. Le vrai sublime consiste dans une manière de penser noble , grande , magnifique ; & il suppose par conséquent dans celui qui écrit ou qui parle un esprit qui n'ait rien de bas ni de rampant , mais qui soit au contraire rempli de hautes idées , de sentimens généreux , & de je ne sai quelle noble fierté qui se fasse sentir en tout. Cette élévation d'esprit & de stile doit être l'image & l'effet de la grandeur d'ame.

Chap. 7.



Darius offroit la moitié de l'Asie avec sa fille en mariage à Alexandre. Pour moi , lui disoit Parmenion , si j'étois Alexandre , j'accepterois ces offres. Et moi aussi , répliqua ce Prince , si j'étois Parmenion. N'est-il pas vrai qu'il fa- loit être Alexandre pour faire cette réponse ?

Je rapporterai ici quelques exemples de pensées sublimes , qui en feront mieux sentir la beauté & le caractère que tous les préceptes.

Æn. lib. 6. Excudent alii spirantia mollius ara . . . :

v. 847. & 6. Orabunt causas melius , &c.

Tu regere imperio populos , Romane , me-
mento.

Hæ tibi erunt artes ; pacisque imponere
morem ,

Parcere subjectis , & debellare superbos.

Horat. Od.
l. lib. 2.

Et cuncta terrarum subacta

Præter atrocem animum Catonis.

M. de Pellisson dans l'éloge du Roi parle ainsi : Ici il détruisoit le duel . . . Ici il savoit pardonner nos fautes , sup- porter nos foiblesses , descendre du plus haut de sa gloire dans nos moindres inte- rêts ; tout à ses peuples , Général , Le- gislateur , Juge , Maître , Bienfiteur , Père , c'est-à-dire , véritablement Roi.



Tout étoit Dieu , excepté Dieu même ; Bossuet hist. univ.
& le monde , que Dieu avoit fait pour
manifester sa puissance , sembloit être
devenu un temple d'idoles.

Il restoit environ cinq cens ans jusques
aux jours du Messie. Dieu donna à la
majesté de son fils de faire taire les Pro-
phètes durant tout ce tems , pour tenir
son peuple en attente de celui qui devoit
être l'accomplissement de tous leurs oracles.

Que peuvent contre lui (contre Dieu) tous Dec. Esth.
les Rois de la terre ?

En vain ils s'uniroient pour lui faire la guerre:
Pour dissiper leur ligue il n'a qu'à se montrer.
Il parle , & dans la poudre il les fait tous
rentrer.

Au seul son de sa voix la mer fuit , le ciel
tremble.

Il voit comme un néant tout l'univers en-
semble.

Et les foibles mortels , vains jouets du trepas,
Sont tous devant ses yeux comme s'ils n'é-
toient pas.

Cet autre trait du même poete
n'est pas moins grand , quoiqu'en un
seul vers.

Je crains Dieu , cher Abner , & n'ai point
d'autre crainte.

Dans tous ces endroits le sublime



vient de la noblesse & de la grandeur des pensées. Mais il faut avouer que ce qui est dit de Dieu efface tout le reste. Aussi est-il juste que devant lui tout disparoisse & s'anéantisse.

Long. Chap. 6.
Chap. 1.
 VI. La noblesse des pensées entraîne ordinairement après elle celle des paroles, qui à leur tour servent beaucoup à relever les pensées. Mais il faut bien se donner de garde de prendre pour sublime une apparence de grandeur bâtie ordinairement sur de grands mots assemblés au hazard, & qui n'est, à la bien examiner, qu'une vaine enflure de paroles, plus digne de mépris que d'admiration. En effet l'enflure n'est pas moins vicieuse dans le discours que dans les corps. Elle n'a que de faux dehors & une apparence trompeuse : mais au dedans elle est creuse & vuide... Ce défaut n'est pas facile à éviter. Car comme en toutes choses naturellement nous cherchons le grand, & que nous craignons sur-tout d'être accusés de secheresse ou de peu de force, il arrive, je ne sai comment, que la plupart tombent dans ce vice, fondés sur cette maxime commune :

Dans un noble projet on tombe noblement :



On a de la peine à s'arrêter où il faut, comme fait Ciceron, qui au rapport de ^{Le P. Bome} ^{hours.} Quintilien, ne prend jamais un vol trop haut; ou comme fait Virgile, qui est sage jusques dans son enthousiasme... Ces déclamateurs latins, dont Sénèque le pere rapporte les sentimens dans la délibération que fait Alexandre pour savoir s'il doit pousser ses conquêtes au dela de l'océan, sont outrés & excessifs. Les uns disent, ^b qu'Alexandre se doit contenter d'avoir vaincu où l'astre du jour se contente de luire; ^c qu'il est tems qu'Alexandre cesse de vaincre où le monde cesse d'être, & le soleil d'éclairer: ^d les autres, que la fortune met à ses victoires les mêmes limites, que la nature met au monde; ^e qu'Alexandre est grand pour le monde, & que le monde est petit pour Alexandre; ^f qu'il n'y a rien au dela d'Alexandre, non plus qu'au dela de l'océan.

^a Non supra modum elatus Tullius. *Quintil.* lib. 11. cap. 10.

^b Satis sit hæcenus vicisse Alexandro, qua mundo lucere satis est.

^c Tempus est Alexandrum cum orbe & cum sole desinere.

^d Tandem fortuna

victorie tue, quem natura, finem facit.

^e Alexander orbi magnus est; Alexandro orbis angustus est.

^f Non magis quietam ultra Alexandrum novimus, quam ultra oceanum. *Sæfer. 1.*



Ce que dit un Historien au sujet de Pompée , n'est guères moins outré. *Telle fut, dit-il, la fin de Pompée, après trois Consulats & autant de triomphes, ou plutôt après avoir dompté l'univers; la fortune s'accordant si peu avec elle-même à l'égard de ce grand homme, que la terre qui venoit de lui manquer pour ses victoires, lui manqua pour sa sépulture,*

L'endroit suivant de Malherbe l'est encore plus. Il parle de la pénitence de saint Pierre.

C'est alors que ses cris en tonnerres s'éclatent :

Ses soupirs se font vens qui les chênes combattent ;

Et ses pleurs qui tantôt descendoient mollement ,

Ressemblent un torrent qui des hautes montagnes

Ravageant & noiant les voisines campagnes ,

Veut que tout l'univers ne soit qu'un élément.

Cet excellent Poete sort ici visiblement de son caractère, & nous

a Hic post tres consulatus & totidem triumphos, domitumque terrarum orbem, vicz fuit extus : in tantum in illo

viro à se discordante fortuna, ut cui modò ad victoriam terra defuerat, decisset ad sepulturam. Velle. Patere. lib. 2.



montre combien il est aisé que l'enflure prenne la place du grand & du sublime. Cette piece étoit sans doute un ouvrage de la jeunesse de Malherbe, que les autres compositions semblent desavouer.

VII. Les figures ne font pas une *Longin Chapo*
 des moindres parties du sublime, & ^{14.}
 ce sont elles qui donnent le plus de vivacité au discours. Démosthène, après la perte de la bataille de Chéronée, veut justifier sa conduite, & rendre le courage aux Athéniens intimidés & abatus par cette défaite. *Non, Messieurs, leur dit-il, non, vous n'avez point failli. J'en jure par les manes de ces grands hommes qui ont combattu pour la même cause dans les plaines de Marathon, à Salamine, devant Platée.* Il pouvoit dire simplement que l'exemple de ces grands hommes justifioit leur conduite. Mais en changeant l'air naturel de la preuve en cette grande & pathétique manière d'affirmer par des sermens si extraordinaires & si nouveaux, il élève ces anciens citoyens au-dessus de la condition humaine, il inspire à ses auditeurs l'esprit & le sentiment de ces illustres morts, & il égale en quelque



forte la bataille qu'ils ont perdue contre Philippe aux victoires remportées autrefois à Marathon & à Salamine.

Cicéron attribue la mort de Clodius à une juste colere des dieux, qui ont enfin vengé leurs temples & leurs autels profanés par les crimes de cet impie. Il le fait d'une maniere fort sublime, en apostrophant & les autels & les dieux, & employant les plus grandes figures de Rhétorique. * Vos

Pro Mil. n.
85.

Albani tumuli atque luci, vos, inquam, imploro atque obtestor; vosque Albanorum obruta ara, sacrorum populi Romani socia & aequales, quas ille praeceptis amentia, cassis prostratisque sanctissimis lucis, substructionum insanis molibus oppresse- rat: vestra tum ara, vestra religiones vi-

* „ Je vous atteste &
„ vous implore, saintes
„ Collines d'Albe, que
„ Clodius a profanées;
„ Bois respectables qu'il
„ a abatus; sacrés Au-
„ tels, lien de notre u-
„ nion, & aussi anciens
„ que Rome même, sur
„ les ruines desquels cet
„ impie avoit élevé ces
„ masses énormes de bâ-
„ timens: votre reli-
„ gion violée, votre
„ culte aboli, vos my-
„ steres pollus, vos dieux
„ outragés, ont enfin
„ fait éclater leur pou-

„ voir & leur vengean-
„ ce. Et vous, divin Ju-
„ piter Latial, dont il
„ avoit souillé les laes
„ & les bois par tant de
„ crimes & d'impuretés,
„ du sommet de votre
„ sainte montagne vous
„ avez enfin ouvert les
„ yeux sur ce scelerat
„ pour le punir. C'est à
„ vous, & sous vos
„ yeux; c'est à vous
„ qu'une lente mais juste
„ vengeance a immolé
„ cette victime, dont le
„ sang vous étoit dû,



S U B L I M E .

113

guerunt , vestra vis valuit , quam ille
omni scelere polluerat. Tuque , ex tuo
edito monte , Latialis sancte Jupiter ,
cujus ille lucos , nemora , finesque , sapè
omni nefario stupro & scelere macularat,
aliquando ad eum puniendum oculos ape-
ruiſti. Vobis illa , vobis , vestro in consp-
pectu , sera , sed justa tamen & debita
pœna soluta sunt.

M. Flechier décrit une mort bien
différente d'une manière fort sublime,
en faisant usage aussi des plus vives
figures. O Dieu terrible , mais juste en
vos conseils sur les enfans des hommes ,
vous disposez & des vainqueurs , & des
victoires ! Pour accomplir vos volontés ,
& faire craindre vos jugemens , votre
puissance renverse ceux que votre puis-
sance avoit élevés. Vous immolez à votre
souveraine grandeur de grandes victimes,
& vous frappez , quand il vous plaît , ces
têtes illustres , que vous avez tant de fois
couronnées. Cet endroit est grand cer-
tainement , & le seroit peut-être en-
core plus , s'il y avoit moins d'anti-
theses.

*Oraison fune
de M. de Turin*

N'attendez pas , Messieurs , que j'ou-
vre ici une scène tragique ; que je repré-
sente ce grand homme étendu sur ses pro-
pres trophées , que je découvre ce corps



pâle & sanglant , auprès duquel fume encore la foudre qui l'a frappé ; que je fasse crier son sang comme celui d'Abel , & que j'expose à vos yeux les tristes images de la Religion & de la Patrie éplorées.

ARTICLE TROISIÈME.

Du Genre Tempéré.

EN T R E les deux genres d'éloquence dont nous avons parlé jusqu'ici, savoir le simple & le sublime, il y en a un troisième, qui tient comme le milieu entre les deux autres, & que nous pouvons appeler le genre orné & fleuri, parceque c'est celui où l'éloquence étale ce qu'elle a de plus beau & de plus brillant. Il nous reste à faire sur cette sorte de stile quelques réflexions, qui aideront les jeunes gens à discerner les ornemens solides de ceux qui n'ont qu'un vain éclat. Je n'y ajouterai point d'exemples, parceque ceux que j'ai cités ci-devant en parlant de la composition, & plusieurs de ceux que je citerai encore dans la suite, sont dans le genre fleuri, & peuvent servir pour la matiere que je traite ici.

I. On appelle ornement en matiere



d'éloquence certains tours, certaines manieres, qui contribuent à rendre le discours plus agréable, plus insinuant, & même plus persuasif. L'orateur ne parle pas seulement pour se faire entendre, auquel cas il suffiroit de dire les choses d'une maniere toute simple, pourvû qu'elle fût claire & intelligible. Son principal but est de convaincre & de toucher : à quoi il ne peut réussir, s'il ne trouve le moien de plaire. Il veut aller à l'esprit & au cœur : mais il ne le peut faire qu'en passant par l'imagination, à laquelle par conséquent il faut parler son langage, qui est celui des figures & des images, parcequ'elle n'est frappée & remuée que par les choses sensibles. C'est ce qui fait dire à Quintilien ^a que le plaisir aide à la persuasion, & que l'auditeur est tout disposé à croire vrai ce qu'il a trouvé agréable. Il ne suffit donc pas que le discours soit clair & intelligible, ni qu'il soit plein de raisons & de pensées solides. L'éloquence ajoute à cette clarté & à cette solidité certain agrément, certain éclat :

^a Multum ad fidem adjuvat audientis voluntas. Quintil. l. 4. c. 14. Nescio quomodo etiam

credit facillius que audientis jucunda sunt, & voluptate ad fidem ductus. l. 4. c. 8.



& c'est ce qu'on appelle ornement. Par là l'orateur satisfait en même tems l'esprit & l'imagination. Il donne à l'esprit la vérité & la solidité des pensées & des preuves, qui est comme la nourriture naturelle; & il accorde à l'imagination la beauté, la délicatesse, l'agrément des expressions & des tours, qui sont plus de son ressort, & lui appartiennent plus particulièrement.

II. ^a Il y a des gens ennemis de tout ornement du discours, qui ne trouvent d'éloquence naturelle que celle dont le stile simple & nud ressemble à celui de la conversation, qui regardent comme superflu tout ce qu'on ajoute à la pure nécessité, & qui croient que c'est deshonorer la vérité que de lui prêter une parure étrangère, dont, selon eux, elle n'a pas besoin, & qui ne peut que la défigurer. Si l'on n'avoit à parler que devant des philosophes, ou devant des personnes exemptes de toute pas-

^a Quidam nullam esse naturalem eloquentiam putant, nisi quæ sit quotidiano sermone simillima, contenti promere animi voluntatem, nihilque accersiti & cla-

borati requirentes: quicquid huc sit adjectum, id esse affectationis, & ambitiosæ in loquendo jactantiæ, remotumque à veritate. *Quintil. lib. 12. c. 10.*



tion & de toute prévention, peut-être ce sentiment pourroit-il paroître raisonnable. Mais il s'en faut bien que cela ne soit ainsi; & si l'orateur ne savoit gagner ses auditeurs par le plaisir, & les entraîner par une douce violence, la justice & la vérité succomberoient souvent sous les efforts des méchans. C'est ce qu'autrefois Rutilius, le plus juste & le plus homme de bien qui fût à Rome, éprouva dans le jugement qui fut prononcé contre lui; parceque, comme s'il eût été dans la République imaginaire de Platon, il ne voulut point qu'on employât d'autres armes pour sa défense que celles de la simple vérité. Il n'en auroit pas été ainsi, dit Antoine à Crassus dans un des dialogues de Cicéron, si vous l'aviez défendu, non à la maniere des philosophes, mais à la vôtre: & quelque corrompus que fus-

« Cum esset ille vir (Rutilius) exemplum, in te-
 « ritas, innocentia . . . no-
 « luit ne ornatus quidem
 « aut libertus causam dici-
 « sciam, quam simplex sa-
 « tis veritatis sciebat. . . .
 « Quid si tibi, Crasse, pro
 « P. Rutilio, non philo-
 « sophorum more, sed tuo,
 « licuisset dicere: quatinus
 « scelera illi fuissent, si-

« cui fuerant pestiferi ci-
 « ves supplicisque digni,
 « tamen omnem eorum
 « importunitatem ex inci-
 « mis mentibus evellisset
 « vis orationis tuæ. Nunc
 « talis vis amissus est, dum
 « causa ita dicitur, ut si
 « in illa communitate Pla-
 « tonis civitate res age-
 « tur. l. de Orat. v. 229.
 230.



sont les Juges, votre éloquence victorieuse auroit surmonté leur méchanceté, & auroit arraché à leur injustice un citoyen si digne d'être conservé.

III. C'est cette habileté à orner & à embellir un discours, qui met de la différence entre un homme disert, & un homme éloquent. ^a Le premier se contente de dire sur une matière ce qu'il en faut dire : mais pour être véritablement éloquent, il en faut parler avec toutes les graces & tous les ornemens convenables. L'homme disert, c'est-à-dire qui s'explique seulement avec clarté & solidité, laisse son auditeur froid & tranquille, & n'excite point en lui ces sentimens d'admiration & de surprise, qui ^b, selon Cicéron, ne peuvent être l'effet que d'un discours orné & enrichi de ce que l'éloquence a de plus brillant, soit pour les pensées, soit pour les expressions.

^a M. Antonius ait (l. 3. de Orat. n. 94.) à se disertos viros esse multos, eloquentem autem neminem. Disertis satis parat, dicere quæ oporteat : ornate autem dicere, proprium esse eloquentissimi. *Quintil.* *Præf.* l. 8.

^b In quo igitur homines exhorrescunt? Quem stupefacti dicentem audiunt? . . . qui distinctè, qui explicatè, qui abundanter, qui illuminatè & rebus & verbis dicunt : id est, quod dico ornate. l. 3. de Orat. n. 53.



IV. Il y a un genre d'éloquence qui est uniquement pour l'ostentation, & qui n'a d'autre but que le plaisir de l'auditeur, comme les discours Académiques, les complimens qu'on fait aux Puissances, certains panégyriques, & d'autres pièces semblables ;^a où il est permis de déployer toutes les richesses de l'art, & d'en étaler toute la pompe. Pensées ingénieuses, expressions frappantes, tours & figures agréables, métaphores hardies, arrangement nombreux & périodique ; en un mot, tout ce que l'art a de plus magnifique & de plus brillant, l'orateur^b peut non seulement le montrer, mais même en quelque sorte en faire parade, pour remplir l'attente d'un auditeur qui n'est venu que pour entendre un beau discours, & dont il ne peut enlever les suffrages qu'à force d'élégance & de beautés.

^a Illud genus ostentationis compositum, solam petit audientium voluptatem, ideoque omnes dicendi artes aperit, oratorumque orationis exponit. .. Quare quidquid erit lenius populare, verbum nitidum, figuris jucundum, translationibus magnificentum, compositione elaboratum,

velut insitor quidam eloquentia, inveniendum & pene pertractandum dabit. *Quint. l. 8. c. 9.*

^b In hoc genere, permittitur adhibere plus cultus, omnemque artem, que latee plerumque in judicio debet, non cunctis modò, sed ostentare etiam hominibus in hoc advocatis. *Q. d. l. x. 11.*



V. ^a Il est pourtant nécessaire, même dans ce genre, que les ornemens soient dispensés avec une sorte de sobriété & de sagesse, & l'on doit sur tout y jeter une grande variété. Cicéron insiste beaucoup sur ce principe, comme sur une des regles de l'éloquence les plus importantes. Il faut, dit-il, choisir un genre d'écrire, qui soit agréable & qui plaise à l'auditeur, de sorte néanmoins que cet agrément & ce plaisir ne viennent point enfin à lui causer du dégoût. Car c'est l'effet que produisent ordinairement les choses qui frappent d'a-

a Ut conspersa sit quasi verborum sententiarumque floribus, id non debet esse solum æquabile per omnem orationem. Genus dicendi est eligendum, quod maxime teneat eos qui audiunt, & quod non solum delectet, sed etiam sine satietate delectet... Difficile enim dictum est, quænam causa sit cur ea quæ maxime sensus nostros impellunt voluptate, & specie prima acerrime commovent, ab iis celerrime fastidio quodam & satietate abalienemur.... Omnibus in rebus voluptatibus maximis fastidium finiti-

mum est : quo hoc minus in oratione miremur, in qua vel ex poetis, vel ex oratoribus, possumus judicare, concinnam, distinctam, ornatum, festivam, sine intermissione, sine reprehensione, sine varietate, quamvis claris sit coloribus picta vel poësis vel oratio, non posse in delectatione esse diuturna. Habeat itaque illa in dicendo admiratio ac summa laus umbram aliquam & recessum, quo magis id, quod erit illuminatum, extare atque eminere videatur. 3. de Orat. II. 96. 97. 98. 100. 101.

bord



bord les sens par un vif sentiment de plaisir, sans qu'on puisse trop en rendre la raison. Il en apporte plusieurs exemples, tirés de la peinture, de la musique, des odeurs, des liqueurs, des viandes; & après avoir établi ce principe, que le dégoût & le rassasiement suivent de près les grands plaisirs, & que c'est ce qu'il y a de plus doux qui devient le plutôt fade & insipide, il en conclut qu'il n'est pas étonnant que soit en prose, soit en vers, un ouvrage, quelque grace & quelque élégance qu'il ait d'ailleurs, s'il est trop uniforme, & toujours sur le même ton, ne se fasse pas longtemps goûter. Un discours qui est par tout ajusté & peigné, sans mélange & sans variété, où tout frappe, tout brille; un tel discours cause plutôt une espèce d'éblouissement, qu'une véritable admiration: il lasse & il fatigue par trop de beautés, & il déplaît à la longue à force de plaire. Il faut dans l'éloquence, comme dans la peinture, des ombres pour donner du relief, & tout ne doit pas être lumière.

VI. Si cela est vrai, même dans ces sortes de discours qui ne sont que pour l'apparat & pour la cérémonie, com-



bien plus ce précepte doit-il être observé dans ceux où l'on traite d'affaires sérieuses & importantes, telles que sont celles dont se charge l'éloquence de la chaire & du barreau? Quand il s'agit des biens, du repos, de l'honneur des familles, & ce qui est bien plus considérable, du salut éternel; est-il permis à un orateur de s'occuper du soin de sa réputation, & de chercher à faire paroître de l'esprit? ^a Ce n'est pas qu'on prétende bannir de ces discours les graces & la beauté du stile. Mais les ornemens qu'il est permis d'y employer, doivent être plus graves, plus modestes, plus sévères, ^b & partir plutôt du fonds de la matiere même, que du génie de l'orateur. J'aurai occasion de traiter ce sujet avec plus d'étendue. ^c On ne peut trop le répéter: il faut que cette parure soit mâle, noble, & chaste. Il faut une éloquence ennemie de tout fard & de toute affecterie; qui brille pourtant, mais de santé, s'il faut

^a Neque hoc eò perinet, ut in his nullus sit ornatus, sed uti pressior, & severior. *Quint.* l. 8. c. 3.

^b Omnia potius à causa, quàm ab oratore, profecta credantur. *Quint.* l. 4. c. 2.

^c Sed hic ornatus (repetam enim) virilis, fortis, & sanctus sit: nec effeminatam lævitatem, nec fūco eminentem colorem amet. Sanguine & viribus niteat. *Quintil.* l. 8. c. 3.



ainsi dire, & qui ne doit sa beauté qu'à ses forces. ^a Car il en doit être du discours, comme du corps humain, qui tire ses véritables agrémens de sa bonne constitution : au lieu que le fard & l'artifice ne servent qu'à gâter le visage par le soin même qu'on prend de l'embellir.

VII. ^b C'est un grand principe qui se vérifie également dans les ouvrages de la nature, & dans ceux de l'art, que les choses qui ont le plus d'utilité en elles-mêmes, ont aussi pour l'ordinaire plus de dignité & de grace. ^c Qu'on fasse quelque attention sur la symétrie & l'arrangement des diffé-

^a Corpora sana, & integri sanguinis, & exercitacione firmata, ex hisdem his speciem accipiunt, ex quibus vires, namque & colorata, & adstrata, & lateris expressa sunt. Sed eadem h qui vult atque succata muliebiter comat, tenuissima sunt ipso forme labore. *Quintil. Proem. l. 8.*

^b Ut in plerisque rebus inaequabiliter hoc summa est ipsa fabricata, sic in oratione, ut ea, que maxima in se utilitatem continent, eadem habent plurimum vel dignitatis, vel

sepe etiam venustatis. *Idem de Orat. n. 178.*

^c Singula hanc habent in specie venustatem, ut non solum salutis, sed etiam voluptatis causa inventa esse videantur. Habent non plus utilitatis, quam dignitatis. . . Capitoli fastigium illud, & ceterarum ædium, non venustas, sed necessitas ipsa fabricata est. *n. 180.*

Hoc in omnibus item paribus orationis evenit, ut utilitatem, ac prope necessitatem, suavitas quædam ac lepos consequatur. *n. 181.*



rentes parties qui composent un édifice ou un vaisseau, qui entrent dans la structure du corps humain, qui forment dans l'univers cette harmonie qu'on ne se lasse point d'y admirer; on reconnoîtra que chacune de ces parties, dont l'utilité seule ou la nécessité sembleroit avoir fait naître l'idée, contribue aussi beaucoup à la beauté du tout. Il en est ainsi du discours. Ce qui en fait la force, en fait aussi l'agrément; ^a & jamais la vraie beauté n'est séparée de l'utilité.

VIII. Ce principe peut beaucoup servir pour distinguer les ornemens vrais & naturels, de ceux qui sont faux & étrangers: il n'y a qu'à examiner s'ils sont utiles ou nécessaires au sujet que l'on traite. ^b Il y a un stile éblouissant, qui impose par le vain éclat de l'expression, ou qui court sans cesse après de petites pensées froides & pueriles, ou qui est toujours monté sur des échasses, ou qui s'égare en des lieux

^a Nunquam vera species ab utilitate dividitur. *Quintil. l. 8. c. 3.*

^b Vitiosum est & corruptum dicendi genus, quod aut verborum licentiâ resultat, aut puerilibus sententiolis lasci-

vit, aut immodico tumore turgescit, aut inanis locis baccharur, aut casuris si leviter excutiantur flosculis niter, aut præcipitia pro sublimibus habet. *Quintil. l. 12. c. 10.*



communs vuides de sens, ou qui brille de je ne sai quelles petites fleurs qui tombent dès qu'on vient à les secouer, ou qui se guinde enfin jusqu'aux nues pour attraper le sublime. Tout cela n'est point vraie éloquence, mais vaine & ridicule parure : & pour le bien faire sentir aux jeunes gens, il faut les rendre extrêmement attentifs à cette exacte lévérité des bons écrivains, soit anciens, soit modernes, qui ne sortent point de leur sujet, & n'outrent rien. Car ces fausses graces, & ces fausses beautés disparaissent, quand on leur en oppose de solides.

IX. Je dirois volontiers des graces du stile fleuri par rapport aux beautés d'un stile plus solide & plus mâle, ce que Plin remarque des fleurs en les comparant aux arbres. ^b La nature,

^a Evanescent hęc ac- que emouventur compa- ratione meliorum : ut lana uncta lucco citra purpuram placet . . . Si vero iudicium his cor- ruptis actus adhibeat, tam illud, quod sefel- teras, exuat inentium roborcm, & quadam vix enarrabili sorditate pal- lescat. *Ibid.*

^b Inenarrabilis florum varietas : quando nulli potest facilis esse loqui,

quàm rerum nature pin- gere, lascivienti præfer- tum, & in magno gaudio fertilitatis tam variè lu- denti. Quippe reliqua usus alimentique gratia genuit, ideoque secula annosque tribuit illis. Flo- res vero odoresque in diem gignit : magna (ut palam est) admonitione hominum, quæ specta- tissimè floreat, celerit- imè marcescere. *Plin. hist. nat. lib. 21. cap. 1.*

F iij



dit-il, semble avoir voulu se jouer & comme s'égaier dans cette variété de fleurs dont elle orne les champs & les jardins : variété incompréhensible, & que nulle description ne peut exprimer, parceque la nature est bien plus habile à peindre, que l'homme à parler. Mais comme elle ne produit les fleurs que pour le plaisir, aussi ne leur donne-t-elle souvent pour durée que le court espace d'un jour : au lieu que pour les arbres destinés à la nourriture de l'homme & aux usages de la vie, elle leur accorde plusieurs années, & quelquefois des siècles entiers; sans doute pour nous avertir que ce qui est fort brillant passe bien vite, & perd bientôt sa vivacité & son éclat. Il est aisé de faire l'application de cette pensée aux beautés du stile dont nous parlons ici, auxquelles on fait que les orateurs donnent ordinairement le nom de ^a fleurs.

^a Ut conspersa sit verborum sententiarumque floribus, id non debet

esse solum æquabiliter per omnem orationem.
3. de Orat. n. 96.



ARTICLE QUATRIÈME.

Réflexions générales sur les trois Genres d'Eloquence.

IL seroit inutile d'examiner lequel de ces trois genres d'éloquence convient le mieux à l'orateur, ^a puisqu'il doit les embrasser tous, & que son habileté consiste à savoir les employer à propos selon la différence des matières qu'il traite, de sorte qu'il puisse les temperer l'un par l'autre, & mêler également tantôt la force à la douceur, & tantôt la douceur à la force. ^b D'ailleurs ces trois genres, dans la diversité de stiles qui les distingue, ont pourtant quelque chose de commun qui les réunit, savoir un certain goût de beauté solide & naturelle, ennemie de tout fard & de toute affectation.

Mais je ne puis m'empêcher de re-

^a Magni iudicii, sum-
mæ etiam facultatis esse
debet moderator ille &
quali temperator hujus
inposita varietate. Nam
& iudicabit quid cuique
opus sit, & poterit, quo-
cumque modo postulabit
causa, dicere. *Orat. n. 70.*
^b Et habitum etiam ora-
tionis & quali colorem
aliquem requisitus, est

plena quædam, & tamen
teret; & tenuis, & non
sine nervis ac viribus; &
ea, quæ participet utrius-
que generis, quædam me-
diocritate laudatur. His
tribus figuris insidere qui-
dam venustatis non sicut
illius, sed sanguine dif-
fusis debet color. *3. de*
Orat. n. 199.



marquer que cette éloquence fleurie & brillante, qui, pour ainsi dire, pette par tout d'esprit, dont on fait pour l'ordinaire tant de cas, à laquelle on donne assez souvent la préférence sur toutes les autres, qui paroît si fort du goût de notre siècle, & qui étoit presque inconnue aux bons écrivains de l'antiquité, est pourtant d'un très médiocre usage, & renfermée dans des bornes très étroites. Cette sorte d'éloquence n'est point certainement celle qui convient ni à la chaire, ni au barreau. Elle n'est pas propre non plus pour les écrits de piété & de morale, pour les livres de controverse, pour les dissertations savantes, les réfutations, les apologies, ni pour une infinité de pareils ouvrages de littérature. L'histoire, qui doit être écrite naturellement, ne s'accommoderoit pas d'un stile si affecté; & il paroîtroit encore plus insupportable dans les lettres, dont la simplicité fait le principal caractère. A quoi se trouvera donc réduite cette éloquence si vantée? Je laisse au lecteur le soin de parcourir les endroits & les occasions où elle peut être raisonnablement admise, & de juger si elle mérite tous nos soins & toute notre estime.



Ce n'est pas que tous ces autres ouvrages soient ennemis de l'ornement. Cicéron en est une grande preuve, & il peut seul nous suffire pour nous former dans tous les genres d'éloquence. Ses lettres peuvent nous donner une juste idée du stile épistolaire. Il y en a de pur compliment, de recommandation, de remerciement, de louange. Quelques-unes sont gaies & enjouées, où il badine avec esprit : d'autres graves & sérieuses, où il examine des questions importantes : dans d'autres il traite des affaires publiques ; & celles-là ne sont pas à mon sens les moins belles. Celles par exemple où il rend compte, d'abord au sénat & au peuple Romain, puis en particulier à Caton, de la conduite qu'il a gardée dans le gouvernement de sa province, sont un parfait modèle de la netteté, de l'ordre, & de la précision qui doivent regner dans des mémoires & dans des relations ; & l'on doit sur tout y remarquer la manière adroite & insinuante qu'il emploie pour se concilier les bonnes grâces de Caton, & pour se le rendre favorable dans la demande qu'il devoit faire de l'honneur du triomphe. Sa

*Epist. 2. 6.
4. lib. xv. ad
Famil.*



*Epist. 12. lib.
9. ad Famil.*

fameuse lettre à Luceius , où il le prie d'écrire l'histoire de son Consulat, sera toujours regardée avec raison comme un monument éclatant de son éloquence , aussi bien que de sa vanité. J'ai parlé ailleurs de la belle lettre qu'il écrivit à son frere Quintus, où toutes les graces & toutes les finesses de l'art sont mises en usage. Ses traités de Rhétorique & de Philosophie sont des chef-d'œuvres dans leur genre ; & les derniers montrent comment les matieres les plus subtiles & les plus épineuses peuvent être traitées avec élégance & délicatesse. Pour ses harangues , elles renferment tous les genres d'éloquence , toutes les différentes sortes de stiles , le simple , l'orné , le sublime.

Que dirai-je des auteurs Grecs ? Le caractère propre d'Homere n'est-ce pas d'exceller également dans les petites & dans les grandes choses , & de joindre à une sublimité merveilleuse une simplicité qui n'est pas moins admirable ? Y a-t-il un stile plus délicat , plus élégant , plus nombreux , plus élevé , que celui de Platon ? Est-ce sans raison que parmi cette foule d'orateurs qui parurent en même-tems



à Athènes, ^a Démosthenes a eu le premier rang, & a été regardé presque comme la regle de l'éloquence ? Enfin, pour ne point parler de tous les anciens historiens, est-il un homme sensé qui se lasse de la lecture de Plutarque ? Or de tous ces auteurs si anciennement & si généralement estimés, y en a-t-il un seul qui ait donné dans ce goût de pointes, de pensées brillantes, de figures recherchées, de beautés entassées les unes sur les autres ? Et combien ce stile, qui est banni de presque tous les discours sérieux, doit-il paroître quelque chose de petit, de mince, de puérile, en comparaison de cette noble simplicité, ou de cette sage grandeur, qui font le caractère de tous les bons ouvrages, & qui sont d'usage pour toutes les matières, pour tous les tems, & pour toutes les conditions ?

MAIS pour en juger ainsi, il ne faut que consulter la nature. On ne peut nier que ces jardins si peignés, si ajustés, si enrichis de tout ce que l'art a de plus éclatant ; ces parterres d'un goût si délicat, ces jets-d'eau,

^a Quotam longè prin- | péni les orandi suit.
cipi Demosthenes, ac | Quam. lib. 10. c. 1.



ces cascades , ces bosquets n'aient beaucoup d'agrément. Mais oseroit-on comparer tout cela au magnifique spectacle que présente une belle ^a campagne , où l'on ne fait ce qu'on doit le plus admirer : ou le cours tranquille d'un fleuve qui roule ses eaux avec majesté ; ou ces longues & agréables prairies que les nombreux troupeaux qui y paissent sans cesse rendent comme vivantes & animées ; ou ces gazons naturels qui semblent inviter au repos , ^b & dont l'éclatante verdure n'est point ternie par des ouvrages de marbre ; ou ces riches coteaux si merveilleusement diversifiés par des maisons , des arbres , des vignes , & encore plus par un champêtre inculte ; ou ces hautes montagnes qui semblent se perdre dans les nues ; ou enfin ces grandes forêts , dont les arbres presque aussi anciens que le monde ne doivent leur beauté qu'à celui qui en

^a Terra vestita floribus, herbis, arboribus, frugibus. Quorum omnium incredibilis multitudo insatiabili varietate distinguitur. Adde huc fontium gelidas perennitates, liquores perlucidos amnium, riparum vestitus viridissimos, speluncarum concavas

altitudines, saxorum asperitates, impendentium montium altitudines, immensitatesque camporum. *lib. 2. de nat. deor. n. 98.*

^b Viridi si margine clauderet undas Herba, nec ingenuum violarent marmora tophum!
Juven. lib. 3. saty. 3.



est le créateur? Voilà ce qu'est le stile le plus fleuri auprès de la grande & sublime éloquence.

Le célèbre Atticus, si connu par les lettres que Cicéron lui a écrites, se promenant avec lui dans une île fort agréable près de l'une des maisons de campagne que ce fameux orateur^a aimoit plus que toutes les autres parceque c'étoit le lieu de sa naissance; lui disoit, en admirant la beauté du paysage, que la magnificence des plus superbes maisons de campagne, ces sales pavées de marbre, ces lambris dorés, ces vastes piéces d'eau qui faisoient l'admiration des autres, que tout cela lui paroissoit petit & méprisable quand il le comparoit avec cette île, ce ruisseau, cette campagne si riante qu'il avoit pour lors devant les yeux: & il remarque judicieusement que ce senti-

^a Hoc ipso in loco ..
scito me esse natum.
Quare id est nescio quid,
& lætæ in animo ac sensu
meo, quo me plus hic locus
fortasse delectat. 1. de leg. n. 1.

Equidem, qui nunc
primum huc venerim,
salarum non quero: ma-
gnificasque villas, &
pavimenta marmorea,
& laqueata tellæ con-

temno. Ductus verò a-
quarum, quos isti tubos
& euripos vocant, quis
non, cum hæc videat,
irriserit. Itaque, ut tu
paulo antiè de lege & jure
differens, ad naturam
referebas omnia: sic in
his ipsis rebus, quæ ad
quietem animi delecta-
tionemque quaeruntur,
natura dominatur. *Ibidem*
n. 2.



ment n'est point l'effet d'une bizarre prévention, mais qu'il est dans la nature même.

Il en faut dire autant des ouvrages de l'esprit; & l'on ne peut trop le répéter aux jeunes gens, pour les mettre en garde contre un mauvais goût de pensées brillantes & de tours ingénieux & recherchés, qui semble vouloir prendre le dessus, & qui a toujours été l'avant-coureur de la chute & de la décadence prochaine de l'éloquence. Quintilien avoit raison de dire que s'il falloit ^a nécessairement choisir entre la simplicité encore grossière des anciens écrivains, & la licence démesurée des nouveaux, il préféreroit sans hésiter les premiers aux seconds.

Je terminerai cet article par quelques extraits d'un discours, que l'on peut, ce me semble, proposer comme un modèle achevé de cette éloquence noble & sublime, & en même tems simple & naturelle, dont j'ai taché de marquer ici les caractères. Ce discours fut prononcé par M. Racine dans l'Académie Française à

^a Si necesse sit, veterem illum horrorem dicendi malim, quam

istam novam licentiam. Quintil. lib. 8. cap. 5.



la réception de deux Academiciens , dont l'un étoit Thomas Corneille , qui succedoit au célèbre Pierre Corneille son frere. M. Racine , après avoir comparé ce dernier aux Eschyles , aux Sophocles , aux Euripides , dont la fameuse Athènes ne s'honore pas moins que des Thémistocles , des Periclès , des Alcibiades , qui vivoient en même tems qu'eux , continue ainsi :

Oui, Monsieur , que l'ignorance & rabaisse tant qu'elle voudra l'élo-
quence & la poesie , & traite les
habiles écrivains de gens inutiles
dans les Etats ; nous ne craignons
point de le dire à l'avantage des let-
tres, & de ce corps fameux dont vous
faites maintenant partie: du moment
que des esprits sublimes , passant de
bien loin les bornes communes , se
distingnent, s'immortalisent par des
chef-d'œuvres comme ceux de Mon-
sieur votre frere ; quelque étrange
inégalité que durant leur vie la for-
tune mette entre-eux & les plus
grands Heros , après leur mort
cette différence cesse. La postéri-
té, qui se plaît , qui s'instruit dans
les ouvrages qu'ils lui ont laissés ,



» ne fait point de difficulté de les éga-
» ler à tout ce qu'il y a de plus con-
» sidérable parmi les hommes , fait
» marcher de pair l'excellent poete
» & le grand capitaine. Le même
» siècle qui se glorifie aujourd'hui d'a-
» voir produit Auguste , ne se glori-
» fie guères moins d'avoir produit Ho-
» race & Virgile. Ainsi , lorsque dans
» les âges suivans on parlera avec
» étonnement des victoires prodigieu-
» ses , & de toutes les grandes choses,
» qui rendront notre siècle l'admira-
» tion de tous les siècles à venir, Cor-
» neille , n'en doutons point , Cor-
» neille tiendra sa place parmi tou-
» tes ces merveilles. La France se
» souviendra avec plaisir , que sous le
» regne du plus grand de ses Rois a
» fleuri le plus grand de ses Poetes.
» On croira même ajouter quelque
» chose à la gloire de notre auguste
» Monarque , lorsqu'on dira qu'il a
» estimé , qu'il a honoré de ses bien-
» faits cet excellent génie : que mê-
» me deux jours avant sa mort , &
» lorsqu'il ne lui restoit plus qu'un
» raion de connoissance , il lui envoia
» encore des marques de sa libérali-
» té ; & qu'enfin les dernieres paro-



les de Corneille ont été des remer-
cimens pour LOUIS LE GRAND.

A l'occasion de M. Bergeret Secre-
taire du Cabinet, qui fut reçu ce mê-
me jour à l'Académie Française, M.
Racine fit un éloge magnifique de
LOUIS XIV. dont j'insérerai ici une
partie.

Qui l'eût dit au commencement
de l'année dernière, & dans cette
même saison où nous sommes, lors-
qu'on voioit de toutes parts tant de
haines éclater, tant de ligues se
former, & cet esprit de discorde &
de défiance qui souffloit la guerre
aux quatre coins de l'Europe : qui
l'eût dit, qu'avant la fin du prin-
tems tout seroit calme ? Quelle ap-
parence de pouvoir dissiper si tôt
tant de ligues ? Comment accorder
tant d'intérêts si contraires ? Com-
ment calmer cette foule d'Etats &
de Princes, bien plus irrités de no-
tre puissance, que des mauvais trai-
temens qu'ils prétendoient avoir
reçus ? N'eût-on pas cru que vingt
années de conférences ne suffisoient
pas pour terminer toutes ces que-
relles ? La diete d'Allemagne, qui
n'en devoit examiner qu'une par-



» tie, depuis trois ans qu'elle y étoit
 » appliquée, n'en étoit encore qu'aux
 » préliminaires. Le Roi cependant,
 » pour le bien de la chrétienté, avoit
 » résolu dans son cabinet qu'il n'y
 » eût plus de guerre. La veille qu'il
 » doit partir pour se mettre à la tête
 » d'une de ses armées, il trace six li-
 » gnes, & les envoie à son ambassa-
 » deur à la Haie. Là-dessus les Pro-
 » vinces délibèrent, les Ministres
 » des Hauts Alliés s'assemblent : tout
 » s'agite, tout se remue. Les uns ne
 » veulent rien céder de ce qu'on leur
 » demande : les autres redemandent
 » ce qu'on leur a pris : mais tous ont
 » résolu de ne point poser les armes..
 » Le Roi cependant, d'un côté fait
 » prendre Luxembourg, de l'autre
 » s'avance lui-même aux portes de
 » Mons : ici il envoie des généraux
 » à ses Alliés, là il fait foudroier Gé-
 » nes : il force Alger à lui demander
 » pardon : il s'applique même à ré-
 » gler le dedans de son royaume, sou-
 » lage les peuples, & les fait jouir
 » par avance des fruits de la paix : &
 » enfin, comme il l'avoit prévu,
 » voit ses ennemis, après bien des
 » conférences, bien des projets, bien



des plaintes inutiles, contraints d'ac-
 cepter ces mêmes conditions qu'il
 leur a offertes, sans avoir pû en rien
 retrancher, y rien ajouter ; ou pour
 mieux dire, sans avoir pû, avec
 tous leurs efforts, s'écarter d'un
 seul pas du cercle étroit qu'il lui
 avoit plû de leur tracer. »

Il y a certainement dans ces deux
 endroits du beau, du grand, du su-
 blime. Tout y plaît, tout y frappe ;
 & ce n'est point par des graces affe-
 ctées, par des antitheses bien mesu-
 rées, par des pensées éblouissantes :
 rien de tout cela ne s'y trouve. C'est
 la solidité & la grandeur des choses
 mêmes & des idées qui enleve, ce
 qui fait le caractère de la vraie & de
 la parfaite éloquence, telle qu'on l'a
 toujours admirée dans Démosthene.
 L'éloge du Roi est terminé par une
 pensée magnifique, qui laisse infini-
 ment plus à découvrir qu'elle ne mon-
 tre : sans avoir pû s'écarter d'un seul pas
 du cercle étroit qu'il lui avoit plû de leur
 tracer. On s'imagine assister à l'entre-
 vûe où le fier Romain Popilius aiant

Popilius virga quam
 in manu gerebat circum-
 scripsit regem : ac, Prins.
 quam hinc circulo excedas,
 inquit, redde responsum
 senatus, quod referam.

Obstupefactus eam vio-
 lento imperio, parumpet
 cum hircasset. Faciam,
 inquit, quod censet sena-
 tus. Liv. lib. 45. c. 22.



140 DES 3. GENRES D'ELOQUENCE.
prescrit de la part du Senat des conditions de paix à Antiochus, & voiant que ce Roi cherchoit à éluder, l'enferma dans un cercle qu'il traça au tour de lui avec la baguette qu'il avoit à la main, & l'obligea de lui rendre une réponse positive avant que d'en sortir. Ce trait d'histoire, dont on laisse au lecteur le soin & le plaisir de faire lui-même l'application, a beaucoup plus de grace, que si l'on avoit cité l'endroit d'où il est tiré.

§. II.

*DE CE QUE L'ON DOIT
principalement observer en lisant ou
en expliquant les Auteurs.*

JE REDUIRAI ces observations à sept ou huit chefs, qui sont le raisonnement & les preuves, les pensées, le choix des mots, leur arrangement, les figures, certaines précautions oratoires, les passions. Je mêlerai quelquefois à ces observations des exemples tirés des meilleurs Auteurs, qui serviront à éclaircir les préceptes, & apprendront l'art de composer.



ARTICLE PREMIER.

Du Raisonnement & des Preuves.

C'EST ici la partie de l'art oratoire la plus nécessaire, la plus indispensable, qui en est comme le fondement, & à laquelle on peut dire que toutes les autres se rapportent. Car les expressions, les pensées, les figures, & toutes les autres sortes d'ornemens dont nous parlerons dans la suite, viennent au secours des preuves, & ne sont employées que pour les faire valoir, & pour les mettre dans un plus grand jour. ^a Elles sont au discours ce que sont au corps la peau & la chair, qui en font la beauté & l'agrément, mais non la force & la solidité; qui couvrent & embellissent les os & les nerfs, mais qui les supposent, & n'en peuvent tenir lieu. ^b Je ne disconviens pas qu'il ne

^a Cetera, que conti-
net orationis tractu ma-
gis decurrunt, in auxi-
lium atque ornamentum
argumentorum compa-
rantur, nec vitæ illis,
quibus causa controvertitur,
adjuvant superinducti
corporis speciem. *Quint.*
lib. 6. c. 8.

^b Nec abnuentim esse
aliquid in delectatione,
multum vero in com-
movendis affectibus. Sed
hæc ipsa plus valent,
cum se didicisse Judex
putat; quod consequi ni-
si argumentatione, alia-
que omni fide rerum non
possumus. *Ibid.*



faille s'étudier à plaisir, & encore plus à toucher : mais on fera l'un & l'autre avec bien plus de succès, lorsque l'on aura instruit & convaincu les auditeurs ; à quoi l'on ne peut parvenir que par la force du raisonnement & des preuves.

Il faut donc que les jeunes gens, quand ils examinent un discours, une harangue, un ouvrage, se rendent surtout attentifs aux preuves & aux raisons ; qu'ils les séparent de tout l'éclat extérieur qui les environne, dont ils pourroient se laisser éblouir ; qu'ils les pesent & les considèrent en elles-mêmes ; qu'ils examinent si elles sont solides, si elles sont au sujet, & si elles sont à leur place. Il faut que toute la suite, toute l'économie du discours soit bien présente à leur esprit ; & qu'après qu'on le leur aura expliqué, ils soient en état de rendre raison du dessein de l'auteur, & de dire sur chaque endroit : Ici il veut prouver telle chose, & il la prouve par telles raisons.

^a P A R M I les preuves il y en a de

a Firmis-
simis argu-
mentorum
singulis in-
stan-
dum, infir-
miora con-
gre-
ganda sunt : quia illa per

se fortiora non oportet
circumstantibus obscu-
rare, ut qualia sunt ap-
pareant ; hæc imbecillæ



fortes & de convainquantes, sur chacune desquelles il faut insister, & qu'il faut montrer séparément, de peur qu'elles ne soient obscurcies & confondues dans la foule. Il y en a d'autres au contraire plus foibles & plus légères, qu'il faut entasser ensemble, afin qu'elles se prêtent un mutuel secours en suppléant à la force par le nombre. Quintilien donne un exemple fort sensible de ces dernières. Il s'agissoit d'un homme accusé d'avoir tué un de ses proches pour recueillir la succession, & voici les preuves qu'on en apportoit : *Hereditatem sperabas, & magnam hereditatem; pauper eras, & tum maxime à creditoribus appellaberis, & offenderas eum cuius heres eras, & mutaturum tabulas sciebas.*

Ces preuves, considérées séparément, ont légères & communes, mais jointes ensemble elles ne laissent pas de taper, non comme la foudre qui renverse, mais comme la grêle dont les coups redoublés se font sentir.

Il faut éviter de trop insister sur des

pará, mutuo auxilio
valentius. Itaque si
possunt valere quia
sunt, valebunt
multa sunt. Quint.
l. 6. cap. 12.

a Singula levia sunt &
communis, universa ve-
rò nocent, etiam si non
ut fulmine, tamen ut
grandine. Ibid.



144 DU RAISONNEMENT
 choses qui ne le méritent pas: ² car alors
 nos preuves, outre qu'elles sont en-
 nuieuses, deviennent encore suspectes
 par le soin même que nous prenons
 d'en accumuler un trop grand nombre,
 qui semble marquer que nous nous en
 défions nous-mêmes.

On doit faire remarquer tout cela
 aux jeunes gens, aussi bien que l'or-
 dre & l'arrangement des preuves, qui
 doit être différent selon l'exigence des
 causes que l'on traite, de sorte pour-
 tant que jamais le discours n'aille en
 déclinant, & ne finisse par de minces
 & de foibles raisons, après en avoir
 employé d'abord de fortes.

LA liaison des preuves entr'elles
 n'est pas une chose indifférente, &
 elle contribue beaucoup à la clarté &
 à l'ornement du discours. Elle dépend
 de la justesse & de la délicatesse des
 transitions, ^b qui sont comme un
 nœud dont on se sert pour unir des
 parties, & des propositions, qui sou-

a Nec tamen omni-
 bus semper quæ inveni-
 rimus argumentis one-
 randus est iudex: quia &
 tædium afferunt, & fi-
 dem detrahunt. *Ibid.*

b Ita res diversæ, di-
 stantibus ex locis, quasi
 invicem ignotæ, non col-

lidentur, sed aliqua so-
 cietate cum prioribus ac
 sequentibus se copulans,
 tenebunt. . . Ita ut cor-
 pus sit, non membra. . .
 Ac videbitur non solum
 composita oratio, sed
 etiam continua. *Quintil.*
lib. 7. cap. 1.

yent



vent paroissent n'avoir aucun rapport entr'elles, qui sont indépendantes & comme étrangères à l'égard les unes des autres, & qui sans ce lien commun s'entre'heurteroient mutuellement, & ne pourroient quadrer ensemble. L'art de l'orateur consiste donc alors à savoir par de certains tours, & de certaines pensées ménagées adroitement, mettre entre ces différentes preuves une union si naturelle, qu'elles semblent faites les unes pour les autres, & que toutes ensemble elles forment, non des membres & des morceaux détachés, mais un corps & un tout continu.

M. Fléchier avoit commencé l'éloge de M. de Turenne par celui de l'ancienne & l'illustre Maison de la Tour-Auvergne, qui a mêlé son sang à celui des Rois & des Empereurs; qui a donné des Maîtres à l'Aquitaine, les Princesses à toutes les Cours de l'Europe, & des Reines même à la France.

Il veut ensuite parler du malheur qu'a eu ce Prince de naître dans l'hérésie. Pour joindre cette partie avec la précédente, il emploie une figure admise par les Rhéteurs, Cor-



146 DU RAISONNEMENT
rection , qui lui fournit une transition
toute naturelle. » Mais que dis - je ?
» il ne faut pas l'en louer ici , il faut
» l'en plaindre. Quelque glorieuse que
» fût la source dont il sortoit , l'héré-
» sie des derniers tems l'avoit infectée.

IL Y A encore une observation plus
importante. ^a Il ne suffit pas d'avoir
trouvé de bons moiens & des preu-
ves solides , de les avoir rangées dans
l'ordre qui leur convient , de les avoir
bien unies ensemble : il faut savoir
les développer , & leur donner une juste
étendue , pour en faire sentir tout le
poids , & pour en tirer tout l'avan-
tage possible. C'est ce qu'on appelle
ordinairement amplification. C'est en
cela que consiste principalement la
force de l'éloquence , & l'art de l'ora-
teur : & c'est en quoi Cicéron a sur-
tout réussi. J'en rapporterai un seul
exemple , tiré de son plaidoyer pour
Milon.

A plusieurs preuves , par lesquelles
Cicéron avoit montré que Milon étoit
bien éloigné d'avoir formé le dessein
de tuer Clodius , il ajoute une réfle-
xion tirée de la circonstance du tems ,

^a Quædam argumenta | adjuvanda sunt. *Quint.*
ponere satis non est : | *lib. 5. cap. 12.*



& il demande s'il est vraisemblable qu'à la veille presque des assemblées du peuple Romain où se devoient donner les charges, Milon qui songeoit à demander le Consulat, eût été assez imprudent pour aliéner de lui tous les esprits par un si lâche assassinat. *Præsertim, Judices, cum honoris amplissimi contentio & dies comitiorum subesset.* Cette réflexion est fort sensée : mais si l'orateur s'étoit contenté de la montrer simplement, sans lui prêter le secours de l'éloquence, elle n'auroit pas fort touché les Juges. Il la fait donc valoir d'une manière merveilleuse, en montrant comment dans une telle conjoncture on est circonspect & attentif jusqu'au scrupule à ménager les bonnes grâces & les suffrages des citoyens. « Je sai, dit Cicéron, jusqu'où va la timidité de ceux qui briguent les charges, & combien la demande du Consulat entraîne avec elle de soins & d'inquietudes. Nous craignons, non seulement ce qu'on peut nous reprocher ouvertement, mais ce qu'on peut penser de nous en secret & dans le fond du cœur. Le moindre bruit, & la fable la plus vaine & la moins

Pro Mil. no. 41. & 43.



» fondée nous allarme & nous décon-
 » certé. Nous étudions avec inquié-
 » tude les yeux, les regards, les pa-
 » roles de tout le monde. Car rien
 » n'est si délicat, si fragile, si incer-
 » tain, ni si variable que la volonté
 » des citoiens à l'égard de quiconque
 » prétend aux charges publiques.
 » Non seulement ils s'irritent & s'of-
 » fensent de la faute la plus légère :
 » ils conçoivent même souvent de
 » capricieux & d'injustes dégoûts pour
 » les plus belles actions. *Quo quidem*
tempore (scio enim quàm timida sit
ambitio, quantâque & quàm sollicita
cupiditas Consulatus) omnia, non modò
qua reprehendi palam, sed etiam qua
obscurè cogitari possunt, timemus : ru-
morem, fabulam fictam, falsam per-
horrescimus : ora omnium atque oculos
intuemur. Nihil enim est tam molle,
tam tenerum, tam aut fragile aut flexi-
bile, quàm voluntas erga nos sensusque
civium, qui non modò improbitati iras-
cuntur candidatorum, sed etiam in rectè
factis saepe fastidiunt. Est-il possible de
 mieux peindre, d'un côté la bizarre
 légèreté du peuple, de l'autre les
 craintes & les inquietudes continuel-
 les de ceux qui briguoient les suffra-



ges? Il conclut ce raisonnement d'une maniere encore plus vive, en demandant s'il y a la moindre vraisemblance que Milon, uniquement occupé depuis si longtemps de l'attente de ce grand jour, eût osé se présenter devant l'auguste assemblée du peuple les mains encore fumantes du sang de Clodius, & portant sur son front & dans toute la contenance l'orgueilleux avou de son crime. *Hunc diem igitur campi speratum atque exoptatum sibi proponens Milo, cruentis manibus scelus & facinus pra se ferens & confitens, ad illa augusta centuriarum auspicia veniebat? Quam hoc non credibile in hoc? Quam idem in Clodio non dubitandum, qui se, interfecit Milone, regnaturum putaret?*

Il faut avouer que ce sont ces sortes d'endroits qui convainquent, qui touchent, qui enlèvent l'auditeur. On doit pourtant prendre garde de ne les pas pousser trop loin, & le dénier d'une imagination trop vive, qui s'abandonnant à ses saillies, s'arrête mal à propos sur des choses étrangères au sujet, ou de peu de conséquence, ou qui insiste trop longtemps sur les choses mêmes qui méritent quelque attention. Cicéron avoue de bonne



foi qu'il étoit autrefois tombé dans ce dernier défaut. En plaidant pour Roscius, il fait de longues réflexions sur le supplice des parricides, qui étoient enfermés tout vivans dans un sac, & ensuite jettés dans la mer.^a L'auditoire fut enlevé par la beauté de cet endroit, & interrompit l'orateur par ses applaudissemens. En effet il est difficile de rien trouver de plus lumineux ni de plus brillant.^b Cependant Cicéron, dont le goût & le jugement s'étoient perfectionnés par un long usage, & dont l'éloquence, comme il le dit lui-même, avoit acquis par l'âge une espèce de maturité, reconnu dans la suite que si cet endroit avoit été si fort approuvé, ce n'étoit pas tant pour des beautés solides & réelles, que dans l'esperance de celles qu'il promettoit pour un âge plus avancé.

^a Quantis illa clamoribus adolescentuli diximus de supplicio parricidarum! Cic. in Orat. n. 107.

^b Cum ipsa oratio jam nostra canesceret, haberetque suam quandam maturitatem, & quasi senectutem. Brnt. n. 8.

Quz nequaquam satis

deserbuisset post aliquando sentite cepimus... sunt enim omnia sicut adolescentis, non tantum re & maturitate, quam spe & expectatione laudati. Orat. n. 107.

Illam pro Roscio juvenilis redundantia. Ib. n. 108.



ET DES PREUVES. 151

C'EST, comme je l'ai déjà remarqué, un exercice fort utile pour faciliter aux jeunes gens l'invention des preuves, que de leur proposer un sujet traité par quelque bon auteur, & de leur faire trouver sur le champ ce qu'on peut dire sur ce sujet, en les interrogeant de vive voix, & en les aidant par des ouvertures qu'on leur donne.

S. Roscius, pour qui Cicéron plaida, étoit accusé d'avoir tué son père, & l'accusateur n'apportoît aucune preuve contre lui. On demandera aux jeunes gens ce qu'ils auroient à dire contre cet accusateur. Ils répondront sans doute que pour donner quelque vraisemblance à une telle accusation, il faut que les preuves soient en grand nombre, bien convaincantes, & tout-à-fait incontestables. On doit faire voir quel fruit le fils pouvoit tirer de la mort de son père : montrer dans sa vie précédente des dérèglemens & des desordres qui préparent à croire un tel crime : & quand tout cela seroit démontré, produire des preuves certaines d'un fait si incroyable, marquer le lieu, le tems, les témoins, les complices ; sans quoi l'on ne pourta



croire un fils coupable d'une action si noire, qui suppose un monstre qui a étouffé tous les sentimens de la nature. On aura pris soin auparavant de leur raconter l'histoire de deux enfans qu'on trouva endormis auprès de leur pere qui avoit été tué, & que les Juges renvoierent absous, persuadés de leur innocence par cette tranquillité où on les avoit trouvés: & les jeunes gens ne manqueront pas de faire ici usage de cette histoire. La fable même viendra à leur secours, en leur montrant des enfans qui avoient trempé leurs mains dans le sang de leurs meres, livrés par l'ordre des dieux aux furies vengeresses. Enfin la nature du supplice que les Romains avoient établi contre les patricides, en faisant voir l'énormité de ce crime, montrera aussi la nécessité où est un accusateur d'en apporter des preuves bien évidentes & bien certaines. De jeunes gens trouveront par eux-mêmes une partie de ces raisons: & des interrogations faites à propos leur feront dire le reste. Après cela on leur fera lire l'endroit même de Cicéron, qui leur apprendra comment chaque preuve en particulier a dû être traitée.



Les discours de Cicéron, & les harangues de Tite-Live, peuvent fournir une infinité de pareils exemples. J'en choisis dans ce dernier une fort courte, mais fort éloquente, & qui suffira seule pour montrer aux jeunes gens la manière dont il faut lire les auteurs, & celle dont ils doivent composer.

EXPLICATION d'une Harangue de Tite - Live.

JE SUPPOSE qu'on donne à un Tit. Liv. lib. 23. n. 9. jeune homme pour matière d'amplification le discours de Pacuvius à son fils Perolla. Voici quel en est le sujet. Capoue, par les intrigues de Pacuvius, & malgré l'opposition de Magius qui tenoit pour les Romains, & avec qui Perolla étoit uni d'amitié & de sentimens, s'étoit rendue à Annibal, qui bientôt après y fit son entrée. Cette journée se passa en joie & en festins. Deux frères, qui étoient les plus considérables de la ville, donnerent à manger à Annibal. Taurea & Pacuvius seuls de tous les Capouans furent admis à ce repas; & le dernier obtint avec beaucoup de peine cette grâce pour son fils Perolla, dont les enga-



gemens avec Magius n'étoient pas inconnus à Annibal, qui voulut bien pourtant lui pardonner tout le passé à la priere de son pere. Après le repas Perolla conduisit son pere dans un endroit écarté, & là tirant de dessous sa robe un poignard, il lui déclara le dessein qu'il avoit formé de tuer Annibal, & de sceller par son sang le traité fait avec les Romains. Pacuvius tout hors de lui-même entreprend de détourner son fils d'une si funeste résolution. Ce discours, dans de telles circonstances, doit être fort court, & n'avoir que douze ou quinze lignes tout au plus.

Il faut commencer par chercher en soi-même des motifs capables de convaincre & de toucher le fils. Il s'en présente trois assez naturellement. Le premier se tire du danger où il s'expose en attaquant Annibal au milieu de ses gardes. Le second regarde le pere même, qui est résolu de se mettre entre Annibal & son fils, & qu'il faudra par conséquent percer le premier. Un troisième se tire de ce que la religion a de plus sacré, la foi des traités, l'hospitalité, la reconnoissance. Voila le premier pas qu'il faut



faire en composant, qui est de trouver des preuves & des moiens : & c'est ce qui s'appelle en Rhétorique *Invention*, & qui en est la premiere partie.

Après qu'on a trouvé des raisons, on songe à l'ordre qu'il faut leur donner : & cet ordre demande qu'elles aillent toujours, s'il se peut, en croissant, & que les plus fortes soient mises à la fin. La religion n'est pas ce qui touche le plus un jeune homme du caractère de celui dont il s'agit : c'est donc par là qu'il faut commencer. Son intérêt, son danger personnel, le touchent bien plus vivement : ce doit tenir la seconde place. Le respect & la tendresse pour un pere qu'il faudra égorger avant que d'arriver à Annibal, passent tout ce qu'on peut imaginer : c'est donc par où il faudra finir. Voilà ce qui s'appelle en Rhétorique *Disposition*. & qui en est la seconde partie.

Reste l'*Elocution*, qui fournit les expressions & les tours, & qui par la variété & la vivacité des figures contribue le plus à l'agrément & à la force du discours. Voions comment Tite-Live traite chaque partie.

L'entrée, qui tient lieu d'Exorde,



est courte, mais vive & touchante:

* *Per ego te, fili, quacumque jura liberos jungunt parentibus, precor quaque, ne ante oculos patris facere & pati omnia infanda velis.* Cet arrangement confus, *per ego te*, convient fort au trouble d'un pere qui est tout hors de lui-même: *amens metu*, dit Tite-Live. Ces mots, *quacumque jura liberos jungunt parentibus*, renferment ce qu'il y a de plus fort & de plus tendre. Cette proposition, *ne ante oculos patris facere & pati omnia infanda velis*, qui représente le crime & les suites funestes d'un tel meurtre, est, comme l'abregé de tout le discours, il pouvoit dire simplement, *ne occideres Annibalem in conspectu meo velis.* Quelle différence!

I. MOTIF, tiré de la religion. Il se subdivise en trois autres, qui ne sont presque que montrés, mais d'une maniere fort vive & fort éloquente, sans qu'il y ait aucune circonstance omise, ni aucun mot qui ne porte.

1. La foi des traités confirmée par le

* „ Mon fils, je vous
 „ prie & vous conjure
 „ par tous les droits les
 „ plus sacrés de la na-
 „ ture & du sang, de ne
 „ point entreprendre de
 „ commettre sous les

„ yeux de votre pere
 „ une action également
 „ criminelle en elle-mê-
 „ me, & funeste par les
 „ suites qu'elle aura pour
 „ vous.



serment & les sacrifices. 2. Les droits sacrés & inviolables de l'hospitalité.

3. L'autorité d'un pere sur son fils.

** Paucæ hora sunt, intra quas jurantes quicquid deorum est, dextra dextras iungentes, fidem obstrinximus; ut sacras fide manus digressi ab colloquio ex- templo in eum armaremus? Surgis ab hospitali mensa, ad quam serius Campa- norum adhibitus ab Annibale es, ut eam ipsam mensam cruentares hospitis san- guine? Annibalem pater filio meo potui placare: filium Annibali non possum?*

II. M O T I V S. *** Sed sit nihil sancti;*

* Il n'y a que peu de moments que nous nous sommes liés par les sermens les plus solennels, que nous avons donné à Anni- bal les marques les plus saintes d'une amitié inviolable; & soit à peine de cet en- tretien, nous arme- rions contre lui cette même main, que nous lui avons présentée pour gage de notre fœdité! Cette table, où président les dieux vengeurs des droits de l'hospitalité, où vous avez été admis par une faveur que deux seuls Campaniens partagent avec vous; vous ne la quittez cette table

etée que pour la souil- ler un moment après du sang de votre hôte! Helas! après avoir ob- tenu d'Annibal la gra- ce de mon fils, seroit- il bien possible que je ne pusse obtenir de mon fils celle d'Anni- hal!

** Mais ne respectons rien, j'y consens, de tout ce qu'il y a de plus sacré entre les hommes: violons tout ensemble la foi, la reli- gion, la piété: rendons- nous coupables de l'a- ction du monde la plus noire, si notre perte ne se trouve pas ici intail- liblement jointe avec le crime.



*non fides, non religio, non pietas: au-
deantur infanda, si non perniciem nobis
cum scelere afferunt.* Ce n'est là qu'une
transition: mais combien est-elle or-
née? Quelle justesse & quelle élégance
dans cette distribution, qui reprend en
trois mots les trois parties du premier
motif? *fides*, pour le traité: *religio*,
pour l'hospitalité: *pietas*, pour le res-
pect qu'un fils doit à son pere. *Au-
deantur infanda, si non perniciem nobis
cum scelere afferunt.* Cette pensée est
fort belle, & conduit naturellement
du premier motif au second.

* *Unus aggressurus es Annibalem?
Quid illa turba tot liberorum servorum-
que? Quid in unum intenti omnium oculi?
quid tot dextra? torpescent-ne in amen-
tia illa? Vultum ipsius Annibalis, quem
armati exercitus sustinere nequeunt,
quem horret populus Romanus, tu susti-
nebis?* Quelle foule de pensées, de

„ Seul vous préten-
„ dez attaquer Annibal?
„ Mais quoi? Cette fou-
„ le d'hommes libres
„ & d'esclaves qui l'en-
„ vironnent: tous ces
„ yeux attachés sur lui
„ pour voir sans cesse
„ à sa sûreté: tant de
„ bras toujours prêts à
„ s'employer à sa défen-
„ se: eterez-vous qu'ils

„ demeurent glacés &
„ immobiles au mo-
„ ment que vous vous
„ porterez à cet excès de
„ fureur? Soutiendrez-
„ vous le regard seul
„ d'Annibal, ce regard
„ redoutable que ne peu-
„ vent soutenir les ar-
„ mées entières, qui
„ fait trembler le peuple
„ Romain?



figures, d'images ! & cela pour dire qu'il ne peut pas attaquer Annibal, sans s'exposer à un danger certain de mourir. Quelle admirable opposition entre des armées entières qui ne peuvent soutenir le visage d'Annibal, le peuple Romain même que ses regards font trembler, & un foible particulier ! III.

III. MOTIF. * *Et, alia auxilia desinat, me ipsam ferire, corpus meum opponentem pro corpore Annibalis, sustinebis ? Atqui per meum pectus petendus ille tibi transigendusque est.*

Je n'admire pas moins la simplicité & la brieveté de ce dernier motif, que la vivacité du précédent. Un jeune homme seroit bien tenté d'ajouter ici quelques pensées, & d'étendre cet endroit ? Pourrez-vous tremper vos mains dans le sang d'un pere ? arracher la vie à celui de qui vous l'avez reçue, &c. Mais un maître comme Tite-Live sent bien qu'il ne faut que montrer un tel motif, & que vouloir l'amplifier, c'est l'affoiblir.

* Et quand même
vous auriez secours lui
manqueroit, aurez-
vous le courage de me
frapper moi-même lors-
que je le couvrirai de
mon corps, & que je

me présenterai entre
lui & vos coups ? Car,
je vous le déclare, ce
n'est qu'en me perçant
le flanc que vous pou-
vez aller jusqu'à lui.



PERORATION. * *Deterreri hic sine te potius, quàm illic vinci. Valeant preces apud te mea, sicut pro te hodie valuerunt.* Jusqu'ici Pacuvius avoit employé les figures les plus vives & les plus pressantes : tout étoit animé & plein de feu : ses yeux, son visage, ses mains en disoient sans doute encore plus que sa langue. Tout d'un coup il s'adoucit : il prend un ton plus tranquille, & finit par les prieres, qui dans la bouche d'un pere sont plus fortes que toutes les raisons. Aussi le fils ne put-il tenir contre cette dernière attaque. Les larmes, qui commencerent à couler de ses yeux, firent voir qu'il étoit ébranlé. Les baisers du pere, qui le tint lontems tendrement embrassé, & ses prieres redoublées avec instance, acheverent de le persuader. *Lacrymantem inde juvenem cernens, medium complectitur, atque osculo herens, non antè precibus abstulit, quàm pervicit ut gladium poneret, fidemque daret nihil facturum tale.*

* „ Laissez - vous fle-
 „ chir en ce moment,
 „ plutôt que de vouloir
 „ périr dans une entre-
 „ prise si mal concertée.
 „ Souffrez que mes prie-

„ res aient sur vous quel-
 „ que pouvoir, après
 „ qu'elles ont été au-
 „ jourd'hui si puissantes
 „ en votre faveur.



ARTICLE SECOND.

DES PENSEES.

PENSEE est un mot fort vague & fort général, qui a plusieurs significations bien différentes, aussi bien que le mot latin *sententia*. On voit assez que ce que nous examinons ici, sont les pensées qui entrent dans les ouvrages d'esprit, & qui en font une des principales beautés.

C'est ici proprement ce qui fait le fonds & comme le corps du discours : car l'élocution n'en est que le vêtement & la parure. Il faut donc inculquer de bonne heure aux jeunes gens ce grand principe, si souvent répété dans Cicéron & dans Quintilien, que les mots ne sont que pour les choses : qu'ils ne sont destinés qu'à mettre au jour, & tout au plus à embellir nos pensées : que les ex-

a Quorundam elocutione res ipsas effeminat, que alio verborum habitu vestiuntur. *Quintil. Proem. lib. 8.*

b In cura elocutionis quidem maxima, dum claudis tamen nihil verborum causa esse facientiam, cum verba ipsa re-

rum gratia sine reperta. *Quintil. Proem. lib. 8.*

c Quibus (verbis) solum à natura sit officium attributum, servire sensibus. *Quintil. lib. 12. c. 10.*

d Quid est tam suriosum quam verborum vel optimorum atque orna-



pressions les plus choisies & les plus brillantes, si elles sont dépourvues de sens, ne doivent être regardées que comme un son vuide & méprisable, qui n'a rien que de ridicule & d'insensé: Qu'au contraire il faut faire cas des pensées & des raisons solides quoique destituées de tout ornement, parceque la vérité par elle-même de quelque maniere qu'elle se montre, est toujours estimable: en un mot que l'orateur peut donner quelque soin aux mots, mais qu'il doit la principale attention aux choses.

On fera remarquer aussi aux jeunes gens que dans les bons auteurs les pensées dont ils embellissent leur discours sont simples, naturelles, intelligibles: qu'elles ne sont point affectées, ni recherchées, & comme amenées par force, pour faire montre d'esprit; mais qu'elles naissent toujours du fonds même de la matiere qui y est traitée, dont elles paroissent si inséparables, qu'on ne voit pas comment les choses auroient pu se dire autrement, & que chacun s'ima-

tissimorum sonitus inanis, nulla subjecta sententia nec scientia. 1. de Orat. n. 51.

a Curam ergo verborum, rerum volo esse sollicitudinem. Quintil. Proem. lib. 8.



que qu'il les auroit dites de la même manière. Un exemple rendra ces observations plus sensibles.

COMBAT DES HORACES & des Curiaces.

LA DESCRIPTION de ce combat est, sans contestation, un des plus beaux endroits de Tite-Live, & les plus propres à apprendre aux jeunes gens comment il faut embellir un récit par des pensées naturelles & ingénieuses. Pour en bien connoître l'art & la délicatesse, il ne faut que le réduire à un récit tout simple, en ômettant aucune des circonstances essentielles, mais les dépouillant de tout ornement. J'en marquerai les différentes parties par différens chiffres pour les mieux distinguer, & pour les pouvoir ensuite plus facilement comparer avec la narration même de Tite-Live.

Federe illo, trigemini, sicut conven- 1.
erat, arma capti. Satis in me- 2.
um inter duas acies procedunt. Cum 3.
viderant utrinque pro castris duo exerci-
tus, in hoc spectaculum totis animis in-
veni. Datur signum, infestisque armis 4.
cerni juvenes concurrunt. Cum aliquan- 5.



- diu inter se aquis viribus pugnassent, duo Romani, super alium alius, vulneratis tribus Albanis, expirantes corruerunt.
6. Illi superstitem Romanum circumstunt. Fortè is integer fuit. Ergo, ut segregaret pugnam eorum, capeffit fugam, ita ratus secuturos, ut quemque vulnere affectum corpus sineret. Jam aliquantum spatii ex eo loco, ubi pugnatum est, auferat, cum respiciens videt magnis intervallis sequentes: unum haud procul ab se se abesse; in eum magno impetu redit, eumque interficit. Mox properat ad secundum, eumque pariter necat.
9. dat. Jam equato Marte singuli supererant, numero pares, sed longè viribus diversi. Romanus exultans, DUOS INQUIT, FRATRUM MANIBUS DEDIT TERTIUM CAUSÆ BELLII HUIUS-CE, UT ROMANUS ALBANO IMPERET, DABO. Tum gladium supernè illius jugulo defigit: jacentem spoliat. Romanovantes ac gratulantes Horatium accipiunt. Inde ex utraque parte suos sepeliunt.

Il s'agit d'étendre ce récit, & de l'enrichir de pensées & d'images qui interessent & qui frappent vivement le lecteur, & lui rendent cette action si présente, qu'il s'imagine, non le



re, mais la voir de ses propres yeux, en quoi consiste la principale force de l'éloquence. Il ne faut pour cela que consulter la nature ; en bien étudier ses mouvemens ; examiner attentivement ce qui a dû se passer dans le cœur des Horaces, des Curiaces, des Romains, des Albains ; & peindre chaque circonstance avec des couleurs vives, mais si naturelles, qu'on imagine assister à ce combat. C'est ce que Tite-Live fait d'une manière merveilleuse.

*Fœdere itlo trigemini, sicut convene- 1:
t, arma capiunt. Cum sui utrosque ad- 2:
parentur, Deos patrios, patrium, ac
venies, quicquid civium domi, quic-
ad in exercitu sit, illorum tunc arma,
vram intuent manus ; seroces & suopie
gemo, & pleni adhortantium vocibus,
medium inter duas acies procedunt.*

1. Le traité conclu, "
deux frères de côté "
d'autre prennent les "
des comme on en "
il convenu. "

2. Pendant que cha. "
s parti exhorte les "
à bien faire leur "
pour, en leur repré- "
sentant que les dieux "
dites de Rome, la "
sont, leurs pères & "
us sont, tout ce "

qu'il y avoit de ci. "
tous dans la ville & "
dans l'armée, ont les "
yeux attachés sur leurs "
armes & sur leurs bras, "
ces généreux Athlètes, "
pleins de courage par "
eux-mêmes, & animés "
encore par de si puis- "
santes exhortations, "
s'avancent au milieu "
des deux armées, "



Il étoit naturel que chaque parti exhortât les siens , & leur représentât que la patrie entière étoit attentive à leur combat. Cette pensée est fort belle, mais le devient bien plus par la manière dont elle est tournée. Une exhortation plus longue seroit froide & languissante. En lisant les derniers mots on croit voir ces généreux combattans s'avancer au milieu des deux armées avec une noble & intrépide fierté.

3. * *Consederant utrinque pro castris duo exercitus , periculi magis presentis quam cura expertes : quippe imperium agebatur , in tam paucorum virtute atque fortuna positum. Itaque ergo erecti suspensique in minimè gratum spectaculum animo intenduntur.* Rien ne convenoit mieux ici que cette pensée , *periculi magis presentis quam cura expertes ;* & Tite - Live en apporte aussi - tôt la

* 3. „ Elles étoient rangées de côté & d'autre au tour du champ de bataille , exemptes à la vérité du peril présent , mais non pas d'inquietude , parce qu'il s'agissoit de savoir lequel des deux peuples commanderoit à l'autre , & que la valeur d'un si petit

„ nombre de combattans alloit décider de leur sort. Occupés de ces pensées , & dans l'attente inquiète de ce qui alloit arriver , ils donnent donc toute leur attention à un spectacle qui ne pouvoit pas ne les point allarmer.



raison. Quelle image ces deux mots, *erectis suspensique*, peignent à l'esprit !

Daunt signum; infestisque armis, venientes acies, terni juvenes, magnorum exercituum animos gerentes, concurrunt. Nec tamen, nec illis periculum suum, publicum spernum serviumque obversatur animo, curaque ea deinde patria fortuna quam si fecissent. Ut primo statim concursu crepuere arma, micantesque fulsere gladii, horror ingens spectantes perstringit; tunc neutro inclinata spe, torpebat vox iritasque. On ne peut rien ajouter à cette noble idée que nous donne ici Tit-Live des combattans. Ces trois freres se batoient de part & d'autre comme des lions entieres, & en avoient le courage: insensibles à leur propre peril, ils ne s'occupoient que de la destinée

4. On donne le
 tal: & ces braves
 n, marchent trois
 fois les uns con-
 tre les autres, poi-
 sant en eux six le-
 pages de deux gran-
 des tentes. Insensibles
 au & d'autre à
 leur propre peril, ils
 se batoient devant les yeux
 de la servitude ou la
 mort de leur patrie,
 & le son d'ormais
 n'avoient que de

leur courage. Dès qu'on
 entendit le choc de
 leurs armes, & qu'on
 vit briller leurs épées,
 les spectateurs saisis de
 crainte & d'allarme,
 sans que l'esperance
 se penchât encore de part
 ou d'autre, restèrent
 tellement immobiles,
 qu'on eût dit qu'ils
 avoient perdu l'usage
 de la voix & de la
 respiration.



publique, confiée uniquement à leurs bras. Deux pensées magnifiques, & puisées dans le vrai. Mais peut-on lire ce qui suit, sans se sentir encore saisi d'horreur & de frissonnement, aussi bien que les spectateurs du combat ? Ici les expressions sont toutes poétiques ; & l'on fait remarquer aux jeunes gens que ces expressions poétiques, dont il ne faut user que rarement & avec sobriété, étoient appelées par la grandeur même du sujet, & par la nécessité d'égaliser par les termes le merveilleux du spectacle.

Ce morne & triste silence, qui les tenoit tous comme suspendus & immobiles, se changea bientôt en cri de joie du côté des Albains, quand ils virent tomber morts deux des Horaces. De l'autre côté les Romains demeurèrent sans espérance, mais non sans inquiétude. Allarmés & tremblans pour celui des Horaces qui restoit seul contre trois, ils n'étoient plus occupés que de son péril. N'étoit-ce pas là la véritable disposition des deux armées après la chute des deux Romains ; & le tableau qu'en fait Tite-Live n'est-il pas copié d'après nature ?

Confertis



*Confertus deinde manibus, cum jam non s
motus tantum corporum, agitatioque
anceps telorum armorumque, sed vul-
nera quoque & sanguis spectaculo essent;
duo Romani super alium alius, vulneratis
tribus Albanis, expirantes corruerunt.
Ad quorum casum cum conclamasset gau-
dio Albanus exercitus, Romanas legiones
tam spes sola, nondum tamen cura de-
teruerat, exanimis vice unius quem tres
Curiasu circumsteterant.*

Je rapporterai le reste de ce récit
sans presque y faire aucune réflexion,
pour éviter une ennuyeuse longueur.
Je dois seulement avertir que ce qui
ait la principale beauté de cette nar-
ration, aussi bien que de l'histoire en
général, selon la judicieuse remarque
le ^r Cicéron, c'est la merveilleuse
variété qui y regne par tout, & les

1. Ensuite, lorsqu'en
tant venus aux mains
: ne fut plus seule-
ment le mouvement
des bras & l'agitation
des armes qui servirent
de spectacle, mais qu'on
perçut des blessures,
& qu'on vit couler le
sang, deux Romains
s'abandonnerent morts aux
bras des Albains, qui
trois avoient été
tués. A leur chute,
l'ennemi pour-

sa de grands cris de
joie, pendant que de
l'autre côté les légions
Romaines demeurèrent
sans espérance, mais
non sans inquiétude,
tremblant pour le Ro-
main qui étoit resté
seul, & que les trois
Albains avoient enrou-
lé.

a Multam casus nostri
ubi varietas in scriben-
do suppeditabunt, ple-
nam cujusdam volup-



divers mouvemens de crainte, d'inquiétude, d'espérance, de joie, de desespoir, de douleur, causés par des changemens subits & des vicissitudes inopinées, qui réveillent l'attention par une agréable surprise, qui tiennent jusqu'à la fin l'esprit du lecteur comme en suspens, & qui par cette incertitude même lui procurent un plaisir incroyable, sur tout quand le récit se termine par un événement intéressant & singulier. Il sera facile d'appliquer ces principes à tout ce qui suit.

6 *Fortè is integer fuit; ut universis solus nequaquam par, sic adversus singulos ferox. Ergo, ut segregaret pugnam eorum, capessit fugam, ita ratus secuturos, ut quemque vulnere affectum corpus sinceret*

ris, quæ vehementer animos hominum in legendo scripto retinere possit. Nihil est enim aptius ad delectationem lectoris quam temporum varietates, fortunæque vicissitudines. . . Ancipites variique casus habent admirationem, expectationem, lætitiâ, molestiam, spem, timorem. Si verò exitu notabili concluduntur, expletur animus jucundissimæ lætationis voluptate. Cic.

Epist. 12. lib. 5. ad famili-
 6. „ Heureusement il
 „ étoit sans blessure, ain-
 „ si trop foible contre
 „ tous ensemble, mais
 „ plus fort que chacun
 „ d'eux, il use d'un strat-
 „ agème qui lui réussit.
 „ Pour diviser ses enne-
 „ mis, il prend la fuite,
 „ persuadé qu'ils le sui-
 „ vroient plus ou moins,
 „ vite, selon qu'il leur
 „ restoit plus ou moins
 „ de force.



Jam aliquantum spacii ex eo loco, 7
ubi pugnatum est, aufugerat, cum res-
piciens videt magnis intervallis sequentes:
num haud procul ab se se abesse. In eum
magno impetu redit. Et dum Albanus
exercitus inclamat Curiaius, ut opem
ferant fratri, jam Horatius caeso hoste
victor secundam pugnam petebat.

Tum clamore, qualis ex insperato fa- 8
vensium solet, Romani adjuvant militem
suum: & ille defangi praelio festinat. Prius
itaque quam alter, qui nec procul aberat,
consequi posset, & alterum Curiaius
conficit.

Jamque aequato Marte singuli supere- 9
ant, sed nec spe nec viribus pares. Al-
terum intantum ferro corpus, & gemi-

17. Déjà il étoit assez
sin de l'endroit où
on avoit combattu,
lorsque tournant la tête,
il vit les Curiaies
à une assez grande dis-
tance les uns des au-
tres, & l'un d'eux tout
roche de lui. Il re-
tourna sur celui-ci de
part sa force: & tan-
tôt que l'armée d'Albe
fut à ses frères de le
côté, déjà Horace,
attaquant de ce pre-
mier ennemi, courut
à la seconde victoire.
8. Alors les Romains
saluèrent leur guerrier

par des cris, tels que
le mouvement subit
d'une joie inespérée en
l'ait poussé: & lui de
son côté se hâta de met-
tre fin au second com-
bat. Avant donc que
l'autre, qui n'étoit pas
fort éloigné, eût pu
l'atteindre, il couche
son ennemi par terre.

9. Il ne restoit plus
de chaque côté qu'un
combattant: mais si le
nombre étoit égal, les
forces & l'espérance ne
l'étoient pas. Le Ro-
main sans blessure, &
fierté d'une double vic-
toire

H ij



nata victoria, ferocem in certamen tertium dabant: alter, fessum vulnere, fessum cursu trahens corpus, victusque fratrum ante se strage, victori objicitur hosti. Nec illud prelium fuit.

Quelle beauté d'expressions & de pensées ! Quelle vivacité d'images & de descriptions !

10 *Romanus exultans, DUOS, inquit, FRATRUM MANIBUS DEDI: TERTIUM CAUSÆ BELLI HUIUS-CE, UT ROMANUS ALBANO IMPERET, DABO. Malè sustinenti arma, gladium supernè jugulo desigit: jacentem spoliat.*

11 *Romani ovantes ac gratulantes Horatium accipiunt, eo majore cum gaudio, quo propius metum res fuerat.*

„ & dire, marche plein de
 „ confiance à ce troisième
 „ combat. L'autre au
 „ contraire, affoibli par
 „ le sang qu'il a perdu,
 „ & épuisé par la cour-
 „ se, se traîne à peine,
 „ & déjà vaincu par la
 „ mort de ses freres,
 „ comme une victime
 „ sans défense présente
 „ la gorge à son vain-
 „ queur. Aussi ne fut-ce
 „ point un combat.

10. „ Horace, triom-
 „ phant déjà par avance:
 „ J'ai immolé, dit-il,
 „ les deux premiers aux

„ manes de mes freres;
 „ j'immolerai le troisié-
 „ me à ma patrie, afin
 „ que Rome devienne
 „ maîtresse d'Albe, &
 „ lui fasse la loi. A pe-
 „ ne Curiace pouvoit-il
 „ soutenir ses armes: il
 „ lui enfonce son épée
 „ dans la gorge, & en-
 „ suite le dépouille.

11. „ Les Romains re-
 „ çoivent Horace dans
 „ leur camp avec une
 „ joie & une reconnois-
 „ sance d'autant plus vi-
 „ ves, qu'ils avoient été
 „ plus près du danger,



Ad sepulturam inde suorum nequaquam paribus animis vertuntur; quippe imperio alteri aucti, alteri ditionis aliena facti.

Je ne sai s'il y a rien plus capable de former le goût des jeunes gens & pour la lecture des auteurs, & pour la composition, que de leur proposer de pareils endroits, & de les accoutumer à en découvrir eux-mêmes toute la beauté, en les dépouillant de leurs ornemens, & les réduisant, comme nous avons fait ici, à des propositions simples. On leur apprend par là, comment il faut trouver des pensées, & comment il les faut exprimer.

J'ajouterai ici plusieurs réflexions sur P. Bouhours, accompagnées la plupart d'exemples latins & françois, & qui sont tirées de son livre sur la manière de bien penser.

DIFFÉRENTES REFLEXIONS sur les pensées.

I. LA VÉRITÉ est la première

11. Après cela, cha-
que parti songe à ense-
igner les siens, mais
sans des dispositions
ou différentes, les

Romains étant deve-
nus maîtres de leurs
ennemis, & les Albains
se voient soumis à une
domination étrangère.

H iij



qualité, & comme le fondement des pensées. Les plus belles sont vicieuses, ou plutôt celles qui passent pour belles, & qui semblent l'être, ne le sont pas en effet, si ce fonds leur manque. *pag. 9.*

Les pensées sont les images des choses, comme les paroles sont les images des pensées: & penser, à parler en général, c'est former en soi la peinture d'un objet ou spirituel ou sensible. Or les images & les peintures ne sont véritables, qu'autant qu'elles sont ressemblantes. Ainsi une pensée est vraie, lorsqu'elle représente les choses fidèlement; & elle est fautive, quand elle les fait voir autrement qu'elles ne sont en elles-mêmes. *Ibid.*

La vérité, qui est indivisible ailleurs, ne l'est pas ici. Les pensées sont plus ou moins vraies, selon qu'elles sont plus ou moins conformes à leur objet. La conformité entière fait ce que nous appellons la justesse de la pensée. C'est-à-dire, que comme les habits sont justes quand ils viennent bien au corps, & qu'ils sont tout-à-fait proportionnés à la personne qui les porte; les pensées sont justes aussi,



quand elles conviennent parfaitement aux choses qu'elles représentent : de sorte qu'une pensée juste est , à parler proprement, une pensée vraie de tous les côtés & dans tous les jours qu'on la regarde. pag. 41.

Nous en avons un bel exemple dans l'Epigramme latine sur Didon , qui a été traduite si heureusement en notre langue. Pour la bien entendre il faut supposer ce que raconte l'histoire , que Didon se sauva en Afrique avec toutes ses richesses après que Sichée eut été tué ; & ce que feint la poésie , qu'elle se tua elle-même après qu'Enée eut quitté.

Misere Dido , nulli bene nupta marito :
Hoc pereunte, fugis ; hoc fugiente, peris.

Auson.

Pauvre Didon , où t'a-t-elle réduite
De tes maris le triste sort ?
L'un , en mourant , cause ta fuite :
L'autre , en fuyant , cause ta mort.

* On a remarqué ici , une faute contre la langue , qui demande séduit au masculin , parce que le nominatif est après le verbe.

Il ne faut pourtant pas s'imaginer que ces retours si justes soient essentiels à la justesse. Elle ne demande pas toujours tant de symétrie , ni tant de jeu : il suffit que la pensée soit vraie dans toute son étendue , & que rien ne s'y démente de quelque côté qu'on la prenne. p. 41. 42. H iij



Plutarque, qui étoit un esprit solide, condamne la pensée fameuse d'un historien sur l'incendie du temple d'Ephese : *Qu'il ne falloit pas s'étonner que ce temple magnifique consacré à Diane eût été brûlé la nuit même qu'Alexandre vint au monde, parceque la déesse aiant voulu assister aux couches d'Olympias, fut si occupée qu'elle ne put éteindre le feu.* Il est surprenant que ^a Ciceron trouve cette pensée jolie, lui qui pense & juge toujours sagement. Mais il est encore plus surprenant que Plutarque, ce censeur si austere, ait oublié sa sévérité, en ajoutant que la réflexion de l'historien est si froide, qu'elle suffisoit pour éteindre l'incendie. p. 49. & 50.

Quintilien se moque avec raison de quelques orateurs qui disoient comme quelque chose de beau, *Que les grands fleuves étoient navigables à leur source, & Que les bons arbres portoient du fruit en naissant.* [^b Ces comparai-

^a Concinnè, ut multa, Timæus, qui cum in historia dixisset, qua nocte natus Alexander esset, eadem Dianæ Ephesiz templum deflagravisse: adjunxit, minimè id esse mirandum, quòd Diana, cum in partu Olympiadis adesse vo-

luisse, abfuisse domo De nat. deor. lib. 2. n. 69.

^b Quorum utrumque in iis est, quæ me juvene ubique cantari solent: Magnorum fluminum navigabiles fontes sunt; & generosioris arboris statim planta cum fructu est. Q. l. 8. c. 4.



sons peuvent éblouir d'abord, & elles étoient fort vantées du tems de Quintilien : mais quand on les examine de près, on en reconnoît le faux.]
p. 72.

II. Pour penser bien, il ne suffit pas que les pensées n'aient rien de faux. Les pensées, à force d'être vraies, sont quelquefois triviales : & pour ce sujet Cicéron louant celles de Crassus, après avoir dit qu'elles sont si saines & si vraies, ajoute qu'elles sont si nouvelles & si peu communes :
Sententia Crassi tam integra, tam vera, tam nova. C'est à dire qu'outre la vérité qui contente toujours l'esprit, il faut quelque chose qui le frappe & qui le surprenne.... La vérité est à la pensée ce que les fondemens sont aux édifices : elle la soutient, & la rend solide. Mais un bâtiment qui ne seroit que solide, n'auroit pas de quoi plaire à ceux qui se connoissent en architecture. Outre la solidité, on peut de la grandeur, de l'agrément, & même de la délicatesse dans les maisons bien bâties : & c'est aussi ce que je voudrois dans les pensées dont nous parlons. La vérité, qui plaît tant ailleurs sans nul ornement, en de-

*De orat. lib.
2. n. 188.*



mande ici ; & cet ornement n'est quelquefois qu'un tour nouveau qu'on donne aux choses. Les exemples vous feront comprendre ce que je veux dire.

La mort n'épargne personne. Voilà une pensée fort vraie : mais c'est une pensée bien simple & bien commune. Pour la relever , & la rendre nouvelle en quelque façon, il n'y a qu'à la tourner de la manière qu'Horace & Malherbe l'ont fait. Le premier la tourne ainsi , comme vous savez :

Pallida mors æquo pulsat pede pauperum tabernas ,

Regumque turres. *Carm. lib. 1. od. 4.*

» La mort renverse également les palais des Rois , & les cabanes des » pauvres. » Le second prend un autre tour :

Le pauvre en sa cabane où le chaume couvre

Est sujet à ses loix ,

Et la Garde qui veille aux barrières du Louvre

N'en défend pas nos Rois.

Le tour du poète latin est plus figuré , & plus vif ; celui du poète français est plus naturel & plus fin : il y



a de la noblesse dans l'un & dans l'autre. pag. 75. 78. 79.

1. [Ce qui relève sur tout un discours,] ce sont ^a les pensées qui ont de l'élevation, & qui ne représentent à l'esprit que de grandes choses. La sublimité, la grandeur dans une pensée, est justement ce qui emporte & ce qui ravit, pourvû que la pensée convienne au sujet. Car c'est une règle générale, qu'il faut penser selon la matiere qu'on traite; & rien n'est moins raisonnable ^b que d'avoir des pensées sublimes dans un petit sujet qui n'en demande que de médiocres. Il vaudroit presque mieux n'en avoir que de médiocres dans un grand sujet qui en demanderoit de sublimes. pag. 80.

Vous n'avez reçu rien de plus grand de la fortune, que le pouvoir de conserver la vie à une infinité de personnes; n rien de meilleur de la nature, que la volonté de le faire. C'est à César que parle ainsi l'Orateur Romain; & voi-

^a Non ad persuasio-
nem, sed ad stuporem
aptant grandia. Long.
de sublimi. sed. 1.

^b A sermone tenui su-
blimité discordat, si que
votupum, quia in pla-

no tumet. Q. l. 8. c. 1.

^c Nihil habet nec for-
tuna tua majus, quàm
ut possis, nec natura tua
inclinat quàm ut velis
conservare quàm pluri-
mos. Orat. pro Lig. c. 18.



ci comme un historien parle de ce dernier : ^a *Il n'a dû son élévation qu'à lui-même ; & son grand génie a empêché que les nations vaincues n'eussent par l'esprit autant d'avantage sur les Romains , que les Romains en avoient sur elles par la valeur.* Mais le vieux Sénèque dit quelque chose de plus magnifique , en disant que ^b *Cicéron est le seul esprit qu'ait eu le peuple Romain égal à son empire.* pag. 83. & 84.

Cicéron parle bien noblement de César , ^c en disant qu'il n'étoit pas nécessaire d'opposer les Alpes aux Gaulois , ni le Rhin aux Allemans : que quand les montagnes les plus hautes seroient applanies , quand les fleuves les plus profonds seroient à sec , l'Italie n'auroit rien à craindre , & que les belles actions , les victoires de César la défendroient beaucoup mieux que les remparts dont la nature l'a fortifiée elle-même. pag. 87.

Pompée aiant défait Tigranes roi

^a Omnia incrementa sua sibi debuit : vir ingenio maximus , qui effecit ne , quorum arma viceramus , eorum ingenio vinceremur. *Vell. Patere. lib. 2.*

^b Illud ingenium , quod solum populus Ro-

manus par imperio suo habuit. *Controv. lib. 1.*

^c Perfecit ille , ut , si montes resedissent , amnes exaruisissent , non naturæ præsidio , sed victoria sua rebusque gestis Italiam munitam haberemus. *Contra Pis. n. 82.*



d'Armenie, ne le souffrit pas longtemps à ses piés, & lui remit la couronne sur la tête. ^a Il le rétablit en sa première fortune, dit un historien, jugeant qu'il étoit aussi beau de faire des rois, que d'en vaincre. pag. 88.

L'Oraison funebre de la Reine d'Angleterre Henriette de France, & celle de la Duchesse d'Orleans Henriette Anne d'Angleterre (par M. Bossuet,) sont pleines de ces pensées qu'Hermogene nomme majestueuses.

Son grand cœur a surpassé sa naissance : toute autre place qu'un trône eût été indigne d'elle. «

Douce, familiere, agréable avant que ferme & vigoureuse, elle avoit persuader & convaincre aussi bien que commander, & faire valoir la raison non moins que l'autorité. «

Malgré les mauvais succès de ses armes infortunées, (c'est de Charles I. Roi d'Angleterre dont parle l'auteur) si on a pu le vaincre, on n'a pas pu le forcer, & comme il n'a jamais refusé ce qui étoit raisonnable étant vainqueur, il a tou-

o la primum sortu-
re habuimus restituit i
que pulcrum esse judi-

cant, & vincere reges,
& facere. Val. Max. lib.
5. 6. 1.



» jours rejeté ce qui étoit foible &
 » injuste étoit captif. pag. 105.

Ces sortes de pensées portent la conviction avec elles , entraînent comme par force notre jugement , remuent nos passions , & nous laissent l'éguillon dans l'ame,

2. Voila donc une premiere espece de pensées , qui ne gagnent pas seulement la créance comme vraies , mais qui attirent l'admiration comme nouvelles & extraordinaires. Celles de la seconde espece sont les agréables , qui surprennent & qui frappent quelquefois autant que les nobles & les sublimes ; mais qui font par l'agrément ce que font les autres par la noblesse & par la sublimité. . . Les pensées sublimes sont aussi agréables : mais ce n'est pas l'agrément qui en fait le caractere. Elles plaisent , parcequ'elles ont du grand , qui charme toujours l'esprit ; au lieu que celles-ci ne plaisent que parcequ'elles sont agréables. Ce qu'il y a de charmant en elles , est comme en certaines peintures quelque chose de doux , de tendre , & de gracieux. C'est en partie

Satyr. 10. ce *molle atque facetum* qu'Horace donne à Virgile , & qui ne consiste pas



dans ce que nous appellons plaisant ,
mais dans je ne sai quelle grace qu'on
ne sauroit définir en général , & dont
il y a plus d'une sorte. p. 131. & 132.

Les comparaisons tirées des sujets
légers & délicieux font des pensées
agréables , de même que celles qu'on
tire des grands sujets font des pen-
sées nobles. « Il me paroît , dit Co-
rtaur , que c'est un grand avantage «
d'être porté au bien sans nulle peine ; «
& il me semble que c'est un ruis- «
seau tranquille , qui suivant sa pen- «
sée naturelle coule sans obstacle en- «
tre deux rives fleuries. Je trouve «
au contraire que ces gens vertueux «
par raison , qui font quelquefois «
les plus belles choses que les au- «
tres , sont de ces jets-d'eau où l'art «
fait violence à la nature , & qui «
après avoir jailli jusques au ciel , «
s'arrêtent bien souvent par le moin- «
dre obstacle. C'est encore penser «
follement que de dire avec Balzac ,
d'une petite riviere : « Cette belle «
riviere aime tellement ce pays , qu'elle «
se divise en mille branches , & «
fait une infinité d'isles & de tours «
afin de s'y amuser davantage. pag. «



Les fictions ingénieuses ne font point un moins bel effet en prose qu'en vers. Ce sont pour l'esprit autant de spectacles divertissans, qui ne manquent point de plaire aux personnes éclairées. . . . Pline le Jeune exhortant par son exemple Corneille Tacite à étudier jusques dans la chasse, lui dit ^a que l'exercice du corps réveille l'esprit : que les bois, la solitude, le silence même qu'on garde en certaines chasses aident fort à bien penser : & enfin que s'il porte toujours avec lui des tablettes, il éprouvera que Minerve n'habite pas moins les forêts & les collines que Diane. Voila une petite fiction en deux mots. Pline avoit dit d'abord ^b qu'à une chasse où l'on prit trois sangliers dans les toiles, il étoit assis près des toiles mêmes, les tablettes à la main, rêvant & marquant ce qui lui venoit de bon en l'esprit, afin que s'il s'en

^a Mirum est ut animus agitatione motuque corporis exciteretur. Jam undique silvæ, & solitudo, ipsumque illud silentium quod venationi datur, magna cogitationis incitamenta sunt. . . . Experieris non Dianam magis in montibus quam

Minervam inerrare. *Lib. 1. ep. 6.*

^b Ad retia sedebant erant in proximo non venabulum aut lancea, sed stylus & pugillares. Meditabar aliquid, enotabamque; ut, si manus vacuas, plenas tamen ceras reportarem. *Ibid.*



retournoit les mains vuides, il rapportât au moins ses tablettes pleines. Cela est pensé joliment : mais il y a encore plus d'agrément en ce qu'il imagine que Minerve est comme Diane hôtesse des bois, qu'on la trouve dans les vallons & sur les montagnes. pag. 139. 140.

L'agrément naît d'ordinaire de l'opposition, sur tout dans les pensées doubles qui ont deux sens, & comme deux faces : car cette figure, qui semble nier ce qu'elle établit, & qui se contredit en apparence, est très élégante. Sophocle dit que les présens les ennemis ne sont pas des présens, & qu'une mere inhumaine n'est pas mere. Sénèque, ^a qu'une grande fortune est une grande servitude : Tacite, ^b qu'on fait quelquefois toutes sortes de bassesses & d'actions serviles pour regner. ^c Horace parle d'une folle sagesse, d'une paresse empressée, & d'une concorde discordante. Quelqu'un a dit, que les rois sont esclaves sur le trône ; que le corps & l'ame sont deux

^a Magna servitus est magna fortuna. De Consul. ad Polyb.

^b Omnia serviliter pro ambitione. Hist. lib. 1.

^c Insipientis dum sapientie consultus erro. . . Siccus non exerceat inertia. . . Rerum concordia discors. Horat.



ennemis qui ne se peuvent quitter, & deux amis qui ne se peuvent souffrir. Selon Voiture, le secret pour avoir de la santé & de la gaieté, est que le corps soit agité & que l'esprit se repose. Le même dit, en parlant d'une personne de qualité qui avoit de l'esprit infiniment, & avec laquelle il étoit en commerce : Je ne me trouve jamais si glorieux que quand je reçois de ses lettres, ni si humble que lorsqu'on me veut répondre. *pag. 146.*

Cependant il ne faut pas croire qu'une pensée ne puisse être agréable que par des endroits brillans, & qui aient du jeu : la seule naïveté en fait quelquefois tout l'agrément. Elle consiste cette naïveté dans je ne sais quel air simple & ingénu, mais spirituel & raisonnable, tel qu'est celui d'un vilainageois de bons sens, ou d'un enfant qui a de l'esprit. *pag. 150.*

3. Il y a une troisième espèce de pensées, qui avec de l'agrément ont de la délicatesse, ou plutôt dont tout l'agrément, toute la beauté, tout le prix, vient de ce qu'elles sont délicates. On peut dire qu'une pensée délicate est la plus fine production, & comme la fleur de l'esprit. Il faut, à



non avis, raisonner de la délicatesse
 es pensées qui entrent dans les ou-
 vrages d'esprit, par rapport à celle des
 ouvrages naturels. ^a Les plus délicats
 sont ceux où la nature prend plaisir à
 travailler en petit, & dont la matie-
 re presque imperceptible fait qu'on
 ne s'aperçoit si elle a dessein de montrer ou
 de cacher son adresse. Tel est un in-
 secte parfaitement bien formé, &
 tout autant plus digne d'admiration, qu'il
 tombe moins sous la vûe, selon l'au-
 teur de l'histoire naturelle. pag. 158.

160.

Disons par analogie qu'une pensée
 est si il y a de la délicatesse à cela de
 propre, qu'elle est renfermée en peu
 de paroles, & que le sens qu'elle con-
 tient n'est pas si visible ni si marqué. ^b Il
 semble d'abord qu'elle le cache en
 partie, afin qu'on le cherche & qu'on
 le devine : ou du moins elle le laisse
 seulement entrevoir, pour nous donner
 le plaisir de le découvrir tout-à-fait

^a Recum natura nul-
 lum magis, quam in
 animis, tota. Plin. lib.
 11. c. 2.
^b In artium coacta re-
 rum natura majestas,
 nulla sua parte
 ostendit. Id. lib. 37.

Proem.

^b Auditoribus grata
 sunt hæc, quæ cum in-
 tellexerint, acamine suo
 delectantur, & gaudent,
 non quasi audiverint, sed
 quasi invenerint. Quisq.
 lib. 8. c. 2.



188 DES PENSEES.

quand nous avons de l'esprit. Car comme il faut avoir de bons yeux, & employer même ceux de l'art, je veux dire les lunettes & les microscopes, pour bien voir les chef-d'œuvres de la nature : il n'appartient qu'aux personnes intelligentes & éclairées de pénétrer tout le sens d'une pensée délicate. Ce petit mystère est comme l'ame de la délicatesse des pensées : en sorte que celles qui n'ont rien de mystérieux ni dans le fond, ni dans le tour, & qui se montrent toutes entières à la première vûe, ne sont pas délicates proprement, quelque spirituelles qu'elles soient d'ailleurs. D'où l'on peut conclure que la délicatesse ajoute je ne sai quoi au sublime & à l'agréable. Des exemples rendront la chose plus claire. pag. 160. 161.

Pline le Panegyriste dit à son Prince qui avoit refusé lontems le titre de pere de la patrie, & qui ne voulut le recevoir que quand il crut l'avoir mérité : *a Vous êtes le seul à qui il est arrivé d'être pere de la patrie, avant que de le devenir.* pag. 162.

Le fleuve qui rendoit l'Egypte fer-

a Soli omnium contigit tibi, ut pater patriæ es, antequam fieres.



le par ses inondations réglées, ne
 étant point débordé une fois, Tra-
 n envoia des bleds en abondance au
 secours des peuples qui n'avoient pas
 de quoi vivre. ^a *Le Nil, dit Pline,*
n jamais coulé plus abondamment pour
la gloire des Romains. pag. 163.

Le même auteur dit sur l'entrée de
 Trajan dans Rome: ^b *Les uns publioient*
à vous avoir vû qu'ils avoient assez
de bien, les autres qu'ils devoient encore
en attendre. pag. 165.

Il y a beaucoup de délicatesse dans
 la réflexion de Virgile sur l'imprudenc-
 e ou la foiblesse d'Orphée, qui en
 menant sa femme des enfers, la re-
 trouva, & la perdit au même moment:
folie pardonnable à la vérité, si les
Dieux des enfers savoient pardonner!
pag. 178.

Il n'y en a pas moins dans la louan-
 ce que Cicéron donne à César ^d *Vous*
avez coutume de n'oublier rien que les
affaires. pag. 209.

*Nilus Agypto qui-
 sepe, sed gloria
 nunquam largior
 est.
 Alii se satis vixisse,
 alii se recepto, alii
 se magis esse viven-
 tes predicabant.*

*c Cum subita incau-
 tū dementia cepit aman-
 tem; ignoscenda qui-
 dem, scirent si ignoscere
 manes. Georg. lib. 4.*

*d Oblivisci nihil solet,
 nisi injurias. Orat. pro Li-
 gar. c. 35.*



Outre la délicatesse des pensées qui sont purement ingénieuses, il y en a une qui vient des sentimens, & où l'affection a plus de part que l'intelligence. ^a *Je ne vous verrai plus jamais*, dit un poete au sujet de la mort d'un frere qu'il aimoit passionnément : *Je ne vous verrai plus jamais, mon cher frere, vous qui m'étiez plus cher que la vie : mais je vous aimerai toujours*. Un autre parle ainsi d'une personne qui lui étoit extrêmement chere : ^b *Dans les lieux les plus solitaires & les plus deserts vous êtes pour moi une grande compagnie*. Mais rien n'est plus délicat que les plaintes d'une Tourterelle qu'on fait parler dans un petit dialogue en vers. Le dialogue est entre un Passant & la Tourterelle.

LE PASSANT.

Que fais-tu dans ce bois plaintive Tourterelle ?

LA TOURTERELLE.

Je gémis : j'ai perdu ma compagne fidele.

LE PASSANT.

Ne crains-tu point que l'Oiseleur
Ne te fasse mourir comme elle ?

a Nunquam ego te, vitâ frater amabilior, Aspiciam posthac : at cer- | tē semper amabo. Cat.
b In solis tu mibita ba locis. Tibul.



LA TOURTERELLE.

ce n'est lui, ce sera ma douleur.

pag. 213. 216. & 217.

Je finirai cet extrait par une réflexion également sentée & spirituelle de pere Bouhours, qui se trouve dans l'autre livre qui a pour titre, PENSEES INGENIEUSES. Ce qu'il y a, dit-il, de plus délicat dans les pensées & dans les expressions des auteurs qui ont écrit avec beaucoup de justesse [& de délicatesse.] se perd quand on les veut mettre dans une autre langue : à peu près comme ces essences exquisés, dont le parfum subtil s'évapore quand on les verse dans un autre vase. pag. 195.

DES PENSEES BRILLANTES.

IL Y A une sorte de pensées, peu communes chez les écrivains du bon siècle, & qui n'ont commencé à avoir cours & du crédit que dans le déclin de l'éloquence. Elles consistent dans une manière de s'exprimer courtoise, brillante ; qui plaît sur tout par une certaine pointe d'esprit, qui se par une nouveauté hardie, & un tour ingénieux, mais peu commun & peu ordinaire. Sénèque connu beaucoup à introduire à Rome



ce mauvais goût : ^a & du tems de Quintilien il y étoit si général & si dominant, que les orateurs se faisoient une loi de terminer presque chaque période par quelque pensée éclatante, qui fît que l'auditoire applaudît & se récriât.

Les réflexions de Quintilien sur ce sujet sont tout-à-fait sensées. ^b Il ne condamne pas ces sortes de pensées en elles-mêmes, qui peuvent anoblir le discours, & lui donner en même tems de la force, de la grace, & de l'élevation : il en condamne seulement l'abus & la trop grande affectation. ^c Il veut qu'on les regarde comme les yeux du discours : & les yeux ne doivent pas être répandus dans tout le corps. ^d Il consent qu'on ajoute à la maniere d'écrire des anciens cette nouvelle grace,

a Nunc illud volunt, ut omnis locus, omnis sensus, in fine sermonis feriat autem. Turpe autem ac prope nefas ducunt, respirare ullo loco, qui acclamationem non petierit. *Quintil. lib. 8. c. 5.*

b Quod tantum in sententia bona crimen est? Non causæ prodest? non judicem movet? non dicentem commen-

dat? *Ibid.*

c Ego hæc lumina orationis velut oculos quosdam eloquentiæ esse ardo : sed neque oculi esse toto corpore velint. *Ibid.*

d Patet media quædam via : sicut in cultu vitæ que accessit aliquis citi reprehensionem nitorem, sicut possumus adjiciamus virtutibus. *Ibid.*

com



comme il a été permis d'ajouter à l'ancienne manière de vivre une certaine propreté & une élégance, qu'on ne peut condamner, & dont même on doit tâcher de faire une sorte de vertu. Mais il faut éviter l'excès. ^a Car après tout l'ancienne simplicité seroit encore plus estimable, que cette nouvelle licence.

^b En effet, lorsque ces pensées sont en trop grand nombre, elles s'entre-touffent & s'étouffent mutuellement, comme il arrive à des arbres qui sont plantés trop près les uns des autres : & elles causent la même obscurité & la même confusion dans le discours, que trop grande multitude de personnages dans un tableau.

^c D'ailleurs, comme ces sortes de pensées, dont la beauté consiste à être

^a Si necesse sit, veterem illam horrorem diducimus, quâ nullam rem licentiam.

^b Densitas earum obtruncat, ut in lateribus fructibusque arborum nihil ad justam magnitudinem adolescere potest, quod loco, in quo debeat, caret. Nec in tabula, in qua nihil circumscriptum est, eminet: hæc artificia etiam, si in unam tabulam conuoluerint,

spatiis distinguunt, ne umbrae in corpora cadant. *Ibid.*

^c Facit res eadem concisam quoque orationem. Subsistit enim omnis sententia, ideòque post eam utique aliud est initium. Unde soluta lætè oratio, & è singulis non membris sed frustis collata, si in quibus caret, cum illa rotunda & undique circumscripta insistere invicem nequeant. *Ibid.*



courtes & vives, sont détachées les unes des autres, & qu'elles forment chacune un sens complet, il arrive de là que le discours est extrêmement coupé & concis, sans liaison & comme décousu, composé plutôt de pièces & de morceaux, que de membres & de parties qui fassent un tout. Or une telle composition paroît entièrement opposée au nombre & à l'harmonie du discours, qui demande plus de suite & plus d'étendue.

^a On peut dire aussi que ces pensées brillantes ressemblent moins à une flamme lumineuse, qu'à ces étincelles de feu qui échappent au travers de la fumée.

^b Enfin, comme on n'est attentif qu'à les entasser sans choix & sans discernement, il ne se peut faire que parmi ce grand nombre il ne s'en trouve beaucoup de froides, de puériles, & ridicules.

Pour peu qu'on ait lu Sénèque, on sent bien que ce que je viens de dire est son portrait, & le caractère propre

^a Lumina illa non flammæ, sed scintillis inter funium emicantibus, similia dixeris. *Ib.*

^b Hoc quoque accidit, quod solas captan-

ti sententias, multatim
cesse est dicere leves
gidas, ineptas. Non
potest esse delectus,
numero laboratur. *II*



es ouvrages : & Quintilien le marque
 lairement dans un autre endroit, où
 près avoir rendu justice au mérite
 à l'érudition de ce grand homme,
 avoir reconnu qu'on trouve dans ses
 rités beaucoup de belles pensées &
 maximes solides pour les mœurs,
 ajoute que par rapport à l'éloquence
 sont d'un goût dépravé & corrom-
 presque en tout, & d'autant plus
 ingéieux qu'ils sont pleins de défauts
 créables, & qu'on ne peut s'empê-
 er d'aimer. C'est pourquoi il dit qu'il
 roit été à souhaiter qu'un si beau gé-
 e, capable de ce qu'il y a de plus
 and dans l'éloquence, si riche & si
 tile pour l'invention, eût eu un goût
 s épuré, & un discernement plus
 et ; qu'il eût été moins amoureux
 toutes les productions ; qu'il eût su

Multa in eo clara
 sententia, multa
 a motum gratia le-
 a sed in eloquendo
 pra pleraque, ac-
 eo perniciosissima,
 abundans dulcibus
 Velle cum suo in-
 dicitur, alieno ju-
 Nam... si non
 sua amasset, si
 pondera minutis-
 simum non cre-

gisset, consensu potius
 eruditorum, quam pue-
 torum amore compro-
 baretur... Multa pro-
 banda in eo, multa
 etiam admiranda sunt,
 eligere modo cura sit:
 quod utinam ipse fecis-
 set! Digna enim fuit illa
 natura, quae meliora vel-
 let, quae quod voluit effe-
 cit. *Quintilianus libro
 decimo caput primo.*



en faire le choix, & sur tout qu'il n'eût point affoibli l'importance des matieres qu'il traite par un amas de petites pensées, ^a qui peuvent flater d'abord par une apparence & une lueur d'esprit, mais que l'on trouve froides & puériles quand on les examine avec quelque attention.

Je rapporterai quelques endroits de cet auteur, afin que les jeunes gens puissent comparer son stile avec celui de Cicéron & de Tite Live, & voir si le jugement qu'en porte Quintilien est fondé sur-de bonnes raisons, ou s'il n'est que l'effet de sa prévention contre Sénèque.

I. *Entretien de Démarate avec Xerxes.*

Senec. de Benef. lib. 6. cap. 31.

* *Cum bellum Græcia indiceret Xerxes.*

a Plerique minimis etiã inventiunculis gaudent, quæ excussæ risum habent, inventæ facie ingenii blandiuntur.

Quintil. lib. 8. c. 5.

* „ Dans le tems que „ Xerxes, enflé d'orgueil, „ & aveuglé par une „ vaine confiance en ses „ forces, songeoit à porter la guerre contre la „ Grèce, tous les courtisans qui l'environnoient travaillèrent à l'envi à le pousser par

„ des flateries outrées „ dans le précipice de „ son ambition l'entraînoit. L'un disoit que „ la nouvelle seule de „ la guerre jetteroit le „ trouble parmi les Grecs, „ & qu'au premier bruit „ de sa marche ils prendroient la fuite: „ autre, qu'avec une armée si nombreuse il étoit sûr non seulement de vaincre la Grèce, „ mais de l'accabler; & „ que tout ce qu'il avoit



tes, *animum tumentem, oblitumque suam caducis consideret, nemo non in-
vilit. Alius aiebat, non luros nuncios
elli, & ad primam adventus famam
tra versuros. Alius, nihil esse dubii
in illa mole non vinci solum Gracia,
& obrui posset: magis verendum ne va-
nas desertasque urbes invenirent, &
refugis hostibus vasta solitudines relin-
uerentur, non habuissent ubi tantas vi-
es exercere possent. Alius, illi vix rerum
curam sufficere: angusta esse classibus
aria, militi castra, explicandis eque-
stribus copiis campestris: vix patere ca-
m satis ad emittenda omni manu tela.
* Cum in hunc modum multa undique*

craindie étoit de
laver à son arrivée
villes desertes, &
campagnes rédui-
en solitudes par
vraie précipitée
habitants, & de
voit plus de quoi
bois de si grandes
es. D'un autre côté
lui faisoit entendre
peine la nature en-
lui suffisoit-el-
que les mers étoient
étroites pour con-
à les fleurs, que
camp ne pouvoit
serrer les troupes
M, qu'il n'y avoit
de plaines assez
dus pour la ca-

valerie, & qu'à peine
l'air suffisoit-il pour
les traits qu'on auroit
à lancer.
* Parmi tous ces dis-
cours, si capables de
faire tourner la tête à
un prince déjà enivré
de l'idée de la gran-
deur, Démétrius La-
cédémonien fut le seul
qui oia représenter au
Roi, que ce qui fai-
soit le sujet de la con-
fiance, étoit ce qui de-
voit lui inspirer le
plus de crainte: Que
ce vaste corps d'armée,
cette masse énorme &
monstrueuse, n'avoit
que de la pesanteur, &



jailleroient, que hominem nimia aestimacione sui furentem concitarent, Demaratus Lacedaemonius solus dixit, ipsam illam qua sibi placeret multitudinem, indigestam & gravem, metuendam esse ducenti; non enim vires, sed pondus habere: immodica nunquam regi posse, nec diu durare, quidquid regi non potest.

* In primo, inquit, statim monte Lacones objecti dabunt tibi sui experimentum. Tot ista gentium millia trecenti mirabuntur: habebunt in vestigio fixi, & commissas sibi angustias iuebuntur, & corporibus obstruent. Tota illos Asia non

„ non de la force : Qu'il
 „ n'est pas possible de
 „ gouverner ce qui n'a
 „ ni borne ni mesure :
 „ & que ce qui ne peut
 „ être gouverné, ne peut
 „ subtiliter l'ontems.

„ Une poignée de
 „ gens que vous rencon-
 „ trerez d'abord à une
 „ premiere montagne
 „ vous fera connoître ce
 „ que sont les citoyens
 „ de Sparte. Trois cens
 „ Spartiates arrêteront
 „ ces millions d'hommes
 „ que vous traînez avec
 „ vous. Inébranlables
 „ dans le poste qu'on
 „ leur aura confié, ils
 „ le défendront jusqu'au
 „ dernier soupir, & fe-
 „ ront une barriere &
 „ un rempart de leurs

„ corps. Toutes les forces
 „ de l'Asie ne leur fe-
 „ ront pas faire un pas
 „ en arriere. Seuls ils sou-
 „ tiendront le choc sou-
 „ midable de presque
 „ tout l'univers réunis
 „ contre eux. Après
 „ avoir forcé la nature
 „ à changer toutes ses
 „ loix pour vous ouvrir
 „ un passage, vous
 „ meurerez tout ce qui
 „ un défilé. Vous pour-
 „ rez juger des pertes
 „ que vous ferez dans
 „ la suite, par ce que
 „ vous aura coûté le pas-
 „ sage des Thermopyles.
 „ En voyant qu'on peut
 „ vous arrêter, vous
 „ comprendrez qu'on
 „ pourra aussi vous met-
 „ tre en fuite.



ovebit loco. Tantas minas belli, & enè totius humani generis ruinam, incassum sustinebunt. Cum se mutatis gibus suis natura transmiserit, in semita trebis, & astimabis futura damna, cum naveris quanti Thermopylarum angusta mstiterint. Scies te fugari posse, cum seris posse retineri.

* Cedent quidem tibi pluribus locis, elut torrentis modo ablati, cujus cum agno terrore prima vis defluit: deinde ne atque illinc coorientur, & inis se vibus premunt.

** Verum est quod dicitur, majorem illi apparatus esse, quam qui recipi ab regionibus possu, quas oppugnare con- mis. Sed hac res contra nos est. Ob : ipsum se Gracia vincet, quia non dit. Uti toto se non potes.

*** Praeterea, qua una rebus salus est,

Vous aimez, com. " un torrent impé " ex dont rien ne " | soutient le pre. " e effort, pouvoit " tout tout disperser : " à bientôt vos en- " te se rallieront, & " paraisquant de di. " obés, vous de. " que par vos pro. " | succès. " On dit vrai, quand " avance que le pays " vous voulez alla. "

quer n'a pas un espa. " ce suffisant pour un " appareil de guerre si " immense : mais c'est " précisément ce qui fait " contre nous. La Grèce " vous vaincra, parce- " qu'elle ne peut vous " contenir. Vous ne pou- " vez faire usage que d'u " ne partie de vous. " même. "

*** D'ailleurs, ce qui " fait la sûreté & la res. " source d'une armée, "



occurrere ad primos rerum impetus, & inclinatis opem ferre non poteris, nec fulcire ac firmare labantia. Multo ante vinceris, quam victum esse te sentias.

* Ceterum, non est quod exercitum tuum ob hoc sustineri putes non posse, quia numerus ejus Duci quoque ignotus est. Nihil tam magnum est, quod perire non possit, cui nascitur in perniciem, ut alia quiescant, ex ipsa magnitudinis sua causa.

** Acciderunt que Demaratus predixerat. Divina atque humana impellentem, & mutantem quicquid obstiterat,

„ vous devient absolu-
„ ment impraticable.

„ Vous ne pourrez ni
„ donner les ordres à
„ propos, ni vous trou-
„ ver à tems au premier
„ mouvement, ni sou-
„ tenir ceux qui plient,
„ ni rassurer ceux qui
„ commencent à s'ébran-
„ ler. Vous serez vaincu
„ longtems avant que d'é-
„ tre à portée de vous
„ en apercevoir.

„ Au reste, ne vous
„ flatez pas que vos trou-
„ pes ne puissent rien
„ trouver qui leur rési-
„ ste, parceque le nom-
„ bre prodigieux en est
„ inconnu même à leur
„ Chef. Il n'y a rien de
„ si grand, qui ne puisse
„ périr : puisqu'au dé-
„ faut de tout autre ob-

„ stacle, sa grandeur
„ même est une cause de
„ ruine.

„ Tout ce que Dé-
„ marate avoit prédit à
„ Xerxes, arriva. Ce
„ prince, qui se piquoit
„ de surmonter tous les
„ obstacles que les dieux
„ & les hommes met-
„ toient à ses entrepri-
„ ses, qui changeoit &
„ renversoit tout ce qui
„ s'opposoit à son pas-
„ sage, fut arrêté par ces
„ cens hommes : & bien-
„ tôt Xerxes voyant les
„ débris de ses formi-
„ dables armées répar-
„ dus dans toutes les par-
„ ties de la Grece, com-
„ prit quelle différence
„ il y avoit entre une
„ foule d'hommes, &
„ une armée.



recenti stare jusserunt : stratusque per
otam st.ium Graciam Xerxes intellexit,
manum ab exercitu turba distaret.

* Itaque Xerxes, pudore quàm dam-
noserior, Demarato gratias egit, quòd
ilus sibi verum dixisset, & permisit pe-
tre quod vellet. Petit ille ut Sardes,
maximam Asia civitatem, curru vectus
viraret, rectam capite tiaram gerens :
d solis datum regibus. Dignus fuerat pra-
nio, antequam peteret. Sed quàm mi-
erabilis gens, in qua nemo facit qui ve-
um diceret regi, nisi qui non dicebat sibi!

Il faut avouer que ce morceau de
iéneque est fort beau, & que le dis-
ours de Démarate est plein de sens
: de réflexions solides : mais il me
emble que le stile en est trop uni-
orme, & que l'antithese s'y mon-
re trop souvent. Les pensées sont

1° Alors ce Prince,
us malheureux enco-
par la honte d'une
solle expédition, que
s la perte qu'il y fit,
mercia Démarate de
que seul il lui avoit
la vérité, & lui per-
de lui demander tel-
grace qu'il vouloit.
Alors-ci demanda d'en-
er à Sardes, l'une
es plus grandes villes
l'Asie, monté sur un

char, portant la tiare
droite sur la tête, pri-
vilege qui n'étoit accor-
de qu'aux rois. Il au-
roit mérité cette récom-
pense, s'il ne l'avoit
pas demandée. Mais
que doit-on prêter d'u-
ne nation, où il ne se
trouva personne pour
dire la vérité au Roi,
qu'un homme qui ne
se la disoit pas à lui-
même ?



trop serrées & trop entassées. ^a Elles sont toutes détachées l'une de l'autre, & par cette raison rendent le stile trop concis & sautillant. ^b Une espèce de pointe finit presque chaque période. *Scies te fugari posse, cum scieris posse retineri...* *Ob hoc ipsum te Gracia vincet, quia non capit...* *Multo ante vinceris, quam victum esse te sentias.* Cela choque moins quand on ne lit qu'un endroit séparé : mais quand tout un ouvrage est sur ce ton, il est difficile d'en soutenir sans peine une lecture un peu longue & suivie, au lieu que celle de Cicéron & de Tite Live ne fatigue jamais. D'ailleurs un stile si coupé & si brusque peut-il être employé dans le discours où il s'agit d'instruire & de toucher les auditeurs ; & par cette raison convient-il à l'éloquence du barreau & de la chaire ?

On trouve quelquefois dans Cicéron de ces sortes de pensées qui terminent la période d'une manière courte & vive : mais il fait employer avec discrétion & sobriété ces graces du

^a Unde soluta ferè oratio, & è singulis non membris sed frustis collata.

^b Nunc illud voluit, ut omnis locus, omni sensus, in fine sermonis feriat aures.



DES PENSÉES. 103

discours, qui en font le sel & l'assaisonnement, & qui par cette raison ne doivent pas être prodigués.

*Leviculus sanè nosster Demosthenes; Lib. 5. Taf-
vi illo susurro delectari se dicebat aquam* cul. n. 103.

ventis muliercula, ut mos in Gracia est, susurrantisque alteri: Hic est ille Demosthenes. Quid hoc levius? ac quantus rator! Sed apud alios loqui videlicet didicerat, non multum ipse secum. Cette pensée a beaucoup de rapport avec celle de Sénèque: Quam miserabilis gens, qua nemo fuit qui verum diceret re- nisi qui non dicebat sibi!

Reflexion de Sénèque sur une parole d'Auguste.

Sénèque rapporte une parole d'Auguste, qui se repentant extrêmement d'avoir lui-même divulgué les desordres de sa fille, disoit que cette imprudence ne lui seroit pas échappée, si Crispa ou Mécène eussent vécu. Ha- De Benef. lib. 6. cap. 32.

Il falloit que Dé-
métric que nous ad-
rons tant fût bien
de, d'être aussi sen-
e qu'il avoit lui-
me qu'il l'étoit à
spécia mon flateur
me porteuse d'eau,
le montrant au
le, dit-on à la volé.

ne: Vois-tu bien c'est là
ce Démétric. Quel-
le peuteuse! Et cepen-
dans quel grand ora-
teur que Démétric!
Mais c'est qu'il avoit
appris à parler aux au-
tres, & qu'il se parloit
surtout à lui-même.



rum nihil mihi accidisset, si aut Agrippa, aut Mecenas vixisset. Sénèque, pour relever cette parole, ajoute une réflexion très sensée : * *Adeo tot habentia millia hominum, duos reparare difficile est! Cæsa sunt legiones, & protinus scripta: fracta classis, & intra paucos dies natavit nova: sevitum est in opera publica ignibus, surrexerunt meliora consumptis. Tota vita, Agrippa & Mecenas vacavit locus.* Rien n'est plus beau ni plus solide que cette pensée, Toutes les pertes se réparent excepté celle d'un ami : mais il falloit en demeurer là ** *Quid putem?* ajoute Sénèque. De

* „ Tant il est difficile
 „ de trouver parmi tant
 „ de millions d'hommes
 „ de quoi en remplacer
 „ deux ! Des légions ont-
 „ elles été taillées en pie-
 „ ces, on en a bientôt
 „ levé d'autres : une flo-
 „ te a-t-elle été brisée,
 „ en peu de jours on en
 „ bâtit une nouvelle : le
 „ feu a-t-il consumé des
 „ édifices publics, on en
 „ voit d'autres plus som-
 „ ptueux que les pre-
 „ miers sortir presque
 „ aussitôt de terre. Mais,
 „ tant que vécut Augu-
 „ ste, la place d'Agrip-
 „ pa & de Mécène de-
 „ meura toujours va-
 „ cante.

** „ Que penserai je de
 „ cette parole d'Augu-
 „ ste ? Dois-je croire
 „ qu'en effet il ne restoit
 „ plus dans tout l'Em-
 „ pire de tels hommes
 „ qu'il pût choisir pour
 „ amis, ou si c'étoit la
 „ faute du Prince, qui
 „ aimoit mieux se plain-
 „ dre, que d'en cher-
 „ cher ? Il n'y a pas
 „ d'apparence qu'Agrip-
 „ pa & Mécène eussent
 „ coutume de lui dire la
 „ vérité : & s'ils avoient
 „ vécu, ils auroient dans
 „ cette occasion gardé le
 „ silence comme les au-
 „ tres. Mais le caractère
 „ des princes est d'aimer
 „ à dire du bien de



*fuisse similes qui assumerentur, an ipsius
vitiū fuisse, qui maluit queri quā qua-
ere? Non est quod existimemus Agrip-
pam & Meccenatem solitos illi vera di-
cere: qui, si vixissent, inter dissimulan-
tes fuissent. Regalis ingenii mos est, ut
insensitum contumeliam amissa laudare,
his virtutem dare vera dicendi, à qui-
bus jam audiendi periculum non est.*

Outre que rien n'est plus petit que
le jeu de mots, *maluit queri quā qua-
ere*; la seconde réflexion ruine abso-
lument la première. Celle-ci suppose
qu'il est fort difficile de remplacer de
bons amis, & l'autre dit tout le con-
traire. D'ailleurs pourquoi Sénèque
fit-il cette injure à Auguste, ou plû-
tôt à ses deux amis, d'avancer qu'ils
n'avoient pas coutume de dire la vé-
rité à ce prince, & qu'ils n'auroient
rien osé le faire dans l'occasion dont il
s'agit? Mécène étoit de tout tems en
possession de lui parler librement; &
on sait que dans un jugement où Au-
guste paroissoit pencher vers la cruauté,
Mécène ne pouvant approcher de lui
à cause de la presse, lui jeta un billet

qui pouvoit faire hon-
neur aux vivans;
il se loua dans les
autres une liberté

courageuse de dire la
vérité, dont ils n'ont
plus rien à craindre.



Surge tan- dem carnifex. où il avoit écrit : *Levez-vous , & ne faites point le bourreau.* Pour Agrippa , lorsqu'Auguste , maître de l'Empire , délibéra sur le parti qu'il devoit prendre , il osa bien lui conseiller de rétablir la République dans son ancienne liberté.

Satyr. 10. lib. 1.

On voit par là que Sénèque manquoit d'une qualité essentielle à l'orateur , qui est de savoir se tenir dans les bornes du vrai & du beau , & de retrancher impitoyablement tout ce qui est au delà du parfait , selon cette belle règle d'Horace : *recideret omne quod ultra Perfectum traheretur.*^a Il étoit trop amateur de son propre génie : il ne pouvoit se résoudre à perdre ni à sacrifier aucunes de ses productions : & souvent par de petites & minces pensées il affoiblissoit la force & avilissoit la noblesse des choses dont il parloit.

3. *Autre pensée de Sénèque sur la rareté des vrais amis.*

Senec. de Benef. lib. 6. c. 34.

On trouve dans le même endroit

^a Si aliqua contempserit... Si non omnia sua amasset, si rerum pondera minutissimis sententis non fregisset,

consensu potius eruditorum, quam puerorum amore comprobaretur. *Quintil. lib. 10. cap. 10.*



une autre pensée au sujet des amis qui est fort belle. Sénèque parle de cette foule de personnes qui font leur cour aux grands Seigneurs. * *Ad quemcumque istorum veneris, dit-il, quorum saturatio urbem concutit, scito, etiamsi invadaveris obsessos ingenti frequentiaicos, & commeantium in utramque partem catervis vineta compressa, tamen venire te in locum hominibus plenum, amicis vacuum. In pectore amicus, non in vicio quaeritur. Illo recipiendus est, illic vivendus, & in sensus recondendus.* On ne peut nier qu'il n'y ait une grande hauteur & une grande vivacité dans cette pensée & dans ce tour, *venire te in locum hominibus plenum, amicis vacuum.* près tout ce qui a été dit du fracas que cause dans la ville ce concours innombrable de citoyens qui s'empresse d'aller chez les grands, & qui remissent leur maison, cette opposition

• Si vous allez
à quelqu'un de ces
grands Seigneurs, chez
toute la Ville abor-
pour leur faire la
s, sachez que bien
vous trouverez les
allégés & les che-
bouchés par une
innombrable de
sieurs qui vont &
retourne, ce-

pendant vous venez
dans un lieu rempli
d'hommes, & vuide
d'amis. C'est dans le
cœur qu'il faut cher-
cher l'ami, & non
dans l'antichambre.
C'est là où il faut le re-
cevoir & le retenir, &
l'y mettre comme en
dépôt & en sûreté.



est fort belle, *in locum hominibus plenum, amicis vacuum*: foule de courtisans, solitude d'amis. Mais que signifie ce qui suit: *in pectore amicus, non in atrio quaritur?* » Il faut chercher l'ami dans le cœur, & non dans l'antichambre. J'y voi une antithese, mais je n'y découvre rien de plus, & j'avoue que je n'ai pu en comprendre le sens.

Le P. Bouhours n'a pas manqué de nous apprendre quel jugement il faisoit porter de cet auteur. » De tous les écrivains ingénieux, dit-il, celui qui fait le moins réduire ses pensées à la mesure que demande le bon sens, c'est Sénèque. Il veut toujours plaire, & il a si peur qu'une pensée belle d'elle-même ne frappe pas, qu'il la propose dans tous les jours où elle peut être vûe, & qu'il la pare de toutes les couleurs qui peuvent la rendre agréable: de sorte qu'on peut dire de lui ce que son pere disoit d'un orateur de leur temps: *En répétant la même pensée, & la tournant de plusieurs façons, il la gâte*

^a Habet hoc Montanus viciū, sententias suas repetendo corrumpit: dum non est con-

tentus unam rem semel benedicere, efficit ne bene dixerit. *Controversia* 5. lib. 2.



« étant pas content d'avoir bien dit une chose une fois , il fait en sorte qu'il ne se pas bien dite. » Il cite un mot du Cardinal Palavicin , qui sent bien le style Italien , mais qui a du sens. « Sénèque , dit ce Cardinal , parfume ses pensées avec un ambre & une civette qui à la longue donnent dans la tête : ce les plaisent au commencement , & lassent fort dans la suite. »

Un autre auteur fort célèbre porte le même jugement de Sénèque , & donne en peu de mots d'excellentes règles sur les pensées.

*M. Niobe
dans l'éducat.
d'un Prince ,
2. part. no
39 & 40.*

Il y a , dit-il , deux sortes de beautés dans l'éloquence , auxquelles il faut tâcher de rendre les esprits sensibles. L'une consiste dans des pensées belles & solides , mais extraordinaires & surprenantes. Lucain , Sénèque , & Tacite sont remplis de ces sortes de beautés. L'autre , au contraire , ne consiste nullement dans les pensées rares ; mais dans un certain air naturel , dans une simplicité facile , élégante , & délicate , qui ne bande point l'esprit , qui ne lui présente que des images communes , mais vives & agréables , & qui fait si bien le sui-



» vre dans les mouvemens , qu'elle ne
 » manque jamais de lui proposer sur
 » chaque sujet les objets dont il peut
 » être touché , & d'exprimer toutes
 » les passions & les mouvemens que
 » les choses qu'elle représente y doi-
 » vent produire. Cette beauté est celle
 » de Térence & de Virgile. Et l'on
 » voit par là qu'elle est encore plus
 » difficile que l'autre , puisqu'il n'y a
 » point d'auteurs dont on ait moins
 » approché que de ces deux-là.

» Si l'on ne fait mêler cette beauté
 » naturelle & simple avec celle des
 » grandes pensées , on est en danger
 » d'écrire & de parler d'autant plus
 » mal , que l'on s'étudiera davantage
 » à bien écrire & à bien parler : & plus
 » on aura d'esprit , plus on tombera
 » dans un genre vicieux. Car c'est ce
 » qui fait qu'on se jette dans le stilo
 » des pointes , qui est un très mauvais
 » caractere. Quand même les pensées
 » seroient solides & belles en elles-
 » mêmes , néanmoins elles lassent &
 » accablent l'esprit , si elles sont en
 » trop grand nombre , & si on les em-
 » ploie en des sujets qui ne les deman-
 » dent point. Sénèque , qui est admi-
 » rable étant considéré par parties ,



asse l'esprit quand on le lit tout de suite ; & je croi que si Quintilien a dit de lui avec raison, qu'il est rempli de défauts agréables, *abundat dulcibus vitiis*, on en pourroit dire avec autant de raison, qu'il est rempli de beautés desagréables par leur multitude, & par ce dessein qu'il paroît avoir eü de ne rien dire simplement, & de tourner tout en forme de point. Il n'y a point de défaut qu'il faille plus faire sentir aux enfans lorsqu'ils sont un peu avancés que celui-ci, parcequ'il n'y en a point qui ne plus perdre le fruit des études & ce qui regarde le langage & l'éloquence.

Cela n'empêche pas que la lecture de Sénèque ne puisse être fort utile aux jeunes gens, quand ils commenceront avoir le goût & le jugement formés & celle de Cicéron. Sénèque est un esprit original, propre à donner de l'esprit aux autres, & à leur faciliter l'invention. On peut tirer du traité de Clémence, & de celui de la briéveté de la vie, beaucoup d'endroits, qui

Verum sic quoque
libellus, & leve-
re gerere satis fi-
liis legendus, vel

ideo, quod exercere po-
test utrinque iudicium.
Quintil. lib. 10. cap. 2.



accoutumeront les jeunes gens à trouver d'eux-mêmes des pensées. Cette lecture leur servira aussi à faire le discernement du bon & du mauvais. Mais le maître doit les conduire dans cette étude, & ne les pas abandonner à eux-mêmes, de peur qu'ils ne prennent pour vertus les vices mêmes de Sénèque, d'autant plus dangereux pour eux, qu'ils ont plus de conformité au caractère de leur âge; & que d'ailleurs, comme nous l'avons déjà remarqué, ils sont mêlés de charmes capables de séduire les plus clairvoians.

ARTICLE TROISIÈME.

DU CHOIX DES MOTS.

ON A vû dans tous les exemples que j'ai cités jusqu'ici, combien le choix des mots sert à mettre les pensées & les preuves dans leur jour, & à en faire sentir la beauté & la force. Ce sont en effet les expressions qui donnent aux choses une nouvelle grace, & qui leur prêtent ce vif coloris si propre à faire de riches peintures & des tableaux parlans; de sorte que par le changement, & quelquefois par le dérangement seul des expressions, pres-



ne toute la beauté du discours disparaît & s'évanouit.

Il semble que le principal usage que l'homme devrait faire de sa raison, étoit de n'être attentif qu'aux choses mêmes qu'on lui dit, sans se mettre en peine de la manière dont elles lui sont présentées. Cependant nous éprouvons tous les jours le contraire : & c'est peut-être une des suites de la corruption & de la dégradation de notre nature, qui fait que plongés dans les sens nous ne sommes presque touchés que de ce qui les frappe & les remue, & que souvent nous ne jugeons des pensées, aussi bien que des hommes, que par le vêtement & la parure.

Ce n'est pas que je regarde comme un défaut en soi-même de préférer ce qui est orné & embelli à ce qui ne l'est pas. Nous portons en nous un attrait, non seulement pour le bon & le vrai, mais aussi pour le beau. Et cet attrait, ce sentiment, nous vient de l'auteur même de la nature, qui n'y a presque rien offert à nos yeux qui ne soit gracieux & aimable. Le désordre consiste en ce que l'on est plus touché de l'ornement que de la vérité, ou même de ce qu'on est uniquement touché des



embellissemens , sans faire attention
aux choses mêmes. Mais il est dans
l'ordre, & c'est le premier dessein du
Créateur, que la beauté & l'agrément
extérieur servent à faire valoir & à
faire aimer ce qui d'ailleurs est bon &
vrai.

C'est donc une nécessité absolue
l'orateur de donner un soin particu-
lier à l'élocution, ^a qui le met en état
de produire ses pensées au dehors
sans quoi tous les autres talens, quel-
que grands qu'ils fussent, devien-
droient inutiles. Il faut que cette par-
tie soit bien essentielle à l'éloquence
puisqu'elle lui a donné son nom. ^b Au-
si voions-nous que c'est elle qui dé-
cide principalement du mérite des ora-
teurs, qui fait la différence des stiles,
d'où dépend pour l'ordinaire le succès
d'un discours, & qui est à proprement
parler ce que nous enseigne l'art : ce
le reste dépend plus du génie & de
nature.

^a Eloqui, hoc est om-
nia quæ mente conce-
peris promere, atque ad
audientes perferre : si-
ne quo supervacua sunt
priora, & simili gladio
condito, atque intra va-
ginam suam hærenti.
Quint. In Proæm. lib. 8.

^b Hoc maxime doc-
tur : hoc nullus nisi
assequi potest : hoc
xine orator oratore præ-
stantior : hoc genera-
sa dicendi alia aliis po-
tiora ; ut appareat in
& vitium & virtutem
se dicendi. *Ibid.*



Il a été parlé ailleurs de la propriété & de la clarté des mots : il s'agit maintenant de leur élégance & de leur force. C'est une chose merveilleusement précieuse des mots qui sont entre les mains de tout le monde, & qui par eux-mêmes n'ont aucune beauté particulière, maniés avec art, & appliqués à certains usages, acquièrent tout d'un coup un éclat qui les rend tout autres. *Ædificare*, quand il signifie bâtir une maison, est un mot fort simple. Quand le poëte l'emploie pour examiner ces parures à différens étages que les dames ornoient leurs têtes :

Tot jam compagibus altum *Juvenal.*

Ædificant caput :

comme un diamant qui brille de vive lumière. M. Despreaux a voulu profiter de la pensée & de l'expression de Juvenal :

D'une main savante, avec tant d'artifice ;
De ses cheveux l'élégant édifice.

On peut dire que les mots ne valent que ce qu'on les fait valoir, & que c'est l'art de l'ouvrier qui y donne le prix. Comme ils sont destinés pour exprimer les pensées, c'est d'elles qu'ils



doivent naître : ^a car les bonnes expressions sont ordinairement attachées aux choses mêmes, & les suivent comme l'ombre suit le corps. C'est une erreur de croire qu'il faille toujours les chercher hors de son sujet, comme si elles se déroboient à nous & qu'il fallût leur faire une espece de violence pour les employer. Les plus naturelles sont les meilleures. ^b Je suppose comme je l'ai déjà dit ailleurs, qu'on a étudié à fond la langue dans laquelle on écrit, que par une lecture exacte

^a Res & sententia verba sua parient, quae semper satis ornata mihi quidem videri solent, si eiusmodi sunt ut ea res ipsa peperisse videatur. 2. de Orat. n. 146.

Rerum copia, verborum copiam gignit. Cic. 3. de Orat. n. 125.

Cum de rebus grandioribus dicas, ipsae res verba rapiunt. Lib. 3. de fin. n. 19.

Verba erunt in officio... sic ut semper sensibus inhaerere videantur, atque ut umbra corpus sequi. Quintil. in Praem. lib. 8.

Merumque optima rebus cohaerent, & cernuntur suo lumine. At nos quaerimus illa, tanquam lateant semper,

seque subducant... Optima sunt minima, celsa, & simplicia, atque ab ipsa veritate profectis similia. Ibid.

^b Qui rationem querendi primum cogitavit, tum lectione multa & idonea copiosam sibi verborum suppellectilem comparavit... cum cum nominibus suis current. Sed opus est studio precedente, & acquisita facultate & reposita. Ibid.

Onerandum compositumque peccus multarum rerum & plurimarum suavitate, composita varietate. L. 3. de Orat. n. 121.

Celeritatem dabit consuetudo. Paulatim res cilius se ostendent, &

serieu



erieuse des bons auteurs on s'est fait
 un amas de riches expressions, mais
 et tout qu'on s'est rempli l'esprit de
 toutes les connoissances nécessaires à
 l'écrivain : pour lors la diction ne coûte
 presque rien. Quand on compose, il
 est des mots comme des domesti-
 ques dans une maison bien réglée : ils
 attendent pas qu'on les appelle, ils
 se présentent d'eux-mêmes, & sont
 toujours prêts au besoin. Il ne s'agit
 que d'en faire le choix, & de savoir
 employer chacun dans leur place.
 Ce choix coûte d'abord plus de tems
 & de peine, parcequ'alors il faut exa-
 miner, peser, comparer : mais dans
 la suite il devient si facile & si natu-
 rel, que les mots s'offrent d'eux-
 mêmes, & naissent sous la plume,
 presque sans qu'on y pense. ^b Un soin
 superflueux & exact est bon pour les
 commencemens : mais il doit dimi-
 nuer & disparaître à mesure qu'on

pondant, com-
 sequitur : cuncta
 ut in familia
 natura in officio
 sic ut non re-
 spondere, sed
 presentibus inha-
 erentibus. Quintil.
 l. 3. & lib. 8. in

^a Verba omnia, que
 sunt cujusque generis
 maxime illustra, sub
 acumen stili subeant &
 succedant necesse est.
 Lib. 1. de Orat. n. 191.

^b Ista querendi, ju-
 dicandi, comparandi
 anxietas, dum discitur
 adhibenda est, non cum

K

Tom II.



avance. Cependant il y a des orateurs qui toujours mécontents d'eux-mêmes, & ingénieux à se tourmenter, rejettent toutes les expressions qui se présentent d'abord à eux quelque bonnes qu'elles soient, pour en chercher de plus belles, de plus éclatantes, de plus extraordinaires; & qui perdent le tems à se donner ainsi à eux-mêmes la torture en disputant avec chaque mot & presque avec chaque syllabe.
 a Travail infructueux, délicatesse mal entendue, qui n'aboutit qu'à éteindre le feu de l'imagination, & à rendre l'orateur malheureux! L'art de bien parler ne seroit pas fort estimable, s'il coûtoit toujours tant de peine, &

dicimus... Quibusdam tamen nullus finis calumniandi est, & cum singulis pene syllabis commorandi: qui, etiam cum optima sint reperta, quærent aliquid quod sit magis antiquum, remotum, inopinatum... increduli quidam, & de ingenio suo pessimè metiti, qui diligentiam putant facere tibi scribendi difficultatem. *Quint. in Proæm. lib. 8.*

a Abominanda hæc infelicitas erat, quæ & eversum dicendi refre-

nat, & calorem cogitationis extinguit mori diffidentia. *Ibid.*

Neque enim vis ma dicendi est ad ratione digna, si in usque ad ultimum citudo persequitur oratorem maceratur, ægrè verba tem, & perpendit coagmentandis que tabescentem. Nihil le, & sublimis, cuples, circumfluit undique eloquentis piis imperat. *Quint. lib. 12. c. 10.*



doit être condamné toute sa vie à une pénible occupation de chercher, de peser, d'ajuster des mots. L'orateur, qui est digne de ce nom, possédera tous les trésors de l'éloquence ; & les mettra en maître qui dispose de son bien comme il lui plaît.

On trouvera dans l'article, où j'ai parlé de l'élégance & de la délicatesse du latin, plusieurs exemples qui regardent le choix des mots. Je me contenterai d'en ajouter encore ici un petit nombre.

Appius, pour exhorter les Romains à continuer le siège de Veies pendant l'hiver, se sert d'une comparaison tirée de la chasse, & il dit que le plaisir qu'on y trouve fait oublier les plus rudes fatigues, & entraîne les hommes malgré la rigueur des saisons & les lieux les plus âpres & les plus arçpés. *Obsecro vos, venandi studium voluptas homines per nives ac pruina montes sylvasque rapit : belli negotiis eam patientiam non adhibent, quam vel insus ac voluptas elicitur.* Quelle force n'a point cette expression, *rapit* ? Pour la bien sentir, il faut que la comparer avec une autre expression que Sénèque emploie

Liv. lib. 5.
n. 5.



dans une pensée à peu près semblable. Il s'agit des marchands à qui l'ardeur insatiable du gain fait entreprendre de longs & dangereux voyages par terre

De brevitate
vita, cap. 2.

& par mer. *Alium mercandi preceptis cupiditas circa omnes terras, omnia maria, spe lucri ducit.* Ce mot, *ducit*, a trop de lenteur pour une passion aussi violente que l'avarice : *preceptis cupiditas*,

Salluste décrit l'acharnement des soldats contre les vaincus, & en apporte la raison. *Igitur hi milites, postquam victoriam adepti sunt, nihil reliqui victis fecere. Quippe secunda res sapientium animos fatigant : ne illi, corruptis moribus, victoria temperarent.* Je ne m'arrête qu'à cette expression, *fatigant*. Est-il possible de marquer d'une manière plus courte & plus vive les rudes épreuves que les plus gens de bien ont à essuier dans la prospérité. Elle les attaque, elle les poursuit sans relâche, elle leur livre une guerre continuelle, elle ne leur donne ni trêve ni repos qu'elle ne leur ait enlevé leur vertu, & si elle ne peut venir à bout de les vaincre par la force, elle semble espérer qu'au moins ils rendront les armes de fatigue & de lassitude. *Secunda res sapientium animos fatigant.*



Cette expression m'en rappelle une autre de Tacite, qui n'est pas moins énergique. *An cum Tiberius, post tantam rerum experientiam, vi dominationis convulsus & mutatus sit, C. Caesarem, &c.* M. d'Ablancourt traduit ainsi ce passage. « Si Tibere, après une longue expérience, s'étoit laissé corrompre & sa fortune, que deviendrait Caligula, &c. » Cette traduction énerve toute la force de la pensée, qui consiste dans ces deux mots, *convulsus*, & *dominationis*. *Convellere*, signifie arracher, déraciner, enlever avec force, faire sortir de sa place par violence. Il y a dans l'autorité souveraine faite, un orgueil, une hauteur, qui entraînent les meilleurs princes avec une violence qu'ils ne peuvent résister, en sorte qu'attachés à eux-mêmes, & à leurs bonnes inclinations, ils sont bientôt changés en d'autres hommes. *Vi dominationis convulsus & mutatus.*

Le même Tacite dans ses histoires parle de la prospérité dans le même sens que Salluste, mais sous une autre forme. *Fortunam adhuc tantum adversam habet. Secunda res acrioribus stimulis animos explorant: quia miseria tolerantur, se-*

*Annal. lib.
6. cap. 48.*

*Histor. lib.
6. cap. 15.*



licitate corrumpimur. *Fidem, libertatem, amicitiam, præcipua humani animi bona, tu quidem eâdem constantiâ retinebis ; sed alii per obsequium imminuent. Irrumpet adulario, blanditiæ pessimum veri affectus venenum, sua cuique utilitas.* Cet endroit est tiré du discours que Galba fit à Pison en l'adoptant & l'associant à l'empire. Voici comme M. d'Ablancourt le traduit : » La fortune jusqu'ici t'a été » contraire, maintenant elle se chan- » ge. Prends garde de pouvoir aussi bien » supporter ses faveurs que ses inju- » res. Car la prospérité a des éguillons » bien plus puissans que l'adversité ; » parceque nous cédon's aux uns, & » que nous résistons aux autres. Quand » tu conserverois ta vertu, ceux qui » approcheront de toi perdront la leur. » La flaterie prendra la place de la vé- » rité, l'intérêt celle de l'affection, » dont il est le poison & le venin. » Il y auroit bien des choses à dire sur cette traduction : mais ce n'est pas de quoi il s'agit ici. Je remarque seulement qu'elle n'a point conservé la beauté de cette expression, *irrumperet adulario*. Elle signifie que quelque mesure, quelque précaution que prenne Pison pour fermer tout accès à la flate-



elle, elle saura bien malgré toutes les barrières qu'on lui opposera s'ouvrir une entrée, & comme forcer les passages, pour arriver jusqu'à lui. Le François ne présente point cette idée : la flatterie prendra la place de la vérité.

Plin le naturaliste attribue la ruine & la décadence des mœurs aux dépenses énormes que fit Scavrus pendant qu'il étoit Edile. Il exprime merveilleusement cette pensée par un seul mot qui est tout-à-fait énergique.

Plus nescio an adlitas maximè prostra- Lib. 36. c. 15.

vit mores. Son édilité acheva d'abatre & de renverser les mœurs. Il ne faut qu'ouvrir nos bons auteurs François, pour y trouver une suite de belles expressions, tantôt vives & énergiques, tantôt brillantes & fines d'agrémens.

Cet homme (Macabée) que Dieu M. Fluchly.
eût mis autour d'Israël, comme un mur de fer où se brisèrent tant de fois toutes les forces de l'Asie, après avoir détruit de nombreuses armées.. venoit sous sa main, comme le moindre des Israélites, lever avec ses mains triomphantes les portes du sanctuaire.

On l'a vu (M. de Turenne) dans la célèbre bataille des Dunes, arracher les



armes des mains des soldats étrangers, qu'une ferocité naturelle acharnoit sur les vaincus.

Il attachâ par des nœuds de respect & d'amitié, ceux qu'on ne retient ordinairement que par la crainte des supplices. Par quelle invisible chaîne entraînoit-il ainsi les volontés ?

Combien de fois essaia-t-il d'une main impuissante d'arracher le bandeau fatal qui fermoit ses yeux à la vérité ?

On a pu remarquer dans plusieurs des exemples que je viens de citer, que les épithètes contribuent beaucoup à l'élégance & à la force du discours. Elles produisent sur tout cet effet, selon la remarque de Quintilien, lorsqu'elles sont figurées & métaphoriques. *Discamus spes effrenatam*

*Senec. de
tranq. anim.*

& animum in futura eminentem velut in

*Idem Epist.
95.*

*vinculis habere... Vide quantum rerum
per unam gulam transitarum permisceat
luxuria, terrarum marisque vastant.*

Le même Sénèque dans un admirable éloge qu'il fait de la femme d'un gouverneur de province, parle ainsi : *Li-*

*De consol.
ad Helv. cap.
17.*

quax & ingeniosa in contumelias praesectorum provincia, in qua etiam qui vitaverunt culpam, non effugerunt infamiam, eam velut unicum sanctitatis exemplum



fuspexit. Cicéron dit quelque chose de pareil de son frere. *Quæ cum honesta sine in his privatis nostris quotidianisque rationibus, in tanto imperio, tam depravatis moribus, tam corruptrice provincia, divina videantur necesse est.*

*Epist. 1. ad
Quint. frat.
lib. 1.*

• Sans les épithetes le discours languit, & paroît presque sans ame & sans vie. Il ne faut pourtant pas trop les multiplier. Car pour me servir de la comparaison de Quintilien, il en est des épithetes dans le discours, comme des valets dans l'armée, qui la surchargeront extrêmement, & ne seroient qu'à l'embarasser, si chaque soldat avoit le sien, parcequ'alors on oublieroit le nombre sans doubler les forces.

ARTICLE QUATRIÈME

DE L'ARRANGEMENT DES MOTS.

ON NE PEUT disconvenir que l'arrangement des mots ne contribue beaucoup à la beauté, & quelque-

Talis est ratio hujus
inventus, ut sine ap-
pente ruda sit, & in-
super oratio. Ne con-
ferantur multis. Nam
longa & impedita,
non sunt iudices sua-

lem agmini eundem li-
xas habent, quot mili-
tes quoque: in quo &
numerus est duplex, nec
duplum virium. *Quintilianus*
lib. 6. cap. 8.

K v.



226 DE L'ARRANGEMENT
 fois même à la force du discours. ^a Il y
 a dans l'homme un goût naturel qui le
 rend sensible au nombre & à la caden-
 ce : & pour introduire dans les langues
 cette espèce d'harmonie & de con-
 cert, il n'a falu que consulter la natu-
 re, qu'étudier le génie de ces langues,
 que sonder & interroger, pour ainsi
 dire, les oreilles, que ^b Cicéron ap-
 pelle avec raison un juge fier & dé-
 daigneux. En effet quelque belle que
 soit une pensée en elle-même, si les
 mots qui l'expriment sont mal arran-
 gés, la délicatesse de l'oreille en est
 choquée. ^c Une composition dure
 & rude la blesse, au lieu qu'elle est
 agréablement flatée de celle qui est

^a Natura ducimur ad
 modos. *Quintil. lib. 4.*
cap. 9.

Aures, vel animus au-
 rium nuntio naturalem
 quandam in se continet
 vocum omnium mensio-
 nem. . . Animadversum
 est, eadem natura ad-
 monente, esse quosdam
 certos cursus conclusio-
 nesque verborum. *Orat.*
n. 177, 178.

^b Graves sententia
 inconditis verbis elata
 offendunt aures, qua-
 rum est iudicium super-
 bissimum. *Orat. n. 150.*
 Aurium sensus fastidio-

ssimus. *L. 4. ad Heren-*
n. 32.

^c Itaque & longiora &
 breviora iudicat, & per-
 fecta ac moderata sem-
 per expectat. Multa sen-
 tit quaedam, & quae
 decurtata, quibus tam-
 quam debito fraudetur
 productiora alia, & quae
 si immoderatus excu-
 rentia, quae magis etiam
 aspernantur aures. *Orat.*
n. 177. 178.

Optimè de illa (com-
 positione) iudicant au-
 res, quae & plena sen-
 tiunt, & parum exple-
 ta desiderant, & siago,



douce & coulante. Si le nombre est mal soutenu, & que la chute en soit trop prompte, elle sent qu'il y manque quelque chose, & n'est point satisfaite. Si au contraire il a quelque chose de traînant & de superflu, elle le rejette & ne peut le souffrir. En un mot il n'y a qu'un discours plein & ombreux qui puisse la contenter.

Une preuve que ce goût est naturel, c'est qu'il est commun au savant & à l'ignorant : avec cette différence néanmoins, que le premier en conteste les raisons, & que l'autre n'en juge que par le sentiment. Aussi Cicéron ne comprend-il pas qu'on puisse se tromper de l'homme, & ne pas sentir le nombre & l'harmonie du discours : & il en juge pas tant par ce qu'il éprouve lui-même, que par ce qui arti-

offenduntur, & les
s mulcentur, &
soris excitantur, &
illaprobandi, clauda
chendant, redan-
ja & sumia fasti-
& *Quintil. lib. 9. cap.*

Utrum est & sim-
larium iudicium.
omilue ac com-
lata dultis ac sapien-
tā natura datur.
De For. n. 12.

b Docti rationem com-
ponendi intelligunt, in-
docti voluptatem. *Quin-
til. lib. 9. cap. 4.*

c Quod qui non sentiunt,
quas aures habeant, aut
quid in his hominis si-
militudine sit, nescio. Me
quidem, &c. Quid dico
meas? Conciones saepe
exclamare vidi, cum ap-
te verba cecidissent. *Quin-
til. n. 168.*

K vj



voit souvent à tout un peuple, qui charmé par des chutes nombreuses de périodes, témoignoit son contentement & son goût par des acclamations publiques & générales.

Il est donc très important que les jeunes gens soient formés de bonne heure à discerner dans les auteurs cet arrangement. ^a Il faut leur faire admirer comment les mots sont dans la main de l'orateur comme une cire molle & flexible, qu'il manie & qu'il tourne comme il veut, & à laquelle il fait prendre toutes les formes qu'il lui plaît : comment par la différente structure qu'il leur donne, le discours tantôt marche avec une gravité majestueuse, ou coule avec une promptitude & légère rapidité ; tantôt charme & enleve l'auditeur par une douce har-

a Nihil est tam tenerum, neque tam flexibile, neque quod tam facile sequatur quocumque ducas, quam oratio. . . Ea nos (verba) cum jacentia sustulimus è medio, sicut mollissimam ceram ad nostrum arbitrium formamus & fingimus. Itaque tum graves sumus, tum subtiles, tum medium quiddam tenemus: sic institutam nostram senten-

tiam sequitur orationis genus. *Lib. 3. de Orat.* n. 176. 177.

Rebus accommodanda compositio, ut asperis asperos etiam numeros adhiberi oporteat, & cum dicente aequè audientem exhorrescere.

Quintil. lib. 9. c. 4.

Idque ad omnem rationem, & aurium voluptatem, & animorum motum mutatur & vertitur. *Ibid.*



sonie, ou le pénètre d'horreur & de mépris par une cadence dure & dure, selon la différence des sujets qu'il traite. On leur fera observer que cet arrangement a une vertu merveilleuse non seulement pour plaire, mais encore pour faire impression sur les esprits. ^a Car, comme le remarque Quintilien, il n'est gueres possible qu'une chose aille au cœur, quand elle commence par choquer l'oreille, si en est comme le vestibule & l'entrée. Au contraire l'homme écoute volontiers ce qui lui plaît, ^b & il est conduit par le plaisir à croire ce qu'on lui dit.

Comme la qualité & la mesure des mots ne dépendent point de l'orateur, & qu'il les trouve pour ainsi dire tout formés; ^c son habileté consiste à les mettre dans un tel ordre, & à les arranger ensemble de telle sorte, que leur concours & leur union, sans laisser

^a Nihil intare potest affectum, quod in se velut quodam velo statim ostendit.

^b Voluptate ad fidem ducit. Quintil.
^c Collocatio est spondee & siue sic, ut neve al-

per eorum concursus, neve hinc sit, sed quodammodo coagmentatus & levis... Hec est collocatio, quæ junctam orationem efficit, quæ coherentem, quæ leuem, quæ equaliter fluentem. §. de Orat. c. 171. 172.



aucun vuide, ni causer aucune rudesse, rendent le discours doux, coulant, agréable. Et il n'est point de mots, quelque durs qu'ils paroissent par eux-mêmes, qui placés à propos par une main habile ne puissent contribuer à l'harmonie du discours: ^a comme dans un bâtiment les pierres les plus brutes & les plus irrégulieres y trouvent leur place. Isocrate, à proprement parler, fut le premier chez les Grecs qui les rendit attentifs à cette grace du nombre & de la cadence: & nous verrons bientôt que Cicéron rendit le même service à la langue de son pays.

Les règles que Cicéron & Quintilien ont données sur cette matiere, en marquant la nature des différens pièces qu'on doit employer dans le discours, peuvent servir aux jeunes gens, pourvu qu'on en fasse un choix judicieux. Les observations de Sylvius, intitulées *progymnasmata*, qui sont à la fin de l'apparat de Cicéron, peuvent aussi leur être d'un grand usage. Mais le meilleur maître qu'ils puissent consulter & étudier sur cette matiere, est Cicéron lui-même. Ce fut lui qui le premier

^a Sicut in structura saxorum rudium etiam ipsa enormitas invenit

cui applicari, & in quo possit insillere. Quintil. lib. 9. c. 4.



aperçut que la langue latine man-
 voit d'une beauté que les anciens Ro-
 mains avoient absolument ignorée ou
 négligée, & qui pouvoit cependant en-
 lever beaucoup le prix & l'excellen-
 ce. Comme il étoit extrêmement ja-
 leux de l'honneur de sa patrie, il en-
 treprit, en donnant au discours latin
 son son, de la cadence, & de l'harmoni-
 e, d'égalier, s'il se pouvoit, la lan-
 gue de son pays à celle des Grecs, qui a
 sur ce côté un merveilleux avantage.
 Il est étonnant de voir comment en
 peu d'années il amena sur ce point la
 langue latine à une souveraine perfec-
 tion, qui n'est ordinairement le fruit
 que d'une longue expérience, & qui s'a-
 vance peu à peu par des accroissemens
 très lents. C'est donc lui que les
 autres gens doivent se proposer pour
 modèle en ceci comme dans tout le
 reste. Ils trouveront dans les histo-
 res de belles pensées, & de riches
 expressions : mais ils ne doivent pas
 chercher un arrangement de mots
 nombreux & périodique. Le style de
 Cicéron, qui doit être aisé, naturel,
 & simple, ne s'accommode point de ces

Distin-
 ction que cur-
 debet ac terti, mi-
 correptum inter-

Remarquez clausula. Quia
 lib. p. 2. 4.



cadences graves & mesurées que demande la majesté d'un discours oratoire.

Le moien le plus facile & le plus sûr de faire sentir aux jeunes gens la beauté de l'arrangement des mots, est de pratiquer ce que Cicéron lui-même a fait dans les livres de l'orateur en traitant cette matiere : c'est-à-dire de choisir dans les livres qu'on leur explique, quelques endroits des plus nombreux & des plus périodiques, & d'en déranger l'ordre & la structure. Les mêmes pensées & les mêmes expressions demeureront, mais non pas la même grace, ni la même force : & plus ces endroits brilleront par le sens & par la diction, plus ils deviendront choquans par ce dérangement, parceque la magnificence même des mots le rendra encore plus remarquable. Les oreilles des jeunes gens formées de cette sorte par une lecture assidue de Cicéron, & accoutumées à la cadence douce & harmonieuse de

a Quod cuique visum erit vehementer, dulciter, speciosè dictum, solvat & turbet; aberit omnis vis, jucunditas, decor... illud notasse satis habeo, quo pulchiora

& sensu & elocutione solveris, hoc orationis magis deformem fore, quia negligentia collectionis ipsa verborum in se deprehenditur. *Idem*



s périodes, deviendront fines, délicates, difficiles à contenter; & , comme il le dit de lui-même, ^a elles diffmeront parfaitement une période fine & nombreuse, & elles sentiront si si quelque chose y manque ou est trop.

^b Quoique le nombre doive être rendu dans tout le corps & le tissu de période, & que ce soit de cette façon & de ce concert de toutes les parties que résulte l'harmonie dont nous parlons : cependant on convient que c'est à la fin sur tout qu'il paroît se faire sentir. Les oreilles, entraînés dans le reste par la continuité des paroles comme par un torrent, ne sont en état de bien juger des sons, que lorsque le cours rapide du discours s'arrêtant pour un moment leur laisse une espèce d'entrepos. Aussi est-ce en ce lieu qu'on sent l'admiration de l'au-

Aures quidem (aures) intellectus completoque sermone ambitu gau- dia, & cuncta sentiunt, sed non redundancia.
n. 168.

Omni quidem corpore, ut ita dicitur, tractu numeris est (compositio.)
nam desideratur mensura, & apparet.

Aures continuam vocem secunt, dumque vehit prono decurrentis orationis flumine, tum magis judicant, cum ille imperui stetit, & loquendi tempus dedit. Hac est sedes orationis : hoc auditui expectat : hic laus omnis declamat. Quint. lib. 9. cap. 4.



234 DE L'ARRANGEMENT
diteur, suspendue jusques-là par un
plaisir enchanteur, éclate tout à coup
par des cris & des applaudissemens
publics.

^a Le commencement demande au-
si un soin particulier, parceque l'o-
reille y donnant une attention toute
nouvelle, en remarque aisément les
défauts.

C'est donc sur le commencement
& sur la fin de la période que doit
principalement rouler l'examen qu'on
en fera faire aux jeunes gens : & il
ne faut pas manquer de les rendre at-
tentifs à la merveilleuse variété que
Cicéron a répandue dans ses nombres,
pour éviter l'ennuyeuse uniformité de
mêmes cadences, qui lassent & rebu-
tent l'auditeur. J'en excepte pourtant
cette chute devenue si triviale, *esse u-*
deatur, dont on lui a justement repro-
ché l'affectation, & par laquelle il ter-
mine un grand nombre de ses phrases.
Elle se trouve plus de dix fois dans la
seule harangue *pro lege Manilia*.

Il y a un arrangement plus mar-
qué & plus étudié, qui peut convenir
aux discours d'appareil & de cérémo-

^a Proximam clausu- | initia : nam & ad ha-
lis diligentiam postulant. | intencus auditor est. &c.



tels que sont ceux du genre démonstratif, * où l'auditeur n'étant point sur les gardes contre les surprises de l'art, ne craint point qu'on tend des pièges à sa religion. Car alors, on loin d'être choqué de ces cadences surées & nombreuses, il fait gré à l'orateur de lui procurer par là un doux & innocent plaisir. Il n'en est pas ainsi quand il s'agit de matières graves & sérieuses, où l'on ne cherche qu'à instruire & qu'à toucher. La cadence sur lors doit avoir aussi quelque chose de grave & de sérieux, ^b & il faut que cette amorce du plaisir qu'on prête aux auditeurs soit comme enveloppée & cachée sous la solidité des pensées & sous la beauté des expressions, dont ils soient tellement occupés, qu'ils paroissent ne pas faire d'attention au nombre & à l'arrangement.

Cum ita est auditor, non creatur ne com-
 ple orationis infidus
 ides attentetur, gra-
 quoque habet ora-
 voluptati autum
 tati. Orat. n. 108.
 sic minime animad-
 tenti delectationis au-
 tum, & quadrande
 pnis indultia: que
 s eo magis, & &

verborum & sententia-
 rum ponderibus utemur.
 Nam qui audiunt, hæc
 duo animadvertunt, &
 jucunda sibi censent, ver-
 ba dico & sententias: ea-
 que dum animis attentis
 admirantes excipiunt,
 fugit eos & prætervolat
 numerus, qui tamen si
 obesset, illis ipsa delecta-
 rent. Ibid. n. 107.



E X E M P L E S.

Il ne faut qu'ouvrir les ouvrages de Cicéron pour se convaincre par ses propres yeux, ou plutôt par ses oreilles, de tout ce qui a été dit jusqu'ici.

Pro Mur.
S. 4.

Quòd si è portu solventibus, ii, qui jam in portum ex alto invehuntur, precipere summo studio solent & tempestatum rationem, & praeconum, & locorum, quòd natura affert ut eis faveamus, quae eadem pericula, quibus nos persuncti sumus, ingrediuntur: quo tandem me animo esse oportet, prope jam ex magna in statione terram videntem, in eum, & video maximas reipublicae tempestates esse subeundas! Rien n'est plus nombreuse que cette période. Le dérangement de quelques mots la défigureroit étrangement.

ibid. n. 22. Omnes urbanae res, omnia haec nostra praecleara studia & haec forensis laus & industria, latent in tutela ac presidio bellicae virtutis. Simulatque increpuit suspitio tumultus, artes illico nostrae conticecunt. Cette cadence finale, qui est unidichorée, est extrêmement nombreuse: & c'est par cette raison même que Cicéron croit qu'on ne doit pas l'employer trop souvent dans le discours.



receque l'affectation, même dans les meilleures choses, devient vicieuse.

Animadverſi, Judices, omnem accuſationis orationem in duas diviſam eſſe par- Pro Cluent.
n. 1.

L'ordre naturel demandoit qu'on la diviſe en deux parties, *in duas partes diviſam eſſe*. Quelle licence ! *Rectum erat, ſed durum & impium*, dit Quintilien, en faiſant remarquer cet arrangement.

Quam ſpem cogitationum & conſiliorum meorum, cum graves communium Lib. 1. de
Orat. n. 2.

periculorum, tum variis noſtri caſus ſeſelant. Nam qui locus quietis & tranquillitatis pleniffimus fore videbatur, in maxima moleſtiarum & turbulentiſſiſſis tempeſtates exiſterunt. La musique telle une harmonie plus douce & plus nombreuſe que l'eſt celle de ces modes ?

ſic Centuripina navis erat incredibili celeritate velis.. Evolarat jam è conſpectu ſagrens quadriremis, cum etiam cetera naves in ſuo loco moliebantur. Verr. 7. c.
87.

Tout contribue ici à la rapidité : le choix des mots, auſſi bien que leur arrangement ; & le choix des lettres ſimples, preſque toutes liquides & ſonantes : *incredibili celeritate velis.* La cadence du commencement, *Evolarat jam, &c.* eſt auſſi prompte &c.



légère que le vaisseau même : au lieu que celle de la fin , composée d'un seul mot fort long & pesant, représente merveilleusement les efforts d'une flotte mal équipée : *moliebantur*.

Epist. 99. Respice celeritatem rapidissimi temporis : cogita brevitatem hujus spatii , per quod citatissimi currimus. Il est visible que Sénèque a voulu ici marquer la rapidité du tems par celle des mots & des lettres.

Pro Mur. n. 21. Servius agit rem militarem : infelatur totam hanc legationem : assiduitatis, & operarum harum quotidianarum putat esse consulatum. On ne peut pas douter que Cicéron n'ait affecté de mettre ici trois genitifs pluriels assez longs & de même terminaison , qui par tout ailleurs feroient un très mauvais effet, pour rendre plus méprisable & plus dégoûtante la profession que son adversaire prenoit à tâche de relever. Il paroît avoir copié cet endroit d'après Térence. *O faciem pericram ! Deleo omnes dehinc ex animo mulieres. Tædet quotidianarum harum formarum.*

Le même orateur, voulant prouver que Milon n'étoit point parti de Rome dans le dessein d'attaquer Cl



3, décrit ainsi son équipage. *Cum insidiator, qui iter illud ad eadem undam apparasset, cum uxore vehe- in rictu, penulatus, vulgi magno edimento, ac muliebri & delicato illarum puerorumque comitatu.* Qui, si peu qu'il ait d'oreille, ne sent à la simple lecture de cet endroit, que l'orateur a affecté d'employer ici de longs mots, composés de plusieurs syllabes, & qu'il les a exprès entassés uns sur les autres, pour mieux rendre cet attirail de femmes & de petits, plus propre à embarrasser qu'à servir dans un combat ?

D'une seconde sorte d'arrangement.

L'ARRANGEMENT dont j'ai parlé qu'ici n'a pour but, à parler proprement, que le plaisir de l'oreille, se termine à rendre le discours plus nombreux. Il y en a un d'un autre genre, par lequel l'orateur cherche moins à donner à ses pensées de la grace, que de la force. Cet arrangement consiste à disposer de telle sorte certaines expressions, que le discours aille toujours en croissant, que les dernières soient toujours plus fortes, & ajoutent quelque



chose à celles qui ont précédé. Quelquefois aussi l'on rejette à la fin certains mots qui ont une énergie particulière, & qui font la principale force d'une pensée ou d'une description, afin que séparés, pour ainsi dire, des autres, & mis dans une plus grande évidence, ils produisent sur l'esprit tout leur effet. Cette sorte d'arrangement n'est pas moins remarquable que la première, & elle mérite toute l'attention des maîtres. J'en apporterai deux ou trois exemples tirés aussi de Cicéron, & j'y joindrai les réflexions de Quintilien, qui seules seroient capables de former le goût, & d'apprendre comment il faut entendre & expliquer les auteurs.

Philip 2. n.

1. *Tu istis faucibus, istis lateribus, ista gladiatoria totius corporis firmitate, tantum vini in Hippia nuptiis exhauseras, ut tibi necesse esset in populi Romani conspectu vomere postridie.* Quintilien pèse tous les mots de cette description. *Quid fauces & latera, dit-il, ad ebrietatem? Minime sunt otiosi. Nam respicientes ad hac possumus aestimare quantum ille vini in Hippia nuptiis exhausserit, quod ferre & coquere non posse.*



est illa gladiatoria corporis firmitate. On sent assez l'effet que produit l'arrangement de ces mots, *faucibus, armibus, gladiatoria totius corporis firmitate*, qui vont toujours en croissant. On remarqueroit peut-être moins la raison qui a porté Cicéron à rejeter à la fin ce mot, *postridie*, si Quintilien nous y rendoit attentifs. Sa-

est *vehemens aliquis sensus in verbo: Quintil. lib. 9. cap. 4.*

Et si in media parte sententia latet, sibi intentione. & obscurari circumstantibus solet, in clausula positum assidetur auditori & infigitur, quale est illud Ciceronis: **UT TIBI NECESSE EST IN CONSPECTU POPULI ROMANO MERE POSTRIDIE.** *Transfer hoc verbum, minus valebit. Nam totius dudum hic est quasi mucro, ut per se sedendi necessitati, jam nihil ultra exspectabis. hanc quoque adiceret delectationem, ut cibus teneri non posses POSTRIDIE.*

Enfin écoutons Cicéron qui développe lui-même sa pensée, & nous fait voir au doigt tout ce qui y est ren-

fermé. *O rem non modo visu sedam, Philip. 2. n. iam auditu! Si hoc tibi inter canam,* 61.

in manibus illis poculis accidisset, non turpe duceret? In casu vero



populi Romani, negotium publicum gerens, magister equitum, cui ructare turpe esset, is vomens frustis esculentis, vinum redolentibus, gremium suum & totum tribunal implevit. Il est visible que les dernières expressions enchérissent toujours sur les premières. *Singula incrementum habent. Per se deforme, vel non in cœtu vomere: in cœtu etiam non populi: populi etiam non Romani: vel si nullum negotium ageret, vel si non publicum, vel si non magister Equitum. Sed alius divideret hæc, & circa singulos gradus moraretur: hic in sublime etiam currit, & ad summum pervenit non ni-
xi, sed impetu.* Voilà un beau modèle d'explication pour les maîtres.

Au reste quelque belle que soit la description que fait ici l'Orateur Romain du vomissement d'Antoine, & quelque précaution qu'il prenne en avertissant d'abord de l'effet qu'elle doit produire: *O rem non modo visæ sed etiam auditæ:* je ne crois pas que notre langue, délicate comme elle est sur les bienséances, puisse souffrir ce détail de circonstances qui blessent & révoltent l'imagination: & elle n'emploieroit jamais ces termes, *vomere, ructare, frustis esculen-*

Quintil. lib.
8. cap. 4.



* C'est une occasion de faire sentir aux jeunes gens la différence du génie des langues, & l'avantage incontestable que la nôtre a en cela sur le grecque & sur la latine.

2. *Sicut soleatus Prator populi Romani cum pallio tunicaque salari mulierum mixtus in litore.* Ce dernier mot, *litore*, placé à la fin, ajoute une force infinie à la pensée de Cicéron. Je rendrai ailleurs la raison, lorsque je tâcherai de développer la beauté de cette description, & je rapporterai l'admirable explication que fait Quintilien de cet endroit.

Aderat janitor carceris, carnifex horis, mors terrorque sociorum & civium Romanorum, litlor Sextius. Qui étoit *litlor Sextius* au commencement, gâteroit tout : il faut que l'appareil terrible de ce bourreau marche devant lui. Qui dérangeroit les membres de cette période, ôteroit toute beauté du discours, * qui doit, dans les regles de la rhétorique & du bon sens, aller toujours en croissant.

Verrin. 70
n. 117.

entre la coutume
de se lever après le repas,
de se lever pour lors,
de ces expressions

moins choquantes.
a Crescere solet oratio
vestis omnibus aliis ac-
que aliis insurgentibus.
Quintil. lib. 8. cap. 4.

L ij



244 DES FIGURES.
fant. Cette règle cependant cede ici à la délicatesse de l'oreille, qui auroit été blessée si l'on eût mis *terror mortifera sociorum*, comme l'ordre naturel le demandoit, *mors* étant plus fort que *terror*.

ARTICLE CINQUIEME.

DES FIGURES.

ON APPELLE Figures de Rhétorique certains tours & certaines façons de s'exprimer qui s'éloignent en quelque chose de la maniere commune & simple de parler, & qu'on emploie pour donner plus de grace ou plus de force au discours. Elles consistent ou dans les mots, ou dans les pensées. Je renferme dans les premières ce que les Rhéteurs appellent Tropes, quoiqu'il puisse y avoir quelque différence.

Il est bien important de faire remarquer aux jeunes gens dans la lecture des auteurs l'usage que la bonne éloquence fait faire des figures, le secours qu'elle en tire, non seulement pour plaire, mais aussi pour persuader & pour toucher; & comment sans elles le discours languit,



ombe dans une espee de monotomie, & est presque comme un corps sans ame. Quintilien nous en donne une juste idée par une comparaison qui est fort naturelle. ^a Une statue, dit-il, toute unie & toute d'une piece depuis le haut jusqu'en bas, la main droite sur les épaules, les bras pendans, les piés joints, n'auroit aucune grace, & paroîtroit immobile comme morte. Ce sont les différentes attitudes des piés, des mains, du visage, de la tête, qui variées en une infinité de manieres selon la diversité des sujets, communiquent aux ouvrages de l'art une espee d'action de mouvement, & leur donnent même une ame & une vie.

FIGURES DE MOTS.

LA MÉTAPHORE est une figu-

Resti corporis vel
in gratia est. Neque
adverta in facies,
missa brachia, &
pedes, & à sum-
ma rigens opus.
Ille, & ut sic di-
morus, dat a cum
em efficit. Ideo
unum modum
in manus, & in
ille species. . .
idem gratiam

& delectationem afferunt
figuræ, quæque in sensu-
bus, quæque in verbis
sunt. *Quintil. lib. 2. cap.*
14.

b Tertius ille modus
transferendi verbi latè
patet, quem necessitas
genus inop: à coacta pri-
mo & angustis, post au-
tem delectatio jucundi-
tasque celebravit. Nam
ut vestis frigoris depel-

L ij



re, qui à la place des mots propres qui manquent, ou ne sont pas assez énergiques, substitue des termes figurés qu'elle emprunte d'ailleurs par une espèce d'échange. Ainsi l'on a appelé *gemma* le bourgeon de la vigne, parcequ'il n'y avoit point de mot propre pour l'exprimer : on a dit, *incensus ira, inflammatus furore*, au lieu de dire *iratus, furens*, pour mieux peindre l'effet de ces passions. Par où l'on voit que ce qui n'avoit d'abord été inventé que par nécessité, à cause du défaut & de la disette des mots propres, a contribué depuis à la beauté & à l'ornement du discours : de même à peu près que les vêtemens ont été employés dans le commencement pour couvrir le corps & le défendre contre le froid, & en suite ont servi à l'embellir & à l'ornement. ^a Toute métaphore doit donc

lendi causâ reperia primo, post adhiberi cœpta est ad ornatum etiam corporis & dignitatem : sic verbi translatio instituta est inopiz causâ, frequentata delectationis... Ergo hæ translationes quasi mutationes sunt, cum, quod non habeas, aliunde sumas. Illæ pau-

lo audaciores, quæ in inopiam indicant, orationi splendoris quid accersunt. 3. de or. n. 155. 156.

a Metaphora aut vercantem occupare locum debet, aut, si in alienum venit, plus valere eo expellit. *Quintil. lib. 7. cap. 6.*



rouver vuide la place dont elle se
 usit, ou du moins, si elle en chasse
 le mot propre, avoir plus de force
 que ce mot auquel elle est substituée.

Cette figure est une de celles qui
 ont le plus de grace, de force,
 de noblesse au discours; & l'on a
 remarquer dans tous les passages
 que j'ai cités, que les expressions les
 plus exquises sont presque toutes mé-
 thodiques, & qu'elles tirent ordi-
 nairement tout leur prix de cette fi-
 gure. En effet ^a elle a cet avantage
 particulier, comme le remarque
 Quintilien, de briller de sa propre
 lumière dans le discours le plus éclat-
 ant, & de s'y faire distinguer. En
 substituant le figuré au simple, elle
 enrichit en quelque sorte la langue
 d'une infinité d'expressions: elle jet-
 te une grande variété dans le dis-
 cours: elle relève & annoblit les cho-
 ses les plus petites & les plus com-
 munes: ^b elle plaît extrêmement par
 sa génieuse hardiesse qu'il y a d'al-

ista jucunda atque
 a, ut in oratione
 libet clara, proprio
 lumine cluceat.
 Quint. lib. 8. cap. 6.
 horum verborum
 copia, tamen ho-

mines aliena multo ma-
 gis, si sunt ratione trans-
 lata, delectant. Id acci-
 dere credo, vel quoddam
 ingenii speciosum est quod-
 dam transitus ante pedes
 posita, & alia longe re-

L iij



ler au loin chercher des expressions étrangères à la place des naturelles qui sont sous la main : elle fait une agréable illusion à l'esprit , en lui montrant une chose , & lui en signifiant une autre : enfin elle donne du corps , pour ainsi dire , aux choses les plus spirituelles , & les fait presque toucher au doigt & à l'œil par les images sensibles qu'elle en trace à l'imagination.

Pour faire comprendre la force de la métaphore , il faut avoir grand soin de commencer toujours par l'explication du sens simple & naturel, sur lequel est fondé le sens figuré , & sans lequel ce dernier ne peut être bien entendu.

Le moien le plus sûr aussi & le plus facile de faire sentir la beauté de la métaphore , & en général d'expliquer comme il faut les beaux endroits des auteurs , est de substituer le simple au figuré , & de dépouiller une phrase fort brillante de tous ses

petita sumere : vel quòd is, qui audit, aliò ducitur cogitatione, neque tamen aberrat, quæ maxima est delectatio... vel quòd omnis translatio,

quæ quidem sumpta ratione est, ad sensus ipsos admoveretur, maxime oculorum, qui est sensus acerrimus. Lib. 3. de Orat. n. 159. 160.



remens, en la réduisant à une proposition toute simple. C'est la méthode que Cicéron lui-même a pratiquée : & quel meilleur modèle pouvons-nous suivre ? Il veut expliquer la force & l'énergie d'une expression métaphorique qui se trouve dans ces vers d'un ancien poëte :

Vive, Ulysses, dum licet :
culis postremum lumen radiatum rape.

On peut dire comme il s'y prend : *Non dicere CAPE, non PETE, haberet enim mortuus sperantis diutius esse se se victurum : CAPE. Hoc verbum est ad id aptatum, quod antè dixerat, dum licet. Horace emploie la même pensée :*

*Lib. 3. de
Orat. n. 162.*

Dona presentis cape lætus horæ.

Ode 8. lib.

Un habile interprète prétend qu'il faut lire *rape*, au lieu de *cape*. Je doute qu'il ait raison. Car il s'agit dans Horace d'un homme qui libre de tout soin & de toute inquiétude, se flatant de l'espérance d'une longue vie, jouit paisiblement des plaisirs que chaque jour lui présente ; & pour *cape* convient fort à une telle situation : au lieu que chez l'ancien Grec on exhorte Ulysse à saisir le

L v



moment présent, de peur qu'il ne lui échape, & ne lui soit enlevé par une mort prompte & imprévüe : *Postremum lumen radiatum repe.* Cicéron s'est servi d'un mot pareil, & non avec

Pro Quiet. 29. 31. moins de grace. *Quo quisque est solertior & ingeniosior, hoc docet tractat diu & laboriosius. Quod enim ipse celesiter arripuit, id cum tarde percipi videt, discruciat. Il suffit d'avertir qu'il ne dit pas facile didicit, mais celesiter arripuit : on en sent bien la différence.*

Quand la métaphore est continuée, & qu'elle ne consiste pas en un seul mot, on l'appelle ALLEGORIE. *Equidem ceseras tempestates & procellas illis dumtaxat fluctibus concionum semper Miloni putavi esse subeundas. On pouvoit dire simplement : Equidem multa pericula in populi concionibus semper Miloni putavi esse subeunda.*

M. Flech. Souvenez-vous du commencement & des suites de la guerre, qui n'étant d'abord qu'une étincelle, embrase aujourd'hui toute l'Europe.

Jamais il ne s'éleva sur son front sur un air de mépris aucun de ces nuages que forment le dégoût ou la défiance.

Ses vertus le firent connoître au public, & produisirent cette première peur



DES FIGURES. EST

réputation qui repand son odeur^a plus
prétable que les parfums sur tout le reste
une belle vie.

Il faut, quand on emploie cette
figure, avoir soin de demeurer tou-
jours dans la même similitude, & ne
pas sauter brusquement d'une image
à une autre, ni, par exemple, après
avoir commencé par la tempête, fi-
nir par l'incendie. On reproche ce
faut à Horace dans ce vers :

malè tornatos incudi reddere versus ;

il joint ensemble deux idées bien
différentes, le tour, & l'enclume.
Mais quelques interpretes l'excusent.
Je ne sai si l'on ne pourroit pas faire
aussi justement le même reproche à
Caton dans ce passage du second livre
de l'Orateur : *Ut cum in sole ambulem,*
ut quasi ob aliam causam ambulem, fieri
non natura ut colorer : sic, cum istos
versus ad Misenum studiosius legerim,
ut non orationem meam illorum quasi cantu
reddere. Comment concilier ces deux

Lib. 2. de
Orat. c. 60.

Melius est nomen
ambulem, quam unguenta
colora. Eccles. 7. 2.
Melius impunitus est cu-
pidum, ut qui ex
corpore transla-
to hoc dicitur. Mul-

ti enim, cum in telum à
tempestate sursum
incendio aut ruina fi-
niuntur : que est inconse-
quentia rerum terribissi-
ma. Quintil. lib. 8. c. 60.

L vj



derniers mots, *cantu & colorari*? & quel rapport *cantus* peut-il avoir avec un écrit?

LA PERIPHRASE, OU CIRCONLOCUTION. Cette figure est quelquefois absolument nécessaire, comme lorsque l'on parle de choses que la bienséance ne permet pas d'exprimer par leurs noms *ad requisita naturæ*. Souvent elle n'est employée que pour l'ornement : & cela est assez ordinaire aux poètes. Quelquefois on s'en sert pour exprimer plus noblement une chose qui sans cela paroîtroit basse, ou pour couvrir ou adoucir la dureté de certaines propositions qui blesseroient si elles étoient présentées nuement & simplement.

I. Pour l'ornement.

Flach. Le Roi, pour donner une marque immortelle de l'estime & de l'amitié dont il honoroit ce grand Capitaine (M. de Turenne) donne une place illustre à ses glorieuses cendres parmi ces Maîtres de la terre, qui conservent encore dans la magnificence de leurs tombeaux une image de celles de leurs trônes. Au lieu de dire simplement : donne une place à ses cendres dans le tombeau des Rois.



C'est-là ce qui l'emporte aux lieux où naît l'aurore, *Despr.*

Le Perse est brûlé de l'astre qu'il adore.

Pour relever des choses communes
ou basses.

Déjà prenoit l'effort pour se sauver *Floch.*

Sur les montagnes cet Aigle, dont le
vol avoit d'abord effraie nos provin-

C'est-à-dire, l'armée des Alle-
mands. Ces foudres de bronze que l'enfer
inventés pour la destruction des hom-
mes tonnoient de tous côtés. C'est-à-dire,
les canons.

Pour adoucir des propositions dures.

Cicéron dans le plaidoyer pour
Milon, forcé d'avouer que ses gens
avoient tué Clodius, ne le dit pas
directement ; *interfecerunt, jugularunt Clo-*
dium : mais en usant de périphrase
cache l'horreur de ce meurtre sous
une idée qui ne pouvoit déplaire aux
Romains, & qui sembloit même les in-

ter. *Fecerunt id servi Milonis (di-* *Pro Mil. no*
venim non derivandi criminis causa, 29.

quod factum est) neque imperante, ne-
sciente, neque presente domino.
Quos quisque servos in tali re facere
solent.



Vibius Virius , lorsqu'il exhorte les Senateurs de Capoue à prendre du poison pour ne point tomber vifs entre les mains des Romains , au lieu de dire que ce poison leur procurera une prompte mort , décrit par une élégante périphrase les malheurs dont ce breuvage les delivrera , & leur cache par cette figure les horreurs de

Liv. lib. 26.
p. 13.

la mort. *Satiatis vino ciboque poculum idem , quod mihi datum fuerit , circumferetur. Ea potio corpus ab cruciatu , animum à contumeliis , oculos , aures à videndis audiendisque omnibus acerbis indignisque , quæ manent victos , vindicabit.*

Manlius savoit combien le nom seul de Roi étoit odieux aux Romains , & capable de les révolter : il vouloit cependant les porter à lui donner cette qualité. Il le fait d'une manière adroite en se contentant de prendre le titre de Protecteur , mais en leur insinuant que celui de Roi , qu'il se donne bien de garde de nommer , le mettroit plus en état de leur

Liv. lib. 6.
p. 18.

rendre service. *Ego me patronum profiteor plebis , quod mihi cura mea & fides nomen induit. Vos , si quo insigni magis imperii honorisve nomine vestrum appellabitis ducem , eo utemini potentius ad obtinenda ea quæ vultis.*



On a remarqué avec raison ^a certains tours dont les anciens se sont servis pour adoucir des propositions dures & choquantes. Themistocle avant d'approcher Xerxes avec une armée formidable, conseilloit aux Athéniens d'abandonner leur ville ; mais il se fit en termes plus doux, & les porta à mettre leur ville en dépôt entre les mains des dieux : *ut urbem ad deos deponerent ; quia durum erat credere, ut relinquerent.* Un autre étoit vis qu'on fit fondre des statues d'or dressées à la Victoire, pour subvenir aux nécessités de la guerre. Il employa un détour, & dit qu'il falloir faire usage des victoires. *Et qui aurois auribus in usum belli conflaret, ita declinavit, victoriis utentes esse.*

LA REPETITION est une figure assez commune, à laquelle on donne différens noms, parcequ'il y en a différentes sortes. Elle est fort propre à exprimer le caractère des passions vives & impétueuses, telles que la colère & la douleur, qui s'occupent fortement d'une

Rebrata apud Græcos. | res asperas mollius significavit, per que significat. Quint. l. 9. c. 4.



même chose, qui ne voient que cet objet, & qui par cette raison répètent souvent les termes qui le représentent. C'est ainsi que Virgile peint la douleur d'Orphée après la mort d'Eurydice.

Lib. 4. Geor. TE dulcis conjux, TE solo in littore secum;
9. 455. TE veniente die, TE decedente canebat.

Lib. 2. epist 1. Pline le jeune emploie la même figure en déplorant la mort de Virginius, qui avoit été son tuteur, & qu'il regardoit comme son pere. *Volui ubi multa alia scribere, sed totus animus in hac una contemplatione defixus est. Virginium cogito, Virginium video, Virginium jam vanis imaginibus, recentibus tamen, audso, alloquor, teneo.*

2. Philipp. n. 64. Cicéron en fournit une infinité d'exemples. *Bona, miserum me!* (*consumptis enim lacrymis tamen infixus animi haret dolor*) *bona, inquam, Cn. Pompeii acerbissima voci subiecta preconiis.*

1. Casil. n. 1. *Vivis, & vivis non ad deponendam, sed*

7. Verr. n. 161. *ad confirmandam audaciam. . . . Cedebatur virgis in medio foro Messianæ civis Romanus, Judices. . . . Cum ille imploraret sæpius usurparetque nomen civitatis, crux, crux, inquam, infelici & arumoso, qui nunquam istam potestatem noverat, comparabatur.*



Cette figure est excellente aussi pour
 suster fortement sur quelque preuve,
 e quelque vérité. Pline l'ancien veut
 re sentir la folie des hommes qui se
 finent tant de peines pour s'assurer
 un établissement, & qui souvent
 nent leurs mains les uns contre les
 res pour donner un peu plus d'é-
 due aux limites de leur pays.
 très avoir représenté la terre entière
 me un petit point presque indi-
 ble en comparaison de tout l'uni-
 s : Voila, dit-il, où nous cherchons
 nous établir & à nous enrichir : voi-
 où nous voulons être les maîtres
 dominer : voila ce qui agite le
 re humain par de si violentes se-
 sses : voila ce qui est l'objet de
 re ambition, la matiere de nos
 utes, la cause de tant de guerres
 glantes même entre des conci-
 ens & des freres. *Hac est materia*
pa nostra, hac sedes : hic honores ge-
us, hic exercemus imperia, hic opes
onus hic tumultuatur humanum ge-
: hic instauramus bella etiam civilia,
nsque cadibus laxiorem facimus ter-
 Toute la vivacité de cet endroit
 iste dans la répétition, qui sem-
 à chaque membre montrer ce pe-

Lib. 2. cap.
 58.



tit point de terre pour lequel les hommes se donnent tant de tourmens, jusqu'à s'entrebattre & s'entretuer pour y avoir quelque petite part. Et encore que leur en reste-t-il après leur mort qu'ils puissent occuper ?

Quota terrarum parte gaudeat ? vel, cum ad mensuram sue avaritia propagaverit, quam tandem portionem ejus defunctus obtineat !

Ratine. Rompez, rompez tout pacte avec l'impiété...

Daigne, daigne, mon Dieu, sur Mathu & sur elle

Répandre cet esprit d'imprudence & d'erreur,

De la chute des Rois funeste avant-coureur.

Dieu des Juifs, tu l'emportes !

David, David triomphe. Achab seul est détruit...

Despreaux. L'argent, l'argent, dit-on : sans lui tout est stérile.

La vertu sans l'argent n'est qu'un meuble inutile.

L'argent en honnête homme érige un scelerat.

L'argent seul au palais peut faire un magistrat.

Racine. Quel carnage de toutes parts !

On égorge à la fois les enfans, les vieillards ;



Et la sœur , & le frere ;

Et la fille , & la mere ;

Le fils dans les bras de son pere :

Le retrancher de tous ces endroits la
 citation, c'est en effacer toute la
 pureté, en affoiblir toute la force,
 ôter aux passions le langage qui
 leur est naturel.

ANTITHÈSE, DISTRIBUTION, & au-
 tres figures pareilles.

LES ANTITHÈSES bien ménagées, &
 le pere Bouhours, plaisent infi-
 nitement dans les ouvrages d'esprit. &
 ils y font à peu près le même ef-
 fet que dans la peinture les ombres &
 les jours qu'un bon peintre a
 su de dispenser à propos ; ou dans
 la musique les voix hautes & les
 & basses qu'un habile maître fait
 chanter ensemble. *Vicit pudorem li-*

timorem audacia, rationem amen-

Pro Claudio
n. 15.

. Odit populus Romanus privatam

Pro Mar. no
76.

*.. Les Capitaines chrétiens doivent
 avoir le cœur doux & charitable, lors
 que leurs mains sont sanglantes ;
 adorer intérieurement le Créateur,
 & s'ils se trouvent dans la triste néces-
 sité de détruire ses créatures.*

Flechiere



IL Y A d'autres figures, qui consistent principalement dans un certain arrangement & un rapport de paroles, qui placées avec art & justesse & comme avec symétrie dans un certain ordre, se répondent mutuellement les unes aux autres, & par cette espece de concert étudié & mesuré flatent agréablement l'oreille & l'esprit.

^a Ciceron n'a pas négligé cette grace du discours, à laquelle quelques anciens, comme Isocrate, s'étoient livrés sans réserve; & il nous a montré l'usage qu'on devoit faire de ces figures, en les employant rarement & avec sobriété, & aiant toujours pris soin de les relever par la force & la solidité des pensées, sans quoi elles seroient d'un léger mérite.

Pro Mil. n. Est enim hæc, Judices, non scripta, sed nata lex; quam non didicimus, accepimus, legimus, verum ex natura ipsa arripuimus, hausimus, expressimus; ad quam non docti sed facti, non instituti sed imbuti sumus: ut, si vita nostra in aliquas insidias, si in vim, si in reia-

^a Delectatus est his etiam M. Tullius: verum & modum adhibuit non ingratus, nisi copia redu-

det, voluptati; & res alioqui levem, sententiarum pondere implevit. *Quintil. lib. 9. cap. 2.*



latronum aut inimicorum incidisset ,
 & honesta ratio esset expedienda sa-
 Et sine invidia culpa pleclatur,
 ne culpa invidia ponatur.

Pro Cluent.
 n. 5.

neque est plein de ces sortes de

Senec. Epist.

ES. Magnus est ille qui fidelibus sic
 , quemadmodum argento : nec ille
 est , qui sic argento utitur , quem-
 dum fidelibus. Infirmi animi est ,
 non posse divitias... Tu quidem or-
 vvarum rationes administras , tam
 enter quam alienas , tam diligen-
 nam tuas , tam religiose quam pu-
 In officio amorem consequeris ,
 odium vitare difficile est.

5.

De brev.
 vita cap. 18.

homme grand dans l'adversité par
 courage , dans la prospérité par sa-
 tis , dans les difficultés par sa pru-
 , dans les périls par sa valeur ,
 la religion par sa piété.

Electior.

ne fit que changer de vertus , quand
 une changeoit de face ; heureux ,
 quel , malheureux avec dignité.

en dans la jeunesse toute la pru-
 d'un âge avancé , & dans un âge
 toute la vigueur de la jeunesse.

imagine aisement avec quelle ar-
 quelle persévérance s'attache à
 de un homme d'esprit , dont elle
 has grand plaisir ; & un homme

Ponten.



de bien, dont elle est devenue le devoir essentiel.

Il avoit cette innocence & cette simplicité de mœurs que l'on conserve ordinairement, quand on a moins de commerce avec les hommes qu'avec les livres; & il n'avoit point cette rudesse, & une certaine fierté sauvage que donne assez souvent le commerce des livres sans celui des hommes.

Boffius. Un seul est frappé, & tous sont délivrés. Dieu frappe son fils innocent pour l'amour des hommes coupables, & pardonne aux hommes coupables pour l'amour de son fils innocent.

Toutes ces pensées sont fort belles & fort solides par elles mêmes; mais il faut avouer que le tour & la manière dont elles sont exprimées ajoutent beaucoup de grace. Pour mieux sentir, il n'y a qu'à les réduire à une manière de parler simple & commune. C'est ce que je vais tâcher de faire observer dans deux beaux endroits de Cicéron, où paroît sur tout cet arrangement de paroles dont nous parlons ici.

Ce grand orateur, en plaidant pour Ligarius, avoit dit à César, que les princes n'ont rien par où ils puissent



rocher de plus près des dieux ,
 en faisant du bien aux hommes.
 Il devoit ajouter simplement que
 sa fortune & son bon naturel lui pro-
 duisent ce glorieux avantage : c'est
 le fond de la pensée. Mais Cice-
 ron l'exprime avec bien plus de no-
 blesse & d'élégance, en marquant sé-
 rieusement par une espee de distri-
 ction ce qui lui vient de la fortune ,
 & ce qu'il faut attribuer à son bon
 naturel. L'une lui donne le pouvoir
 d'acquiescer du bien ; l'autre lui en don-
 ne la volonté : & c'est en cela que
 consiste la grandeur de sa fortune , &
 l'excellence de son naturel. *Nihil ha-*
bit fortuna tua majus quam ut pos-
set natura tua melius quam ut ve-
llet conservare quam plurimos. Tous les
 autres se répondent ici avec une justesse
 admirable. *Fortuna, natura: majus,*
possis, velis. Est-il possible de
 dire plus de choses en moins de mots,
 d'une manière plus ornée ?

Pro Lig. n. 18.

Le langage de Roscius le comédien
 est du même goût. *Etenim cum arti-*
smodi sit (Q. Roscius) ut so-
lus videatur esse qui scenam in-
ter sum vir ejusmodi est, ut solus
est dignus, qui eo non accedat.

Pro Quin. n. 78.



Cicéron fait encore dans un autre endroit un éloge magnifique du même Roscius, qui peut nous apprendre aussi comment la même pensée peut être tournée en différentes manières.

Pro Quint.
Rosc. com. n.
17.

Qui medius fidius (audacter dico) plus fidei quàm artis, plus veritatis quàm discipline possidet in se : quem populus Romanus meliorem virum quàm histrionem esse arbitratur : qui ita dignissimus est scena propter artificium, ut dignissimus sit curia propter abstinentiam. Ce double éloge se réduit à dire que Roscius est encore plus honnête homme, qu'excellent acteur. Sous combien de faces cette pensée nous est-elle montrée ? Peut-on rien imaginer de plus délicat que ce premier tour que Cicéron lui donne ? » Roscius est un excellent acteur, qu'il paroît seul digne de monter sur le théâtre : mais d'un autre côté il est si homme de bien, qu'il paroît seul digne de n'y monter jamais. Il n'y a pas moins de délicatesse dans le second éloge. Le dernier membre auroit eu peut-être plus de grace, si au mot d'*artificium* on en eût substitué un qui se terminât comme *abstinentiam*. Car une des principales beautés des figures dont

nou



us parlons ici, qui consistent dans l'arrangement étudié & mesuré, est que les mots se répondent non seulement pour le sens, mais s'il se peut encore pour le son & la cadence. *Ita dignissimus est scena propter artis peritiam, ut dignissimus sit curia propter abstinentiam.* Cicéron a mieux aimé renoncer à cette petite élégance, que d'affoiblir la beauté du sens par une expression moins propre : & il nous donne l'exemple d'ajouter ici quelques réflexions de Quintilien sur l'usage qu'il faut faire de ces sortes de figures.

Comme elles ne consistent que dans certains tours & certain arrangement de paroles, & que les paroles doivent servir qu'à exprimer les idées ; on sent assez qu'il seroit absurde de s'attacher à ces tours & à cet arrangement, en négligeant le fond même des pensées & des choses. Mais quelque solide qu'on le suppose, ces figures doivent être employées rarement : parceque plus l'art

qui neglecto
sondere & vi-
sentiarum, si vel
reba in hoc mo-
travanti, sum-
dicent artifices,
moi. delinunt eas

negere: quas sine senten-
tia sedari tam est ridi-
culum, quam quætere
habitum ge tunique sine
corpore. *Quint. l. 9. c. 3.*
Sed ne hæc quidem den-
sanda sunt nimis. *Ibid.*

Tome II.

M



& l'étude s'y montrent, plus l'affectation se fait sentir, & devient vicieuse. ^a Enfin il faut que la nature des choses qu'on traite soit susceptible de ces sortes d'ornemens. Car quand il s'agit, par exemple, de toucher & d'attendrir les auditeurs, de les effraier par la vûe des maux dont ils sont menacés, d'exciter en eux une juste indignation contre le crime, d'employer des supplications vives & empressées, un orateur ne se rendroit-il pas ridicule, s'il entreprenoit de le faire par des périodes mesurées, par des antithèses, & de pareilles figures, qui ne sont propres qu'à éteindre le feu des passions, & à faire sentir la vanité d'un orateur occupé de lui seul & du soin de faire admirer son esprit, lorsqu'il ne devoit songer qu'à tirer les larmes des yeux de ses auditeurs, & à les remplir des sentimens de crainte, de colere, ou de douleur qu'il veut leur inspirer?

^a Sciendum in primis quid quisque in orando postulet locus, quid persona, quid tempus. . . . Ubi enim atrocitate, invidia, miseratione puniendum est, quis ferat

cadentibus, & confusilibus, irascentem, fletum, rogantem: cum his rebus cura verborum derogat affectibus fidem, & ubicumque ostentatur, veritas abesse videatur. *Ibid.*



FIGURES PAR ALLUSION.

JE NE dois pas finir cet article
 & regarde les figures de mots, sans
 & quelque chose de celles qui con-
 ent dans une ressemblance affectée,
 dans une espèce de jeux de mots.
*vari jucundum est, si curetur ne quid
 sit amari. Avium dulcedo ad avium
 bit. Ex oratore arator factus.* Le seul
 m de Verres, qui en latin signifie
 porc, en fournit plusieurs. *Hinc*
*homines erant, qui etiam ridiculi in-
 videbantur ex dolore: quorum alii, ut
 distis, negabant mirandum esse, IUS
 TAM NEQUAM ESSE VERRINUM:
 etiam frigidiores erant, sed quia sto-
 lebantur, ridiculi videbantur esse,
 SACERDOTEM execrabantur, qui
 VERREM TAM NEQUAM reliquisset.
 le Pretor à qui Verres avoit suc-
 cédé s'appelloit Sacerdos.) *Qua ego
 commemorarem (neque enim per-
 te dilla, neque porro hac severitate
 sua sunt) nisi, &c. Ex nomine istius,
 in provincia facturus esset perridi-
 homines augurabantur... ad EVER-
 IDAM provinciam veneras. Quod
 nam, Judices, hujusmodi EVERRI-
 UM ulla in provincia fuit? Cicc-**

Verr. 3. 12

121.

Verr. 4. 9.

18. & 19.

Verr. 6. 8.

11.



ron, en rapportant ces plaisanteries ; a soin de marquer combien elles lui paroissent froides & puériles ; & par là il apprend aux jeunes gens ce qu'ils en doivent penser, & les met en garde contre un mauvais goût, qui seroit assez de leur âge, & qui leur seroit trouver de l'esprit dans ces sortes de figures.

Il ne faut pas pourtant condamner généralement toutes les allusions. Il y en a de véritablement ingénieuses, qui donnent beaucoup de grace au discours : & elles doivent paroître telles, quand elles sont pleines de sens, & fondées sur une pensée solide, & sur une ressemblance naturelle. Ciceron avoit rapporté la maniere juste & desinteressée dont Verres s'étoit conduit dans une certaine affaire. Il ajoûte cette réflexion. *Est adhuc, id quod vos omnes admirari video, non Verres, sed Q. Mucius. Quid enim scire potuit elegantius ad hominum estimationem ? aequius ad levandam mulieris calamitatem ? vehementius ad quæstoris libidinem coercendam ? Summè hæc omnia mihi videntur esse laudanda. Sed repente è vestigio EX HOMINE, tanquam ab quo Circeo poculo, FACTUS EST VER-*

Verrin. 1.
n. 57.



25. *Rediit ad se, ad mores suos. Nam ex pecunia magnam partem ad se vertit: ubi reddit quantum visum est. Il se semble que cette allusion, fondée sur ce que la fable dit de Circé, qui par de certains breuvages changeoit les hommes en pourceaux, (& c'est ce que signifie *Verres* en latin) est ici fort heureuse & fort naturelle.*

Dans l'examen qu'avoit fait Cicéron des journaux d'un certain négociant de Sicile, il se trouva que les quatre dernières lettres de ce mot *Verrens*, qui y revenoit souvent, étoient toujours effacées, & qu'il n'en restoit que les quatre premières lettres, *Verr*. C'étoit un nom supposé sous lequel se cachoit une mauvaise usure. Cicéron produisit cette découverte dans le procès; *ut omnes moriantur*, dit-il, *istius avaritia non jam vestigia, sed ipsa cubilia videre possint. Videtis primum? videtis primas literas inter? videtis extremam partem nominis, nam illam Verris, tanquam in luto, versam esse in litura?* Peut-on concevoir un tel jeu de mots, sur tout à une occasion où l'orateur croioit avoir besoin d'égaier les Juges, & où il vouloit rendre *Verres* ridicule & méprisable?

Verr. 4. n. 186. &c.

n. 190

n. 191



Quelquefois la ressemblance des mots, ou le simple changement de prépositions, ou le même mot pris en différens sens, produit une sorte d'agrément qui n'est point à rejeter.

1. Catil. n. *Hanc reipublica pestem paulisper reprimi, non in perpetuum comprimi posse.*

n. 27. *Non emissus ex urbe, sed immissus in ur-*

Pro Cæl. *hem esse videatur... Civis bonarum a-*
n. 77. *tium, bonarum partium.* Un ancien

disoit d'un esclave qui voloit dans la maison, qu'il n'y avoit rien de ferme

2. de Orat. *solum esse cui domi nihil se*
n. 248. *nec obsignatum, nec occlusum:* ce que

convient aussi à un fidèle serviteur, qui l'on se fie pleinement.

FIGURES DE PENSEES.

Je me contenterai d'en rapporter seulement quelques-unes des plus marquées.

L'INTERROGATION, L'APOSTROPHE, L'EXCLAMATION, sont des figures fort communes, mais qui peuvent servir infiniment à rendre le discours plus fort, plus vif, plus touchant.

An. l. 12.
v. 646.

Usque adeo-ne mori miserum est? C'est de ce ton que parle un homme prêt d'aller au combat: au lieu qu'un vieil-



ed malade, & près de mourir, diroit
 oitement : *Non est usque adeo mise-*
re mori.

née dans un récit remarque que sion
 ait été attentif à un certain événe-
 ment, Troie n'auroit pas été prise :

chaque nunc staret, Priamique arx alta *Æn. lib. 2,*
 maneres. *v. 56.*

apostrophe fait sentir toute la ten-
 dresse d'un bon citoyen pour sa patrie.
 changez une lettre, *staret, maneret,*
 sentiment disparoît.

Cicéron termine ainsi le récit qu'il
 a fait du supplice d'un citoyen Ro- *Verr. 7. n.*
 main : *O nomen dulce libertatis ! O jus* *161. & 162.*
sum nostra civitatis ! O lex Porcia,

usque Sempronia ! O graviter deside-
re, & aliquando reddita plebi Roma-
ne tribunitia potestas ! Hucine tandem
via reciderunt, ut civis R. in provin-
cia populi R. in oppido fœderatorum, ab
qui beneficio populi R. fasces & secu-
haberet, deligatus in foro virgis ca-
retur ? Voilà le vrai langage de la
 leur & de l'indignation.

Cicéron réunit presque toutes ces
 res, & y en joint encore d'autres,
 un endroit qui est fort vis. *Quid* *Pro Ligat. n.*
no. Tubero, tuus ille districtus in acie *9.*



*Pharsalica gladius agebat ? cujus latus ille
micro petebat ? qui sensus erat armorum
tuorum ? qua tua mens ? oculi ? manus ?
ardor animi ? quid cupiebas ? quid opta-
bas ?* Tout cela se réduit à dire que
Tuberon lui-même s'étoit trouvé à la
bataille de Pharsale, & qu'il avoit por-
té les armes contre César. Mais quelle
force ne donnent point à cette pensées
tant & de si vives figures, entassées les
unes sur les autres ? Ne semblent-elles
pas insinuer que l'épée de Tuberon
alloit par tout dans la mêlée chercher
César ? Car Cicéron avoit dit immé-
diatement auparavant : *contra ipsum
Cesarem est congressus armatus.*

Bossuet.

Princesse, dont la destinée est si grande
& si glorieuse, faut-il que vous nais-
siez en la puissance des ennemis de votre
maison ? O Eternel, veillez sur elle. An-
ges saints, rangez à l'entour vos esca-
drons invisibles, & faites la garde au-
tour du berceau d'une Princesse si grande
& si délaissée.

Platchler.

Retraites sombres où la honte renferme
me la pauvreté, combien de fois a-t-elle
fait couler jusqu'à vous ses consolations
& ses aumônes, inquiète de vos besoins
& de vos chagrins, & plus soigneuse de
cacher ses charités, que vous ne l'étiez
de cacher votre misère ?



O fortuné séjour ! O champs aimés des cieux !
 Que pour jamais foulant vos prés délicieux,
 Ne puis-je ici fixer ma course vagabonde,
 Et connu de vous seul, oublier tout le monde !

Despreaux.

O rives du Jourdain ! O champs aimés des
 cieux !

Racine.

Sacrés monts , fertiles valées
 Par cent miracles signalées !
 Du doux pays de nos ayeux
 Serons-nous toujours exilées ?

Abner s'étoit plaint qu'on ne voioit
 plus de miracles. Joab plein d'une
 sainte indignation lui répond ainsi :

Quel tems fut jamais si fertile en miracles ?
 Quand Dieu par plus d'effets montra-t-il son
 pouvoir ?
 N'as-tu donc toujours des yeux pour ne
 point voir ,
 Peuple ingrat ? Quoi toujours les plus gran-
 des merveilles ,
 Ne branler ton cœur, fraperont tes oreilles ?

LA PROSOPOPE'E est une figure
 qui prête de l'action & du mouve-
 ment aux choses insensibles ; qui fait
 parler les personnes soit absentes soit
 présentes, les choses inanimées, &
 quelque fois même les morts.

Il est ordinaire aux poëtes de
 parler de l'indignation, & de l'ad-

M v



miration aux fleuves , aux arbres ; de
la tristesse aux bêtes , &c.

Virgil. Atque indignatum magnis stridoribus æquor:
Pontem indignatus Araxes.

Miraturque novas frondes , & non sua poma
It tristis arator

Mœrentem abjungens fraterna morte juven-
cum.

Despr. Sous les fougueux coursiers l'onde écume , &
se plaint...

J'entens déjà frémir les deux mers étonnées
De voir leurs flots unis au pié des Pyrénées.

Pline l'ancien dans ses descriptions
approche souvent de la hardiesse poe-
tique. Il peint merveilleusement par
deux traits la douleur & la honte d'un
paon , qui aiant perdu sa queue ne
cherche plus qu'à se cacher : *Cauda*
amissa pudibundus ac mœrens quarit la-
tebram. Dans un autre endroit il don-
ne un sentiment de joie à la terre qui
se voioit autrefois cultivée par des
laboureurs victorieux , & fendue avec

Lib. 10. c. 20. un soc chargé de lauriers : *Gaudens*
terra vomere laureato , & triumphans
aratore. Il dit ailleurs que les mai-
sons où étoient disposées par ordre
les statues des heros d'une noble
race , se sentoient encore de leurs
triumphes après avoir changé de mai-



es, & que les murailles reprochoient un lâche qui les habitoit, que tous les jours il entroit dans un lieu consacré par les monumens de la vertu de la gloire d'autrui. *Triumphabant, Lib. 35. c. 2.*
iam domus mutatis, ipsa domus; & ut hac stimulas ingens, exprobrantis teclis quotidie imbellem dominum inire in alienum triumphum. La traduction de cet endroit, qui est du Pere Bouhours, ne pouvant rendre l'ingéneuse brièveté de la dernière pensée, *mirare in alienum triumphum*, y substitué un autre tour, fort beau à la vérité, mais plus long, & par ce raisonnement moins vif.

Cicéron emploie la même pensée, mais il lui donne plus d'étendue, comme il convient à l'orateur. C'est en allant de la maison du grand Pompée, qu'Antoine avoit envahie. Il demande à ce dernier si en entrant dans ce vestibule orné des dépouilles des ennemis, & des becs de vaisseaux sur eux, il a cru entrer dans sa maison. Puis, usant de la figure dont il s'agit ici, il dit qu'il a compassion des toits mêmes & des murs de cette maison infortunée, qui n'avoit rien senti entendu sous Pompée que de



2. Philip.
n. 68. 69.

sage & d'honnête, & qui maintenant est devenue la retraite impure des débauches d'Antoine. *An tu illa in vestibulo rostra, & hostium spolia cum aspexisti, domum tuam te introire putas? fieri non potest. Quamvis enim sine mente, sine sensu sis, ut es; tamen & te, & tua, & tuos nosti... Me quidem miseret parietum ipsorum atque tectorum. Quid enim unquam domus illa videra nisi pudicum, nisi ex optimo more & sanctissima disciplina?.. Nunc in hujus sedibus pro cubiculis stabula, pro tricliniis propinae sunt.*

Pro Mil.
n. 9.

Cette figure, qui personnifie les choses inanimées, donne beaucoup de grace & de vivacité au discours. Cicéron en plaidant pour Milon avoit dit que la loi des douze tables permettoit en certains cas de tuer un voleur, d'où il tire cette conclusion : *Quis est qui, quoquo modo quis interfectus sit, puniendum putet, cum videat aliquando gladium nobis ad occidendum hominem ab ipsis porrigi legibus? Il pouvoit dire simplement : cum videat licere nobis aliquando per leges hominem occidere.* Au lieu de cela il personnifie les loix, & nous les représente comme si elles accouroient au secours d'un



omme qui se trouve attaqué par des
 pleurs, & comme si elles lui met-
 tent elles-mêmes l'épée en main
 pour se défendre. Cela est tout autre-
 ment vif. Il emploie encore la même
 figure quelques lignes après : *Silent* n. 10:
im leges inter arma, nec se expectari
vent : cum ei, qui expectare velit,
se injusta pœna luenda sit, quàm ju-
stè expectanda.

A ces cris Jérusalem redoubla ses pleurs; *Eledo.*
 les voûtes du temple s'ébranlèrent; le
 Jordan se troubla, & sous ses rivages
 entendirent du son de ces lugubres paroles :
 COMMENT EST MORT CET HOMME
 SAISSANT QUI SAUVOIT LE PEUPLE
 ISRAËL ?

Vous savez que naturellement la vi-
 vante est cruelle, insolente, impie. *M.*
Turenne la rendoit douce, raisonna-
 ble, & religieuse.

Depuis que la justice gémit sous un
 poids de loix & de formalités embarrass-
 santes, & qu'on s'est fait un art de se rui-
 ner les uns les autres par la chicane,
 les lois n'ont pu suffire à cette fonction.
 La beauté n'a-t-elle pas toujours été
 la garde de la plus scrupuleuse vertu ?
 Je ne vous raconterai point la suite *Reffert.*
 de la fortune de ses entreprises. (de



(Cromwell) ni ses fameuses victoires dont la vertu étoit indignée, ni cette longue prospérité qui a étonné l'univers.

Fonten. La raison conduit l'homme jusqu'à une entière conviction des preuves historiques de la religion chrétienne : après quoi elle le livre & l'abandonne à une autre lumière, non pas contraire, mais toute différente, & infiniment supérieure.

IL EST une autre espèce de prosopopée, encore plus vive & plus hardie que la première. C'est lorsqu'on apostrophe des choses insensibles & inanimées ; ou qu'on les fait parler elles-mêmes ; ou qu'au lieu de rapporter indirectement les discours de ceux dont il s'agit, on met ces discours dans leur propre bouche ; ou enfin lorsqu'on va jusqu'à faire parler les morts.

I. *Apostropher des choses insensibles.*

Cicéron après avoir décrit la mort de Clodius, & l'avoir attribuée à une providence particulière, dit que la religion même & les autels des dieux y ont été sensibles, & leur adresse ensuite son discours. *Religiones mercure ipse, areque, cum illam bellum cadere viderunt, commovisse se viden-*

Pro Mil. n.
85.



Et jus in illo suum retinuisse. Vos
 Albanum tumulum atque luci, vos, in-
 imo, imploro atque obtestor, vosque
 honorum obruta ara, &c.

Sans cette paix, Flandre, théâtre sans Elect.
 où se passent tant de scènes tragi-
 ques, tu aurois accru le nombre de nos
 vices, & au lieu d'être la source
 heureuse de nos guerres, tu serois au-
 d'hui le fruit paisible de nos victoires.

Maître du Seigneur, quel coup vous venez B. soci.
 taper ?

Faire parler des choses inanimées.

Cicéron dans l'une des Catilinaires ^{1. Catil. n. 18. & 27.}
 introduit la Patrie, & la fait parler
 tantôt à Catilina, tantôt à lui-même.
 Plus dans le beau discours qu'il
 fait au sujet de la continuation du
 service de Veies, introduit de même
 la République, qui représente aux
 Romains, que puisque elle les paie
 tout l'année, ils lui doivent
 le service pour toute l'année. An si ^{Tit. Liv. l. 5. n. 4.}
 calculos cum Republica vocet, non
 pro dicat: Annua ara habes, an-
 nis operam ede? An tu equum cen-
 tibus semestri solidum te stipendium
 daret?

Les discours mis dans la bouche



même des personnes font tout un autre effet, que si on se contentoit de les rapporter par un simple récit; & ils sont merveilleux pour exciter ou l'indignation, ou la compassion.

C'est par cette figure que Cicéron dans le dernier de ses plaidoiers contre Verres peint la cruelle avarice d'un geolier, qui mettoit à prix les larmes & la douleur des peres & des meres, qui leur faisoit acheter chèrement la triste consolation de voir & d'embrasser leurs enfans, & qui exigeoit d'eux de l'argent pour faire mourir d'un seul coup ces malheureuses victimes de la

Verrin. 7. n. 117. 118. cruauté de Verres. *Aderat janitor carceris, carnifex pratoris, mors terrorque sociorum & civium, licitor Sextius, cui ex omni gemitu doloreque certa merces comparabatur. Ut adeas, tantum dabis: ut tibi cibum intrò ferre liceat, tantum. Nemo recusabat. Quid, ut uno ictu securis afferam mortem filio tuo, quid dabis? ne diu crucietur? ne sepius feriat? ne cum sensu doloris aliquo aut cruciatu spiritus auferatur? Etiam ob hanc causam pecunia licitori dabatur. O magnum atque intolerandum dolorem! O gravem acerbamque fortunam! Non vitam liberum, sed mortis celeritatem, pretio redimere cogebantur.*



Milon n'étoit pas d'un caractère qui permît de descendre à de basses applications. Cicéron lui met dans la bouche un discours plein de grandeur de noblesse, & en même tems extrêmement tendre & touchant. *Valeat, inquit, valeant cives mei. Sint in-*⁹⁵
comes, sint florentes, sint beati. Sicut haec
sunt praclara, mihi quae patria carissima,
quo modo merita de me erit. Tran-
quilla Republica cives mei (quoniam mi-
rum illis non licet) sine me ipsi, sed
me tamen persuantur. Ego cedam
ne abibo. &c. L'effet de cette figure de rendre comme présentes les personnes que l'on fait parler, & de faire on s'imagine les voir & les entendre elles-mêmes.

Pro Mil. n.

L'orateur va encore plus loin. Il tire quelquefois les tombeaux, & fait sortir les morts pour faire des hortations ou des réprimandes aux vivans. On a deux beaux exemples de cette figure dans le plaidoyer de Cicéron pour Cælius. On peut les con-

Pro Cael. de

11-16.

D'autres fois il adresse son discours

non audire iudex vi-
 aliena mala despen-
 sed sensum ac vo-
 catibus accipere mi-

serorum, quorum etiam
 mucus aspectus lacrymas
 movet. Quintil. lib. 6.
 cap. 8.



Bossuet.

aux morts. Grande Reine, je satisfais à vos plus tendres desirs, quand je célèbre ce Monarque : & ce cœur, qui n'a jamais vécu que pour lui, se réveille tout cendre qu'il est, & devient sensible, même sous ce drap mortuaire, au nom d'un époux si cher.

^a Ces sortes de fictions pour plaire demandent, comme l'a observé Quintilien, d'être soutenues d'une grande force d'éloquence. Car les choses extraordinaires, incroyables, & qui sont comme hors de la nature, n'ont point un effet médiocre. Il faut nécessairement ou qu'elles fassent une forte impression, parcequ'elles vont au delà du vrai ; ou qu'elles soient regardées comme des puérilités, parcequ'elles sont fausses.

^b L'HYPOTYPOSE est une figure qui

^a Magna quædam vis eloquentiæ desideratur. Falsa enim & incredibilia naturâ necesse est aut magis moveant, quia supra vera sunt ; aut pro vanis accipiantur, quia vera non sunt. *Quintil. lib. 9. cap. 2.*

^b Ὑποτύπωση dicitur, proposita quædam forma rerum ita expressâ verbis, ut cerni potius videatur, quàm audiri. *Quintil.*

lib. 9. cap. 2.

Magna virtus est, ut de quibus loquimur, dicitur, atque ut certum videatur, enuntiare. Nam enim satis efficit, neque ut debet, plene demonstratur oratio, si usque ad aures volet, atque tamquam iudex, de quibus cogitavit, narrare credit, et exprimi, & oculis mentis ostendi. *Quintil. lib. 9. cap. 2.*



nt l'image des choses dont on par-
avec des couleurs si vives , qu'on
agine les voir de ses propres yeux,
on simplement en entendre le ré-
Et c'est en quoi consiste principa-
ment la force & le pouvoir de l'é-
uence , qui ne domine point assez
nement , & n'a pas tout le succès
elle doit avoir , si elle frappe sim-
ment les oreilles , sans remuer
agination , & sans aller jusqu'au
r.

Ces images se font quelquefois
peu de mots , & ce ne sont pas
moins vives.

Virgile peint en un vers & demi la
alternation de la mere d'Euryale au
ment qu'elle apprit sa mort :

Miseræ calor ossa reliquit : *Æn. lib. 9.*

U manibus radii , revolutaque pensa. *v. 475.*

La couleur du cheval de Pallas à la
t de son maître , est du même goût :

bellator equus positis insignibus Æthon *Lib. 11. v.*
rymans , guttisque humectat grandibus *189.*

Cæron peint en deux lignes la co- *Verr. 7. n.*
ou plutôt la fureur de Verres. *160.*

inflammatus scelere ac furore in fo-



*rum venit. Ardebant oculi : toto ex ore
crudelitas eminebat.*

Il fait ailleurs en aussi peu de mots
un autre portrait de Verres encore
plus beau, quoiqu'il frappe moins d'a-
bord : comme il est de certains ta-
bleaux, dont la beauté n'est aperçue

*Verr. 7. n.
85. Stetit soleatus Prator populi Romani cum pallio puro
puroo tunicaque talari, muliercula nixus
in litore.* Quintilien développe d'une
maniere admirable toute la force &
toute l'énergie renfermée dans cette
courte description. J'en rapporterai les
paroles mêmes parcequ'elles peuvent
servir de modèle aux maîtres pour en-
tendre & pour expliquer les auteurs.

*Quintil. lib.
6. cap. 3. An quisquam, dit-il, tam procul à con-
cipiendis imaginibus rerum abest, ut cum
illa in Verrem legit, STETIT SOLEATUS
&c. non solum ipsum os intueri videatur,
& locum, & habitum, sed quedam etiam
ex iis, que dicta non sunt, sibi ipse astruat.
Ego ceriè mihi cernere videor & vultum,
& oculos, & deformes utriusque blan-
ditias, & eorum qui aderant tacitam
aversationem ac timidam verecundiam.*
Qu'on change quelques mots dans la
description de Cicéron, & qu'on en
dérange d'autres, en mettant *stetit Ver-*



in littore... cum muliere colloquens, excellent tableau perdra une grande partie de sa vivacité & de ses couleurs. La principale beauté consiste à voir un Préteur du peuple Romain à l'attitude où le représente Cicéron, appuyé nonchalamment sur une femme. Ces deux mots, *muliercula nimis* sont une peinture parlante, qui s'adresse aux yeux & à l'esprit tout ce que Quintilien y voit. *In littoré*, employé pour la fin, y ajoute le détail, comme on l'a déjà remarqué ailleurs, & marque la licence prise de Verres, qui paroissant en une indigne posture sur le rivage, & aux yeux de tout le monde, semble braver insolemment la bienséance & l'intérêt public.

Ces poètes sont pleins de ces descriptions courtes & vives.

Le coursier écumant sous sa main intrépide
 tout orgueilleux de la main qui le
 guide.

Despreaux

Leurs :

Les bœufs attelés d'un pas tranquille &

avoient dans Paris le Monarque indo-



Mais rien n'est plus achevé que le portrait qui suit :

La Mollesse oppressée

Dans sa bouche à ce mot sent sa langue glacée,
Et lassé de parler, succombant sous l'effort
Soupire, étend les bras, ferme l'œil, &
s'endort.

2. Les descriptions que j'ai rapportées jusqu'ici sont courtes, & ne peignent qu'un simple objet. Il y en a de plus longues & de plus détaillées, qui ressemblent à ces tableaux où l'on représente plusieurs personnages, dont toutes les attitudes frappent, & se font remarquer. Telle est cette description d'un repas de débauché qui étoit dans une harangue de Cicéron qui n'est pas parvenue jusqu'à nous. *Videbar mihi videre alios inertes, alios autem excurrentes, partim eximio vacillantes, partim hesternis potione oscitantes. Versabatur inter hos Gellius unguentis oblitus, redimitus coronis languidulis & spinis cooperatum.* Quintilien, qui nous a conservé ce beau morceau, nous en fait sentir la beauté & le prix par un seul mot, mais plein de vivacité, &c.



tout : *Quid plus videret, qui in-* Quintil. lib.
R. cap. 3.

Il fait lui-même une excellente description d'une ville prise d'assaut & pillée, qui mérite bien d'être lue. On en trouve beaucoup de belles dans Cicéron, qui n'échappent pas à l'exacritude d'un bon écrivain. Nos auteurs françois, soit poètes soit orateurs, en peuvent fournir aussi un grand nombre.

Isabel dans Athalie décrit merveilleusement la manière dont elle vit la Joas du carnage.

! l'état horrible où le ciel me l'offrit, Racine.
me fit à tout moment effraier mon esprit.
Ses têtes égorgées la chambre étoit remplie.
Sous son pignard à la main l'implacable Athalie
Enrage animoit ses barbares soldats,
Poursuivoit le cours de ses assassinats.
Lui-même pour mort frapa soudain ma vûe.
Sa figure encore sa nourrice éperdue,
Devant les bourreaux s'étoit jetée en-

de le tenoit renversé sur son sein.
Ses bras tout sanglant. En baignant son vi-

leurs du sentiment lui rendirent l'usa-

traieur encore, ou pour me caresser,
Sur mes bras innocens je me sentis presser.



La peinture que fait M. Flechiet des hôpitaux peut servir de modèle dans ce genre : c'est dans l'oraison funèbre de la Reine. *Voions-la dans ces Hôpitaux où elle pratiquoit ses miséricordes publiques. Dans ces lieux où se ramassent toutes les infirmités & tous les accidens de la vie humaine ; où les gémissemens & les plaintes de ceux qui souffrent, remplissent l'ame d'une tristesse importune ; où l'odeur qui s'exhale de tant de corps languissans, porte dans le cœur de ceux qui les servent le degré & la défaillance ; où l'on voit la douleur & la pauvreté exercer à l'envi leur funeste empire ; & où l'image de la misère & de la mort entre presque par tous les sens : c'est là que s'élevant au dessus des craintes & des délicatesses de la nature pour satisfaire à sa charité au péril de sa santé même, on la vit toutes les semaines essuyer les larmes de celui-ci, pourvoir aux besoins de celui-là, procurer aux uns des remèdes & des adoucissements à leurs maux, aux autres des consolations de l'esprit & des secours pour la conscience.*

Ces endroits sont fort propres à former



mer le goût des jeunes gens. ^a On les avertir que le moien le plus de réussir dans ces sortes de des- tions est de consulter la nature, & bien étudier, & de la prendre guide, en sorte que chacun sente soi-même la vérité de ce qu'on & trouve dans son propre fonds sentimens qui sont exprimés dans cours. ^b Pour cela il faut se repré- ter vivement toutes les circon- ces de la chose qu'on veut dé- , & se la rendre présente à soi- le par la force de l'imagination, ne si l'on en étoit réellement té- , & qu'on la vît de ses propres ^c Et pourquoi, dit Quintilien,

nam invenimus: quamur. Omnis circa opera vi- ad se referunt quib- & audit, & id fa- accipiunt animi, gaudent. *Quin- il. cap. 1.*

quas (*cap. 2.*)
magines rerum in sua representa- timo, ut eas oculis ac pra- bere videamus. quibus bene et nec tem in affectu- quibus. Hunc dicunt cura vo- quilibet, vo- *ame II.*

ces, ^a Aut secundum ve- rum optimè finger. *Quin- til. lib. 6. cap. 2.*

^c Nam si inter ora ani- morum, & spes inanes, & velut somnia quardam vigilantium, ita nos hz de quibus loquimur ima- gines prosequuntur, ut peregrinari, navigare, pæliari, populos allo- qui, divitiarum quas non habemus usum vi- deamus disporre, nec cogitare, sed facere: hoc aut ut vitium ad utilita- tem non transferimus? *Ibid.*

N



l'imagination en cette rencontre ne feroit-elle pas en faveur de l'orateur ce qu'elle fait à l'égard des personnes passionnées ; d'un avare par exemple ou d'un ambitieux , qui dans ces especes de songes & de douces rêveries où ils se forment mille projets chimériques de fortune ou de richesses, se livrent tellement à l'objet de leur passion , & en sont si fortement occupés , qu'ils croient effectivement le voir , le posséder , & en être les maîtres ?

Il fournit lui-même un modèle de cette maniere de faire une description , que je rapporterai tout entier, parcequ'il montre aux jeunes gens comment ils doivent s'y prendre pour bien composer. *Ut hominem occisum querar , non omnia , quæ in re presertim accidisse credibile est , in oculis habebis. Non percussor ille subitus erumpet ? non expavescet circumventus ? exclamabit , vel rogabit , vel fugiet ? non ferientem , non concidentem videbo ? non animam sanguis , & pallor , & gemitus , extremus denique expirantis hiatus insidet ?* Cet endroit paroît copié d'après Ciceron , qui décrit ainsi une pareille

Quint. lib.
6. cap. 2.

Pro Resp. action : *Nonne vobis hæc , quæ autem*
Amer. n. 98.



*, cernere oculis videmini, Judices ?
 Non illum miserum, ignarum casus sui,
 leuntem à cana videtis ? non positas
 edias ? non impetum repentinum ? Non
 satur ante oculos vobis in cade Glau-
 ? Non adest iste Roscius ? non suis
 vibus in curru collocat Automedontem
 be, sui sceleris acerbissimi nefariaque
 bria nuncium ?*

I M A G E S.

Les derniers mots de la descri-
 ption que je viens de citer m'aver-
 tissent d'indiquer ici aux jeunes gens
 les sources des plus ordinaires
 beautés du discours, qui consiste à
 joindre, pour ainsi dire, du corps, &
 à la réalité aux choses dont on parle,
 & à les peindre par des traits visibles
 qui frappent les sens, qui remuent l'i-
 magination, & qui montrent un objet
 sensible. Cette manière a quelque rap-
 port à la figure précédente, qui est
 un prototype, si elle n'en fait pas par-
 tie. *Non suis manibus in curru collocat
 Automedontem illum ?* ces mots, *suis
 manibus*, produisent ici l'effet dont je
 parle, & présentent à l'esprit une
 image. Il en est de même de ces deux
 autres que j'ai déjà cités :

N ij



Un poignard à la main l'implacable Athalie.
Au carnage animoit ses barbares soldats.

ce trait, *un poignard à la main*, en fait toute la vivacité. Il y a une infinité de manières de peindre ainsi les objets qu'on décrit : j'en rapporterai plusieurs exemples, dont le lecteur fera l'application à la règle que j'ai indiquée.

Pro M. Font.
v. 38. 37.

*Tendit ad vos virgo Vestalis manus
supplices easdem, quas pro vobis diis im-
mortalibus tendere consuevit... Prospi-
cite ne ignis ille aternus, nocturnis Fon-
teia laboribus vigiliisque servatus, sa-
cerdotis Vesta lacrymis extinctus esse de-
catur.*

Pro Refc.
Amer. n. 68.

*Hac magnitudo maleficii facit, ut,
nisi penè manifestum parricidium profe-
ratur, credibile non sit... Penè decem
respersas manus sanguine paterno iudicii
videant oportet, si tantum facinus, tam
immane, tam acerbum credituri sint.*

Flechier.

*Quel peuple n'a pas ressenti les effets
de sa valeur, & quel endroit de nos fron-
tieres n'a pas servi de théâtre à sa gloire?*

*Dans le tumulte des armées il s'entre-
tenoit des douces & secretes esperances
de sa solitude. D'une main il foudroioit les*



malecites, & il le voit déjà l'autre pour
trier sur lui les bénédictions célestes.

Elle lui a montré à lever ses mains
pures & innocentes vers le ciel.

Avant que d'entrer dans les char-
nières, il voulut en connoître les devoirs.
Le premier tribunal où il monta, fut
celui de sa conscience, pour y sonder le
fond de ses intentions.

Quand il rétablissoit le culte de Dieu
après ses conquêtes, & que marchant sur
les remparts qu'il venoit de foudroier, il
vit lui offrir pour premier hommage,
le pied de ses autels renouvelés, les lau-
rs qu'il avoit cueillis.

Je ne crains pas de mêler ses louan-
ges au sacrifice qu'on offre pour elle, &
j'apportens sur l'autel tout l'encens que je
peux sur son tombeau.

Qu'est-il besoin de lever le voile qu'elle
a jeté sur ses actions?

Il s'appliqua à découvrir la vérité au
travers des voiles du mensonge & de
l'ipocrisie, dont les cupidités humaines
s'entourent.

Est-ce dans la Cour, est-ce dans les Mas-
cades, est-ce sous le casque & sous la
plume que s'apprennent de telles vérités?
Ne croiez donc que les déplaisirs & les
douleurs mortelles ne se cachent



pas sous la pourpre, ou qu'un royaume est un remède universel à tous les maux?

Il me semble que je voi encore tomber cette fleur. On parle de la mort d'un prince enfant.

Quand tout cedit à Louis, & que nous crûmes voir revenir le tems des miracles où les murailles tomboient au bruit des trompettes, tous les peuples jettoient les yeux sur la Reine, & croioient voir partir de son oratoire la foudre qui accabloit tant de villes.

Pellisson. Sous un air serain & tranquille (il s'agit de Louis XIV.) il formoit ces foudres dont le bruit a retenti par tout le monde, & ceux qui grondent encore sur le point d'éclater.

Racine. Pour comble de prospérité
Il espere (l'impie) revivre en sa postérité
Et d'enfans à sa table une riante troupe
Semble boire avec lui la joie à pleine coupe

AVANT que de finir cet article, je dois avertir en général, ^a que l'u-

a Una in re maximè utilis, ut quotidiani & semper eodem modo formati sermonis fastidium levet, & nos à vulgari dicendi genere defendat. Quo si quis parè, & cum res poscet, utetur, velut asperso quodâ cou-

dimento, jucundior erit. At qui nimium affectaverit, ipsam illam gratiam varietatis amittet. Nam & secretæ, & extra vulgarem usum positæ, ideoque magis nobiles, ut novitate aures excitant, ita copiâ



Le des figures demande beaucoup de discernement & de prudence. Elles servent comme de sel & d'assaisonnement au discours, pour relever le style, pour éviter une façon de parler vulgaire & commune, pour prévenir le dégoût que causeroit une ennuieuse uniformité ; & dès lors elles ne doivent être employées avec mesure & discrétion. Car si l'usage en devient trop fréquent, elles perdent la grace même de la variété qui est leur principal mérite ; & plus elles sont brillantes, plus elles choquent & lassent par une affectation ennuieuse, qui marque qu'elles ne sont point naturelles, mais recherchées avec trop de soin, & comme amenées par force.

Il n'est pas nécessaire de faire observer qu'il y a des figures qui sont devenues si communes & si triviales, qu'elles ont perdu toute leur grace, tout lorsqu'elles sont trop lon-

Miserum est exturbari fortunis omnibus : miserius est injuria. Acerbum est acerbius. Calamitosum est... calamit-

Pro Quint.

n. 95.

que se obvias fuisse
sed conquistis,
manibus latebris

extractas congestasque
declarant. Quintil. lib.
9. cap. 3.

N iiij



tosius. Funestum est... funestius. Indignum est... indignius. Lucluosum est... lucluosius. Horribile est... horribilius L'auditeur prévient la réponse, & est fatigué par cette espece de refrain qui est toujours sur le même ton. Il en est de même de cette autre figure,

Cornif. lib. 4. qui est encore plus ennuieuse : *Qui sunt qui fœdera saepe ruperunt ? Carthaginienses. Qui sunt qui in Italia crudeli bellum gesserunt ? Carthaginienses. Qui sunt, &c ?*

ARTICLE SIXIÈME.

DES PRECAUTIONS ORATOIRES

JE donne ici ce nom à de certains ménagemens que l'orateur doit prendre pour ne point blesser la délicatesse de ceux devant qui ou de qui il parle, à des tours étudiés & artificieux dont il se sert pour dire de certaines choses qui autrement paroîtroient dures & choquantes. J'appelle tout cela *précautions oratoires*, parcequ'en tout cela il y a un art & une adresse propres certainement à la Rhétorique, qui méritent bien qu'on y rende les jeunes gens



rentifs. Quelques exemples ren-
tent la chose plus sensible.

Chryfogonus affranchi de Sylla
toit tant de crédit auprès de son maî-
tre, tout puissant alors dans la répu-
blique, qu'aucun avocat n'osa plaider
contre lui en faveur de Roscius. Il n'y
eut que Cicéron qui eut le courage,
un jeune qu'il étoit, de se charger
d'une cause si délicate. Il a grand soin
dans toute la suite de son plaidoyer d'a-
tir en plusieurs endroits que Sylla
avoit eu aucune connoissance de tou-
tes les injustices de son affranchi ;
qu'on s'étoit fort appliqué à les lui ca-
cher ; qu'on avoit fermé tout accès au-
res de lui à ceux qui auroient pû lui
donner avis ; qu'enfin il n'étoit pas
sachant que Sylla chargé seul du soin
de rétablir & de gouverner la républi-
que eût ignoré ou négligé plusieurs
choses, puisqu'il en échappoit beau-
coup à la connoissance & à l'attention
de Jupiter même dans le gouverne-
ment de l'univers. On sent bien que
de telles précautions étoient absolu-
ment nécessaires.

Cicéron, dans le plaidoyer intitulé
in Verrem, est obligé de mon-
trer qu'il est plus digne que Cécilius

¶

Pro Rosc.
Amer. n. 21.
et 22. 25. 91.
110. 127.

n. 131.



298 DES PRECAUTIONS

de plaider contre Verres. ^a Une telle cause, pour ne point choquer, devoit être maniée avec beaucoup d'adresse & d'habileté : car les louanges qu'on se donne à soi-même sont toujours odieuses, sur tout quand elles roulent sur l'esprit & sur l'éloquence. Cicéron, après avoir prouvé que Cécilius n'a aucune des qualités nécessaires pour soutenir un plaidoyer si important, n'a garde de se les attribuer à lui-même : une vanité si grossière auroit révolté tous les esprits. ^b Il dit seulement qu'il a travaillé toute sa vie pour les acquérir, & que si malgré un long travail il n'a pu en venir à bout, il n'est pas étonnant que Cécilius, qui n'a jamais eu aucune idée de cette noble profession, en soit absolument incapable.

En plaidant pour Flaccus, il avoit à réfuter le témoignage de plusieurs Grecs qui avoient déposé contre la partie. Pour le faire avec plus de succès, il entreprend de décrier la nation même, comme peu délicate sur ce qui

^a Intellego quam scopuloso difficulte in loco verber. Nam cum omnis arrogantia odiosa est. tum. illa. ingenii atque eloquentiz multo molestissima est. n. 35.

^b Fortasse dices: Quid? Ergo hæc in te sunt omnia? Utinam quidem essent! Veruntamen ut essent possent magno studio mihi à pueritia est elaboratum. n. 40.



garde la bonne foi & la sincérité. Il commence pas brusquement par un proche si dur. Il met d'abord com-
 e à l'écart beaucoup d'honnêtes gens
 i n'ont point pris de part à l'aveugle
 sion de quelques-uns de leurs com-
 triotes. Il donne ensuite de grandes
 anges à la nation entière, dont il
 éve extrêmement le génie, l'habi-
 é, la politesse, le goût pour les arts,
 le merveilleux talent pour l'élo-
 quence : mais il ajoute que cette na-
 on ne s'est jamais piquée d'exactitu-
 & de sincérité dans les témoigna-
 i. *Verumtamen hoc dico de toto gene-*
Tracorum : tribuo illis literas ; do mul-
um artium disciplinam ; non adimo
monis leporem , ingeniorum acumen ,
endi copiam ; denique etiam si qua sibi
u sumunt , non repugno : testimoniorum
igionem & fidem nunquam ista natio
uit , tamisque huius-ce rei que sui vis ,
authoritas , quod pondus , ignorant.
 On fait que Cicéron excelloit sur-
 t à émouvoir les passions, & que
 les discours tendres & touchans
 il mettoit dans la bouche de ses
 ries en finissant ses plaidoiers, il
 oit souvent couler les larmes des
 x de tous ceux qui l'écoutoient. La.

Pro Flacco.
 n. 9.



grandeur d'ame , & la noble fierté dont se piquoit Milon , ôtoient à son avocat cette ressource si puissante.

^a Mais Cicéron fut tirer avantage de son courage même pour lui gagner la faveur des Juges , & il prit sur lui le caractère & le personnage de Suppliant , qu'il ne pouvoit donner à sa partie.

Le respect inviolable que les enfans doivent à leurs peres & meres, lors même qu'ils en sont traités avec dureté & avec injustice , rend très difficiles certaines conjonctures , où ils sont obligés de parler contre eux ; & c'est dans ces occasions où la bonne Rhétorique fournit des tours & des ménagemens , qui sans rien faire perdre des avantages de la cause , savent rendre à l'autorité paternelle tout ce qui lui est dû. ^b Il faut alors qu'on sente qu'il n'y a qu'une nécessité indispensable qui arrache de la bouche des enfans des plaintes que le cœur

^a Ergo & ille captavit ex illa præstantia animi favorem , & in locum lacrymarum ejus ipse successit. *Quint. l. 6. c. 1.*

^b Hoc illis commune remedium est , si in tota actione æqualiter appa-

reat non honor modò , sed etiam caritas : propterea causa sit nobis præsta sic dicendi : nequid moderatè tantùm laudamus , sed etiam necessariò. *Quintil. lib. 2. c. 1.*



oudroit supprimer, & qu'au travers même de ces plaintes on entrevoit un grand non seulement de respect, mais d'amour & de tendresse. On peut voir un bel exemple de ce précepte dans le plaidoyer pour Cluentius, que la me- n. 12. & 17.
avoit traité avec une cruauté inouïe.

La règle que je viens de toucher regarde tout inférieur qui a des prétentions légitimes à faire valoir contre un supérieur qu'il doit respecter & honorer.

Il y a des occasions, où des raisons d'intérêt ou de bienfaisance ne nous permettent pas de nous expliquer en termes clairs & précis, & où cependant nous voulons faire entendre au juge ce que nous n'osons lui dire ouvertement. Un fils, par exemple, ne peut gagner son procès sans découvrir un crime dont son père est coupable. Il faut, dit Quintilien, que les choses mêmes conduisent insensiblement le juge à deviner ce qu'on ne veut pas

in quo per quandam
tionem, quod non
tunc, accipi volu-
Quintil. lib. 9. c. 2.
Res ipse perducant
rem ad suspicionem,
noliamus cetera, ut
solum super sit: in
multum etiam at-

fectus jurant, & inter-
rupta silentio distio, &
circumstantiones. Sic enim
fit, ut Judex querat
illud nescio quid, quod
ipse fortasse non crede-
ret, si audiret, & ei,
quod à se inventum ex-
stimat, credat. Ibid.



lui dire ; que tout autre motif étant écarté , il soit comme forcé à voir l'unique qui reste , mais que le respect pour un pere empêche de découvrir. Et pour lors il faut que le discours du fils suspendu, entrecoupé, & interrompu de tems en tems comme par un silence forcé & par de vifs sentimens de tendresse, fasse connoître la violence qu'il se fait pour ne pas laisser échapper des paroles que la force de la vérité semble vouloir arracher de la bouche. Par là le Juge est porté à chercher ce je ne sai quoi qu'il ne croiroit peut-être pas si on le lui avoit découvert, mais dont il est pleinement convaincu, parcequ'il croit l'avoir trouvé de lui-même.

Il y a aussi des personnes d'un caractère si respectable, & d'une réputation si universelle, que leur nom seul est un poids qui accable leurs adversaires. Tel étoit Caton à l'égard de Muréna ; & l'on ne peut trop faire remarquer aux jeunes gens l'art merveilleux avec lequel ^a Cicéron, sans toucher à la personne même de Ca-

^a Quam molli autem articulo tractavit Catonem, cujus naturam summe admiratus, non ip-

sus vitio, sed Stoicæ sectæ, quibusdam in rebus factam duriores videtur volebat ! Q. 1. 11. 6. 7



n, qui devoit être pour lui comme
 trée, & qui certainement étoit inac-
 cible & invulnérable à la censure la
 is maligne, fut pourtant lui ôter
 e partie de son autorité & de son
 dit par le portrait qu'il fit de la secte
 i Stoiciens, qu'il tourna en ridicule
 ec tant d'esprit & d'agrément, que
 son lui-même ne put s'empêcher
 in rire.

Y eut-il jamais une affaire plus dé-
 ate & plus difficile à manier que
 de dont Cicéron se chargea en osant
 déclarer contre la loi Agraire. On
 elloit ainsi la loi qui ordonnoit des
 tributions de terre pour ceux d'en-
 le peuple qui étoient les plus pau-
 s. Cette loi avoit dans tous les tems
 vi d'appas & d'amorce aux Tribuns
 et gagner la populace, & pour se
 tacher. Elle paroissoit en effet lui
 e très favorable, en lui procurant un
 os tranquille & une retraite assurée.
 pendant Cicéron entreprend de la
 e rejeter par le peuple même, qui
 oit de le nommer Consul avec une
 nction qui étoit sans exemple. S'il
 ecommencé par se déclarer ouver-
 ent contre cette loi, il auroit trou-
 toutes les oreilles & tous les cœurs.



fermés, & le peuple se seroit généralement révolté contre lui. Il étoit trop habile, & connoissoit trop les hommes, pour en user ainsi. C'est une chose admirable de voir pendant combien de tems il tient l'esprit de ses auditeurs en suspens, sans leur laisser entrevoir en aucune manière le parti qu'il avoit pris, ni le sentiment qu'il vouloit leur inspirer. Il emploie d'abord tous les traits de son éloquence pour témoigner au peuple la vive reconnaissance dont il étoit pénétré pour le bienfait signalé qu'il venoit d'en recevoir. Il en relève avec soin toutes les circonstances, qui lui étoient si honorables. Il marque ensuite les devoirs & les obligations que lui impose un consentement si unanime du peuple à lui donner le Consulat. Il déclare que lui étant redevable de tout ce qu'il est, il prétend bien & dans l'exercice de sa charge & pendant toute sa vie être populaire. Mais il avertit que ce mot a besoin d'explication : & après en avoir démêlé les différens sens ; après avoir découvert les secrettes intrigues des tribuns qui couvroient de ce spécieux nom leurs desseins ambitieux ; après avoir loué hautement



Gracques zélés défenseurs de la
 Agraire, & dont la mémoire par
 sa raison étoit si chère au peuple
 romain ; après s'être ainsi insinué
 à peu & par degrés dans l'esprit
 de ses auditeurs, & s'en être enfin
 fait le maître absolu, il n'ose pas
 encore cependant attaquer ouverte-
 ment la loi dont il s'agissoit, mais
 se contente de protester qu'en cas
 de la loi, après l'avoir entendu,
 il reconnoisse pas que cette loi,
 par un dehors flatteur, donne en ef-
 fait atteinte à son repos & à sa liber-
 té, & il se joindra à lui, & se rendra
 son sentiment. C'est ici un modèle
 de ce qu'on appelle dans l'é-
 loquence *Exorde par insinuation*, & il me
 semble qu'un seul endroit comme ce-
 lui-ci est bien capable de former l'es-
 prit des jeunes gens, & de leur ap-
 prendre la manière adroite & respé-
 cieuse avec laquelle ils doivent com-
 battre le sentiment de ceux à qui la
 sagesse & la soumission ne
 permettent pas de résister direc-
 tement. Il eut à Rome tout l'effet
 qu'on en devoit attendre, & le peu-
 ple détrompé par l'éloquent discours
 de son Consul, rejeta lui-même la



L'endroit de la harangue de Cicéron pour Ligarius où il est parlé de la guerre civile entre César & Pompée, demandoit d'être traité avec une extrême délicatesse. Tubéron avoit taxé de crime l'entreprise de ceux qui avoient porté les armes contre César. Cicéron relève & condanne la dureté de cette expression ; & après avoir rapporté différens noms qu'on donnoit à la haine de ceux qui s'étoient déclarés pour Pompée ; erreur, crainte, cupidité, passion, prévention, entêtement, mérité : » Pour moi, dit-il, si l'on me demande quel est le propre, & le véritable nom que l'on doit donner à notre malheur, il me semble que c'est une fatale influence qui a agité & entraîné les hommes, & les a entraînés comme malgré eux ; en sorte qu'ils ne doivent pas s'étonner que la volonté insurmontable des dieux l'ait porté sur les conseils des hommes.

Pro. Ligar. Ac mihi quidem, si proprium & verum nomen nostri mali quaratur, fatalis quædam calamitas incidisse videtur, & providas hominum mentes occupavit, ut nemo mirari debeat, humana consilia vana necessitate esse superata. Il n'y a rien dans cette définition d'injure.



Le parti de Pompée, & loin de
 vir choquer César, elle étoit très
 aise pour lui.

Nos écrivains, quand ils ont eu
 à parler des dernières guerres civiles
 ont troublé la France, semblent
 n'en eû en vûe l'endroit de Cicéron
 que je viens de rapporter : mais ils
 n'ont bien enchéri sur leur modèle.

Malheureuse France ! pour être ^{Mascaron,}
 le de cet ennemi, ne s'en restoit-il ^{dans l'Or. fun.}
 pas d'autres, sans tourner les mains ^{de M. de Tur-}
 renne.

soi-même ? Quelle fatale influen-
 porta à répandre tant de sang ? ..
 ne peut-on effacer ces tristes années
 l'issue de l'histoire, & les déro-
 la connoissance de nos neveux !
 puisqu'il est impossible de passer
 ces choses que tant de sang répandu
 vivement marquées, montrons-
 moins avec l'artifice de ce pein-
 qui pour cacher la difformité d'un
 inventa l'art du profil. Dérobons
 ce vûe ce défaut de lumière, &
 qui fanele, qui formée dans la
 on des affaires publiques par tant
 vers intérêts, se égarent ceux même
 cherchoient le bon chemin.

Venez-vous, Messieurs, de ce ^{Plechier dans}
 le desordre & de trouble, où l'es- ^{l'Or. fun. de}
 M. de Tarcen-
 ne.



prit ténébreux de discorde confondoit le droit avec la passion, le devoir avec l'intérêt, la bonne cause avec la mauvaise; où les Astres les plus brillans souffrirent presque tous quelque éclipse, & les plus sages sujets se virent entraînés malgré eux par le torrent des partis, comme ces pilotes, qui se trouvant surpris de l'orage en pleine mer, sont contraints de quitter la route qu'ils veulent tenir, & de s'abandonner pour un tems à la merci des vens & de la tempête. Telle est la justice de Dieu, telle est l'infirmité naturelle des hommes. Mais le sage revient aisément à soi; & il y a dans la politique, comme dans la religion, une espèce de pénitence plus glorieuse que l'innocence même, qui répare avantageusement un peu de fragilité par des vents extraordinaires, & par une ferveur continuelle.

Flequier dans
l'Or. fun. de
M. le Tellier.

Que dirai-je donc? Dieu permit aux vens & à la mer de gronder & de se remouvoir, & la tempête s'éleva. Un Etat empoisonné de factions & de révoltes gagna le cœur de l'Etat, & se répandit dans les parties les plus éloignées. Les passions que nos pechés avoient allumées rompirent les digues de la justice & de la raison; & les plus sages mêmes, et



de par le malheur des engagements
 & conjonctures, contre leur propre
 raison, se trouverent, sans y pen-
 sers des bornes de leur devoir.

ARTICLE SEPTIEME.

DES PASSIONS.

SE ROIS extrêmement long, si
 entreprenois de toucher même lé-
 gement toutes celles qui regarde cette
 science, l'une des plus importantes
 soient dans la Rhétorique. On
 voit que les passions sont comme l'ame
 du discours : que c'est ce qui lui don-
 ne l'impétuosité & une véhémence
 qui emportent & entraînent tout :
 que l'orateur exerce par là sur ses
 auditeurs un empire absolu, & leur
 inspire tels sentimens qu'il lui plaît ;
 quelquefois en profitant adroitement
 de la pente & de la disposition favo-
 rable qu'il trouve dans les esprits,
 & d'autres fois en surmontant toute
 résistance par la force victo-

nam vim habet
 & recte à bono
 ita est firmissima
 ut non modo
 non erigere, aut

stantem inclinare, sed
 etiam adversantem & re-
 pugnantem, ut impera-
 tor bonus ac fortis, cape-
 re possit. *Lib. 2. de Orat.*
 n. 187.



ricieuse du discours, & les obligeant de se rendre comme malgré eux. César ne put s'en défendre lorsqu'il entendit le plaidoyer de Cicéron en faveur de Ligarius, quoiqu'il se tint fort sur ses gardes contre son éloquence, étant sorti de chez lui très déterminé à ne point pardonner à ce dernier.

Je me contente de renvoyer les jeunes gens à la lecture des peroraisons de Cicéron, & de les exhorter à y faire eux-mêmes l'application des excellents préceptes que Cicéron & Quintilien nous ont laissés sur ce sujet. Le plus important de tous est que pour toucher les autres, il faut être touché soi-même : & pour l'être, il faut bien pénétrer du sujet que l'on traite, en être pleinement convaincu, en sentir toute la vérité & toute l'importance, se représenter fortement l'image des choses dont on veut se servir pour

a Summa circa movendos affectus in hoc posita est, ut moveamur ipsi. . . Primum est ut apud nos valeant ea quæ valere apud Judicem volumus, afficiamurque antequam afficere conemur. . . Ubi miseratione opus erit, nobis ea de quibus querimur, accidisse credamus,

atque id animo nobis persuadeamus. Nos illis simus, quos gravia, & digna, tristia patiosur. Nec agamus rem quasi alienam, sed admittamus parumper illos dolorem. Ita dicemus, quæ in simili nostro dicturi essemus. *Quint. lib. 6. cap. 2.*



à voir les auditeurs, en faire des
 figures vives & touchantes, & elles
 ne sont telles, si l'on a bien soin d'é-
 couter la nature, & de la prendre
 pour guide. ^a Car d'où vient
 qu'on voit des personnes ignorantes
 parler si éloquemment dans le
 premier mouvement de leur douleur
 ou de leur colere, sinon parceque
 les sentimens ne sont point étudiés,
 mais puisés dans la
 nature & dans la nature même ?

Un Athénien vint trouver Démo-
 sthène, & le pria de vouloir plaider
 pour lui contre un citoyen de qui il di-
 voit être fort outragé. Et comme
 il contoit ce prétendu mauvais trai-
 tement d'un ton tranquille & froid,
 sans s'échauffer: Il
 dit rien de tout cela, dit Démo-
 sthène; vous n'avez point été mal-
 traité comme vous le dites. Com-
 ment, répliqua l'autre en haussant
 le ton, & paroissant tout ému? Je
 n'ai point été maltraité, je n'ai point
 été outragé? A ce ton Démosthène

*Plut. in vit.
 Demosth.*

Id enim aliud est
 et lugentes utique
 et dolore ditentis-
 sedam exclamare
 et, & ita non

nunquam indoctis quo-
 que eloquentiam faciat,
 quàm quòd illis inest vis
 mentis, & veritas ipsa
 a.orum? *Ibid.*



reconnut la vérité, & se chargea de la cause. ^a Cicéron raporte quelque chose de pareil d'un orateur, nommé Callidius, contre qui il plaidoit. Quoi ! lui-dit-il, s'il étoit vrai qu'en eût voulu à votre vie, comme vous le prétendez, auriez-vous pu lé d'un tel attentat avec cet air de langueur & de nonchalance, qui bien loin de remuer vos auditeurs, n'étoit propre qu'à les endormir. Est-ce là le langage de la douleur de l'indignation, qui mettent dans la bouche des enfans même des plaintes vives & animées ? Ces deux exemples nous montrent qu'il faut être touché soi-même, si l'on veut toucher les autres, & ressentir en soi les mouvemens qu'on veut leur

Horat. Spirer. Si vis me flere, dolendum est primum ipsi tibi.

CE N'EST PAS seulement dans l'épilogue qu'il faut exciter les passions, elles doivent être répandues dans tout

^a Hoc ipsum posuit pro argumento, quod ille tam solutè egisset, tam leniter, tam oscitanter. Tu isthuc, M. Callidi, nisi fingeres, sic ageres ? Ubi dolor ? ubi ardor animi, qui etiam ex infantium

ingeniis elicere vocem querelas solet ? Nulla perturbatio animi, nulla corporis... Itaque ut tum al' fuit ut inflammaveres nostros animos : sed num isto loco vix recubamus. *Brnt. n. 277.*



es autres parties du discours l'exigence des matieres qu'on y a. En effet un récit de choses es & touchantes seroit très im- pit, s'il n'étoit vif & passionné. Seules Verrines, & sur tout la ere, fournissent un grand nom- e narrations, qui peuvent ser- e modèles dans ce genre.

quelquefois ce n'est qu'un trait & ntiment jetté dans le discours roduit cet effet. Cicéron, dans urt récit qu'il fait en parlant Ligarius, pouvoit, selon la re- e de Quintilien, se contenter

Tum Ligarius nullo se impli- Pro Lig. n. 9.

negotio passus est. Mais il y joint nage qui rend ce récit & plus mblable, & plus touchant. *Tim- us domum spectans, & ad suos re- piens, nullo se implicari negotio est.*

pile en moins d'un vers décrit *Æn. l. 11. v. 782.*

manière fort tendre la mort d'un homme qui avoit quitté lieu de sa naissance pour s'at- à Evandre :

Dulces moriens reminiscitur Argos.

sed exonebat, | le, & affectus quoque lecti credibi- | implevit. Q. l. 4. v. 2. me 11. O



^a Ce tendre regard d'un jeune homme mourant vers la patrie qu'il ne reverra plus, & ce triste souvenir de ce qu'il avoit de plus doux & de plus cher au monde, forment en deux mots un tableau parfait : *dulces... reminiscitur.*

Celui que Cicéron peint en deux lignes n'est pas moins vif. Il reproche à Verres d'avoir choisi exprès pour faire mourir un citoyen Romain un endroit d'où ce pauvre malheureux pouvoit du haut de la potence

Verr. 7. n.
168.

voir l'Italie en expirant : *Ut ille, p se civem Romanum diceret, ex cap Italianam cernere, ac domum suam perficere posset.* Il étend dans la suite & développe lui-même cette pensée : *Italia conspectus ad eam rem ab ipso datus est, ut ille in dolore cruciatuque ricens, per angusto freato divisa servitutis libertatis jura cognosceret; Italia vero alumnus suum extremo summoque supplicio affectum videret.* Tous ces droits sont fort touchans, parce que les images qu'ils expriment révèlent un sentiment d'amour & de tendresse pour la patrie que chacun poss

a Quid? Non idem poeta penitus ultimi fati cepit imaginem, ut dice-

ret, ET DULCES RE-
RIENS REMINISCITUR
ARGOS? Ibid.



son cœur. Cicéron termine cette
 le par une figure hardie , mais
 pathétique , en disant que s'il
 it dans une solitude , les rochers
 us durs seroient touchés du ré-
 un traitement si indigne. *Si in n. 170.*
desertissima solitudine ad saxa &
ps hac conqueri & deplorare vel-
tamen omnia muta atque inani-
ta & tam indigna rerum atroci-
ommoventur.

ne espece de hazard fournit sur le
 p à Crassus un trait d'éloquence
 f & très véhément. Cicéron nous
 inservé dans le second livre de
 leur. Pendant qu'il plaidoit con-
 rutus , le convoi d'une Dame
 line , parente de ce dernier , pas-
 hs la place publique , où l'on
 t'étoit le barreau. Alors inter-
 nt son discours : « Quelle nou-
 voulez-vous , dit-il à Bru-
 que cette morte aille porter
 le pere ? Que souhaitez-vous »

tragedias egit
 allus ,) cum ca-
 ram causa cum
 terer anus Ju-
 du immorta-
 ale illa , quan-
 am inexpecta-
 m repentius ?

cum , conjeclis oculis ,
 gestu omni imminenti ,
 summa gravitate & cele-
 ritate vethorum : Brute ,
 quid sedes ? Quid illam
 anum patri nunciare vis
 tuo ? quid illis omnibus ,
 quorum imagines ducit

O ij



» qu'elle dise à ces illustres Romains
 » dont on porte ici les images, à
 » vos ancêtres, à ce Brutus qui dé-
 » livra le peuple de la domination
 » des rois ? A quoi leur dira-t-elle
 » que vous vous appliquez ? De quelle
 » belle action, de quelle vertu, de
 » quelle sorte de gloire leur appren-
 » dra-t-elle que vous vous piquez ?
 Et après avoir fait un long dénombra-
 blement de tous ses défauts : » Por-
 » vez-vous encore après cela, con-
 » tinua-t-il, soutenir la lumière de
 » jour, vous montrer dans cette ville,
 » vous présenter devant vos citoyens
 » La vûe même de cette morte &
 » de ces images, qui semblent vous
 » reprocher tous vos dérèglements,
 » ne doit-elle pas vous remplir de
 » crainte & d'horreur ?

^a OUTRE cette première espec

vides ? quid majoribus
 tuis ? quid L. Bruto,
 qui hunc populum do-
 minatu regio liberavit ?
 quid te facere ? cui rei,
 cui gloriæ, cui virtuti
 studere ? Patrimonio-
 ne augendo, &c. Tu lucem
 aspicerè, audes ? tu hos
 intruisti ? Tu in foro, tu
 in urbe, tu in civium
 esse conspectu ? tu illam
 mortuam, tu imagines

ipsas non perhorreo
 2. de Orat. n. 225. 24
 a Affectus igitur
 concitatos, illos
 atque compositos
 xerunt : in altero
 menter commotos
 altero lenes : denique
 imperare, illos per-
 dere : hos ad per-
 nationem, illos ad
 ævolentiam prævalere
 Quintil. lib. 6. cap. 3.



passions plus fortes & plus véhémentes, à laquelle les Rhéteurs donnent le nom de πάθος; il y en a une autre sorte, qu'ils appellent πάθος, qui consiste dans des sentimens doux, plus tendres, plus insinuans, mais qui n'en sont pas pour moins touchans ni moins vifs: l'effet n'est pas de renverser,

viderit, quod
ania bonitate ed-
ntur: non solum
e placidum, sed
que blandum &
um & audienti-
abile atque ju-
In quo experi-
summa virtus
ut fluere omnia
sa rerum homi-
videantur,
ores dicentis ex
pelluceant &
modo agnoscan-
ad est sine dubio
supplicat maxi-
mas, quoties per-
ignoscimus,
mus, monemus,
bita, procul ab
Hoc omne bo-
comem vitum
mus. l. c. c. i.
ant, que bene
ab oratore ad-
eloquentiam
quorum alte-
modi Graeci ubi-
ad naturam,
mus, & ad om-
comperudinem

accommodatum; alterum quod idem πάθος sive nominant, quo perturbantur animi & concitantur, in quo uno regnat oratio. Illud superioris comae, jucundum, ad benevolentiam conciliandum paratum; hoc, vehemens, incensum, incitatum, quo cause eripiuntur: quod cum rapide fertur, sustineri nullo pacto potest. Orat. n. 114.

Non semper fortis oratio queritur, sed saepe placida, summissa, lenis, que maxime commendat reos. . . Horum igitur exprimere mores oratione, justos, integros, religiosos, timidos, perferentes injuriam, mirum quidam valet: & hoc vel in principio, vel in se narranda, vel in petoranda tantam habet vim, si est suaviter & cum sensu tractatum, ut saepe plus quam caetera valeat. Tan-



d'entraîner, d'emporter tout comme de vive force ; mais d'intéresser & d'attendrir ; en s'insinuant doucement jusqu'au fond du cœur. Ces passions ont lieu entre des personnes liées ensemble par quelque union étroite ; entre un prince & des sujets, un père & des enfans, un tuteur & des pupilles, un bienfaiteur & ceux qui en ont reçu du bien. Elles consistent pour ceux qui sont supérieurs & qui ont offensés, dans un certain caractère de douceur, de bonté, d'humanité, de patience, qui est sans fiel & sans aigreur, qui fait souffrir l'injure & l'oublier, & qui ne peut résister aux prières & aux larmes ; & pour les autres, dans une facilité à reconnaître leurs fautes, à les avouer, à en demander leur douleur, à s'humilier, à se soumettre, & à donner toutes les satisfactions qu'on peut désirer. Tout cela doit se faire d'une manière simple & naturelle, sans étude & sans affectation ; l'air, l'extérieur, le

rum autem efficitur sensu quodam ac ratione dicendi, ut quasi mores orationis effingat oratio. Genere enim quodam sententiarum, & genere verborum, adhibita etiā

actione leni facilitate significandi, efficiendi, ut bene morum ut boni viri esse videtur. 2. de Orat. 184.



Le ton, le stile, tout doit respic-
 je ne sai quoi de doux & de ten-
 qui parte du cœur, & qui aille
 t au cœur. Les mœurs de celui
 parle doivent se peindre dans son
 ours sans qu'il y pense. On sent
 que non seulement pour l'élo-
 ace, mais pour le commerce or-
 ire de la vie, rien n'est plus ai-
 le qu'un tel caractère ; & l'on
 veut trop porter les jeunes gens à
 rendre attentifs, à l'étudier, &
 miter.

On en trouve un bel exemple dans
 des homélies de saint Jean-Chry- *Homel. 20.*
 me au peuple d'Antioche. Con-
 cet endroit est fort éloquent, &
 capable de former le goût des jeu-
 gens, qu'il me soit permis de m'y
 dre un peu plus que ne semble
 être demander la matière que
 uite actuellement, & d'en faire
 sspec d'analyse & d'abregé.

Empereur Théodose avoit envoié
 officiers & des troupes à Antioche
 punir cette ville rebelle d'une
 on, dans laquelle on avoit ren-
 les statues de l'Empereur, & de
 tratrice Flaccille sa femme, qui
 lors étoit morte. Flavien Evêque



d'Antioche, malgré la rigueur de la saison, malgré son extrême vieillesse, & la maladie d'une sœur qu'il laissoit mourante, partit sur le champ pour aller implorer la clémence du Prince en faveur de son peuple. Quand il fut arrivé dans le palais, & qu'il fut en présence du Prince, dès qu'il l'aperçut, il s'arrêta de loin, baissant les yeux, versant des larmes, se couvrant le visage, demeurant muet, comme s'il eût été lui-même coupable. Voilà un exorde plein d'art, & un silence infiniment plus éloquent que toutes les paroles qu'il auroit pû employer. Au saint Chrysostome remarque-t-il que par cet extérieur lugubre & pathétique, son dessein étoit de préparer l'entrée à son discours, & de s'insinuer peu à peu dans le cœur du Prince, pour y faire succéder aux sentimens de colère & de vengeance dont il étoit plein, ceux de douceur & de compassion dont sa cause avoit besoin.

L'Empereur le voiant en cet état, ne lui fit point de durs reproches, comme il avoit lieu de s'y attendre. Il ne lui dit point : Quoi ! vous venez me demander grace pour des rebelles, pour des ingrats, pour des gens indigne-



de vivre, & qui méritent les derniers supplices ? mais prenant un ton louceur, il lui fit un long dénombrement de tous les bienfaits dont il a comblé la ville d'Antioche ; & sur chacun de ces bienfaits il ajoutoit : que devois-je attendre ? Quel sujet de haine les citoyens avoient-ils contre moi ? Quel mal leur avois-je fait ? Mais pourquoi porter leur insolence jusques aux morts ? En avoient-ils reçu quelque injure ? Quelle tendresse n'ai-je pas témoignée pour leur ville ? N'a-t-on pas que je l'aimois plus que ma patrie même, & que c'étoit pour la joie la plus douce de penser que j'étois en état d'y faire un bien ?

Sur lors le saint Evêque ne pouvoit soutenir plus longtemps de si tendres reproches : Il est vrai, dit-il, en faisant de profonds soupirs, la bonté de vous nous avez honorés, Seigneur, ne pouvoit aller plus loin : & ce qui augmente notre crime & nous en fait plus de douleur. De quelque manière vous nous traitiez, vous ne pouvez nous punir comme nous le méritons. L'état où nous sommes est déjà



pour nous une cruelle punition. Quoi ! toute la terre saura notre ingratitude :

Si les barbares avoient renversé notre ville, elle ne seroit point sans ressource & sans espérance, tant quelle vous auroit pour protecteur. Mais à qui maintenant aura-t-elle recours, depuis qu'elle s'est rendue indigne de votre protection ?

L'envie du démon, jaloux de son bonheur, l'a précipitée dans cet abîme de maux dont vous seul la pouvez tirer. J'ose le dire, Seigneur : c'est votre affection même qui nous les a attirés, en excitant contre nous la jalousie de cet esprit malin. Mais à l'exemple de Dieu, vous pouvez tirer un bien infini du mal qu'il a préparé du nous faire,

Votre clémence dans cette occasion vous fera plus d'honneur que vos victoires les plus éclatantes. On a renversé vos statues. Si vous nous pardonnez ce crime, on vous en élèvera d'autres, non de marbre ou d'airain que le tems fait périr, mais qui subsisteront éternellement dans le cœur de tous ceux qui entendront parler de cette action.

Il lui propose ensuite l'exemple de



stantin, qui étant pressé par les
 artisans de se venger de quelques
 dieux qui avoient défiguré une de
 statues à coups de pierres, ne fit que
 porter la main sur son visage, & leur
 répondit en souriant qu'il ne se sen-
 toit point blessé.

Lui remet devant les yeux sa pro-
 misse, & le fait souvenir d'une
 loi, dans laquelle, après avoir
 ordonné qu'on ouvrît les prisons, &
 qu'on fit grace aux criminels dans le
 jour de la solennité de Pâque, il avoit
 prononcé cette parole mémorable : *Plût à
 Dieu que je pusse de même ouvrir les tom-
 bes, & rendre la vie aux morts ! Ce
 jour est venu, Seigneur : vous le pou-
 vez maintenant, &c.*

Il interresse l'honneur de la religion
 dans cette affaire. Tous les juifs &
 chrétiens, lui dit-il, ont les yeux ou-
 vés sur vous, & attendent l'arrêt
 que vous allez prononcer. S'il nous
 est favorable, pleins d'admiration ils
 seront : Certes il faut que le Dieu
 des chrétiens soit bien puissant. Il met
 fin à la colère de ceux qui ne
 voient point de maître sur la
 terre, & des hommes il sait en faire
 des anges.

O v j



Après avoir répondu à l'objection qu'on pouvoit lui faire sur les suites facheuses qu'il y avoit à craindre si ce crime demeuroit impuni ; & avoit montré que Théodose par un exemple si rare de clémence pouvoit édifier toute la terre , & instruire tous les siècles à venir , il continue ainsi :

Il vous sera infiniment glorieux, Seigneur , d'avoir accordé ce pardon à la priere d'un ministre du Seigneur. & l'on verra bien que sans faire attention à l'indignité de l'ambassadeur, vous n'aurez respecté en lui que la puissance du Maître de la part de qui il vient.

Car ce n'est pas seulement au nom des habitans d'Antioche que je parois ici. J'y viens de la part du souverain Maître des hommes & des anges vous déclarer , que si vous pardonnez aux hommes leurs fautes , le Pere céleste vous pardonnera les vôtres. Souvenez-vous , grand Prince , de ce jour terrible , où vous paroîtrez devant le Roi des rois pour y rendre compte de vos actions. Vous allez vous-même prononcer votre jugement. Les autres ambassadeurs ont coutume d'établir devant les princes vers qui on les



envoie des présens magnifiques. Pour moi je ne présente à votre majesté que ce saint livre des Evangiles ; & j'ose vous exhorter à imiter votre Maître, qui tous les jours ne cesse de faire du bien à ceux qui l'outragent.

Enfin il conclut tout son discours, en assurant le Prince, que s'il refuse cette ville infortunée la grace qu'elle lui demande, il n'y rentrera jamais ; & ne considérera plus comme la patrie une ville que le Prince le plus doux qui soit sur la terre regarde avec indignation, & à qui il n'aura pû se résoudre de pardonner.

Théodose ne put résister à la force de ce discours. Il eut de la peine à retenir ses larmes, & dissimulant autant qu'il pouvoit son émotion, il dit peu de mots au patriarche : si Jesus-Christ, tout Dieu qu'il est, a bien voulu pardonner aux hommes, qui le méprisoient, dois-je faire difficulté de pardonner à mes sujets qui m'ont offensé, moi qui ne suis qu'un homme mortel comme eux, & serviteur du même Maître ? Alors Flavien se prosterna, & lui souhaita toutes les prospérités qu'il méritoit par l'action qu'il venoit de faire. Et comme ce



Prélat témoignoit quelque envie de passer la fête de Pâque à Constantinople : Allez, mon Pere, lui dit Théodose en l'embrassant, & ne différez pas d'un moment la consolation que votre peuple recevra par votre retour, & par les assurances que vous lui donnerez de la grace que je lui accorde. Je sai qu'il est encore dans la douleur & dans la crainte. Partez, & portez lui pour la fête de Pâque l'abolition de son crime. Priez Dieu qu'il benisse mes armes, & soiez assuré qu'après cette guerre j'irai moi-même consoler la ville d'Antioche.

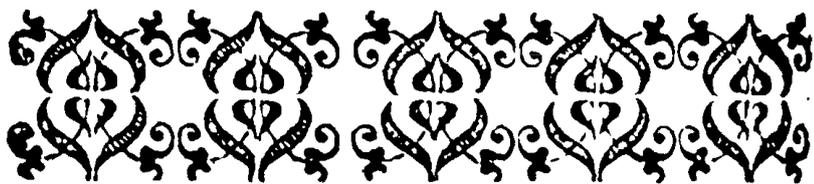
Le saint Prélat partit sur le champ, & pour avancer la joie de ses citoiens, il dépêcha un courrier plus prompt que lui, qui tira la ville de l'inquiétude & de l'alarme où elle étoit.

Je prie encore, en finissant, qu'on me pardonne la longueur de cette espee de digression. J'ai cru que l'extrait de cette éloquente homélie pouvoit être aussi utile aux jeunes gens qu'aucun endroit des auteurs profanes. Il y auroit beaucoup de réflexions à faire, principalement sur deux caractères, incompatibles en apparence, & qui se trouvent néanmoins réunis dans le



discours de Flavien ; l'humilité & l'abaissement d'un suppliant, la noblesse & la grandeur d'un Evêque ; mais sont tellement tempérées l'une l'autre, qu'elles se prêtent tous un mutuel secours. On le voit d'abord, tremblant, suppliant, & l'ame abbatu aux piés de l'Empereur. Vers la fin du discours il paroît revêtu de tout l'éclat & de toute la majesté du Maître dont il est le ministre. Il commande, il menace, il intimide toujours grand cependant dans son abaissement, toujours humble dans son élévation. Mais je me contente de dire que cette réflexion qui est naturelle au sujet m'a donné lieu de rapporter cette histoire. Il me semble que ces deux discours peuvent être proposés comme un modèle excellent dans ce genre de passions douces & tendres.





§. III.

DE L'ÉLOQUENCE
DU
BARRÉAU.

LES RÈGLES que j'ai données jusqu'ici sur l'éloquence étant presque toutes tirées de Cicéron & de Quintilien, qui se sont principalement appliqués à former des orateurs pour le Barreau, elles pourroient suffire aux jeunes gens qui se destinent à cette honorable profession. J'ai cru néanmoins devoir y ajouter quelques réflexions plus particulières, qui puissent leur servir comme de guides en leur montrant la route qu'ils doivent tenir. J'examinerai d'abord quel stile convient au Barreau, & quels modèles on doit s'y proposer. Je parlerai ensuite des moïens que les jeunes gens peuvent employer pour se préparer à la plaidoïerie. Enfin j'ramasserai quelque chose de ce que



utilien a dit de plus beau sur les
 urs & sur le caractère de l'Avocat.

ARTICLE PREMIER.

du style qui convient au Barreau.

IL NOUS avons les harangues &
 les plaidoiers de tant d'habiles ora-
 teurs qui depuis un certain nombre
 de siècles ont si fort illustré le Barreau
 François, & de ceux qui y paroissent
 encore aujourd'hui avec tant d'éclat,
 que pourrions y trouver des regles
 & des modèles parfaits de l'é-
 loquence qu'on y doit suivre. Mais
 le petit nombre que nous avons de
 ces sortes de pieces nous oblige de
 aller à la source même, & d'aller
 chercher dans Athènes & dans Rome
 la modestie de nos orateurs,
 n'étant excessive en ce point, ne
 permet pas de trouver parmi

Demosthene & Cicéron, du con-
 tinent de tous les siècles & de tous
 les lieux, sont ceux qui ont le plus
 brillé dans l'éloquence du Barreau:
 on peut par conséquent propo-
 ser leur style aux jeunes gens comme
 un modèle qu'ils peuvent sûrement



imiter. Il s'agiroit pour cela de leur bien faire connoître, de leur en bien marquer le caractère, & de leur en faire sentir les différences. Cela ne se peut que par la lecture & par l'examen de leurs ouvrages. Ceux de Cicéron sont entre les mains de tout le monde, & par cette raison assez connus. Il n'en est pas ainsi des discours de Démosthène, & dans un siècle aussi savant & aussi poli qu'est le nôtre, il doit paroître étonnant que la Grece aiant toujours été considérée comme la première & la plus parfaite école du bon goût & de l'éloquence, on soit si peu soigneux, surtout dans le Barreau, de consulter les habiles maîtres qu'elle nous a donnés en ce genre ; ^a & que si l'on ne croit pas devoir donner un tems considérable à leurs excellentes leçons, on n'ait pas au moins la curiosité de prêter l'oreille comme en passant, & de les écouter comme de loin, pour examiner par soi-même s'il est donc

^a Ego idem existimavi pecudis esse, non hominis, cum tantas res Græci suscipere, profiterentur, agerent... non admovere aures, nec, si palam audire eos non

auderes, ne minueres apud tuos cives auctoritatem tuam, sabau- cultando tamen excipere voces eorum, & procul, quid narrarent, attendere. 2. de Orat. n. 33.



& que de l'autre le stile en est quelquefois * trop enflé & empoullé : défauts directement opposés au ca-

* Je ne citerai qu'un endroit, tiré de la troisième Philippique. De là il arrive que dans vos assemblées, au bruit flatteur d'une adulation continuelle, vous vous endormez tranquillement entre les bras de la volupté; mais que dans les conjonctures & dans les événemens vous courez les derniers périls. Voici le texte de la première partie, qui seule souffre quelque difficulté. *ἰς ὑμῖν συμῆθη-
κον ἰκ τετα ἑν μὲν ταῖς
ἐκκλησίαις τρυφαί, καὶ κε-
λαυοῦσθαι πάντα τοῖς
ἰδίων ἀπέστιν.* Volsius le traduit ainsi : *Unde id consequimini, ut in concionibus fastidiatis, assentationibus delinisti, & omnia, quæ voluptari sunt, autistis.* Ce qui est le véritable sens; & M. de Maueroy l'a suivi. Vous vous rendez difficiles dans vos assemblées; vous voulez y être flatés, & qu'on ne vous sienne que des propos agréables. Cependant cette délicatesse vous a conduits sur le bord du précipice. Ce qui a trompé M. de Tourzeil est le mot *τρυφαί*, qui signifie ordinairement, *delictis abundare, diffuere; in deliciis vivere.* Quand il auroit eû ici ce sens, il

n'auroit pas falu l'exprimer par ces termes pompeux : vous vous endormez tranquillement entre les bras de la volupté; qui joints aux précédens, au bruit flatteur d'une adulation continuelle, forment un stile tout opposé à celui de Démosthène, dont l'éloquence mâle & austère ne souffre point de ces sortes d'ornemens. Mais les délices & la volupté n'étoient point alors le caractère des Athéniens; & d'ailleurs quel rapport pouvoient-elles avoir aux assemblées publiques. Au lieu qu'il étoit très naturel que les Athéniens, enflés par les éloges continuels que les orateurs faisoient de leur grande puissance, de leur mérite supérieur, des exploits de leurs ancêtres, & accoutumés depuis longtemps à de telles flateries, d'un côté fissent les importants dans leurs assemblées, & y prissent des airs fiers & dédaigneux pour un ennemi qu'ils méprisoient; & de l'autre fussent venus à ce point de délicatesse de ne pouvoir souffrir que leurs orateurs leur dissent la vérité. Car je croi qu'ici *τρυφαί* peut avoir ce double sens.



Orateur de Démosthène, dont l'élocution réunit en même tems beaucoup de simplicité, & beaucoup de noblesse. M. de Maucroix en a traduit quelques morceaux. Sa traduction, moins correcte en quelques endroits, me paroît plus conforme au génie de l'orateur grec. Je l'ai employée en partie dans le premier extrait que je donne ici, de la première Philippique.

EXTRAITS

DE DEMOSTHENE ET D'ESCHINE.

EXTRAITS DE DEMOSTHENE.

DE LA PREMIERE PHILIPPIQUE.

M. de Tournel met cette harangue à la tête de toutes les autres.

DEMOSTHENE anime les Athéniens de l'espérance d'un meilleur succès à l'avenir dans la guerre contre Philippe, si, à l'exemple de ce Prince, ils veulent s'appliquer sérieusement à bien de leurs affaires.

Vous êtes résolus, MESSIEURS, à résister à Philippe, ce que jusqu'ici vous n'avez pas fait : si chacun veut employer de bonne foi pour le bien public ; les riches, en contribuant de leurs biens, les jeunes, en prenant



» les armes : enfin , pour tout dire
 » en peu de mots , si vous voulez ne
 » vous attendre qu'à vous-mêmes , &
 » renoncer à cette paresse qui vous
 » lie les mains , en vous entretenant
 » de l'esperance de quelque secours
 » étranger : avec l'aide des dieux vous
 » réparerez bientôt vos fautes & vos
 » pertes , & vous tirerez vengeance
 » de votre ennemi. Car , MESSIEURS,
 » ne vous imaginez pas que cet hom-
 » me soit un dieu qui jouisse d'une fé-
 » licité fixe & immuable. Il est craint,
 » haï , envié , & par ceux-là même
 » qui paroissent les plus dévoués à
 » ses intérêts. En effet l'on doit pré-
 » sumer qu'ils sont remués par les
 » mêmes passions que le reste des
 » hommes. Mais tous ces senti-
 » mens demeurent maintenant comme
 » étouffés & engourdis , parceque vo-
 » tre lenteur & votre nonchalance ne
 » leur donnent point lieu d'éclater :
 » & c'est à quoi il faut que vous re-
 » médiez.

» Car voiez , MESSIEURS , où vous
 » en êtes réduits , & à quel point
 » d'insolence cet homme est monté.
 » Il ne vous laisse pas le choix de l'a-
 » ction ou du repos. Il use de me-



es : il parle, dit-on, d'un ton
 & arrogant. Il ne se contente
 de ses premières conquêtes,
 en ajoute tous les jours de nou-
 ves : & pendant que vous tém-
 blez, & que vous demeurez
 aquilles, il vous envelope &
 s investit de toutes parts.
 n quel tems donc, MESSIEURS,
 quel tems agirez-vous comme
 le devez ? Quel événement at-
 tenez-vous ? Quelle nécessité faut-
 il survenir pour vous y con-
 soudre ? Eh l'état où nous som-
 m'en est-il pas une ? Car pour
 je ne connois point de néces-
 sité plus pressante pour des hom-
 mes libres, qu'une situation d'affai-
 re de honte & d'ignominie.
 Voulez-vous jamais faire autre
 chose qu'aller par la ville vous de-
 couvrir les uns aux autres : Que
 vous en de nouveau ? Eh quoi, y
 a-t-il rien de plus nouveau, que
 voir un homme de Macédoine
 être maître des Athéniens, &
 être la loi à toute la Grèce ?
 Le tyran est-il mort ? dit l'un. Non,
 dit que malade, répond l'autre.
 Le tyran est-il mort, que vous in-



» porte, Messieurs ? puisque s'il n'é-
 » toit plus, vous vous feriez bientôt
 » un autre Philippe par votre mau-
 » vaise conduite. Car il est bien plus
 » redevable de son agrandissement à
 » votre négligence qu'à sa valeur.

DE LA SECONDE OLYNTHIENNE.

Elle est ordinairement la troisième.

DEMOSTHENE compare l'état pré-
 sent des Athéniens avec la gloire de
 leurs ancêtres.

» Nos ancêtres, que leurs orateurs
 » ne flatoient point, & n'aimoient
 » pas comme les vôtres vous aiment,
 » commanderent l'espace de soixante
 » cinq ans à toute la Grece du con-
 » sentement unanime de la nation,
 » amasserent dans le trésor public plus
 » de dix mille talens, exercerent sur
 » le roi de Macédoine la domination
 » qu'il sied aux Grecs d'exercer sur
 » un Barbare, dresserent de nombreux
 » & de magnifiques trophées pour des
 » victoires qu'en personne ils avoient
 » remportées & sur terre & sur mer:
 » enfin, seuls de tous les hommes
 » ils transmirent par leurs exploits
 » aux races futures une gloire supé-
 » rieure aux traits de l'envie. Tels
 ils



furent sur ce qui concernoit la
 ce. Examinez maintenant quelle
 ce. it dans Athènes leur vie, soit
 ce. plique, soit privée. Leurs ma-
 ce. ratures nous ont pourvûs de
 ce. ux édifices, & ont décoré nos
 ce. ples de tant & de si riches or-
 ce. nens, qu'à l'avenir nul homme
 ce. pourra jamais enchérir sur leur
 ce. gnificence. Pour ce qui regarde
 ce. conduite particulière, ils vi-
 ce. vent si modestement, & persévè-
 ce. rent avec tant de constance dans
 ce. cienne simplicité de nos mœurs,
 ce. si par hazard quelqu'un de vous
 ce. voit la maison qu'habitoient ou
 ce. cide, ou Miltiade, ou quelque
 ce. de leurs illustres contempo-
 ce. rains, il voit qu'en rien la moin-
 ce. splendeur ne la distingue de la
 ce. son voisine. Car ils croioient que
 ce. la conduite de l'Etat, ils de-
 ce. voient se proposer l'agrandissement,
 ce. de leur famille, mais de leur
 ce. gloire. C'est ainsi que par une si-
 ce. attention au bien général des
 ce. citoyens, par une piété exemplaire
 ce. envers les dieux, par une égalité
 ce. de justice avec leurs concitoyens,
 ce. ils arrivèrent, & avec raison, au
 ce. *Tome II.* P



» comble de la félicité. Voila quel
 » fut l'état de vos ayeux sous de si
 » dignes Chefs. Quel est aujourd'hui
 » le vôtre sous ces orateurs doucereux
 » qui vous gouvernent ? Lui ressem-
 » ble-t-il, & en approche-t-il le moins
 » du monde ? Je ne veux point ap-
 » puer sur ce parallele, quoique le
 » sujet m'ouvre un vaste champ...

» Mais vous qui parlez, me re-
 » pondra-t-on, si les choses vont mal
 » au dehors, sachez qu'en récompense
 » elles vont beaucoup mieux au de-
 » dans. Et quelles preuves peut-on en
 » alléguer ? Des creneaux reblanchis,
 » des chemins réparés, des fontaines
 » construites, & d'autres bagatelles
 » semblables ? Jetez, de grace, les
 » yeux sur les hommes à qui vous de-
 » vez ces rares monumens de leur ad-
 » ministration. Les uns ont passé de la
 » misere à l'opulence, les autres de
 » l'obscurité à la splendeur. Quelques
 » autres ont bâti des maisons particu-
 » lieres, dont la magnificence insulte
 » aux édifices publics : & plus la fortune
 » de l'Etat a descendu, plus la fortune
 » de tels gens a monté. A quoi doit-
 » on imputer ce total renversement,
 » pourquoi enfin cet ordre merveil-



qui regnoit autrefois en tout, & maintenant il en tout de notre tems ? & ne se voyoit qu'en premier lieu le peuple, & les Magistrats dans sa dépendance, & dispoit souverainement de toutes les graces ; & que chaque Citoyen s'estimoit heureux de tous les peuples & honneurs, & charités & bienfaits. Mais en ce jour contraire, les Magistrats dispensent les faveurs, & ils exercent un empire despotique ; tandis que le pauvre peuple, énérvés & détrempés soit de finances, soit d'ambitions, vous ne jouez plus que le rôle de valets, & de canaille seulement pour le nombre : contentez vous de votre sort, si vos Magistrats ne vous retranchent ni les oboles pour le théâtre, ni la pâture dont ils vous réjouissent dans vos jours de réjouissance ; pour comble de lâcheté en vous prodiguez le titre de bienfaiteurs à des gens qui ne méritent que du vôtre, & qui vous ont pour avoir comme emprisonnés dans l'enceinte de vos murailles.



» les, ne vous amorcent & ne vous ap-
 » privoient de la sorte que pour vous
 » dresser au manége de la sujettion.

DE LA HARANGUE SUR LA
 QUERSONESE.

Les pensionnaires que Philippe avoit
 à Athènes ne cessoient de porter le
 peuple à la paix. Démosthene dé-
 couvre leur artifice & leur trahison.

*Vers la fin
 du discours.*

» J'observerai seulement qu'aussi-
 » tôt qu'on entame le discours sur
 » Philippe, quelqu'un de ces mercé-
 » naires se leve, & s'écrie : *Qu'il est*
 » *doux de vivre en paix ! Qu'il est*
 » *d'avoir à nourrir une nombreuse*
 » *mée ! On en veut à nos finances :*
 » ils vous tiennent d'autres sem-
 » bles propos, par lesquels ils rale-
 » tissent votre ardeur, & ménagent
 » à Philippe le tems de faire à sa
 » aise ce qu'il veut. . . Ce n'est point
 » à vous qu'il faut persuader de vi-
 » vre en paix ; à vous, dis-je, qui
 » pleins de cette persuasion demer-
 » rez ici les bras croisés, mais à ce
 » homme, qui ne respire que la guer-
 » re. . . D'ailleurs il faut regarder
 » comme dur, non ce que nous as-
 » sions dépensé pour notre salut, mai



que nous aurons à souffrir au cas que nous ne voulions pas y pourvoir. Quant à la dissipation de vos finances, on doit y remédier en prenant les moïens les plus propres à la prévenir, non en vous portant à l'abandon total de vos propres intérêts.

Pour moi je me sens rempli d'indignation, MESSIEURS, lorsqu'on voit le fruit de la déprédation de vos finances, qu'il ne tient qu'à vous de punir en punissant d'une façon exemplaire les déprédateurs, quelques-uns de vous poussent les hauts faits, parcequ'il s'agit de leur intérêt particulier; & qu'au sujet de Philippe, qui pille successivement la Grece entiere, & la pille à votre jugement, ils ne proferent pas un seul mot. D'où peut venir, Messieurs, que tandis qu'aux yeux de tous vers Philippe déploie ses étendards, qu'il exerce des violences, & qu'il envahit des places, nul de ces Rois ne s'avise une seule fois de dire que cet homme commet des injustices & des hostilités; & que si vous conseillez de ne pas souffrir de pareils outrages, & d'arrêter le



» cours de semblables entreprises, ces
 » mêmes gens crient aussitôt qu'on
 » veut rallumer une guerre éteinte?
 » Eh quoi ! dirons-nous encore,
 » que vous conseiller de vous défen-
 » dre, c'est rallumer la guerre? Si
 » cela est, il ne vous reste donc plus
 » que l'esclavage. Car point d'autre
 » milieu, si d'un côté nous ne voulons
 » point repousser la violence, & que
 » de l'autre l'ennemi ne veuille point
 » nous donner de trêve. Or le péni-
 » que nous courons est fort différent
 » de celui que courent les autres Grecs.
 » Car Philippe ne veut pas simplement
 » asservir Athènes, il veut l'anéantir.
 » puisqu'il fait sûrement que vous ne
 » voulez point vous aprivoisier avec
 » servitude, & que quand vous le vou-
 » driez, vous ne le pourriez pas. Car
 » chez vous le commandement a tou-
 » né en habitude. Et de plus, à la pre-
 » mière occasion dont il vous plait
 » de vous prévaloir, vous pourrez lui
 » susciter plus de traverses que tous
 » les autres hommes ensemble. Il faut
 » donc poser comme un principe cer-
 » tain, qu'il y va de notre ruine ro-
 » tale; & que vous ne pouvez trop
 » détester ni flétrir les mercénaires qu'



ont vendus à cet homme. Car il n'est pas possible, non il ne l'est pas, de vaincre vos ennemis étrangers, & que vous ne chatierez point vos criminels domestiques qui sont à les yeux : mais de nécessité, tant que vous heurterez contre ceux-ci comme contre autant d'écueils, vous heurterez contre ceux-là qu'après

LA TROISIEME PHILIPPIQUE.

rites, je vous prie, cette réflexion. Vous jugez que le droit de tout appartient si fort à quiconque a le air d'Athènes, que vous heurtez qu'au milieu de vous les étrangers & les esclaves s'expliquent sans façon sur quelque matière que ce puisse être, en sorte que les domestiques parlent ici plus librement, que ne font les citoyens de quelques autres républiques. Il est que cette Tribune d'où vous êtes totalement banni la liberté de parole. De là il arrive que dans vos assemblées vous devenez extraordinairement fiers & difficiles. Vous ne pouvez être flatés, & n'entendre de choses agréables. Et c'est



» cette délicatesse & cette fierté qui
 » vous ont conduits sur le bord du
 » précipice. Si donc aujourd'hui en-
 » core vous persistez dans cette dis-
 » position, je n'ai qu'à me taire. Mais
 » si vous pouvez vous résoudre à souf-
 » frir qu'on vous expose sans flaterie
 » ce qui convient à vos intérêts, me
 » voila prêt à parler. Car malgré le
 » train déplorable des affaires, &
 » leurs divers dépérissemens par no-
 » tre négligence; tout cela, pourvu
 » qu'enfin vous vous déterminiez à
 » vous acquiter de vos devoirs, per-
 » encore se réparer....

» Au reste vous le savez : tout ce
 » que les Grecs eurent à souffrir de
 » des Lacédémoniens, ou de nous,
 » au moins le souffroient-ils de gens
 » qui étoient Grecs aussi bien qu'eux.
 » En sorte que l'on pouvoit com-
 » parer nos fautes à celles d'un fils, qui
 » né dans le sein d'une opulente fa-
 » mille pécheroit contre quelque ré-
 » gle de la bonne & sage économie.
 » Tel fils encourroit justement les re-
 » proches & l'accusation de dissipateur;
 » mais qu'il envahît une succession
 » étrangère, ou qu'il ne fût pas l'hé-
 » ritier légitime, c'est ce qu'on se



urroit point avancer. Mais si un ce
 lave, ou un enfant supposé, s'a- ce
 bit d'engloutir & d'absorber des ce
 ns qui ne lui appartiendroient ce
 façon quelconque ; juste ciel, ce
 ormité du cas ne révolteroit-elle ce
 tout le monde, & ne s'écrieroit- ce
 as d'une commune voix, qu'elle ce
 iteroit une punition exemplai- ce
 Ce n'est pourtant point de cet ce
 qu'on regarde Philippe & ses ce
 ons présentes ; Philippe, qui non ce
 ement n'est point Grec, qui non ce
 ement ne tient aux Grecs par ce
 un endroit, mais qui entre les ce
 pares mêmes ne se distingue que ce
 être sorti d'un lieu indigne qu'on ce
 omme ; mais qui misérable Ma- ce
 nien par sa naissance, reçut le ce
 dans ce vil coin du monde, où ce
 à présent ne s'acheta jamais un ce
 esclave. Que manque-t-il néan- ce
 us à l'indignité avec laquelle ce
 us traite ? N'est-elle pas montée ce
 ombre ? Non content, &c. ce

LES EXTRAITS qui vont suivre,
 tirés des harangues d'Eschine
 & de Démosthène sur la Couronne,
 nécessaire d'avoir quelque idée
 qui en fait le sujet. Cicéron nous



l'apprent dans l'avant-propos qu'il avoit mis à la tête de ces deux harangues en les traduisant, & c'est le seul morceau qui nous reste de cet excellent ouvrage.

On avoit commis à Démosthène le soin de réparer les murs d'Athènes. Il s'acquitta noblement de cette commission, & généreusement y mit beaucoup du sien. Crésiphon à ce sujet lui décerna une couronne d'or, proposa qu'elle lui fût donnée en plein théâtre dans l'assemblée générale du peuple, & que le héraut déclarât qu'il récompensoit le zèle & la probité de cet orateur. Eschine accusa Crésiphon d'avoir violé les loix par ce décret.

» ^a Une cause si extraordinaire excita la curiosité de toute la Grece. On accourut de toutes parts, & l'on courut avec raison. Quel plus beau spectacle que de voir aux mains de deux orateurs, excellens chacun en leur genre, formés par la nature, perfectionnés par l'art, & de plus animés par une inimitié personnelle.

a Ad hoc judicium concurrentes dicuntur à tota Grecia factus esse. Quid enim aut tam videndum, aut tam audicendum fuit,

quam rememorandum in gravissimis accurata & sollicita invidia contentio? de or. gra. orat. 2. 23



TRAITS de la harangue d'Eschine.

ESCHINE, après avoir exposé dans commencement de l'Exorde les dé-
dres qu'on a introduits dans la Ré-
blique, & qui en troublent le bon-
tre, continue ainsi :

Dans une telle situation, & dans ce
pareils desordres, dont vous vous ce
recevez vous-mêmes ; l'unique ce
ien, si je ne me trompe, de sau- ce
le débris du gouvernement, ce
t de laisser le champ libre aux ce
isations contre les infracteurs de ce
Loix. Que si vous le fermez, ce
si vous souffrez que d'autres le ce
nent ; je vous prédis qu'imper- ce
iblement, & dans peu, vous tom- ce
ez sous une domination tyran- ce
ce. Car, MESSIEURS, vous le ce
z, les hommes ne distinguent ce
trois especes de gouvernement ; ce
monarchie, l'Oligarchie, & la ce
ocratie. Quant aux deux pre- ce
es, elles ne se gouvernent qu'au ce
de qui regne dans l'une ou dans ce
ce ; au lieu que les Loix éta- ce
régnent seules dans l'Etat po- ce
ce. Qu'aucun de vous n'ignore ce
z, mais qu'au contraire chacun ce



» fache avec une entière certitude ;
 » que le jour qu'il monte au Tribu-
 » nal pour discuter une accusation sur
 » le violement des loix ; ce même
 » jour il va prononcer sur sa propre
 » indépendance. Aussi le Législateur
 » convaincu qu'un Etat libre ne peut
 » se maintenir qu'autant que la ma-
 » jesté des loix y domine , prescrit
 » avant toutes choses aux Juges cette
 » formule de serment : *Je jugerai selon*
 » *les loix.* Il faut donc que ce souve-
 » nir , profondément gravé dans vos
 » esprits , vous inspire une juste hor-
 » reur pour quiconque ose par dé-
 » méraires décrets les transgresser ;
 » & que loin de vous figurer jamais
 » une pareille transgression comme
 » une faute légère , vous la regardiez
 » toujours comme un forfait énorme
 » & capital. Ne permettez donc point
 » que sur un tel principe personne
 » vous ébranle. . . Mais ainsi qu'à l'an-
 » née chacun de vous rougiroit de
 » quitter le poste où l'auroit placé le
 » Général ; que pareillement chacun
 » de vous rougisse aujourd'hui d'aban-
 » donner dans le sein de la Républi-
 » que le poste où la Loi vous place.
 » Quel poste ? Celui de protecteurs
 » du gouvernement.



cette comparaison fort belle & noble par elle même, a ici une particularité, en ce qu'elle présente comme deux faces. Car au même instant qu'elle intéresse les Juges, elle se livre vivement la poltronerie de Démosthène, contre qui elle renferme tout d'autant plus délicat & plus sûr, qu'il paroît plus éloigné de toute affectation. On sait qu'à la bataille de Chéronée cet orateur avoit abandonné son poste, & pris la fuite. Cette judicieuse observation est de M. Courreil.

Peut-il en votre personne (il s'agit de Démosthène) couronner le vainqueur des calamités publiques, ou le vaincu ? En effet quelles révolutions imprévues, quelles catastrophes inopinées n'avons-nous pas éprouvées de notre temps ? .. Le Roi persan, ce Roi qui s'ouvrit un passage au travers du mont Athos, ce qui le conduisit à enchaîner l'Hellespont, qui manœuvra si habilement aux Grecs qu'ils furent obligés à le reconnoître pour Souverain de la terre & de la mer, ce qui dans ses dépêches osoit se qualifier le maître du monde depuis le couchant jusqu'à l'aurore, com-



» bat aujourd'hui, non pour dominer
 » sur le reste des humains, mais
 » pour sauver sa propre personne;
 » Ne voions-nous pas revêtus & de
 » la gloire dont brilloit autrefois ce
 » roi puissant, & du titre de Chef
 » des Grecs contre lui, ceux-la mêmes
 » qui signalèrent leur zèle à secou-
 » rir le temple de Delphes? Quant
 » Thebes, qui confine avec l'Attique,
 » ne l'avons-nous pas vû en un
 » jour disparoître du sein de la Grèce
 » ce?.. Quant aux malheureux Lacedæ-
 » moniens, pour avoir d'abord tou-
 » légérement au pillage du temple
 » eux qui s'arrogéient jadis la pre-
 » minence dans la Grèce, ne voyez-
 » ils pas maintenant envoyer à la Cour
 » d'Alexandre des Ambassadeurs
 » traîner le nom d'otages à sa suite
 » & devenus un spectacle de misère
 » fléchir les genoux devant le Mon-
 »arque, se mettre à sa merci
 » & leur patrie, & subir la loi
 » qu'un vainqueur, & un vaincu
 » qu'ils ont attaqué les premiers
 » voudra la leur prescrire? Athènes
 » elle-même, le commun asyle
 » des Grecs, Athènes autrefois peuplée
 » d'Ambassadeurs, qui venoient



réclamer la protection toute-
 ente, n'est-elle pas réduite à
 battre aujourd'hui, non pour la
 ninence sur les Grecs, mais pour
 nservation de ses foyers? Tels
 des malheurs où nous a plon-
 Démosthène, depuis qu'il s'est
 du gouvernement. . . .
 vous, de tous les mortels le
 propre à vous distinguer par
 indes & de mémorables actions,
 en même tems le plus propre à
 signaler par de téméraires dis-
 , oserez-vous bien à la vûe de
 auguste assemblée soutenir qu'en
 on doive paier d'une couronne
 ur de la désolation publique?
 homme s'il l'ose, le souffrirez-
 MESSIEURS, & la mémoire
 grands hommes qui sont
 en combattant pour la patrie
 ta-t-elle avec eux? Ah, de gra-
 sur quelques momens, transf-
 -vous en idée du Tribunal au
 te, & imaginez-vous voir le
 qui s'avance, & qui procla-
 couronne décernée à Démo-
 Sur quoi croiez-vous que les
 s de ces citoyens, qui donne-
 ur sang pour vous, doivent plus



» verser de larmes, ou sur les tragi-
 » ques aventures des heros qu'ensuite
 » l'on représentera, ou sur l'énorme
 » ingratitude d'Athènes?.. Ne r'ou-
 » vrez pas les plaies profondes & in-
 » curables des malheureux Thébains,
 » par lui fugitifs, & recueillis par vous
 » dans Athènes. Mais puisque vous
 » n'avez point assisté en personne
 » leur catastrophe, tâchez au moins
 » vous en former une image, & fige-
 » rez-vous une ville prise, des mura-
 » les rasées, des maisons réduites
 » cendre, des meres & des enfans
 » traînés en esclavage, de vieux hor-
 » mes & de vieilles femmes réduits
 » sur la fin de leur vie à servir, for-
 » dans en larmes, implorans votre
 » stice, éclatans en reproches, ma-
 » contre les exécuteurs, mais cont-
 » les auteurs de la barbare vengeance
 » qu'ils ont éprouvée, vous demande-
 » avec instance, que loin de couronner
 » en aucune façon, le destructeur de la
 » Grece, vous vous gardiez de la ma-
 » lédiction & de la fatalité insépara-
 » blement attachées à sa personne...
Peroraison. » Vous donc, MESSIEURS, lors-
 » qu'à la fin de sa harangue il invect-
 » les confidens & les complices de la



option à se ranger au tour de lui : «
 , de votre côté, MESSIEURS, «
 ez-vous voir au tour de cette «
 une où je parle, les anciens «
 tateurs de la République ran- «
 en ordre de bataille, pour «
 sser cette troupe audacieuse. «
 ãnez-vous entendre Solon, «
 ar tant d'excellentes loix prit «
 de munir le gouvernement po- «
 re, ce Philopophe, ce Législa- «
 incomparable, vous conjurer «
 une douceur & une modestie «
 s de son caractere, que vous «
 gardiez bien d'estimer plus les «
 es de Démosthene, que vos «
 ns & vos loix. Imaginez-vous «
 dre Aristide, qui fut avec tant «
 te & de justice répartir les con- «
 lions imposées aux Grecs pour «
 se commune, ce sage dispen- «
 , lequel en mourant ne trans- «
 les filles d'autre succession que «
 onnoissance publique qui les «
 imaginez-vous, dis-je, l'en- «
 déplorer amèrement l'outra- «
 façon dont nous foulons aux «
 justice, & vous adresser la pa- «
 ces termes : Eh quoi ! parce- «
 hmus de Zélie, cet Asiatique «



» qui passoit par Athènes, où il jouissoit
 » même du droit d'hospitalité, avoit
 » apporté de l'or des Medes dans la
 » Grece; vos peres se porterent presque
 » à l'envoyer au dernier supplice, & du
 » moins le bannirent, non de la seule
 » enceinte de leur ville, mais de toute
 » l'étendue des terres de leur obéissan-
 » ce: & vous à Démosthene, qui véni-
 » tablement n'a pas apporté ici de l'or
 » des Medes, mais qui de toutes parts
 » a touché tant d'or pour vous trahir,
 » & qui maintenant jouit encore de
 » fruit de ses forfaits; vous, dis-je,
 » vous ne rougirez point d'ajuger à
 » Démosthene une couronne d'or?
 » Pensez-vous que Thémistocle & les
 » Héros qui moururent aux batailles
 » de Marathon & de Platée; pensez-
 » vous que les tombeaux mêmes de
 » vos ancêtres n'éclatent point en glo-
 » missemens, si vous couronnez un
 » homme, qui de son propre aveu
 » n'a cessé de conspirer avec les bar-
 » bares à la ruine des Grecs?
 » Pour moi, ô Terre! ô Soleil!
 » ô Vertu! & vous, sources du juste
 » discernement, Lumieres naturelles
 » & acquises, par où nous démêlons
 » le bien d'avec le mal, je vous en



te ; j'ai de mon mieux secouru «
 it, & de mon mieux plaidé sa «
 e. J'aurois souhaité que mon «
 ours eût pû répondre à la gran- «
 & à l'importance de l'affaire. «
 moins je puis me flater d'avoir «
 bli mon ministere selon mes «
 ts, si je n'ai pu le faire selon «
 idesirs. Vous, MESSIEURS, & «
 es raisons que vous venez d'en- «
 re, & sur celles que suppléera «
 e sagesse, prononcez en faveur «
 a patrie un jugement, tel que «
 te justice le prescrit, & que «
 ité publique le demande. «

*TRAITS de la harangue de Démo-
 sthene pour Ctesiphon.*

COMMENCE par prier tous les *Exorde.* «
 & toutes les déesses ensemble, «
 dans cette cause, MESSIEURS, «
 us inspirent pour moi une bien- «
 mee proportionnée au zèle con- «
 que j'ai toujours eu pour la Ré- «
 que en général, & pour cha- «
 vous en particulier. Ensuite, «
 si vous importe souveraine- «
 , à vous, à votre conscience, «
 tre honneur, je le demande «
 à ces mêmes dieux : s'avoit «



„ que sur la manière dont vous de-
 „ vez m'entendre, ils vous fixent
 „ dans la résolution de consulter,
 „ non pas mon accusateur, (car vous
 „ ne le pourriez sans une partialité
 „ injuste) mais vos loix & votre ser-
 „ ment, dont la formule entre autres
 „ termes, tous dictés par la justice,
 „ renferme ceux-ci : *Ecoutez égale-*
 „ *ment les deux parties.* Ce qui vous
 „ impose l'obligation, non seulement
 „ d'apporter au Tribunal un esprit &
 „ un cœur neutres, mais encore de

* Eschine avoit
 prétendu pres-
 crire à Démoc-
 sthène l'ordre
 qu'il devoit
 garder dans son
 plaidoyer.

„ permettre * qu'à son choix & qu'à
 „ son gré chacune des deux parties
 „ puisse librement arranger ses raisons
 „ & ses preuves.

„ Or, MESSIEURS, entre plusieurs
 „ desavantages que j'ai dans cette
 „ cause, deux sur tout, & deux bien
 „ terribles, rendent ma condition
 „ beaucoup plus mauvaise que la
 „ sienne. L'un, que lui & moi nous
 „ courons un risque fort inégal. Car
 „ maintenant, je risque bien plus à
 „ déchoir de votre bienveillance, que
 „ lui à succomber dans l'accusation.
 „ puisqu'il y va pour moi de... Mais
 „ je ne veux pas que dès l'entrée de
 „ mon discours il m'échape un seul



qui présage rien de sinistre. «
 au contraire il m'attaque de «
 & de cœur, & sans nécessité. «
 re de l'avantage, c'est que tout «
 ne naturellement écoute avec «
 r quiconque accuse & investi- «
 tandis qu'il n'entend qu'avec «
 nation quiconque se glorifie & «
 nte. Lui donc, il a pour sa part «
 i plaît universellement; au lieu «
 te qui révolte presque tout le «
 de, me reste seul en partage. «
 si d'un côté la crainte d'encou- «
 ndignation, attachée au récit «
 s propres louanges, me réduit «
 e mes actions; je paroîtrai ne «
 oir ni réfuter qui m'impute des «
 s, ni justifier qui me décerne «
 récompenses. D'autre part, si «
 ns à traiter les services que j'ai «
 s dans mon administration, je «
 rrai contraint à parler souvent «
 i. Je vais donc dans ce violent «
 Maier de me comporter avec «
 la modération possible: mais «
 exigera de moi la nécessité de «
 fendre, ne doit en bonne ju- «
 l'imputer qu'à l'agresseur qui «
 volontairement imposée.... «
 pendant malgré ces faits in- «



» contestables, & comme certifiés par
 » l'organe de la vérité elle-même,
 » Eschine à tellement renoncé à toute
 » pudeur, que non content de me
 » déclarer l'auteur d'une telle paix, il
 » ose me taxer encore d'avoir empêché
 » que la République ne la concertât
 » avec l'assemblée générale des Grecs.
 » Mais vous, ô... (de quel nom doit-
 » on justement vous qualifier?) vous,
 » lorsqu'en votre présence je rompis
 » les accords de cette harmonie, lorsqu'à
 » vos yeux je dépouillois la République
 » des avantages de cette confédération,
 » dont aujourd'hui vous exaltez l'importance
 » avec les derniers efforts de votre voix de
 » Tribune; laissez-vous alors échapper
 » contre moi le moindre signe d'indignation?
 » Montez-vous dans la Tribune? Etes-vous
 » soigneux de dénoncer, de développer une
 » seule fois ces crimes, dont il vous plaît
 » maintenant de me charger? Or certainement,
 » si pour exclure les Grecs de toute participation
 » à la paix, j'avois pu m'oublier au point de
 » venir à Philippe; le parti qui vous restoit
 » à prendre, c'étoit, non de vous taire,
 » mais de crier, de protester, de

* Eschine
 avait été comédien.



aler mes prévarications à ceux «
 m'entendent. Cependant jamais «
 n'agîtes de la sorte, ni jamais «
 onne qui vive ne vous ouit arti- «
 t un seul mot, qui tendît à cette «

«
 que si sans nulle exception Phi- «
 ne cessoit de ravir à tous les «
 les honneur, prérogatives, li- «
 , ou plutôt d'abolir autant de «
 abliques qu'il fut en son pou- «
 ; vous, MESSIEURS, par votre «
 rence à mes conseils n'embras- «
 vous pas le parti sans contre- «
 plus glorieux ? Dites-nous, «
 ne, comment devoit se com- «
 r Athènes à la vûe de Philippe, «
 ent tout en œuvre pour établir «
 mpire & la tyrannie sur les «
 ? Ou moi, qui remplissois la «
 on de ministre, quels conseils «
 els décrets devois-je proposer, «
 at dans Athènes ? (car la cir- «
 nce du lieu mérite une atten- «
 articuliere) Moi, dis-je, qui «
 mon ame savois que de tout «
 usqu'au jour que je montai la «
 ere fois dans la Tribune, ma «
 avoit perpetuellement com- «
 pour la prééminence, pour «



„ l'honneur, & pour la gloire ; & que
 „ par une noble émulation, elle seu-
 „ le avoit sacrifié plus d'hommes &
 „ d'argent à l'avantage commun des
 „ Grecs, que nul autre des Grecs n'en
 „ sacrifia jamais à ses avantages par-
 „ ticuliers. Moi, qui d'ailleurs voiois,
 „ ce même Philippe, avec qui nous
 „ disputions de la souveraineté & de
 „ l'empire, qui le voiois, quoique
 „ couvert de blessures, œil crevé,
 „ clavicule rompue, main & jam-
 „ be estropiés, résolu pourtant à se
 „ précipiter encore au milieu des ha-
 „ zards, & prêt à livrer à la fortune
 „ telle autre partie de son corps que
 „ le voudroit, pourvû qu'avec ce qui
 „ lui resteroit il pût vivre dans la glo-
 „ re & dans l'honneur. Or certain-
 „ ment nul homme n'oseroit dire qu'
 „ un barbare élevé dans Pella, les
 „ alors vil & obscur, appartenoit d'a-
 „ voir l'ame assez haute pour desirer
 „ & pour entreprendre de subjuguier
 „ les Grecs ; mais qu'à vous, vous
 „ Athéniens que vous êtes, qu'à vous
 „ auxquels chaque jour, soit vos ora-
 „ teurs dans la Tribune, soit sur la
 „ scene vos acteurs, retracent la vie
 „ tu de vos ancêtres, il convenoit de
 „ pousser



Ser la bassesse d'ame & la lâche-
 usqu'à abandonner & livrer vo-
 aitement à Philippe la liberté
 & Grèce. Non, encore une fois,
 me qui vive n'auroit le front
 ancer une proposition si étrange,
 aquez-moi, Elchine, sur les avis
 je donnai ; mais abstenez-vous
 ne calomnier sur ce qui arriva.
 c'est au gré de l'Intelligence
 ème que tout se dénoue & se
 ine ; au lieu que c'est par la
 re des avis mêmes qu'on doit
 e de l'intention de celui qui les
 e. Si donc par l'événement Phi-
 a vaincu, ne m'en faites point
 me, puisque c'étoit Dieu qui
 soit de la victoire, & non moi.
 qu'avec une droiture, qu'avec
 vigilance, qu'avec une activi-
 atigable & supérieure à mes
 , je ne cherchai pas, je ne
 as en œuvre tous les moyens où
 dence humaine peut atteindre,
 e je n'inspirai pas des résolu-
 & nobles, & dignes d'Athé-
 & nécessaires ; montrez-le
 & alors donnez carrière à vos
 ctions. Que si un coup de fou-
 ide tempête survenu vous ter-
 me II.

Q



» rassa, MESSIEURS, & non seule-
 » ment vous, mais tous les autres
 » Grecs ensemble, que faire à cela
 » Faut-il tomber sur l'innocent? Si
 » propriétaire d'un vaisseau l'avoit
 » équipé de toutes les choses néces-
 » saires, & prémuni pleinement con-
 » tre les hazards de la mer, & qu'en
 » suite il survint une tourmente
 » en rompît & brisât les agrès, la-
 » culseroit-on en ce cas d'avoir
 » cause du naufrage? Mais je ne
 » vernois pas le vaisseau, diroit-
 » Moi non plus, je ne commandois
 » pas l'armée, je ne dispois pas
 » la fortune: au contraire, c'étoit
 » fortune qui dispoit de tout.
 » Or puisqu'il appuie si fort
 » les événemens, je ne crains pas
 » vancer une espece de paradoxe.
 » nul de vous, au nom de Jupiter
 » des autres dieux, ne s'effarouchera
 » de l'hyperbole apparente; mais
 » qu'il examine équitablement ce que
 » je vais dire. Car, si par une
 » miere prophétique tous les Athé-
 » niens avoient démêlé les événemens
 » futurs, & que tous les eussent pré-
 » vûs; & que vous, Eschine, ne
 » ne lâchates pas un seul mot, vous



usiez prédits & certifiés avec ce
 voix de tonnerre : Athènes, ce
 en ce cas, ne devoit point le ce
 tir d'un tel procédé, pour peu ce
 le respectât sa gloire, ou ses ce
 res, ou les jugemens de la po- ce
 . Car maintenant, Athènes ce
 au plus avoir échoué; gen- ce
 malheur commun à tous les ce
 els, lorsqu'il plaît ainsi au Sou- ce
 i Etre. Mais une République ce
 jugeoit alors digne de la pré- ce
 nce sur tous les autres Grecs, ce
 uivoit se désister d'un pareille
 sans encourir le juste repro- ce
 : les avoir tous livrés à Phi- ce
 puisqu'en cas que sans coup ce
 lle eût abandonné une pré- ce
 ve qu'au prix de tout danger ce
 sserve nos ancêtres avoient ce
 e, de quelle honte, vous Es. ce
 n'auriez-vous pas été cou- ce
 car à coup sûr cette honte ce
 et retomber ni sur la Répu- ce
 , ni sur moi. De quel œil, ce
 Dieu, soutiendrions-nous la ce
 cette multitude innombra- ce
 ommes qui viennent de tou- ce
 ts à Athènes. si par notre ce
 s affaires avoient déperé au ce



» point où l'on les voit ; si l'on eût
 » élu Philippe pour le Chef & pour
 » l'arbitre de la Grece entiere ; si
 » nous avions souffert que d'autres sans
 » nous eussent hazardé le combat
 » pour détourner un tel malheur ; sur-
 » tout nous disant citoyens d'une ville,
 » qui de tout tems aimâ mieux af-
 » fronter de glorieux hazards , qu'
 » de jouir d'une honteuse sûreté. Ce
 » quel est le Grec , quel est le Ba-
 » bare , qui ne sache que les Thé-
 » bains , & devant eux encore les
 » Lacédémoniens parvenus au plus
 » haut degré de puissance , & en-
 » le roi de Perse , auroient accors
 » volontiers à la République , non
 » seulement la possession de ses
 » pres États , mais encore tout ce
 » qu'elle auroit voulu , pourvu qu'elle
 » eût pû se résoudre à recevoir sa
 » loi , & souffrir qu'un autre dom-
 » nât sur les Grecs ? Mais par quel
 » Athéniens , ainsi qu'il y parut , ce
 » sentiment ne pouvoit s'admettre
 » ni comme héréditaire , ni comme
 » supportable , ni comme naturel. Et
 » depuis qu'Athènes existe , personne
 » n'a jamais pu l'induire à plier é-
 » chement sous des Puissances , à



té supérieures, mais tyranni- «
 ; ni à s'acquiescer par de serviles «
 plaisances une indigne sûreté. «
 contraire, dans une possession «
 mémoriale de combattre pour la «
 liberté, pour l'honneur, & pour «
 dire, elle a persévéré dans tous «
 les temps à braver les plus grands pé- «
 . Si donc je tentois d'insinuer «
 mes conseils vous détermine- «
 à penser en dignes fils de vos «
 pères, je ne sache personne «
 qui pût légitimement me taxer «
 d'orgueil. Mais je déclare ici, que «
 les principes de semblables résolu- «
 la gloire vous en appartient; «
 reconnois que longtemps avant «
 la République pensoit avec cet- «
 titude. Je ne me vante uni- «
 quement que d'avoir aussi coopéré «
 par ma part à tout ce qui se fit alors «
 dans le ministère. «

Reste, MESSIEURS, il faut que «
 je sois naturellement vertueux «
 et en parlant de moi, je me re- «
 fère à ce terme, pour moins irri- «
 ter (sic) posséder ces deux quali- «
 tés, dans les exercices de «
 la vie, un courage ferme & iné- «
 branlable, pour maintenir la Répu- «

Πιστοσύνη

Q ü j



» blique en sa prééminence; & de plus
 » dans chaque conjoncture & dans
 » chaque action particuliere un zèle
 » à toute épreuve. Car ces sentimens
 » * dépendent de nous, & la nature
 » nous les donne : mais pour ie pou-
 » voir & la force, ils nous viennent
 » d'ailleurs. Or ce zèle, vous trou-
 » verez absolument qu'il ne se dément
 » tit jamais en moi; jugez-en par
 » mes œuvres : ni lorsque l'on demande
 » ma tête, ni lorsque l'on me traduit
 » au tribunal des Amphictyons, ni
 » que l'on s'efforçoit de m'ébranler
 » par des menaces, ni lorsque l'on
 » me tentoit de m'amorcer par des promesses
 » ni lorsqu'on lâchoit sur moi ces
 » chiens mes maudits comme autant de
 » bêtes feroces; jamais en aucune
 » occasion je ne me suis départi de mon
 » devoir pour vous. Pour ce qui regarde
 » le gouvernement, dès que je commen-
 » çai à y avoir part, je suivis la droite
 » & juste voie de conserver les pri-
 » vilèges, les forces, la gloire
 » de ma patrie; de les accroître, &
 » de me consacrer entierement à elle.
 » Aussi, lorsque d'autres puissances
 » prospèrent, on ne me voit point
 » promener avec un visage content

* C'est ainsi
 que pensoient
 les Stoïciens.



dans la place publique, éten-
 de main caressante, & d'une
 le congratulation annoncer la
 nouvelle à gens que je croi
 manderont en Macédoine; ni
 de des événemens heureux pour
 es, on ne me voit point trem-
 gémir, baisser les yeux vers
 e, à l'exemple de ces impies,
 fament la République; com-
 ar de telles manœuvres ils ne
 amoient pas eux-mêmes. Ils
 ajours l'œil au dehors; & lors-
 voient quelque Potentat pro-
 nos malheurs, ils font valoir
 spérités, & publient qu'on
 terre tout en œuvre pour éter-
 is succès.

x immortels, qu'aucun de
 exauce de semblables vœux;
 aissez plutôt l'esprit & le
 e ces hommes pervers. Que
 malice invétérée est incur-
 ur suivez-les sur terre & sur
 exterminiez-les totalement.
 à nous autres, détournez
 de dessus nos têtes les
 qui nous menacent, &
 nous une pleine sûreté.

Q iij



Succès des deux harangues.

ESCHINE succomba, & païa de l'exil une accusation témérairement intentée. Il alla s'établir à Rhodes; & ouvrit là une école d'éloquence, dont la gloire se soutint pendant plusieurs siècles. Il commença ses leçons par lire à ses auditeurs les deux harangues qui avoient causé son bannissement. On donna de grands éloges à la sienne : mais quand ce vint à celle de Démosthène, les battemens de mains & les acclamations redoublèrent. Et ce fut alors qu'il dit ce mot, si louable dans la bouche d'un ennemi & d'un rival : *Eh que seroit-ce donc, si vous l'aviez entendu lui-même ?*

EN RAPORTANT, comme je viens de faire, quelques endroits des harangues d'Eschine & de Démosthène, je n'ai pas prétendu qu'ils fussent suffisans pour donner une juste idée de ces deux grands orateurs. Ce qui fait la partie la plus essentielle de l'éloquence, & qui en est comme l'âme, manque nécessairement à des extraits détachés du corps de l'ouvrage entier. On n'y voit point le dessein, le plus



conomie, la suite du discours : la
 ce, la liaison, l'arrangement des
 puves : cet art merveilleux, par le-
 el l'orateur fait tantôt s'insinuer
 re doucement dans les esprits, tantôt
 ntrer comme par violence, & s'en
 ldre absolument le maître. D'ail-
 rs il n'y a point de traduction qui
 se rendre cette pureté, cette élé-
 ce, cette finesse, cette délicatesse
 l'Atticisme, dont la seule langue
 ecque est susceptible, & que Dé-
 sthene avoit portées au souverain
 ré de perfection. Mon dessein n'a
 en copiant ces extraits, que de
 tre les lecteurs qui n'ont point
 lié la langue grecque en état de
 voir se former quelque idée du
 de ces deux orateurs. Les juge-
 s avantageux qu'en ont porté dans
 les tems les plus habiles écri-
 s, serviront encore davantage à
 connoître leur caractère, & pour-
 peut-être inspirer le desir de voir
 sus près & de connoître par soi-
 me des hommes d'un si rare mérite,
 ont on dit tant de merveilles. M.
 Courreil en a ramassé plusieurs ;
 porterai ici une partie.

Qv



I.

JUGEMENS DES ANCIENS

*Sur Eschine & sur Démosthène.*Lib. 10. cap.
1.

QUINTILIEN, estimateur non
 moins éclairé qu'équitable, en parle
 en ces termes ^a » Une foule d'ora-
 » teurs vient ensuite, Démosthène
 » leur tête, le modèle auquel doit
 » nécessairement s'assujettir quicon-
 » que aspire à la véritable éloquence
 » Son stile a tant de force : il est
 » serré, si ^{**} nerveux : tout s'y trouve
 » dans une telle justesse, & dans
 » précision si exacte, qu'il n'y a
 » de trop ni de trop peu. Eschine
 » plus étendu & plus diffus. Il paraît
 » plus grand, parcequ'il est moins

a Sequitur oratorum
 ingens manus... quorum
 longè princeps Demo-
 sthenes, ac penè lex oran-
 di fuit. Tanta vis in eo,
 tam densa omnia, ita qui-
 busdam nervis intenta
 sunt, tam nihil otiosum,
 is dicendi modus, ut nec
 quod desit in eo, nec quod
 redundet, invenias. Ple-
 nior Aeschines, & magis
 fusus, & grandiori simi-
 lis, quo minùs strictus est.
 Carnis tamen plus habet,
 & certorum minùs.

* Quintilien n'a
 dire absolument qu'il
 écrits de Démosthène
 sent la règle de l'élo-
 que. Il a adouci cette
 penè lex orandi
 ** Tam densa om-
 nia quibusdam nervis
 ita sunt. ,, Il est si ser-
 ,, nerveux. Jene sais
 taphore ici est tiré du
 du corps, ou d'un arc
 la corde extrêmement
 due (ner vi) pouvoit les
 avec une force & une in-
 tensité extraordinaire.



Il a plus d'embonpoint, & ce
 us de nerfs. «

qui caractérise l'éloquence de
 isothene, c'est la violence des
 vemens, le choix des paroles,
 beauté de l'ordonnance, qui
 enue jusqu'au bout, & jusqu'au
 accompagnée de force & de
 eur, attache & fixe continuel-
 ment l'esprit des Juges. Eschine
 ablement n'a pas tant d'éner-
 mais néanmoins il se signale
 la diction, que tantôt il orne
 plus nobles & des plus magnifi-
 figures, & que tantôt il assai-
 e des traits les plus vifs & les
 piquans. L'art & le travail ne
 ont point sentir. Une facilité
 use, que la nature seule peut
 er, regne par tout. Il est bril-
 e solide : il étend & il amplifie,
 souvent il serre & presse ; en
 que son stile, qui au premier
 d'œil ne paroît que coulant
 ux, se trouve, lorsqu'on vient
 egarder de plus près, énergi-
 e véhément. En quoi le seul
 isothene le surpasse de façon,
 ns contredit Eschine tient le
 rang entre les orateurs. «

*Demi d'Haro-
 licarnassie dans
 le livre institu-
 lé, Τοι αφο-
 χαριστι επι-
 ολλ. cap. 5.*



»^a Je me souviens, dit Ciceron,
 » d'avoir préféré Démosthène à tous
 » les orateurs. Il remplit l'idée que
 » j'ai de l'éloquence. Il atteint à ce de-
 » gré de perfection que j'imagine,
 » mais que je ne trouve qu'en lui seul.
 » On ne voit dans aucun autre plus
 » de gravité, plus d'art, plus d'éloi-
 » gnement de tout excès & de toute ex-
 » cèsation... Il excelle dans tous les
 » genres de l'éloquence...^b Pas une de
 » qualités qui constituent l'orateur
 » lui manque: il est parfait. Tout ce
 » la pénétration d'esprit, tout ce que
 » raffinement, tout ce que l'artifice,
 » pour ainsi dire, & la ruse peuvent
 » fournir sur les sujets qu'il traite,

a Recordor me longè
 omnibus unum anteferre
 Demosthenem, qui vim
 accommodavit ad eam
 quam sentiam eloquen-
 tiam, non ad eam quam
 in aliquo ipse cognove-
 rim. Hoc nec gravior ex-
 titit quisquam, nec calli-
 dior, nec temperatior...
 Unus eminet inter omnes
 in omni genere dicendi.
Orat. n. 23. § 104.

* M. de Turreil a tra-
 duit: On ne voit dans
 aucun autre plus d'agré-
 ment. Cela combat directe-
 ment le caractère que tous
 les critiques anciens & mo-
 dernes donnent à Démo-

sthène. Il faut qu'il soit
 gratius pour gravitas.

b Planè quidem præ-
 cium, & cui nihil sub-
 dum desit, Demosthe-
 nem facile dixeris. Ni-
 acutè inveniri poterit
 eis causis quas scripsit,
 nihil (ut ita dicam) sub-
 nihil versute, quod
 non viderit: nihil sub-
 liter dici, nihil præ-
 nihil enucleatè, quod
 possit aliquid limari
 nihil contra grande, ni-
 hil incitatum, nihil
 natum vel verborum præ-
 vitate, vel sententiarum
 quo quidquam esset ex-
 tius, &c. *Brut. n. 31.*



en œuvre. Rien de plus clair, de «
 vif, & de plus pressant que son «
 Faut-il de l'élevation, de la «
 deur, de la véhémence? il efface «
 les autres par la sublimité des «
 ées. & par la magnificence des «
 ession. Il prime incontestable- «
 : nul ne l'égale. Hyperide, Es- «
 te, Lycurgue, Dinarque, Dé- «
 e, n'ont que le mérite d'en avoir «
 lus approché. «

Cette harangue (dit-il ailleurs «
 parlant de la cause pour Crési- «
 a) répond de telle sorte à l'idée «
 j'ai dans l'esprit de la parfaite «
 uence, qu'on ne peut rien des- «
 de plus achevé. «

AVANT que de passer au caractère
 éloquence de Cicéron, je croi-
 rai ajouter ici quelques réflexions
 celle de Démosthène.

Il faudroit, ce me semble, renon-
 au bon sens & à la droite raison,
 révoquer en doute le mérite su-
 eur de l'orateur grec après le suc-
 croiable qu'il a eu de son tems,
 les éloges magnifiques que les plus

perfectio orationis in
 sapientia, quæ est in-
 veniuntur nobis,

Includitur potest, ut ma-
 jor eloquentia non que-
 scatur. Orat. n. 111.



habiles connoisseurs lui ont donnés
comme à l'envi.

Il parloit ^a devant le peuple le plus
poli qui fût jamais, le plus délicat, le
plus difficile à contenter en matière
d'éloquence ; si sensible aux beautés &
aux graces du discours , & à la pureté
du langage , que ses orateurs n'osoient
hasarder devant lui aucune expression
douteuse, extraordinaire, ou qui pût
en quelque manière que ce fût blesser
des oreilles si fines & si épurées. D'ail-
leurs il vivoit dans un siècle , où le
goût du beau, du vrai, du simple re-
gnoit souverainement : ^b siècle heu-
reux , qui produisit en même tems une
foule d'orateurs , dont chacun auroit
pû être regardé comme un modèle
achevé , si Démosthene par une force
de génie & une supériorité de mérite
extraordinaire ne les avoit tous effacés.

Toute la postérité lui a accordé la

^a Atheniensium sem-
per fuit prudens sine-
ramque judicium, nihil
ut possent nisi incorru-
ptum audire & elegans.
Eorum religioni cum ser-
viret orator, nullum ver-
bum insolens, nullum
odiosum ponere aude-
bat... Ad Atticorum ru-
tes teretes & religiosas

qui se accommodant, si
sunt existimandi Attici
dicere. *Orat. n. 25. § 27.*

^b Sequitur oratorum
ingens manus, cum de-
cem simul Athenis uras
una tulerit : quorum lon-
gè princeps Demosthe-
nes, ac penè lex orandi
fuit. *Quintil. lib. 10.
cap. 1.*



ice que son siècle même ne lui avoit
 refusée. Mais le jugement seul
 en a porté Cicéron, devoit fixer
 à de tout homme sensé & raison-
 le. Ce n'est point un stupide admi-
 ur qui se livre sans examen à d'a-
 gles préjugés. Quelque excellent
 lui parût Démosthène en tout gen-
 il avoue néanmoins qu'il ne lo
 ifaisoit pas en tout, & qu'il lui lais-
 encore quelque chose à désirer,
 il étoit délicat sur ce point, & tant
 te qu'il s'étoit formée d'un orateur
 ait étoit élevée & sublime. ^b Il ne
 e pas pourtant de donner ses ha-
 gues, & sur tout celle pour Crési-
 n qui étoit son chef-d'œuvre, com-
 le modèle le plus accompli que
 puisse se proposer.

pu'y a-t-il donc dans ces harangues
 l'admirable, & qui ait pû enlever
 universellement & si unanimement
 suffrages de tous les siècles ? Dé-

que eo difficile ac
 si lumus, ut nobis
 instat ipte De-
 mos : qui, quan-
 tus emittet inter
 de la omni genere di-
 tamen non semper
 eantem, ita sunt
 de capaci, & sem-
 aliquid ammentum

infinitemque desiderant.
Orat. a. 104.
^b La prole d'oratio
 (pro Crésiphote) in eam
 humanam, que est infusa
 in membris nostris, in-
 cludi sic potest, ut major
 eloquentia non requira-
 tur. *Ibid. a. 133.*



mosthene est-il un orateur qui s'amuse
 simplement à flater l'oreille par le son
 & l'harmonie des périodes, ou qui
 fasse illusion à l'esprit par un stile fleu-
 ri, & des pensées brillantes ? Une telle
 éloquence peut bien dans le moment
 même éblouir & charmer : mais l'im-
 pression qu'elle fait n'est pas de longue
 durée. Ce qu'on admire dans Démo-
 sthene, c'est le plan, la suite, l'économie
 du discours : c'est la force des preuves,
 la solidité du raisonnement, la gra-
 deur & la noblesse des sentimens
 du stile, la vivacité des tours & des
 figures, enfin ^a un art merveilleux de
 mettre dans tout leur jour & de faire
 paroître dans toute leur force les ma-
 tieres qu'il traite ; en quoi, selon
 Quintilien, consiste principalement
 la solide éloquence, qui ne se con-
 tente pas de représenter les choses
 telles qu'elles sont réellement & en
 elles-mêmes, mais qui y ajoute par
 la véhémence du discours des traits
 vifs & animés, seuls capables de res-

a In hoc eloquentiæ vis
 est, ut iudicem non ad id
 tantum impellat, in quod
 ipse à rei natura ducere-
 tur : sed aut qui non est,
 aut majorem quam est,
 faciat affectum. Hæc est

illa quæ *stirax* voca-
 tur, rebus indignis, &
 peris, invidiosis *adhibet*
 vim oratio : qua *virtus*
 præter alios *plurimum*
 Demosthenes valuit. *Idem*
 l. 6. c. 20



& d'émouvoir les auditeurs. Mais
 ce qui caractérise encore plus que tout
 Démosthène, & en quoi il n'a
 eu d'imitateur, est un oubli si
 fait de lui-même, une exactitude
 impulsive à ne faire jamais pa-
 rad'elprit, un soin si perpétuel de
 rendre l'auditeur attentif qu'à la
 fin & point du tout à l'orateur,
 jamais il ne lui échape une ex-
 pression, un tour, une pensée, qui
 pour but simplement que de plai-
 re de briller. Cette retenue, cette
 modération, dans un aussi beau génie
 n'est point Démosthène, dans des ma-
 nières si susceptibles de grace & d'é-
 clat, met le comble à son mérit-
 e est au dessus de toutes les louan-
 ces. La traduction de M. de Turreil,
 que très exacte pour l'ordinaire,
 n'a pas toujours pu conserver ce ca-
 ractère inimitable, & elle a quelque-
 fois prêté au texte des ornemens qui
 n'y trouvent pas.

Il ne me saura pas mauvais gré,
 pour appuyer ce que je viens de
 dire du stile de Démosthène, je rap-
 porte ici ce qu'en ont pensé deux il-
 lustres modernes, dont les témoigna-
 ges doivent pas être d'un moindre
 poids que ceux des anciens.



Le premier est de M. de Fénelon Archevêque de Cambrai, dans ses Dialogues sur l'éloquence, livre très propre à former le goût par les sages & judicieuses réflexions dont il est rempli. Voici comme il y parle de Démosthène, en le comparant à Isocrate. On ne voit dans celui-ci que des discours fleuris & efféminés que des périodes faites avec un travail infini pour amuser l'oreille pendant que Démosthène émeut & chauffe, & entraîne les cœurs. Il est trop vivement touché des intérêts de sa patrie pour s'amuser tous les jeux d'esprit d'Isocrate. C'est un raisonnement serré & pressant : ce sont des sentimens généraux d'une ame qui ne conçoit rien que de grand : c'est un discours qui croît & qui se fortifie à chaque parole par des raisons nouvelles : c'est un enchaînement de figures hardies & touchantes. Vous ne sauriez le lire sans voir qu'il porte la République dans le fond de son cœur. C'est la nature qui parle elle-même dans ses transports. L'art y est fini & achevé, qu'il n'y paroît point. Rien n'égala jamais la rapidité & la vé-



émence. Je citerai bientôt un au-
 tre endroit de M. de Fenélon encore
 plus beau, où il compare Démosthène
 à Cicéron.

Mon second témoin est M. de Tour-
 nai, qui avoit étudié assez longtems
 Démosthène pour en bien connoître le
 caractère. Je conviens, dit-il, qu'Es-
 tienne n'a pas cet air de droiture, &
 ce style impétueux, ce ton de vé-
 rité suprême, qui entraîne l'esprit &
 le poids de la conviction : ta-
 nt qui tire Démosthène du pair, &
 dont il use d'une façon singulière. &
 plus calme ou vous agite-t-il ? vous
 sentez rien qui vous dérange : &
 vous pensez obéir à la nature. Vous
 persuade ou vous dissuade-t-il ? &
 vous ne sentez rien qui vous vio-
 le : vous croiez obéir à la rai-
 son. Car il parle toujours comme
 la raison & comme la nature. Il
 est proprement que leur style. C'est
 de ce coin qu'il marque tout ce qu'il
 veut. Il écarte jusqu'à l'ombre du su-
 perflu. Point d'ornemens recherchés :
 point de fleurs. Il n'aime que le feu
 & la lumière. Il veut non des ar-
 mes brillantes, mais des armes sû-
 res. Voilà, si je ne me trompe, ce qui



„ fonde cette véhémence victorieuse
 „ qui domptoit les Athéniens, & qui
 „ place Démosthène au dessus de tout
 „ ce qu'il y eut jamais d'orateurs.
 „ Une énergie qui lui est propre le
 „ caractérise, & le tire de pair, dit
 „ le même auteur dans un autre en-
 „ droit. Son discours est un tissu d'in-
 „ ductions, de conséquences, & de
 „ démonstrations, formé par le sens
 „ commun. Son raisonnement, dont
 „ la force augmente toujours, mont-
 „ te par degrés & avec précipitation
 „ jusques où il veut le pousser... Il
 „ attaque à découvert, il presse, &
 „ réduit enfin à ne pouvoir plus recu-
 „ ler. Mais en cet état l'auditeur, loin
 „ d'avoir honte de sa défaite, sent le
 „ plaisir de se rendre à la raison. *Isocrate*
 „ *crates*, disoit Philippe, *s'escrime avec*
 „ *le fleuret*, *Démosthène se bat avec l'é-*
 „ *pée*.... On voit un homme qui n'a
 „ d'autres ennemis que ceux de l'É-
 „ tat, ni d'autre passion que l'a-
 „ mour de l'ordre & de la justice : un
 „ homme qui ne prétend pas éblouir,
 „ mais éclairer ; qui ne cherche pas
 „ à plaire, mais à servir. Point d'or-
 „ nemens, qui ne naissent de son sujet :
 „ point de fleurs, s'il ne les rencon-



Sur son chemin. On diroit qu'il se
 aspire qu'à se faire entendre, & se
 e sans dessein il se fait admirer. se
 n qu'il n'ait des graces, mais il se
 a que d'austeres, que de com- se
 libles avec la candeur & la fran- se
 se dont il faisoit profession. La se
 ité chez lui n'est point fardée : se
 se l'effémine point, sous prétexte se
 l'embellir.... Nulle sorte d'o- se
 station : nul retour sur lui même. se
 ne se montre, ni ne se regarde. se
 regarde, il montre uniquement se
 cause : & la cause, c'est toujours se
 le salut ou l'avantage de sa patrie. se

II.

*L'Eloquence de Cicéron, comparée
 avec celle de Démosthène.*

IL SE PEUT faire que deux orateurs,
 pique très différens pour le stile &
 ar le caractère, soient néanmoins
 lement parfaits, en sorte qu'il se-
 : difficile de décider au quel des
 on aimeroit mieux ressembler.
 être cette règle, que Cicéron

his oratoribus illud
 aduertendum est,
 esse summos, qui
 se sunt dissimiles.
 similes erant inter

se, nature ut tamen non
 posses utrius se mallei si-
 miliores. Brut. n. 204.
 & 248.



382 DE L'ELOQUENCE
nous fournit, pourra-t-elle nous ser-
vir dans le jugement que nous aurons
à porter de lui & de Démosthene.

Tous deux excelloient dans les trois
genres d'écrire, comme y doit excel-
ler tout homme véritablement élo-
quent. Ils savoient, selon la diversité
des matieres, diversifier leur stile,
quelquefois simples & tranquilles
dans de petites causes, ou dans des
récits; ailleurs vifs & subtils, quand
il falloit prouver & presser; souvent
élevés & sublimes, quand la gran-
deur des affaires le demandoit. Cicéron
qui fait cette remarque, en cite des
exemples pour Démosthene & pour lui-même.

In Brut. 7.
102. 103. &
110. 111.

ON TROUVE dans Quintilien
beau parallele de ces deux orateurs
»^a Les qualités, dit-il, qui regardent
» le fond de l'éloquence leur étoient
» communes : le dessein, l'ordre, l'éco-
» nomie du discours, la division,
» la manière de préparer les esprits
» de prouver; en un mot tout ce qui
» est de l'invention.

»^b Quant au stile, il y a quel-

a Horum ego virtutes
plerasque arbitror simi-
les: consilium; ordinem;
dividendi, preparandi,

probandi rationem;
nia denique que sunt
ventionis. 2. l. 1. 2. 2. 2.
b In eloquendo



DU BARREAU. 383

rence. L'un est plus précis, l'autre est plus abondant. L'un terre de plus son adversaire : l'autre pour le battre se donne plus de champ. Il songe toujours à le percer, pour dire, par la vivacité de son style, l'autre souvent l'accable aussi par les tours du discours. Il n'y a rien à chercher à l'un, rien à ajouter à l'autre. On voit en Démosthène le plus de soin & d'étude : en Cicéron le plus de naturel & de génie. Mais pour ce qui est de la manière de parler, & d'exciter la commisération, ces deux choses infiniment puissantes, Cicéron l'emporte sans contre-

Mais il lui cede d'un autre côté,

gratias. Denique
copiosior. Vile
y allucius, hic
trac. Ille acu-
tior, hic fre-
c pondere. Illi
hi potest, hanc
ei. Cura plus
a hoc natura.
liber a vanda
dicit : l'un est
subtil dans la
etc. Je ne croi
passer de sub-
il est pour le ca-
Démosthène. La
de me semble,
de épis.

a Salibus cere & com-
miseratione (qui duo plu-
rimum affectus valent)
vincimus.

b Cedendum verò in
hoc quidem, quod & ille
prior fuit, & ex magna
parte Ciceronem, quan-
tus est, sevit. Nam mihi
videtur Marcus Tullius,
cum se totum ad imita-
tionem Ciceronis con-
tulisset, effinxisse vim
Demosthenis, copiam
Platonis, jucunditatem
Isocratis. Nec verò quod
in quoque optimum fuit
studio consecutus est tan-



» en ce que Démosthène a été avant
 » lui, & que l'orateur Romain, tout
 » grand qu'il est, doit une partie de
 » son mérite à l'Athénien. Car il me
 » paroît que Cicéron, ayant tourné
 » toutes ses pensées vers les Grecs
 » pour se former sur leur modèle, a
 » composé son caractère de la force
 » de Démosthène, de l'abondance de
 » Platon, & de la douceur d'Isocrate.
 » Et non seulement il a extrait par son
 » application ce qu'il y avoit de meil-
 » leur dans ces grands originaux :
 » mais la plûpart de ces mêmes per-
 » fections, ou pour mieux dire toutes,
 » il les a comme enfantées de lui-mê-
 » me par l'heureuse fécondité de son
 » divin génie. Car, pour me servir
 » d'une expression de Pindare, il ne
 » ramasse pas les eaux du ciel pour
 » remédier à sa sécheresse naturelle,
 » mais il trouve dans son propre fonds
 » une source d'eau vive, qui coule
 » sans cesse à gros bouillons : & vous
 » diriez que les dieux l'ont accordé à

rum, sed plurimas vel
 potius omnes ex se ipso
 virtutes extulit immor-
 talis ingenii beatissima
 ubertate. Non enim plu-
 vias (ut ait Pindarus)

aquas colligit, sed vire
 gurgite exundat, dicitur
 quodam Providentia
 nitus, in quo totas vire
 suas eloquentia experit
 tur.

la terre



erre, afin que l'éloquence fit l'es-
de toutes ses forces en la person-
de ce grand homme. «

Qui est-ce en effet qui peut in-
ire avec plus d'exactitude, & tou-
avec plus de véhémence ? Et ce
il orateur a jamais eu plus de ce
rmes ? jusques-là, que ce qu'il ce
s arrache, vous croiez le lui ac-
der ; & que les Juges, emportés ce
sa violence comme par un tor-
s, s'imaginent suivre leur mou-
ent propre, quand ils sont en-
nés. D'ailleurs il parle avec tant ce
aison & de poids, que vous avez ce
re d'être de sentiment contraire. ce
d'est pas le zèle d'un avocat que ce
vous trouvez en lui, mais la foi d'un ce
oin & d'un Juge. Et toutes ces ce
ces, dont une seule coûteroit des ce
ces infinies à un autre, coulent ce

am quis docere di-
us, movere vehem-
u potest ! Cui tan-
nam jucunditas al-
e ipsa illa que ex-
t, impetare eum
& eum transves-
sua judicem ferat,
ille non rapi vi-
sed sequi. Jam in
ms que dicit tanta
mas onest, ut dis-

sentire pudeat, nec advo-
cati studium, sed testis
aut judicis afferat fidem.
Cum interim hæc omnia,
que vix singula quisquam
intentissimâ curâ conse-
qui possit, fluunt illabo-
rata : & illa, quæ nihil
pulchrius auditu est, oratio
præ se fert tamen felicis-
simam facilitatem.



» en lui naturellement & comme d'el-
 » les-mêmes : en sorte que sa manière
 » d'écrire si belle & si inimitable, a
 » néanmoins un air si aisé & si natu-
 » rel, qu'il semble qu'elle n'ait rien
 » coûté à cet heureux génie.

» ^a C'est pourquoi ce n'est pas sans
 » fondement que les gens de son tems
 » ont dit qu'il exerçoit une espee
 » d'empire au Barreau : comme c'est
 » avec justice que ceux qui sont venus
 » depuis l'ont tellement estimé, que
 » le nom de Cicéron est moins aujour-
 » d'hui le nom d'un homme, que celui
 » de l'éloquence même. Aions donc
 » les yeux continuellement sur lui :
 » qu'il soit notre modèle : & tenons-
 » nous sûrs d'avoir beaucoup profité,
 » quand nous aurons pris de l'amour
 » & du goût pour Cicéron.

Quintilien n'ose décider entre ces
 deux grands orateurs, quoique pour-
 tant il semble laisser entrevoir quel-
 que prédilection & un panchant secret
 pour Cicéron.

LE P. RAPIN, dans la compara

a Quare non immeritò
 ab hominibus ætatis suæ
 regnare in judiciis dictus
 est : apud posteros verò
 id consecutus, ut Cicero
 jam non hominis sed elo-

quentiæ nomen habe-
 tur. Hunc igitur spes-
 mus: hoc propositum
 bis sit exemplum. Ille
 profecisse sciat, cui
 cetero valde placebit.



on qu'il en a faite, garde la même renue. Il faudroit copier tout son traité, si je voulois ici rapporter tout ce qu'il dit de beau sur ce sujet. Quelques courts extraits suffiront pour faire connaître la différence qu'il trouve entre ces deux orateurs.

Outre cette solidité, dit-il en parlant de Cicéron, qui renfermoit ce tant de sens & de prudence, il avoit encore un certain agrément, & comme une fleur d'esprit, qui lui donnoit l'art de embellir tout ce qu'il disoit : & il ne passoit rien par l'imagination de ce grand orateur à quoi il ne donnât le vernis le plus beau & les couleurs les plus agréables du monde. Tout ce qu'il traitoit, jusques aux matières les plus sombres de la dialectique, & de ce que la physique a de plus obscur, & ce que la jurisprudence a de plus épineux, & ce qu'il y avoit de plus embarrassé dans les affaires ; tout ce qu'il disoit, dis-je, prenoit en son discours un enjouement d'esprit & toutes ces grâces qui lui étoient si naturelles. & il faut avouer que jamais personne ne n'a eu le talent de parler si délicieusement ni si agréablement de ces choses. &



» Démosthène, dit-il ailleurs, dé-
 » couvre dans chaque raison qui se
 » présente à son esprit tout ce qu'il y
 » a de réel & de solide, & a l'art de
 » l'exposer dans toute sa force. Cice-
 » ron, outre ce solide qui ne lui écha-
 » pe pas, voit tout ce qu'il y a d'a-
 » gréable & d'engageant, & il en suit
 » la trace sans s'y méprendre... Ainsi
 » pour distinguer les caractères de ces
 » deux orateurs par leur véritable dif-
 » férence, il me semble qu'on peut dire
 » que Démosthène par l'impétuosité
 » de son temperament, par la force de
 » ses raisonnemens, & par la véhé-
 » mence de sa prononciation, étoit plus
 » pressant que Cicéron : de même que
 » Cicéron par ses manières tendres &
 » délicates, par ses mouvemens dou-
 » x pénétrants, passionnés, & par toutes
 » ses graces naturelles, étoit plus ro-
 » chant que Démosthène. Le Grec
 » frappoit l'esprit par la force de son
 » expression, & par l'ardeur & la vio-
 » lence de sa déclamation : le Romain
 » alloit au cœur par de certains char-
 » mes & de certains agrémens imper-
 » ceptibles qui lui étoient naturels, &
 » auxquels il avoit joint tout l'artifice
 » dont l'éloquence peut être capable.



en éblouissoit l'esprit par l'éclat de ces lumières, & jettoit le trouble dans l'ame, qui n'étoit gagnée que par l'entendement : & le génie insinuant de l'autre pénétrait par des vœux & des complaisances jusque dans le fond du cœur. Il avoit le secret d'entrer dans les intérêts, dans les inclinations, dans les passions, & dans les sentimens de tous ceux qu'il écontoient.

M. DE FÉNELON, plus hardi que deux témoins que je viens de citer, se déclare nettement pour Démétrius. Cependant ce n'est pas un vain vain qu'on puisse soupçonner d'être ennemi des grâces, des fleurs, & de l'élégance du discours. Voici comment il s'en explique dans sa lettre d'éloquence. « Je ne crains pas de dire que Démétrius me paroît supérieur à Cicéron. Je proteste que personne n'admire Cicéron plus que moi. Il embellit tout ce qu'il touche. Il fait honneur à la parole. Il choisit les mots ce qu'un autre n'en peut faire. Il a je ne sai combien d'écarts d'esprit. Il est même court & précis toutes les fois qu'il s'agit de parler, contre Catilina, contre



» Verres, contre Antoine. Mais on
 » remarque quelque parure dans son
 » discours. L'art y est merveilleux,
 » mais on l'entrevoit. L'orateur, en
 » pensant au salut de la république,
 » ne s'oublie pas, & ne se laisse point
 » oublier. Démosthène paroît sortir
 » de soi, & ne voir que la patrie. Il
 » ne cherche point le beau : il le fait
 » sans y penser. Il est au dessus de l'ad-
 » miration. Il se sert de la parole,
 » comme un homme modeste de son
 » habit pour se couvrir. Il tonne, il
 » foudroie. C'est un torrent qui en-
 » traîne tout. On ne peut le critiquer,
 » parcequ'on est saisi. On pense aux
 » choses qu'il dit, & non à ses pa-
 » roles. On le perd de vûe. On n'est
 » occupé que de Philippe qui envi-
 » hit tout. Je suis charmé de ces deux
 » orateurs : mais j'avoue que je suis
 » moins touché de l'art infini & de
 » la magnifique éloquence de Cice-
 » ron, que de la rapide simplicité de
 » Démosthène.

On ne peut rien de plus sensé ri-
 de plus judicieux que ce que dit in-
 M. de Fénelon : & plus on approfondit
 dit son sentiment, plus on reconnoît
 qu'il est fondé dans le bon sens, dans
 la droite raison, & dans les règles les



exactes de la bonne rhétorique. Pour préférer les harangues de Démosthène à celles de Cicéron, il me semble qu'il faudroit presque avoir un talent de solidité, de force, & d'élevation d'esprit, qu'il en a falu à Démosthène pour les composer. Soit une prévention pour un auteur nous avons dans les mains dès la plus tendre enfance, soit habitude & accoutumance à un stile qui est plus usé dans nos manières & plus à portée, nous ne pouvons guère nous en venir à préférer la sévérité de Démosthène à l'insinuante douceur de Cicéron, & nous aimons à suivre notre penchant & notre goût pour un écrivain en quelque sorte plus simple & familier, que de nous déclarer pour la bonne foi d'autrui, je dirois pour un inconnu & pour un étranger.

Cicéron connoissoit bien toute la force & toute la beauté de l'éloquence de Démosthène : mais persuadé d'un autre côté, qu'il répète souvent dans ses ouvrages, que l'orateur doit for-

Oratorum elo- | auditorum prudentia.
 quædam sunt | Omnes enim qui probant



mer son stile sur le goût de ceux qui l'écoutent ; il ne crut pas que son siècle fût susceptible d'une si rigide exactitude, & il jugea à propos d'accorder quelque chose aux oreilles & à la délicatesse de ses auditeurs qui demandoient dans les discours plus d'élégance & plus de grace. ^a Ainsi, quoiqu'il ne perdît jamais de vûe l'utilité de la cause qu'il plaidoit, il donnoit pourtant quelque chose au plaisir : & en cela même il prétendoit bien travailler pour l'intérêt de sa partie ; & il y travailloit en effet, puisqu'un des plus sûrs moiens de persuader est de plaire.

LE CONSEIL donc le plus sage que l'on puisse donner aux jeunes gens qui se destinent au Barreau, est de prendre pour modèle du stile qu'ils y doivent suivre, le fond solide de Démétrius orné & embelli par les grâces

volunt, voluntatem eorum qui audiunt intuentur; ad eamque & ad eorum arbitrium & nutum totos se fingunt & accommodant. *Orat. n. 24.*

^a Quapropter ne illis quidem nimium repugno, qui dandum putant non nihil esse temporibus atque auribus nitidius ali-

quid atque affectatione stulantibus. . . Atque id fecisse M. Tullium video, ut, cum omnia utilitatum partem quandam delectationi daret : circa & ipsa se rem agere daret (agebat autem meum) litigatoris. Nam hoc ipso proderat, quod placebar. *Q. l. 12. c. 10.*



Cicéron : ^a auxquelles, si nous en-
vions Quintilien, il n'y a rien à
ôter, si ce n'est peut-être, dit-il,
faire entrer un peu plus de pen-
dans le discours. Il parle sans
de celles qui étoient fort en
alors, & par lesquelles, com-
par un trait vif & éclatant, on
minoit presque toutes les périodes.

Cicéron en hazarde quelque-
mais rarement : ^b & il fut le pre-
chez les Romains qui leur don-
u cours. On sent bien que ce que
à Quintilien n'est qu'une permis-
& une condescendance que sem-
pi arracher malgré lui le mau-
gout de son siècle, ^c où, comme
narque l'auteur du dialogue sur
ateurs, l'auditeur se croioit com-
n droit d'exiger un stile orné &
, & où le Juge, s'il n'étoit in-
& en quelque sorte corrompu
amorce du plaisir & par le bril-

usus voluptates
idem, quod ad-
invenio, nisi ut
s quidem dica-
n. *Ibid.*
o primus exco-
nem. . . locos
os attentavit,
sententias in-
id. de Or. n. 22.

c Auditor assuevit jam
exigere lautam & pul-
critudinem orationis. . .
Judea ipse, nisi. . . aut co-
lore sententiarum, aut
more & cultu descrip-
tionum inuicatus & corru-
ptus est, averlarus de-
centem. *Ibid.* n. 20.

R v



lant des pensées & des descriptions, ne daignoit pas même écouter l'avocat.

»^a Mais, ajoute Quintilien, qu'on ne
 » prétende pas abuser de ma complai-
 » sance, ni la pousser plus loin. J'ac-
 » corde au siècle où nous sommes
 » que la robe dont on se sert ne soit
 » pas d'une étoffe grossière, mais non
 » pas qu'elle soit de soie; que les
 » cheveux soient proprement faits &
 » bien entretenus, mais non frisés par
 » anneaux & par boucles: la parure
 » la plus honnête étant aussi la plus
 » belle, quand on ne porte pas le de-
 » sir de plaire jusqu'au dérèglement
 » & à l'excès.

CE FUT pour ne s'être pas tenue dans ces justes bornes & dans cette sage sobriété d'ornemens, que l'éloquence dégénéra & à Athènes & à Rome.

A Athènes on peut dire que le beau siècle de l'éloquence fut celui de Démosthène, ^b où parut tout à la fois

^a Sed me hastenus cedentem nemo insequatur ultra. De tempore, ne crassa toga sit, non serica; ne intonsū caput, non in gradus atque annulos totum comprum: cum in

eo qui se non ad luxuriam ac libidinem referat, eadem speciosiora quæque sint, quæ honestiora. *Quintil. lib. 12. cap. 10.*
^b Hæc ætas effudit hanc copiam: &, ut opinio.



une foule d'excellens orateurs, dont le caractère commun fut une beauté naturelle & sans fard. Ils n'avoient pas tous le même génie, ni le même style: mais ils étoient tous réunis dans le même goût du vrai & du simple; ce goût dura toujours tant qu'on se attacha à les imiter. Mais après leur mort le souvenir s'en étant peu à peu effacé, & enfin entièrement effacé, un nouveau genre d'éloquence plus vive & plus relachée prit la place de l'ancienne.

Démétrius le Phalérien, qui avoit vu voir & entendre Démosthène, suivit une autre route que lui. Il donna le premier dans le genre orné & recherché. Il crut devoir égaler l'éloquence, la tirer de cet air sombre & austère, qui, selon lui, la rendoit trop sévère. Il y jeta beaucoup plus de

deffert, succus ille & vis inextinguibilis usque ad hanc ætatem orationis fuit, in qua naturæ insuetæ non siccatus.

Orat. n. 36.
Démosthènes, Hypéridas, Lycurgus, Aeschines, Dinarchus, aliique plures, etsi inter se non fuerunt, tamen omnino in eodem ve-

ritatis imitandæ genere versati. Quorum quando manu imitatio, tandem genus illud dicendi studiumque vitium. Postquam, extinctis his, omnis eorum memorio sensum obscurata est & evanuit, alia quædam dicendi molliora ac remissiora genera viguerunt. n. de Orat. o. 94. 95.

R vj



pensées : il y répandit des fleurs : & pour me servir d'une expression de Quintilien, au lieu de ce vêtement majestueux, mais modeste, qu'elle avoit eu sous Démosthène, ^a il lui donna une robe toute brillante & bigarée de diverses couleurs, peu séante à la vérité pour la poussière du Barreau, mais plus capable d'attirer les yeux & d'éblouir.

^b Aussi, comme Cicéron le remarque, plus propre pour des actions de pompe & de cérémonie, que pour les combats du Barreau, il préféreroit la douceur à la force, songeoit plus à charmer les esprits qu'à les vaincre, se contentoit d'y laisser le souvenir agréable d'un discours coulant

^a Meminerimus versicoloreem illam, qua Demetrius Phalereus dicebatur uti, vestem non bene ad forenses pulverem facere. *Quintil. lib. 10. cap. 1.*

^b Phalereus successit eis senibus adolescens, eruditissimus ille quidem horum omnium, sed non tam armis institutus quam palaestra. Itaque delectabat magis Athenienses, quam inflammabat. Processerat enim in solem & pulverem, non ut è militari taberna-

culo, sed ut è Theophrasti, doctissimi hominis, umbraculis. Hic primus inflexit orationem, & eam mollem teneramque reddidit : & suavis, sicut fuit, videri maluit, quam gravis, sed suavitate ea qua perfunderet animos, non qua perfringeret ; & tantum ut memoria concinnitatis suae, non (quemadmodum de Pericle scripsit Eupolis) cum delectatione aculeos etiam relinqueret in animis eorum à quibus esset auditus. *Brut. n. 37. 38.*



harmonieux, sans vouloir, comme Péricles, y laisser aussi des équilibres perçans mêlés avec les attrait du plaisir.

Il ne paroît pas par le portrait que même Cicéron en fait dans un autre endroit, & par le jugement qu'il porte, qu'il y eût encore rien dans le style d'outré & d'excessif, puisqu'il dit ^a qu'on auroit pû l'estimer l'approuver, si on ne l'avoit pas comparé avec la force & la majesté du style noble & sublime. ^b Cependant fut le premier qui fit dégénérer l'éloquence: & peut-être que les déclinaisons, dont l'usage fut introduit dans son tems dans les écoles, si lui-même n'en fut pas l'inventeur, contribuèrent beaucoup à cette funeste cadence, comme il est certain qu'elle s'en fit aussi dans la suite chez les Romains.

Mais les choses n'en demeurèrent pas dans cet état. ^c Quand l'éloquence, partie du Pirée, eut commencé à res-

Orat. n. 91.

96.

Quint. l. 2.

c. 4.

^a Et nisi coram erit apparatus ille fortior, et sic, quem dico, habitur. Orat. n. 91. Primum inclinasse eloquentiam dicitur. Quint. lib. 10. cap. 1.

^c Ut semel à Piræo eloquentia evecta est, omnes peragravit intulas, atque ita peregrinata tota Asia est, ut se exercitis obliuisceret moribus: omnemque illam salu-



pirer un autre air que celui d'Athènes, elle perdit bientôt cette santé & cet embonpoint qu'elle y avoit toujours conservé : & gâtée par les manières étrangères, elle desapprit en quelque sorte à parler, & devint entièrement méconnoissable. C'est ainsi que par degrés, du beau & du parfait elle tomba dans le médiocre, & que du médiocre elle se précipita bientôt dans toutes sortes d'excès & de défauts.

J'ai déjà fait observer ailleurs, en parlant de Sénèque, que l'éloquence latine a eu le même sort.

Les mêmes raisons nous doivent peut-être faire craindre pour nous le même malheur : d'autant plus que ce changement ne s'est introduit chez l'un & l'autre peuple que par le desir excessif qu'on a eu d'ajouter à l'éloquence plus d'ornement & de parure. Car je ne sai par quelle fatalité il est toujours arrivé que le bon goût, dès qu'il est parvenu à un certain point de maturité & de perfection, a presque aussitôt dégénéré, & par des déclin imperceptibles, mais quelquefois as-

britatem Atticæ dictionis
& quasi sanitatem perde-

ret, ac loqui penè dedil-
ceret. *BRS. n. 51.*



et prompts, est descendu du plus haut
 anoble au plus bas degré. J'excepte
 pourtant la poésie grecque, qui de-
 puis Homère jusqu'à Théocrite, &
 ses contemporains, c'est-à-dire pen-
 dant six ou sept siècles, a toujours
 conservé en tout genre la même pu-
 reté, la même élégance.

Nous pouvons dire, pour la gloire
 de la nation, que depuis près d'un siècle
 le goût par rapport aux belles let-
 res a été exquis parmi nous, & qu'il
 est encore. Mais il est remarquable
 que ces illustres écrivains qui ont fait
 tant d'honneur à la France, & dont
 aucun en son genre peut être con-
 sidéré comme original, se sont tous
 vu un devoir de regarder les anciens
 comme leurs maîtres, & que les ou-
 vrages qui ont eu le plus de réputa-
 tion parmi nous, & qui selon toutes
 apparences passeront jusqu'à la po-
 stérité la plus reculée, sont tous mar-
 qués au coin de la bonne antiquité.
 Il doit donc être là aussi notre règle,
 nous devons craindre de nous écar-
 ter de la perfection à mesure que
 nous écarterons du goût des
 anciens.

Je reviens à mon sujet, & suis



cet article, le modèle le plus sûr que les jeunes gens destinés au Barreau puissent se proposer, est, comme je l'ai déjà dit, le stile de Démosthène, adouci & orné par celui de Cicéron; en sorte que les graces du dernier temperent l'austérité de l'autre, & que la précision & la vivacité de Démosthène corrigent la trop grande abondance & la manière d'écrire peut-être un peu trop lâche qu'on a reprochée à Cicéron.

*Dialog. de
Orat. n. 18.*

Une éloquence plus ornée, telle par exemple qu'est celle de M. Fléchier, ne convient point pour des plaidoiers. Je ne lis jamais le portrait que fait Cicéron d'un orateur de son tems nommé Callidius, sans y reconnoître presque en tout les principaux caractères de M. Fléchier; & la réflexion qu'il y ajoute me paroît convenir extrêmement à la matière que je traite. ^a « Ce n'est point, dit

^a Sed de M. Callidio dicamus aliquid, qui non fuit orator unus à multis; potius inter multos prope singularis fuit: ita reconditas exquisitasque sententias mollis & pellucens vestiebat oratio. Nihil tam tenerum quam illius comprehensio ver-

borum: nihil tam stabile: nihil quod magis suis arbitrio fingeretur, ut nullius oratoris in potestate fuerit. Quod primum ita pura erat, & nihil liquidius: ita libere fluxerat, ut nusquam adhæresceret. Nullum si loco positum, & cum



un orateur du commun, mais ce
mérite rare & singulier. Ses ce
sont nobles & exquisés, & ce
il les revêtir d'expressions fines ce
élicates. Il fait du discours tout ce
qu'il lui plaît : il fait lui donner ce
forme qu'il veut : jamais ora- ce
m'en fut plus maître que lui, ce
e le mania avec tant d'art. Rien ce
plus pur, rien de plus coulant ce
son langage. Chaque mot est ce
son lieu, & comme artistement ce
passé où il doit. Il n'en admet ce
de dur, d'inusité, de bas, ou ce
puisse déranger le discours. La ce

vermiculatoem
de, ut ait Lucr.
structum verbum
Nec verò ullum
rum, aut insolens,
nulle, aut in lon-
duna. Ac non pro
verba rerum, sed
te tralata : sic ra-
ea, non inuisse
num locum, sed
asse in suum di-
vise vero hæc so-
nec diffuentia, sed
a nunciis, non
hæc eodem modo
sed variè disti-
terque conclusis.
autem & verbo-
sententiarum lu-
quibus tanquam
bus in ornatu di-
pocut omni ora-

rio... Accedebat ordo re-
rum plenus artis, eorum-
que dicendi placidum &
sanum genus. Quod si
est optimum suaviter di-
cere, nihil est quod me-
lius hoc querendum pu-
teret. Sed cum à nobis pau-
lo ante dictum sit, tria
videri esse quæ orator ef-
ficere deberet, ut doce-
ret, ut delectaret, ut mo-
veret : duo summè re-
nuit, ut & rem illustra-
ret discerendo, & animos
eorum qui audiunt de-
mulceret voluptate. Ab-
est tota illa laus qua
permoveret atque incita-
ret animos, quam plu-
rimum polleat diximus.
Bras. n. 274. 275. 276.



» métaphore chez lui est fréquente, de
 » mais si naturelle, qu'elle paroît n'a-
 » voir point usurpé la place d'un autre
 » mot, mais être entrée dans la sienne.
 » Tout cela est accompagné d'un nom-
 » bre, d'une cadence, qui a une mer-
 » veilleuse variété, & ne montre au-
 » cune affectation. Les plus belles fi-
 » gures y sont employées à propos,
 » & y jettent un grand éclat. L'or-
 » dre & le plan de l'ouvrage sont pleins
 » d'art & de justesse; & par tout
 » brille un stile doux, tranquille,
 » d'un goût exquis. En un mot,
 » l'éloquence consistoit dans l'ag-
 » ment, il n'y auroit rien au delà
 » de cet orateur. Des trois parties
 » qui la composent, il a les deux pre-
 » mières dans un souverain degré,
 » je veux dire celles qui tendent à in-
 » struire & à plaire: mais la troi-
 » sième, qui est la plus importante,
 » qui consiste à toucher & à émo-
 » tionner les esprits, lui manque ab-
 » solument.

On ne peut certainement ne pas
 faire un grand cas d'une éloquence
 de ce genre: mais de quel prix doit-
 elle paroître en comparaison du grand
 & du sublime qui fait le caractère



de Démosthène? Cette dernière semble à ces beaux & magnifiques tems, construits dans le goût de l'ancienne architecture, qui n'admet que des ornemens simples: dont le premier coup d'œil, & encore bien le plan, l'économie, & la distribution des parties, ont quelque chose de grand, de noble, & de majestueux, qui frappe & saisit les connoisseurs. Elle pourroit être comparée à ces maisons bâties dans un goût d'élégance & de délicatesse, où l'art & la nature ont amassé tout ce qu'il y a de plus brillant & de plus riche, où l'or & le marbre se montrent de toutes parts, & où les yeux ne sauroient tomber sur aucun endroit qui ne leur présente quelque chose de rare & d'exquis.

C'est un troisième genre d'éloquence encore inférieur ce me semble au second, & qui pourroit insensiblement nous conduire à quelque chose de plus bas: c'est celui où regnent ces jeux de mots, ces pensées brillantes, ces pointes de paroles, qui deviennent à la mode. Elles sont soutenues par quelques-uns de nos écrivains par la solidité des choses, par la force



du raisonnement, par l'ordre & la suite du discours, & par une beauté de génie qui leur est naturelle. Mais comme ces dernières qualités sont rares, il est à craindre que leurs imitateurs ne prennent de leur stile que ce qu'il a de moins estimable : comme firent ceux de Sénèque, ^a qui n'ayant copié que ses défauts, se trouverent autant au dessous de leur modèle, que Sénèque lui-même étoit au dessous des anciens.

Le Barreau a toujours été ennemi de ce stile éblouissant & plein d'une affectation vicieuse, & il l'est encore aujourd'hui plus que jamais. Les graves discours de ces judicieux Magistrats qui chaque année, en présentant aux Avocats les règles de la vraie éloquence, leur en tracent en même tems de parfaits modèles, sont de fortes barrières contre le mauvais goût, & ne contribuent pas peu à perpétuer dans le Barreau cette heureuse tradition de bon goût, aussi bien que de bons sentimens, qui s'y conserve depuis si longtems.

AVANT que de finir cet article, j'aurois encore à traiter une matière

^a Amabant eum magis, quam imitabantur: tantumque ab illo deflue-

bant, quantum ille antiquis descenderat. Quint. lib. 10. cap. 10.



plusieurs des jeunes gens qui étu-
 t auront un jour besoin d'être in-
 ts : c'est de marquer le stile dont
 nvient de se servir en faisant un
 m. Cette partie est d'un usage bien
 fréquent, & a beaucoup plus d'é-
 ue que n'en a aujourd'hui l'élo-
 ce du Barreau : puisqu'elle em-
 ie tous les emplois de la Robe, &
 lle a lieu dans toutes les Cours sou-
 ines ou subalternes, dans toutes
 ompagnies, dans tous les Bureaux
 utes les Commissions. Le succès
 s sortes d'actions attire autant de
 e qu'aucun plaidoyer, & il est d'un
 grand secours pour la défense de
 vice & de l'innocence. Je ne puis
 er ici cette matière que très légè-
 ent, & je ne ferai qu'en indiquer
 rincipes sans les approfondir.
 e sai que chaque Compagnie, cha-
 Jurisdiction a ses usages particu-
 pour la manière de rapporter les
 es : mais le fond est le même pour
 s, & le stile qu'on y emploie doit
 put être le même. Il y a une sor-
 loquence propre à ce genre de
 urs, qui consiste, si je ne me trom-
 parler avec clarté & avec élé-
 te.



Le but que se propose un Rapporteur est d'instruire les Juges ses confreres de l'affaire sur laquelle ils ont à prononcer avec lui. Il est chargé au nom de tous d'en faire l'examen. Il devient dans cette occasion, pour ainsi dire, l'œil de la Compagnie. Il lui prête & lui communique ses lumières & ses connoissances. Or pour le faire avec succès, il faut que l'ordre qu'il met dans les faits & dans les preuves, répande une si grande netteté, que les Juges puissent sans peine & sans effort entendre l'affaire qu'on leur rapporte. Tout doit contribuer à cette clarté, les pensées, les expressions, les tours, & même la manière de prononcer, qui doit être distincte, tranquille, & sans agitation.

J'ai dit qu'à la netteté il falloit joindre quelque agrément, parceque si l'on veut pour instruire il faut plaire. Les Juges sont hommes comme les autres, & quoique la vérité & la justice les intéressent par elles-mêmes, il est bon de les y attacher encore plus fortement par quelque attrait & quelque appas. Les affaires, obscures pour l'ordinaire & épineuses, causent de l'ennui & du dégoût, si celui qui fait le



port n'a soin de l'assaisonner d'un
 & délicat, qui sans chercher à
 se faire sentir, & qui par une
 ne pointe d'agrément & de grace
 le & pique l'attention des audi-

mouvemens, qui font ailleurs
 grande force de l'éloquence,
 absolument interdits. Le Ra-
 port ne parle pas comme avocat,
 comme Juge. En cette qualité
 quelque chose de la loi, qui
 sille & paisible se contente de
 par la règle & le devoir : & com-
 qui est commandé d'être lui-mê-
 pas passions, il ne lui est pas per-
 en plus de songer à exciter celles
 ces.

de manière de s'exprimer, qui
 soutenue ni par le brillant des
 s & des expressions, ni par la
 de des figures, ni par le pathé-
 des mouvemens, mais qui a un
 simple, naturel, est la seule
 convenable aux Rapports, & elle
 pas si facile qu'on se l'imagine.
 Je bligerois volontiers à l'élo-
 du Rapporteur ce que dit Cice-
 celle de Scavrus ; laquelle n'é-
 propre à la vivacité de la plai-



doierie, mais convenoit extrêmement à la gravité d'un Sénateur : qui avoit plus de solidité & de dignité, que d'éclat & de pompe : & où l'on remarquoit, avec une prudence consommée, un fond merveilleux de bonne foi, qui entraînoit la créance. Car ici la réputation d'un Juge fait partie de son éloquence, & l'idée qu'on a de sa probité donne beaucoup de poids & d'autorité à son discours. *In Scauri oratione,*

BRUT. n. III.
& III.

sapientis hominis & recti, gravitas forma & naturalis quadam inerat auctoritas non ut causam, sed ut testimonium disputares, cum pro reo diceret. Hoc disticti generis ad patrocinia mediocriter apte videbatur; ad senatoriam verò sententiam, cujus erat ille princeps, vel maxime: significabat enim non prudentiam solum, sed, quod maxime rem continere fidem.

Ce que l'on pratique au Collège en Rhétorique sur-tout & en Philosophie, peut servir beaucoup aux jeunes gens pour les former à la manière de bien faire un Rapport. Après qu'on a expliqué une harangue de Cicéron on les oblige d'en rendre compte, d'exposer toutes les parties, d'en distinguer les différentes preuves, & d'en

marquer



quer le fort ou le foible. De même en philosophie on accoutume les jeunes gens, après qu'on a vû avec eux quelques traités, comme de Descartes ou du P. Malbranche, à en faire l'analyse; à réduire des raisonnemens, tant soit abstraits & fort étendus, en quelque chose de précis & de net; à résoudre les difficultés & les objections de tout leur jour, & à y joindre les objections qu'on en apporte. J'ai vû de jeunes Conseillers avouer que de tous les exercices du College c'étoit celui qui leur avoit été le plus utile, & dont ils faisoient le plus d'usage en rapportant des procès.

ARTICLE SECOND.

Quels moyens les jeunes gens peuvent se préparer à la plaidoierie.

EMOSTHENE & Cicéron étant parvenus à la perfection de l'éloquence, sont fort propres à indiquer aux jeunes gens la route qu'ils ont tenue pour y arriver aussi. Je ne puis rapporter en abrégé ce que nous apprend de leurs premières années, de leur éducation, de leurs exercices par lesquels ils se préparèrent à la plaidoierie.

S

me II.



410 DE L'ELOQUENCE

se sont préparés à la plaidoierie, & de ce qui a fait leur principal mérite, & établi leur réputation. Ainsi ces deux grands orateurs servirent même tems de modèles & de guides aux jeunes gens. Je ne prétens néanmoins qu'ils doivent ou qu'ils puissent les imiter en tout : mais quand ils ne feroient que les suivre de loix ils avanceroient beaucoup.

DÉMOSTHÈNE.

*Plut. in vita
Demosth.*

DÉMOSTHÈNE aiant perdu son père dès l'âge de sept ans, & étant tombé entre les mains de tuteurs intéressés & avarés, qui ne songeoient qu'à profiter de son bien, ne fut pas élevé avec autant de soin que le doit un naturel aussi excellent que sien : outre que la foiblesse de sa complexion & la délicatesse de sa santé jointes à l'excessive tendresse de sa mere qui l'aimoit uniquement, permettoient pas à ses maîtres de presser beaucoup pour l'étude.

Leur aiant un jour entendu parler d'une cause célèbre qui devoit se décider, & qui faisoit beaucoup de bruit dans la ville, il les pressa vivement de vouloir le mener avec eux au Barreau.



afin qu'il pût assister à cette fa-
 plaidoierie. L'orateur, qui s'ap-
 Callistrate, fut écouté avec
 grande attention, & aiant eû un
 extraordinaire, il fut reconduit
 en cérémonie au milieu d'u-
 de de citoyens illustres, qui
 estoient à l'envi de lui témoi-
 eur contentement. Le jeune
 e fut extraordinairement tou-
 i honneurs qu'il vit rendre à
 r, & encore plus du souve-
 uvoir qu'a l'éloquence sur les
 dont elle dispose en maitresse
 Il en sentit lui-même l'effet,
 pouvant résister à ses charmes,
 vra entierement dès ce jour,
 ça à toute autre étude & a tout
 laisir.

de d'Isocrate, d'où sortirent
 grands orateurs, étoit pour
 Athènes la plus renommée.
 te que la sordide avarice des
 te Démosthene ne lui permit
 profiter des leçons d'un maî-
 es faisoit paier fort * cher,
 l'éloquence douce & paissi-

* dix minas.

... cujus é
 ani ex quo
 ameti p. m.

cipes exterrunt. 1. de Orat.
 n. 94.

S ij



ble d'Isocrate ne fût point dès lors de son goût, il étudia sous Isée, ^a dont le caractère étoit la force & la véhémence. Il trouva pourtant le moien d'avoir les préceptes de la Rhétorique que le premier enseignoit. Platon fut, à proprement parler, celui qui contribua le plus à former Démosthène : ^b & il est aisé de reconnoître dans les écrits du disciple le stile noble & sublime du maître.

Le premier essai qu'il fit de son éloquence fut contre ses tuteurs, qu'il obligea de lui restituer une partie de son bien. Animé par cet heureux succès, il se hazarda de parler devant le peuple. Il y réussit tout-à-fait mal. Il avoit une voix foible, la langue embarrassée, & une fort courte haleine, & cependant ses périodes étoient longues, qu'il étoit souvent obligé de les interrompre pour respirer. Il fut donc sifflé de tout l'auditoire, & s'en retourna entierement découragé, & résolu de renoncer pour toujours à un emploi dont il se croioit incapable.

^a Sermo promptus, & Isæo torrentior. *Juven.*

^b Illud jusjurandum per casos in Marathone ac Salamine propugna-

tores Reip. satis manifestò docet præceptore ejus Platonem fuisse.

Quintil. lib. 12. cap. 16



de ses auditeurs, qui au travers de
 défauts avoit aperçu en lui un
 excellent fonds de génie, & une élo-
 quence assez approchante de celle de
 Cicéron, lui fit reprendre courage par
 ses vives remontrances qu'il lui fit, &
 les salutaires avis qu'il lui donna.
 Il parut donc une seconde fois de-
 vant le peuple, & n'en fut pas mieux
 reçu. Comme il s'en retournoit la tête
 baissée, & plein de confusion, un des
 plus excellens acteurs de ce tems, qui
 étoit son ami, nommé Satyrus, le ren-
 contra; & ayant appris de lui-même la
 cause de son chagrin, il lui fit entendre
 que le mal n'étoit point sans remède,
 & que tout n'étoit pas si désespéré qu'il
 le croioit. Il lui demanda seulement
 de réciter devant lui quelques vers
 d'Euripide ou de Sophocle: ce qu'il
 fit sur le champ. Satyrus les ayant ré-
 cités après lui, leur donna toute une
 autre grace par le ton, le geste, &
 la vivacité avec lesquels il les pro-
 féroit, en sorte que Démosthène lui-
 même les trouva tout différens. Il sen-
 tit bien ce qui lui manquoit, & il s'ap-
 pliqua à l'acquiescer.

Les efforts qu'il fit pour corriger le
 défaut naturel qu'il avoit dans la lan-



gue, & pour se perfectionner dans la prononciation, dont son ami lui avoit fait connoître le prix, paroissent presque incroyables, & font bien voir qu'un travail opiniâtre surmonte tout. Il bégaioit à un point qu'il ne pouvoit exprimer certaines lettres, entr'autres celle qui commence le nom de l'art qu'il étudioit : & il avoit l'haleine si courte, qu'il ne pouvoit suffire à prononcer une période entiere sans s'arrêter. Il vint à bout de vaincre tous ces obstacles, en mettant dans la bouche de petits cailloux, & prononçant ainsi plusieurs vers de suite à haute voix sans s'interrompre, & cela même en marchant, & en montant par des endroits fort roides &

a Orator imitetur illum, cui sine dubio summa vis dicendi conceditur, Atheniensem Demosthenem, in quo tantum studium fuisse tantisque labor dicitur, ut primum impedimenta naturæ diligentia industriaque superaret: cumque ita balbus esset, ut ejus ipsius artis, cui studeret, primam literam non posset dicere, perfecit meditando ut nemo planius eo locutus putaretur. Deinde cum spiritus ejus esset angustior, tantum

continenda anima in dicendo est affectus, una continuatione verborum (id quod scilicet ejus declarant) breves contentiones vocis & missiones continerent. Qui etiam (ut memorem) proditum est) conpositum in os calculis, sua voce versus multos spiritu pronuntiare consuebat : neque id consistens in loco, sed insubulans atque adscendens ingrediens arduo. *Orat. n. 260. 261.*



escarpés : en sorte que dans la
 nulle lettre ne l'arrêta, & que
 plus longues périodes n'épuisoient
 son haleine. Il fit plus. Il alla
 sur le bord de la mer, & dans
 tems que les flots étoient le plus
 emment agités, il y prononçoit
 arangues, pour s'appriivoiser par
 ruit confus des flots aux émeutes
 peuple, & aux cris tumultueux
 assemblées. Il avoit chez lui un
 id miroir, qui étoit son maître
 l'action, & devant lequel il dé-
 toit avant que de parler en pu-
 Il fut bien païé de toutes les
 es, puisque ce fut par ce moyen
 porta l'art de déclamer au plus
 degré de perfection où il puisse

son application à l'étude n'étoit
 moindre pour tout le reste. Pour
 plus éloigné du bruit, & moins
 aux distractions, il se fit faire
 cabinet souterrain, qui subsistoit
 de du tems de Plutarque, où il
 fermoit quelquefois des mois en-

propter quæ idem
 plus amator secreti
 Athens, in libro
 quod se maximo
 sono fluxus illide.

ret, medians consuesce-
 bat concionum fremitus
 non expavescere. *Quint.*
lib. 10. cap. 3.



tiers, se faisant raser exprès la moitié de la tête pour se mettre hors d'état de sortir. C'étoit là qu'à la lueur d'une petite lampe il composa ces harangues admirables, dont ses envieux disoient qu'elles sentoient l'huile, pour marquer qu'elles étoient travaillées avec trop de soin. On voit bien, répliquoit-il, que les vôtres ne vous ont pas tant coûté de peines. Il se levoit extrêmement matin, & il avoit coutume de dire qu'il étoit bien fâché quand un ouvrier l'avoit devancé dans le travail. On peut juger des efforts qu'il fit pour se perfectionner en tout genre, par la peine qu'il prit de copier de sa propre main jusqu'à huit fois l'histoire de Thucydide, pour se rendre son stile plus familier.

C I C E R O N.

CICÉRON apporta en naissant un excellent naturel, & rien ne lui manqua du côté de l'éducation : en quoi il fut plus heureux que Démosthène.

2. de Orat.
10. 2. Son pere en prit un soin particulier, & n'épargna rien pour cultiver son esprit. Il paroît que le célèbre Cras-

a Cui non sunt auditæ
 Demosthenis vigilæ, qui
 dolere se aiebat, si quan-

do opificum antelucanæ
 victus esset industria. 4.
Tusc. quæst. n. 44.



courut de toutes parts, & ceux qui n'avoient le plus de goût approuvoient fort sa manière. Cicéron brûloit du desir d'entendre un tel maître : mais ceux qui présidoient à son éducation, & qui régloient ses études, ne le jugerent pas à propos. C'est que cette manière d'enseigner, inouïe & inusitée jusques-là, parut aux Magistrats une nouveauté dangereuse ; & les Censeurs, dont Crassus étoit l'un, firent un décret pour l'interdire, sans en apporter d'autre raison sinon que cette coutume étoit contraire à l'usage établi par les ancêtres. Crassus dans le 3^e livre de l'Orateur, ou plutôt Cicéron sous son nom, tâche de justifier du mieux qu'il peut ce décret, qui avoit fort blessé les personnes sensées, & il laisse entrevoir que ce n'étoit pas tant la nouvelle méthode elle-même qui avoit été condamnée, que la manière dont les maîtres s'y prenoient. En effet^a cette méthode prit enfin le dessus, & l'on en reconnut l'utilité & les avantages, comme nous l'apprenons de Suetone, qui

3: de Orat.
17-93-95.

a Paulatim & ipsa utilis honestaque apparuit : multique eam præsidii

causa & gloriæ appetiverunt. Sueton. *ibid.*



us a conservé & la lettre où Ci-
ron parle de Plotius, & le décret
des Censeurs, aussi bien que l'arrêt
du Senat.

Cicéron cependant faisoit de grands
progrès sous ses maîtres. Aussi avoit-<sup>Plut. in vita
Cicer.</sup>
il un génie tel que Platon le desire,
une aptitude d'apprendre, propre pour toutes
les sciences, & qui embrassoit tout.
La poésie fut une de ses premières
passions, & l'on dit qu'il y réussissoit
très-bien. Dès les premières années il se
distingua parmi ceux de son âge d'une
manière si marquée, que les parens de
ceux qui étudioient avec lui, sur le ré-
sultat merveilleux qu'on leur faisoit du
talent extraordinaire de cet enfant,
alloient exprès dans les écoles pour
être témoins par eux-mêmes, &
en retournoient charmés de ce qu'ils
voient vu & entendu. Il falloit que ce
grand mérite fût accompagné de beau-
coup de modestie, puisque ses compa-
gnons étoient les premiers à le faire
remarquer, & qu'ils lui rendoient des hon-
neurs qui alloient jusqu'à exciter la
raillerie de quelques-uns des parens.
L'âge de seize ans, qui étoit le temps
qu'on faisoit prendre aux jeunes gens
l'habit virile, les études de Cicéron



devinrent plus sérieuses. ^a C'étoit alors la coutume à Rome qu'à l'âge dont nous parlons, le pere ou le plus proche parent de celui qu'on destinoit à la plaidoierie, allât le présenter à quelqu'un des plus célèbres orateurs du tems, & le mît sous sa protection. Le jeune homme après cela s'attachoit à lui d'une manière particuliere, alloit régulièrement l'entendre quand il plaidoit, le consultoit sur ses études, & ne faisoit rien sans prendre ses avis. Accoutumé ainsi de bonne heure à respirer l'air du barreau, qui est la meilleure école pour un jeune avocat; devenu le disciple des plus grands maîtres, & formé sur les plus parfaits modèles, il étoit bientôt en état de les imiter.

^b Cicéron nous apprend lui-même

^a Ergo apud majores nostros juvenis ille, qui foro & eloquentiæ parabatur, imbutus jam domestica disciplina, refertus honestis studiis, deducebatur à patre, vel à propinquis, ad eum oratorem qui principem locum in civitate tenebat. Hunc sectari, hunc prosequi, hujus omnibus dictionibus interesse. . . . Atque hercule sub ejusmodi præceptionibus juvenis ille de quo lo-

quimur, oratorum discipulus, fori auditor, sectator judiciorum, eruditus & assuetus alienis experimentis. . . . solus statim & unus cui-cumque causæ par erat.

Dialog. de Orator. n. 34.

^b Reliquos frequenter audiens acerrimo studio tenebar, quotidieque & scribens, & legens, & commentans, oratoris tantum exercitationibus contentus non eram.

Brut. n. 395.



il suivit cette route, & qu'il se ren-
 l'auditeur assidu de ce qu'il y avoit
 ome de plus habiles avocats. Il
 noit dès lors chaque jour un tems
 sidérable à la lecture, & à la com-
 tion: & il y a bien de l'apparence
 ce qu'il fait dire à Crassus dans
 livres de l'Orateur, étoit ce qu'il
 it lui-même pratiqué dans sa jeu-
 e, savoir de traduire en latin les
 belles harangues des orateurs.
 s, afin de mieux prendre leur stile
 eur génie.

*1. de Orato
 n. 155.*

ne se renferma pas dans la seule
 te de l'éloquence. Celle du droit
 lut une des plus nécessaires, & il
 nna une singuliere application. Il
 it aussi à fond la philosophie dans
 es ses parties, & il témoigne en
 eurs endroits de ses ouvrages,
 cette étude lui servit infiniment
 pour devenir orateur, que celle
 i rhétorique. Il eut pour maîtres
 e genre tout ce qu'il y avoit alors
 lus savans hommes.

Brut. n. 106.

*Brut. n. 106.
 § 109.*

ceron ne commença à plaider,
 l'âge environ de vint-six ans. Les
 bles de la République l'avoient

proferent, me ora- | non ex rhetorum officio
 si modo sim, aut | nis, sed ex Academicis
 quicumque sim, | spatibus existisse. Or. n. 109



empêché de le faire plutôt. ^a Ses premiers essais furent des coups de maître ; & ils lui acquirent d'abord une réputation qui égala presque celle des plus anciens avocats. Son plaidoyer pour Roscius d'Amerie , & sur-tout l'endroit de ce discours qui regarde le supplice des parricides , eut un succès extraordinaire , & lui attira de grands applaudissemens : d'autant plus que personne n'avoit osé se charger de cette affaire à cause du crédit énorme de Chrysofonus affranchi du Dictateur Sylla, qui étoit alors tout puissant dans la République.

^b Cette joie si sensible d'une répu-

^a Prima causa publica pro Sexto Roscio dicta, tantum commendationis habuit, ut non ulla esset, quæ non nostro digna patrocinio videretur. *Brut.* n. 312.

Quantis illa clamoribus adolescentuli diximus de supplicio parricidarum ? *Orat.* n. 107.

^b Erat eo tempore in nobis summa gracilitas & infirmitas corporis ; procerum & tenue collum : qui habitus & quæ figura non procul abesse putatur à vitæ periculo, si accedit labor, & laterum magna contentio. Eoque magis hoc eos, quibus eram carus, com-

movebat, quod sine remissione, singularetate, vi summa vocis, & totius corporis contentione dicebam. Et que cum me & amici medici hortarentur, causas agere desisterem, quodvis potius periculum mihi adeundum, quam à sperata dicendi gloria discedendum putavi. Sed, cum censebam remissione & moderate vocis, & commutato genere dicendi, & periculum vitæ posse, & temperatius dicere, causa mihi in Agram proficiscendi fuit. *Brut.* n. 313. 314.



n naissante fut troublée par l'in-
 tude que lui causa sa santé. Il étoit
 : complexion fort délicate. Le
 il du Barreau, joint à sa manière
 ire & de prononcer fort vive &
 véhémence, fit craindre qu'il n'y
 mbât : & tous ses amis, aussi bien
 es medecins, le condamnoient au
 te & à la retraite. C'eût été pour
 ie espèce de mort, que de renon-
 bsolument à la douce espérance
 gloire aussi flatteuse que celle que
 troit le Barreau. Il crut qu'il suf-
 de modérer un peu la véhémence
 de style & de sa prononciation, &
 voyage pourroit rétablir sa santé.
 it donc pour l'Asie. Quelques-
 ont cru qu'une raison de politique
 : cette absence nécessaire, pour
 les suites du ressentiment de
 Logonus.

passa par Athènes, & s'y arrêta *Brut. n. 314.*
 six mois. Plein d'ardeur com-
 étoit pour l'étude, on juge aisé-
 à quoi il employa ce tems dans
 lle, qui étoit encore alors regar-
 comme le siege & le domicile de
 s fine littérature, & de la plus
 philosophie. D'Athènes il alla *Brut. n. 315.*
 te, où il consulta avec soin tout *φ 316.*



ce qu'il y rencontra d'habiles professeurs d'éloquence. Et non content des précieuses richesses qu'il y avoit amassées, il passa à Rhodes, pour y entendre le célèbre Molon. Déjà fort renommé parmi les Avocats de Rome, il ne rougit point de prendre encore ses leçons, & de devenir une seconde fois son disciple. ^a Il n'eut pas lieu de s'en repentir. Cet habile maître le re-maniant de nouveau, pour ainsi dire réforma dans son style ce qui y restoit de vicieux, & vint à bout d'en retrancher cette abondance & cette superfluité excessive, qui semblable à un fleuve qui se déborde ne connoissoit borne ni mesure.

^(1b) Après deux années d'absence Ciceron revint à Rome, non seulement plus formé qu'auparavant, mais presque entièrement changé. Il avoit pu

^a Is (Molo) dedit operam, si modo id consequi poterit, ut nimis redundantes nos & superfluentes juvenili quadam dicendi impunitate & licentia reprimeret, & quasi extra ripas diffluentes coerceret. *Brut. n. 316.*

M. Tullius, cum jam clarum meruisset inter patronos qui tum erant nomen. . . . Apollonio Moloni quem Romæ

quoque audierat, Rhodi se rursus formando ac velut recoquendo dedit. *Quintil. l. 12. c.*

^b Ita recepi me biennio post, non modò excitatior, sed prope intatus. Nam & contextimiam vocis recideret & quasi deserbuerat oratio, lateribusque viribus & corporis mediocritas accesserat. *Brut. 316.*



son de voix plus doux : son stile
 est devenu plus châtié & moins éten-
 du. Son corps même s'étoit fortifié. Il
 trouva deux orateurs, qui s'y étoient
 eue une grande réputation, & qu'il au-
 roit fort désiré d'égalier, savoir Cotta
 Hortensius : mais le dernier sur tout,
 il étoit à peu près de son âge, &
 sa manière d'écrire avoit plus de
 rapport à la sienne. Ce n'est pas une cu-
 riosité inutile aux jeunes gens qui se de-
 vent au Barreau, de voir ces deux
 grands orateurs en venir aux prises
 comme deux athlètes, & poussés par
 une noble émulation se disputer l'un à
 l'autre la victoire pendant un grand
 nombre d'années. Je rapporterai ici
 la partie de ce que Cicéron en dit.
 R I E N de ce qui fait les grands
 orateurs ne manquoit à Hortensius,
 du côté de la nature, ni du côté de
 l'étude. Il avoit un génie vif, une ar-
 deur inconcevable pour le travail, une
 grande étendue de science, une

Quo cum excellant
 oratorum, qui me intrans-
 peditate incitarent,
 et Hortensius...
 Hortensio mihi ma-
 gis arbitrabar rem esse,
 et dicendi ardore
 et proprio, et oratore

con. un. or. Orat. 117.

b Nihil illi neque à
 natura, neque à doctri-
 na defuit... Erat inge-
 nio peracis, & studio
 flagrantis, & doctrinæ ex-
 timate, & memoria singu-
 laris. J. de Or. II. 229. 230.



mémoire prodigieuse, & une manière de prononcer si accomplie, que les plus fameux acteurs du tems alloient exprès l'entendre pour se former par son exemple au geste & à la déclamation. Il brilla donc extrêmement dans le Barreau, & s'y fit un grand nom.

^a Mais après son consulat, n'ayant plus rien qui piquât son ambition, & desirant mener une vie, comme il lui pensoit, plus heureuse, ou au moins plus douce, dans l'abondance de grands biens qu'il avoit amassés, il commença à se négliger, & il diminua beaucoup de cette ardeur qu'il avoit toujours eue pour le travail dès sa plus tendre jeunesse. La première, la seconde, la troisième année apporterent dans sa manière de plaider quelque changement, mais presque encore imperceptible, & dont les seuls connaisseurs pouvoient s'apercevoir : comme

a Post consulatum... summum illud suum studium remisit, quo à puero fuerat incensus; atque in omnium rerum abundantia voluit beatius, ut ipse putabat, remissiùs certè vivere. Primus, & secundus annus, & tertius tantum quasi de picturæ veteris colore detraxerat, quantum non

quavis unus ex populo sed existimator doctus intelligens posset cognoscere. Longius autem procedens, & in ceteris eloquentiæ partibus, in maximè in celeritate continuatione verborum adhærescens, sui dissimilior videbatur fieri quotidie. *Brut. n. 320.*



arrive à des tableaux, dont le vif
se diminue & s'amortit insensible-
ment. Ce déchet alla toujours en au-
gmentant à mesure qu'il avançoit en
le ; & son feu, sa vivacité l'aban-
donnant, il devenoit tous les jours de
plus en plus méconnoissable.

• Cicéron cependant redoublant ses
efforts avançoit à grands pas, & tâ-
choit d'atteindre, & même, s'il se
pouvoit, de devancer son rival dans
cette noble carrière de la gloire, où il
est permis aux avocats de disputer la
palme à leurs meilleurs amis. Un nou-
veau genre d'éloquence, également
riche en agrément & de force, qu'il in-
troduisit dans le Barreau, attiroit sur
lui les yeux, & le rendoit l'objet de
l'admiration publique. Il en fait lui-
même un excellent portrait, mais d'une
manière fine & délicate, en mar-
quant ce qui manquoit aux autres, &
sans par là entrevoir ce qu'on admi-
roit en lui. Je rapporterai l'endroit ci-

Hos autem non de-
bamur, cum omni
est excitationis,
a maxime stilo, no-
nnullud quod erat au-
t, quoniamcumque
Nam cum pro-
ductam in cau-

si & industriam, cum
propter exquisitum &
minime vulgare oratio-
nis genus, animos ho-
minum ad me dicendi
novitatem converteram.
9. J. 1.



tier, parceque les jeunes gens y pour-
ront voir toutes les parties qui forment
un grand orateur.

» Il n'y avoit alors personne, dit-
» il, qui eût fait une étude particulière
» des belles lettres, sans lesquelles il
» n'y a point de parfaite éloquence.
» personne qui eût étudié à fond la
» philosophie, qui seule enseigne en
» même tems à bien vivre & à bien
» parler : personne qui eût appris le
» droit civil, connoissance absolument
» nécessaire à l'orateur pour le mettre
» en état de bien plaider les causes par-
» ticulieres, & de juger sainement de

à Nihil de me dicam :
dicam de ceteris, quorum
nemo erat qui videretur
exquisitiùs quàm vulgus
hominum studuisse lite-
ris, quibus fons perfe-
ctæ eloquentiæ contine-
tur : nemo, qui philoso-
phiam complexus esset,
matrem omnium bene-
factorum beneque dicto-
rum : nemo, qui jus ci-
vile didicisset, rem ad
privatas causas, & ad
oratoris prudentiam,
maximè necessariam : ne-
mo, qui memoriam re-
rum Romanarum tene-
ret, ex qua, si quando
opus esset, ab inferis lo-
cuplerissimos testes exci-
taret : nemo, qui brevi-
tèr argutéque incluso ad-

versatio, laxaret ju-
cum animos, atque
severitate paulisper ad-
laritatem risumque in-
duceret : nemo, qui
latate posset, atque
propria ac definita
putatione hominis
temporis ad comuni-
quæstionem universi ge-
neris orationem tradu-
ret : nemo, qui delectari
gratiâ digredi parumpo-
à causa; nemo, qui adur-
cundiam magnopere
dicem, nemo, qui
fletum posset adducere
nemo, qui animum eru-
(quod unum est orati-
ris. maximè proprium
quocumque res postula-
ret, impelleret. *Brut.*
322.



Faires : personne qui possédât bien ce
 Histoire Romaine, ni qui sût en fai- ce
 usage dans ses plaidoiers : person- ce
 qui, après avoir pressé vivement ce
 adversaire par la force & la sub- ce
 lité des argumens, pût égayer l'es- ce
 it des Juges & comme les dérider ce
 & des railleries placées à propos : ce
 rsonne qui connût l'art de tirer ce
 e affaire des circonstances particu- ce
 res de la cause à une question com- ce
 une & générale : personne qui par ce
 sages digressions pût quelquefois ce
 tir de son sujet, pour jeter de l'a- ce
 ément dans sa plaidoierie : person- ce
 enfin qui sût porter les Juges tan- ce
 à la colere, tantôt à la compas- ce
 sion, & leur inspirer tels sentimens ce
 s'il lui plaisoit, en quoi pourtant ce
 assiste le principal mérite de l'o- ce
 eur. ce

Le grand succès de Cicéron réveilla
 C. Cæcilius de son assoupissement, sur-
 tout quand il le vit arrivé au Consulat;
 signant sans doute que celui qui

Itaque, cum iam pe-
 vanisset Hortensius,
 ego consul factus es-
 , revocare te ad in-
 telam cepit: ne, cum
 te hunc esse essemus,
 tua te superior vide-

ret. Sic duodecim post
 meum consularum annos
 in maximis causis, cum
 ego mihi illum, sibi me
 ille anteferebat, conjun-
 ctissime versati sumus.
 Brut. n. 313.



l'avoit égalé pour les dignités, ne le surpassât par le mérite. Ils plaiderent encore ensemble pendant douze ans vivans dans une grande union, pleins d'estime l'un pour l'autre, & chacun mettant son collègue beaucoup au-dessus de lui-même. Mais le public donna sans balancer la préférence à Cicéron.

^a Celui-ci nous apprend pourquoi Hortensius fut plus goûté dans sa jeunesse, que dans un âge plus avancé. Il avoit donné dans un genre d'éloquence ornée & fleurie, où regnoit

^a Si querimus cur adolescens magis floruerit dicendo, quam senior, Hortensius; causas reperimus verissimas duas. Primum, quod genus erat orationis Asiaticum, adolescentiæ magis concessum, quam senectuti. Itaque Hortensius hoc genere florens, clamores faciebat adolescens... [Erat in verborum splendore elegans, compositione aptus, facultate copiosus... Vox canora & suavis: motus & genus etiam plus artis habebat quam erat oratori satis.] Habebat illud studium crebrarum venustarumque sententiarum: in quibus erant quædam magis venustæ dulcesque sententiæ, quam aut necessariæ, aut interdum

utiles. Et erat oratio concinnata & vibrans, etiam accurata & polita... Etsi genus, illud concinnitatis auctoritatis habebat parum, tamen ætati esse ætati videbatur. Et certè, quod ingenium quadam forma lucebat summam hominum admirationem excitabat. Sed cum jam honores & illa senior auctoritas gravius quiddam requireret; remanebat idem nec decebat idem. Quodque exercitationem studiumque dimiserat, quod in eo fuerat acerrimum concinnitas illa crebrarumque sententiarum pristinæ manebat, sed ea vestitu illo orationis, que consueverat, ornata non erat. *Brun.* 325. 326. 327. & 303.



e heureuse richesse d'expressions ;
 e grande beauté & délicatesse de
 asces, souvent néanmoins plus bril-
 lantes que solides ; une exactitude,
 e justesse, une élégance de compo-
 sition non communes. Ses discours,
 travaillés ainsi avec un soin & un art
 fini, & soutenus par un beau son de
 voix, un geste très agréable, & une
 prononciation parfaite, plurent extrê-
 mement dans un jeune homme, &
 méritèrent d'abord tous les suffrages.
 Mais dans la suite, comme le poids
 des charges par où il avoit passé, & la
 maturité de l'âge, demandoient quel-
 que chose de plus grave & de plus sé-
 rieux, cette éloquence enjouée ne fut
 plus de saison. C'étoit toujours le mê-
 me orateur, & le même stile, mais non
 le même succès. D'ailleurs comme son
 travail pour le travail s'étoit beaucoup
 diminué, & qu'il ne se donnoit plus la
 même peine qu'autrefois pour compo-
 ser les pensées qui jusques-là avoient
 brillé son discours, n'ayant plus
 l'ancienne parure, mais paroissant
 d'un air négligé, perdirent presque
 leur éclat, & firent perdre aussi à
 l'orateur une grande partie de sa ré-
 putation.



REFLEXIONS

sur ce qui vient d'être dit.

LE SIMPLE récit que je viens de faire de la conduite qu'ont tenue les plus grands orateurs de l'antiquité a montré assez aux jeunes gens qui se destinent au Barreau la route qu'ils doivent suivre, s'il veulent arriver au même but.

1. Avant tout, ils doivent se former une grande idée de l'emploi qu'ils embrassent. Car quoiqu'il ne conduise plus aux premières places de l'Etat comme cela étoit autrefois ordinairement à Athènes & à Rome, quelle considération n'attire-t-il point encore à ceux qui s'y distinguent soit pour la plaidoierie, soit pour la consultation? a-t-il rien de plus flatteur pour un sim-

2. Quid est præclarior, quàm honoribus & reipublicis perfunctum senem, posse suo jure dicere id quod apud Ennium dicit ille Fychius Apollo, *senem esse, UNDE SIBI, si NON POPULI ET REGES, at OMNIA sui CIVES CONSILIUM EXPETANT,*

SUARUM RERUM INCERTI! QUOS EGO MEA OPERA INCERTIS CERTOS, COMPOTESQUE CONSILII DIMITTO, UT NE RES TEMERE TRACTENT TURBIDUS.
Est enim sine dubio domus jurisconsulti totius orbis civitatis. 1. de Orat. n. 166. 200.

Ulla ne tanta ingentium opum ac magnæ potentis voluptas, quàm spectare homines veteres & senes, totius urbis gratia subnixos, in summa omnium rerum abundantia contentes id quod optimum sit se ne habere. *Dialog. de Orat. n. 6.*

ple particulie



particulier que de voir sa maison
 fréquentée par les personnes les plus
 qualifiées, & par les princes même :
 tous dans leurs doutes & dans leurs
 soins viennent à lui comme à un
 oracle faire hommage à la science &
 à ces rares talens, & reconnoître en lui
 une supériorité de lumieres & de pru-
 dence que toutes les richesses & toute
 grandeur ne peuvent donner ? Est-
 ce un plus beau spectacle que de voir
 un nombreux auditoire attentif, im-
 mobile, & comme suspendu à la bou-
 che d'un avocat, qui fait manier avec
 une adresse & d'habileté la parole, commue ce
 spectacle à tous, qu'il charme & enleve
 les esprits, & s'en rend absolument le
 maître ? Mais indépendamment de cet
 spectacle, qui par soi-même pourroit
 être un motif assez frivole, quelle so-
 jette pour un homme de bien de
 servir qu'il a reçu de Dieu un talent
 qui le rend l'asyle des malheureux, le
 protecteur de la justice, & qui le met
 en état de défendre les biens, la vie,
 & l'honneur de ses freres !

Une suite naturelle de cette pre-
 mière réflexion, est de se bien prépa-
 rer à un emploi si important, & de
 se faire, au moins de loin, le zèle &



l'ardeur infatigable de Démosthène & de Cicéron. ^a Je sai que le fonds de génie est la première qualité & la plus nécessaire pour un avocat : mais je sai aussi que le travail peut beaucoup. Il est comme une seconde nature ; & s'il ne donne pas l'esprit à qui en manque tout-à-fait, au moins il le redresse, il le polit, il l'augmente, il le fait valoir ; & ce n'est point sans raison que Cicéron insiste extrêmement sur cet article, & déclare qu'en matière d'éloquence tout dépend du soin, du travail, de l'application, de la vigilance de l'orateur.

3. La connoissance des loix, de différentes coutumes, de la jurisprudence ancienne & nouvelle, est proprement la science de l'avocat. Pretendre être en état de plaider sans secours, c'est vouloir élever un édifice sans avoir posé de fondement.

a Cùm ad invenien-
dum in dicendo tria sint,
acumen, ratio, diligen-
tia : non possum equidem
non ingenio primas con-
cedere : sed tamen ipsum
ingeniũ diligentia etiam
ex tarditate incitat.
Hæc præcipuè colenda est
nobis : hæc semper adhi-
benda : hæc nihil est

quod non assequar.
Reliqua sunt in ca-
utione animi, c-
tatione, vigilantia,
diligentia, labore : et
plectar uno verbo,
sæpe jam uti sumus,
diligentia ; qua una
omnes virtutes rel-
continentur. 2. de or-
n. 147. 148. 150.



4. C'est le talent de la parole qui fait l'orateur. Elle est comme l'instrument commun qui le met en état de faire usage de tout le reste. Il me semble qu'on ne s'y applique point assez. Soit paresse, soit confiance en soi-même, on croit que pour y exceller il suffit d'avoir de l'esprit. Cicéron ne pensoit pas ainsi. Ce qu'il fit pour s'y rendre habile nous paroîtroit incroyable, si lui-même ne l'attestoit en plusieurs endroits. Il doit être en cela, comme en toute autre chose, le modèle des jeunes gens. Puiser la rhétorique dans les sources mêmes, consulter d'habiles maîtres, lire avec grand soin les anciens & les modernes, s'exercer beaucoup dans la composition & dans la traduction, & faire une étude particulière de sa langue : tels furent les exercices que Cicéron crut nécessaires pour devenir habile orateur. 5. Mais ce qui est le plus négligé, l'action, la prononciation : & cependant c'est ce qui contribue davantage au succès de la parole. Cette éloquence extérieure, comme l'appelle

actio quasi corporalis
quædam eloquentia.
la & intances, actio.

nis dignitate, eloquentia
sepe fructum calcantur : & discreti, detor-

T ij



Cicéron, qui est à la portée de tous les auditeurs parcequ'elle ne parle qu'aux sens, a quelque chose de si séduisant & de si capable d'éblouir, que souvent elle tient lieu de tout autre mérite, & met un avocat médiocre au dessus des plus habiles. ^a Tout le monde fait la fameuse réponse de Démosthène sur la qualité qu'il jugeoit plus nécessaire à l'orateur, dont le défaut pouvoit moins se couvrir, & qui étoit plus capable de couvrir les autres. Aussi fit-il des efforts incroyables pour y réussir. Cicéron l'imita en cela comme dans le reste : & il s'y trouva en quelque sorte forcé par le desir d'atteindre son rival Hortensius, qui excelloit de ce côté. L'exemple de l'un & de l'autre doit être une forte leçon pour les jeunes avocats.

6. Il manque aussi, ce me semble à plusieurs avocats une certaine fleur de belles lettres & d'érudition, qui ornent ne néanmoins & enrichit infiniment l'esprit, & qui répand dans la compo-

mitate agendi, multi in-
fantes putati sunt. *Orat.*
n. 55. 56.

^a Actio in dicendo una
dominatur. Sine hac sum-
mus orator esse in nu-
mero nullo potest : me-
diocris, hac instructus,

summos sæpe superat.
Huic primas dedisse &
mosthenes dicitur, et
rogaretur quid in dico
do esset primum : hi
secundas, huic terti-
3. de *Orat.* n. 213.



Son une finesse, une délicatesse, &
 ses graces qui ne se pui sent point ail-
 leurs. La lecture des anciens auteurs,
 sur-tout des grecs, est trop négli-
 gée. Combien Cicéron les avoit-il
 étudiés? Orateurs, poètes, historiens,
 philosophes, tout lui étoit connu, tout
 lui servoit; & les derniers encore plus
 que les autres. Les jeunes avocats de-
 voient ne se livrer pas de si bonne
 heure à la plaidoierie, & prendre dans
 les premières années du tems pour
 passer ce fonds si nécessaire & si pré-
 cieux de connoissances, auquel on ne
 revient point dans la suite. J'avoue
 que l'usage du Barreau est le meilleur
 maître pour eux, & le plus capable
 de les former: mais il ne doit pas com-
 mencer d'abord à plaider souvent. On y
 apprend assiduellement les grands orateurs,
 on étudie leur génie, on observe leurs
 manières, on est attentif au jugement
 qu'en portent les connoisseurs; & l'on
 ne se contente ainsi de profiter également & de
 leurs perfections & de leurs défauts.
 Quel est l'âge propre à entrer
 au Barreau, & à y exercer la plai-
 doierie? C'est sur quoi l'on ne peut
 établir de règle fixe; & le conseil
 que donne Quintilien sur ce sujet, est



tout-à-fait sage. »^a Il faut, dit-il,
 » garder un certain tempérament,
 » & tenir un certain milieu, en sorte
 » qu'un jeune homme n'aille pas s'ex
 » poser au grand jour avant que d'être
 » capable de le soutenir, ni faire mon
 » tre de ses études lorsqu'elles sont en
 » core, pour ainsi dire, toutes crues.
 » Car par là il s'accoutume à mépriser
 » le travail : l'impudence s'enracine
 » en lui : & , ce qui est un grand mal
 » la confiance & la hardiesse devancent
 » les forces. Il ne faut pas aussi d'un
 » autre côté qu'il diffère son appren
 » tissage à un âge trop avancé : car l'
 » timidité augmente tous les jours, &
 » à mesure qu'on diffère, on sent plus
 » de peine à se hasarder de parler
 » public. Ainsi à force de délibérer s'il
 » est tems de commencer, il se trouve
 » qu'il n'en est plus tems.

8. Il seroit fort à souhaiter que

a Modus mihi videtur
 quidam tenendus, ut ne-
 que præproperè distrin-
 gatur immatura frons, &
 quicquid est illud adhuc
 acerbū proferatur. Nam
 inde & contemptus ope-
 ris innascitur, & funda-
 menta jaciuntur impu-
 dentia, & (quod est ubi-
 que perniciosissimum)

prævenit vires fidei.
 Nec rursus differendū
 est tyrocinium in te-
 stutem. Nam quoti-
 metus crevit, majus
 fit semper quod ausuri
 mus : & , dum delib-
 mus quando incip-
 dum sit, incipere jan-
 rum est. *Quint. lib. 1.
 cap. 6.*



coutume observée autrefois parmi les Romains, eût lieu parmi nous ; & que la maison des anciens avocats devint comme l'école de la jeunesse destinée au même emploi. Quoi en effet de plus digne d'un grand orateur, que de terminer la glorieuse carrière du Barreau par une si utile & si honorable fonction ? On verra, dit Quintilien, une troupe de jeunes gens studieux fréquenter sa maison, & le venir consulter comme un oracle sur la vraie manière de bien parler. Il les formera, comme s'il étoit le père de l'éloquence ; & semblable à un vieux pilote instruit par une longue expérience, les voyant prêts à sortir du port, il leur indiquera la route qu'ils doivent tenir, les écueils qu'ils doivent éviter.

Frequentabunt ejus domum optimi juvenes & veterum, & vendicendi viam velut oraculo petent. Hos formabit quasi eloquentie parent: & ut ve-

tus gubernator, littora, & portus, & que tempestatum signa, quid secundis flatibus, quid adversis satis polcat, docebit. *Quintil. lib. 12. cap. 11.*



T ülj



ARTICLE TROISIÈME.

Des mœurs de l'Avocat.

J'AI CRU ne devoir pas terminer ce chapitre qui regarde l'éloquence du Barreau, sans dire aussi quelque chose des mœurs de l'avocat, & des principales qualités qui lui conviennent. Les jeunes gens trouveront cette matière traitée avec toute l'étendue qu'elle mérite dans le douzième livre des Institutions de Quintilien, qui est la partie de son ouvrage la plus travaillée & la plus utile.

I. *Probité.*

Cicéron & Quintilien établissent en plusieurs endroits de leurs ouvrages comme un principe incontestable, que l'éloquence ne doit point être séparée de la probité, que le talent de bien parler suppose & exige celui de bien vivre, & que pour être orateur il faut être homme de bien, conformément à la définition qu'en donnoit Caton *Orator, vir bonus dicendi peritus.*^a Sauf cela, dit Quintilien, l'éloquence que

^a Si vis illa dicendi
malitiam instruxerit, ni-
hil sit publicis privatis.

que rebus pernicioso
eloquentia... Rerum
sua natura, in eo quod



le plus beau don que la nature ait
 fait à l'homme, & par où elle l'a par-
 ticulièrement distingué du reste des
 animaux, deviendrait pour lui un
 présent bien funeste; & la nature
 par cela, bien loin de le favoriser, l'au-
 rait plus traité en marâtre & en enne-
 mie qu'en mère, en lui faisant part
 d'un talent qui ne serviroit qu'à op-
 primer l'innocence, & à combattre la
 vérité, en mettant, pour ainsi dire,
 ses armes entre les mains d'un furieux.
 Il vaudroit bien mieux, ajoute-t-il,
 que l'homme fût destitué de la parole,
 même de la raison, que de les em-
 ployer à un si pernicieux usage.

La plus légère attention suffit pour
 connoître combien la probité est né-
 cessaire à un avocat. Tout son but est
 de persuader: & le moyen le plus sûr
 de le faire, est que le Juge soit pré-

quod indulgisse homi-
 cidium, quodque nos
 feris animalibus se-
 mile, non patens sed
 circa fuerit, si scilicet
 dieendi sociam sce-
 rari, adversam inno-
 centiam, hostem veritatis
 esse. Muros enim
 huius, & egere omni ra-
 tione carius tuisset, quam
 videntes mures in
 manum perniciein con-

vertere. *Quintil. lib. 12. cap. 1.*

Plurimum ad omnia
 momenti est in hoc posi-
 tum, si vir bonus credi-
 tur. Sic enim continget,
 ut non studium advoca-
 ti videatur affesse, sed
 ipse testis fidei. *Quintil.
 lib. 4. cap. 1.*

Sic proderit plurimum
 causis, quibus ex tua bo-
 nitate faciet fides. *Nauv*

IV



venu en sa faveur, qu'il le regarde comme un homme vrai & sincère, plein d'honneur & de bonne foi, & qui l'on peut se fier pleinement, qui est ennemi capital du mensonge & incapable d'user de fraude & d'artifice. Il doit en plaidant apporter non seulement le zèle d'un avocat, mais l'autorité d'un témoin. La réputation d'intégrité qu'il se fera faite, ajoutera beaucoup de poids à ses raisons : au lieu qu'un orateur décrié dans l'esprit des Juges, ou même suspect, est un fâcheux préjugé pour la cause.

2. Desintéressement.

Quintil lib.
12. cap. 71.

La question que traite Quintilien dans le dernier livre de sa Rhétorique, si l'on doit plaider gratuitement, ne convient point à nos mœurs, ni à notre usage : mais les principes qu'il y établit sont de tous les tems.

^a Il commence par déclarer qu'il seroit infiniment plus beau, & plu-

qui, dum dicit, malus videtur, utique malè dicit.
lib. 6. cap. 2.

Videtur talis advocatus malæ causæ argumentum. lib. 12. cap. 1.

^a Quis ignorat quin id longè sit honestissimum ac liberalibus dis-

ciplinis & illo quem ex-
gimus animo dignum,
mum, non vendere op-
ram, nec elevare tui
beneficii auctoritatem
cùm pleraque hoc ip-
sorum possint videri vilia, qui
pretium habent.



igne d'une si honorable profession, & ne pas vendre un tel ministère, & ne pas avilir ainsi le mérite d'un si grand bienfait ; vû que la plûpart des choses peuvent sembler viles dès qu'on y met un prix.

Il avoue ensuite que si l'avocat n'a pas par lui-même un revenu suffisant, lui est permis, selon les loix de tous les sages, de souffrir que la partie pour qui il a plaidé lui marque sa reconnoissance, puisqu'il ne peut y avoir de bien plus justement acquis que celui qui vient d'un travail si honnête, & de la part de gens à qui l'on a rendu de grands services, & qui certainement seroient très-indignes s'ils ne sabbient les reconnoître ; outre que le temps qu'il donne aux affaires d'autrui n'étant tout autre moien de songer à ses siennes, il est non-seulement juste, mais nécessaire, que la profession ne soit pas infructueuse.

At si res familiaris plus aliquid ad usus suos exiget, secundum omnes sapientium patitur tunc gratia referri. . . . Neque enim video quæ justior vitæ ratio, quàm honestissimo labore, sub us de quibus op-

rimè meruerint, quique, si nihil invicem prestant, indigni fuerint detractione. Quod quidem non iustum modo, sed necessarium etiam est, cum hæc ipsa opera, tempusque omne alienis negotiis datur, facultatè aliter acquirendi recedant.

T vj



^a Mais il veut, même dans ce cas, que l'avocat garde de grandes mesures, & qu'il soit fort réservé, en observant de qui, combien, & jusqu'à quel tems il recevra. Par où il paroît insinuer que par rapport aux pauvres son travail doit être absolument gratuit; que ce qu'il reçoit des riches même, ne doit pas aller à une trop grande somme; enfin, qu'après un certain tems, lorsqu'il aura acquis un bien raisonnable, qu'il renferme dans les bornes d'un honnête nécessaire, l'avocat doit cesser de rien recevoir.

^b Il ne doit même jamais regarder ce que lui offriront les plaideurs comme un paiement & comme un salaire, mais comme une marque d'amitié & de reconnoissance, sachant bien qu'il a fait infiniment plus pour eux, qu'ils ne font pour lui; & il en usera ainsi, parcequ'un bienfait de cette nature ne doit ni être vendu, ni être perdu.

^a Sed tum quoque tenendus est modus: ac plurimum refert & à quo accipiat, & quantum, & quousque. . . Nec quisquam, qui sufficientia sibi (modica autem hæc sunt) possidebit, hunc questum sine crimine sordium fecerit.

^b Nihil ergo acquirere volet orator ultra quod satis erit: ac ne pauper quidem tanquam mercedem accipiet, sed munus benevolentia utetur, cum sciat se tanto plus prestitisse: quia nec veni hoc beneficium oportet nec perire.



^a Pour ce qui est de cette coutume de faire des conventions avec les parties, & de les rançonner à proportion du danger qu'elles courent ; c'est, dit Quintilien, un trafic abominable, plus digne d'un corsaire que d'un orateur, & dont ceux même qui ne se piquent que médiocrement de vertu, seront fort éloignés.

^b Loin donc du Barreau, & d'une si glorieuse profession, insinue-t-il ailleurs, ces âmes basses & mercénares, qui faisant de l'éloquence une vile marchandise, ne s'occupent que d'un gain sordide. Les préceptes que l'on donne sur cet art, ne sont point, dit-il, pour quiconque seroit capable de compter combien son travail & ses études lui pourroient rapporter.

Si un païen pense & parle ainsi, combien plus, selon les principes du christianisme, un avocat doit-il apporter à cette profession des vûes pu-

^a Paciscendi quidem est praeceps inopi, & proponentium periculis ista procul abominanda negotiatio, etiam à mediocriter improbis abest.

^b Neque enim nobis operis amor est ; nec, quia sit honesta atque

pulcherrima rerum eloquentia, petunt ipsa, sed ad vilem usum & sordidum luctum accingimur... Ne velim quidem lectorem dari mihi, quid studis referant computaturum. *Quintil. lib. 1. cap. 11.*



res, nobles, desintéressées ? Aussi est-ce là l'esprit qui regne dans le corps de nos avocats. Ils portent sur ce point la délicatesse jusqu'à s'interdire à eux-mêmes toute action pour le paiement de leurs honoraires : ce qui va si loin qu'ils desavoueroient pour confrère celui qui en auroit formé quelque demande en justice, ou qui retiendrait seulement les pièces de la partie, pour l'engager à reconnoître les secours qu'il lui a prêtés.

3. *Délicatesse dans le choix des causes.*

^a Dès qu'on suppose l'orateur homme de bien, il est clair qu'il ne peut jamais se charger d'une cause qu'il saura être injuste. Il ne doit le secours de sa voix qu'à la justice & à la vérité. Le crime, de quelque éclat & de quelque crédit qu'il soit revêtu, n'y a aucun droit. Son éloquence est un asyle, mais pour la vertu. C'est un port salutaire ouvert à tous, mais non aux pirates.

^a Non convenit ei quem oratorem esse volumus, injusta tueri scientem. . . Neque defendet omnes orator : idemque portum illum eloquentiæ suæ sa-

lutarem, non etiam piratis patefaciet, ducerutque in advocacione maximè causa. *Quintil. lib. 12. cap. 7.*



Il faut donc , avant que de faire fonction d'avocat , qu'il fasse celle de juge : qu'il s'érige dans son cabinet comme un tribunal domestique , & qu'il pese & examine avec soin & sans prévention , les raisons de ses parties , & où il prononce sévèrement contre-elles s'il est besoin.

Si même , dans le cours de l'affaire , vient à découvrir par une discussion plus exacte des pièces que la cause , dont il s'étoit chargé la croiant bonne , est injuste , il doit en avertir la partie , ne la pas abuser plus longtemps par de vaines espérances , & lui conseiller de ne pas poursuivre davantage un procès dont le gain même deviendrait très-funeste. Si elle se tient à ses avis , il lui aura rendu un grand service. Si elle les méprise , dès-lors elle est indigne que l'avocat emploie pour elle son ministère.

Sic causam perscrutatus , propositis ante nos omnibus que prodeccant. re. perso. deinde induat jus. singularque apud se. *ibid. cap. 8.*
Neque vero pudor est quominus susceperit , cum melior videbitur , licet cogita. *ibid.*

ter disceptandum iniquitate , dimittat , cum prius litigatori dixerit verum. Nam & in hoc maximè , si equi judices sumus , beneficium est , ut non tallamus vana spe litigantem. Neque est dignus operâ patroni , qui non utitur consilio. *ibid. cap. 7.*



4. *Sagesse & modération en plaidant.*

C'est sur-tout dans ce qui regarde la raillerie que cette vertu est nécessaire. Il y a sur cette matière des règles d'honnêteté & de bienfaisance, que tout orateur, & même tout honnête homme, doit garder inviolablement. Il n'est pas nécessaire d'avertir qu'il y auroit de l'inhumanité d'insulter à des personnes tombées dans la disgrâce, que leur état même rend dignes de compassion, & qui d'ailleurs peuvent être malheureuses sans être criminelles.^b Il faut en général avoir soin que nos jeux soient innocens, & ne blessent personne; & se bien garder de cette manie, d'aimer mieux perdre un ami qu'un bon mot.

^c Il n'y a que la sobriété avec laquelle on use des bons mots, & la sagesse des ménagemens qu'on y garde

a Adversus miseros inhumanus est jocus.

b * Ludere nunquam velimus, longèque absit propositum illud, potius amicum quàm dictum perdidit. *Quintil. lib. 6. cap. 4.* * Je crois qu'il faut lire ainsi, au lieu de ludere, qui est dans toutes les éditions.

c Temporis ratio, & ipsius dicacitatis moderatio, & temperantia, & raritas dictorum, distinguet oratorem à scurrâ: & quod nos cum caussa dicimus, non ut ridiculi videamur, sed ut proficiamus aliquid; ut totum diem, & sine caussa. 2. de Orat. n. 247.



ai distinguent en ce point l'orateur & bouffon. Celui-ci les emploie en tous tems, & sans sujet : au lieu que l'orateur ne le fait que rarement, toujours pour quelque raison essentielle à la cause, & jamais simplement pour se faire rire, satisfaction bien frivole, & fruit de l'esprit bien peu estimable.

^b Les répliques donnent quelquefois lieu à une raillerie fine & délicate, d'autant plus vive qu'elle est plus courte, & qu'elle est comme un trait qui part sur le champ, & qui s'écrit avant presque qu'on ait pu l'accepter. Ces plaisanteries qui ne sont point étudiées ni préparées, ont en plus de grace que celles qu'on apporte du cabinet, & qui souvent par cette raison paroissent froides & stériles. D'ailleurs l'adversaire n'a pas droit de s'en plaindre, puisque c'est lui-même qui se les est attirées, & qu'il ne peut les imputer qu'à son

Risum querit qui
mea sententia, vel
illius ingenii su-
perbia.

Dicacitas posita est in
veluti jaculatione
verborum, & inclusa
inter urbanitatem. Q.
6. cap. 4.
Inter illud sacri di-

ctum hærere debet, quàm
cogitari posse videatur.
2. de Orat. n. 219.

Omnia probabiliora
sunt, quæ lacessiti dici-
mus, quàm quæ priores.
Nam & ingenii celeritas
major est, quæ apparet
in respondendo, & hu-
manitas est responso.



imprudence. ^a Pourquoi aboiez-vous ? dit un jour Philippe à Catulus, en faisant allusion à son nom, & au grand bruit qu'il faisoit en plaidant. *C'est que je voi un voleur*, répondit Catulus.

^b Ces sortes de répliques demandent beaucoup de présence & de célérité d'esprit, s'il est permis de s'exprimer ainsi : car elles ne laissent point de lieu à la réflexion, & il faut que le coup soit porté dans l'instant même qu'on nous attaque. Mais elles demandent encore plus de sagesse & de modération. ^c Car à quel point faut-il être maître de soi, pour supprimer dans le feu même de l'action & de la dispute un bon mot qui se présente sur le champ, qui pourroit nous faire honneur, mais qui blesseroit des personnes qu'on doit ménager.

Videremur enim quieturi fuisse, nisi essemus lacessiti. 2. de Orat. n. 230.

Quæritæ, nec ex tempore facta, sed domo alata, plerumque sunt frigida. Orat. n. 89.

^a Catulus, dicenti Philippo: QUID LATRAS? FUREM, inquit, VIDEO. 2. de Orat. n. 220.

^b Opus est imprimis ingenio veloci ac mobi-

li, animo præsentis & acri. Non enim cogitandum, sed dicendum sitim est, & prope sub conatu adversarii manerenda. Quint. l. 6. c. 4.

^c Homini bus faceris dicacibus difficillimum est habere hominum rationem & temporum, & ea quæ occurrant, cûs falsissimè dici possint. Tenere. 2. de Orat. n. 22.



Le moyen d'y réussir est de ne faire grand cas, ni trop se piquer en talent si dangereux, & de s'accoutumer dans l'usage ordinaire de la vie, & dans les conversations, à retenir & modérer sa langue.

S'il n'est pas permis à un avocat d'user de railleries dures & offensantes, à combien plus forte raison les injures grossières doivent-elles lui être interdites? C'est un plaisir inhumain, indigne d'un honnête homme, & qui ne peut que révolter un sage auditeur. Souvent néanmoins des avocats, qui cherchent à se venger en plus qu'à se défendre, exigent de leur adversaire cette sorte d'éloquence, & sont point contents de lui s'il ne remplit sa plume dans le fiel le plus amer. Mais quel est l'avocat, s'il n'observe encore quelque sentiment de pudeur & de probité, qui voudrait voir ainsi aveuglément la colère &

Turpis voluptas, & humana, & nulli avaritiam bono grata: à legatoribus quidem fictantes exigitur, qui ultorem malunt quam defensionem... Hoc quidem est hominum liberi motus sanguinis sustineat,

petulant esse ad alterius arbitrium? . . . Orator à viro bono in tabulam litatoremque convertitur, compositus, non ad animum judicis, sed ad stomachum litigatoris. *Quintil. lib. 12. cap. 9.*



le ressentiment de sa partie, devient à son gré violent & emporté, & par un vil esprit d'intérêt, ou par un desir mal entendu de fausse gloire, se rendre l'indigne ministre de la passion d'autrui.

5. *Sage émulation, éloignée d'une basse jalousie.*

Il n'y a point de lieu, ce me semble, plus propre à exciter & à entretenir une vive & sage émulation que le Barreau. C'est un assemblage nombreux de personnes en qui l'on trouve réunies toutes les qualités les plus estimables : beauté & force de génie, délicatesse d'esprit, solidité de jugement, finesse de goût, vaste étendue de connoissances, longue expérience des affaires. Là chaque jour se renouvellent des combats entre de fameux athlètes, sous les yeux de savans & judicieux Magistrats, & au milieu d'un concours extraordinaire de spectateurs, attirés par l'importance des affaires qui s'y traitent, & encore plus par la réputation de ceux qui y parlent. L'éloquence s'y montre sous toutes ses formes : grave & sérieuse dans l'un, enjouée & plu



de dans l'autre; quelquefois sans pré-
 tif & avec un air négligé, d'au-
 fois avec toute la parure & les or-
 nens; étendue, ou serrée; pleine
 douceur, ou de force; sublime &
 gestueuse, ou plus simple & plus
 familière, selon la diversité des cau-

Là nul mot n'est perdu. Nulle
 erreur, nul défaut n'échape à des au-
 teurs attentifs & intelligens. Et pen-
 se que d'un côté les Juges, la ha-
 ce à la main, en présence & au nom
 de la Justice souveraine, décident du
 sort des particuliers: d'un autre côté
 le public, dans un tribunal non moins
 accessible à la faveur, décide du mé-
 rite & de la réputation des avocats, &
 que de leurs plaidoiers un jugement
 est sans appel.

rien, ce me semble, ne relève
 davantage la gloire du Barreau, que
 lorsqu'au milieu de tous ces exerci-
 ces capables de piquer l'amour pro-
 pre, il y regne dans le corps des avocats
 l'esprit d'équité & de modération,
 qui rend à chacun la justice qui lui
 est due, & qui en bannit toute envie
 & toute jalousie: lorsque les anciens
 avocats, près de sortir d'une carrière
 glorieuse ont été tant de fois couronnés,



y voient avec joie entrer un nouveau essain de jeunes orateurs, qui vont succéder à leurs travaux, & soutenir l'honneur d'une profession qui leur est toujours chère, & à laquelle ils ne peuvent pas ne point s'intéresser. Lorsque ceux-ci de leur côté, bien loin de se laisser éblouir à l'éclat d'une réputation naissante, mettent toujours un grand intervalle entre-eux & les anciens, & les respectent sincèrement comme leurs pères & leurs maîtres, enfin lorsqu'entre les jeunes regne cette émulation qui étoit entre Hortensius & Cicéron, dont ce dernier nous a laissé un si beau portrait. ^a J'étois bien éloigné, dit-il, en parlant d'Hortensius, de le regarder comme un ennemi ou un rival dangereux. Je l'estimois & l'estimois comme le témoin & le compagnon de ma gloire. Je se

^a Dolebam quòd non, ut plerique putabant, adversarium aut obrectatorem laudum in earum, sed socium potius & consortem gloriosi laboris amiseram. . . . Quo enim animo ejus mortem ferre debui, cum quo certare erat gloriosius, quam omnino adversarium non habere? cum præsertim non modò nunquam sit, aut illius à me

cursum impeditus, aut illo meus, sed comitem semper alter ab altero in iustis & communicatis & monendo, & laudando. *BRUT. II. 2. 3.*

Sic duodecim meum consulatum nos in maximis casibus cum ego mihi illum, me ille anteferet, & junctissime versati sumus. *Ibid. II. 323.*



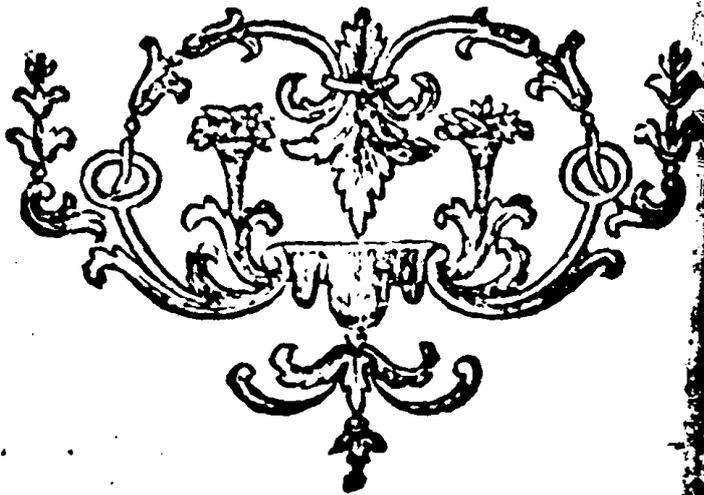
quel avantage ç'étoit pour moi
voir en tête un tel adverfaire, &
l'honneur de pouvoir quelquefois
disputer la victoire. Jamais l'un ne
alla l'autre à sa rencontre, ni op-
ta à ses interêts. Nous nous faisons
plaisir de nous entr'aider, en nous
communiquant nos lumières, en nous
demandant des avis, & en nous soute-
nant l'un l'autre par une estime mu-
tuelle, qui faisoit que chacun met-
toit son ami au dessus de lui-même.
Le Barreau peut donc être pour les
jeunes gens une excellente école, non
seulement d'éloquence, mais de ver-
tu, s'ils savent y profiter des bons
exemples qu'il leur fournira. Ils sont
presque tous sans expérience, & par con-
séquent ils doivent peu juger, peu dé-
terminer; mais écouter & consulter beau-
coup. Quelque esprit & quelque ta-
lent qu'ils puissent avoir, la modestie
doit être leur partage. Cette vertu,
qui fait l'ornement de leur âge, en
suffisant à cacher leur mérite, ne ser-
vira qu'à le relever. Mais sur-tout
ils doivent éviter une basse jalousie,
qui la gloire & la réputation



256 DE L'ELOQ. DU BARREAU.
d'autrui est un tourment, au lieu^a qu'ils
le devrait être le lien de l'amitié &
de l'union; ils doivent, dis-je, évit
ter la jalousie comme le vice le plus
honteux, le plus indigne d'un hom
me d'honneur, & le plus ennemi de
la société.

a *Aequalitas vestra ,
& arctum studiorumque
quasi finitima vicinitas,
tantum abest ab obre-
tatione invidiæ , quæ*

*solet lacerare plerosque
uti ea non modò non
exulcerare vestram gra-
tiam , sed etiam concilia-
re videatur. BRUS. n. 137*



§ I.



§. IV.

DE L'ELOQUENCE DE LA CHAIRE.

SAINTE AUGUSTIN, dans l'admirable traité qui a pour titre *de la doctrine chrétienne*, & dont on ne peut recommander la lecture aux maîtres de Rhétorique, distingue deux choses dans l'orateur chrétien; ce qu'il dit & comment il le dit; le fond des choses mêmes, & la manière de les dire: ce qu'il appelle *sapienter dicere* & *eloquenter dicere*. Je commencerai la dernière de ces deux parties, & finirai par l'autre.

PREMIERE PARTIE.

La manière dont un Prédicateur doit parler.

SAINTE AUGUSTIN, en suivant le précepte que Cicéron nous a tracé des de- De doct. libr. 1. lib. 4. n. 27.
voirs de l'orateur, dit qu'ils consistent

Tome II.

V



à instruire, à plaire, à toucher. *Dixit*
quidam eloquens, & verum dixit, ita
dicere debere eloquentem, ut doceat, ut
delectet, ut flectat. Il répète la même
 chose en d'autres termes, en disant
 que l'orateur chrétien doit parler de
 telle sorte qu'il soit écouté *intelligenter,*
libenter, obedienter: c'est-à-dire
 qu'on comprenne bien ce qu'il dit,
 qu'on se plaise à l'entendre, & qu'on
 se rende à ce qu'il a voulu persuader;
 n. 61. Car la prédication a ces trois fins;
 Que la vérité nous soit connue; Que
 la vérité soit écoutée avec plaisir; Que
 la vérité nous touche: *Ut veritas*
sciteat, ut veritas placeat, ut veritas
moveat. Je suivrai ce même plan, & je
 parcourrai les trois devoirs de l'orateur
 chrétien.

I. DEVOIR DU PREDICATEUR.

Instruire, & pour cela parler avec clarté.

COMME le prédicateur parle pour
 instruire, & qu'il est redevable à tous
 aux ignorans & aux pauvres, autant
 peut-être encore plus qu'aux savans
 aux riches, il doit se rendre intelligi-
 ble à tous, & dans ses discours s'at-
 tacher principalement à la clarté. Il faut
 que tout y contribue: l'ordre, les p



es, l'expression, la prononciation. C'est un mauvais goût de certains auteurs, ^a que de croire qu'ils ont beaucoup d'esprit quand il en faut sur les entendre. Ils ignorent que ce discours qui a besoin d'interpréter, est un très-mauvais discours. ^b La véritable perfection du stile d'un prédicateur, seroit que, plein de graces sur les savans, plein de clarté pour les ignorans, il plût également aux uns & aux autres. Mais si l'on ne peut unir ces deux avantages, ^c S. Augustin veut qu'on sacrifie le premier au second, & qu'on néglige l'ornement, & quelquefois même la pureté du langage, si cela est nécessaire pour faire entendre: parce qu'en effet ce n'est que pour cela qu'on parle. Cette

*hunc demum inge-
liliter, si ad intel-
los nos opus sit in-
.* Quintil. in gram.

*sum (en), vitio-
monem dixerim,
auditor suo inge-
intelligit. Quint.
cap. 2.*

*a & sermo doctus
illis, & planus im-
erit. Ibid.*

*ius evidentis di-
appetitus aliquan-
igit veruaculuo-*

ra, nec curat quid bene sonet, sed quid bene indicet atque intinet quod ostendere intendit. Unde ait quidam, cum de tali genere locutionis ageret, esse in ea quandam diligentem negligentiam. Hæc tamen sic detrahit ornatum, ut sordes non contrahat. S. August. de doct. christ. lib. 4. n. 24.

Melius est reprehendere nos grammaticos, quam non intelligant populi. Id. in Psalm. 118.

V ij



forte de négligence, qui n'est pas sans esprit & sans art, comme il le remarque après ^a Ciceron, & qui vient d'un homme plus attentif aux choses mêmes qu'aux mots, ne doit pas aller néanmoins jusqu'à rendre le discours bas & rampant, mais seulement plus clair & plus intelligible.

Saint Augustin avoit d'abord écrit contre les Manichéens d'un stile plus orné & plus sublime, qui faisoit que ceux qui avoient peu de science n'entendoient pas ses écrits, ou ne les entendoient qu'avec beaucoup de difficulté. ^b On lui représenta que s'il vouloit que ses ouvrages fussent utiles à un plus grand nombre de personnes, il devoit demeurer dans le stile simple & ordinaire, qui a cet avantage au-dessus de l'autre, d'être intelligible en même tems aux savans & aux ignorans. Saint Augustin reçut cet avis avec son humilité ordinaire, & il en fit usage dans le

^a Indicat non ingrati negligentiam, de re hominis magis, quam de verbis, laborantis... Quædam etiam negligentia est diligens. *Orat. n. 77. & 78.*

^b Me benevolentissimè monuerunt, ut communem loquendi consuetudinem non desererem,

si errores illos tam periculosos ab animis citi impetitorum expellerem. Hunc enim sermonem usitatum & simplicem etiam docti intelligunt, illum autem docti non intelligunt. *Gen. contra Manich. 1. cap. 1.*



livres qu'il composa depuis contre les hérétiques, & dans les discours qu'il prononça devant son peuple. Son exemple doit être une règle pour tous ceux qui instruisent.

Comme l'obscurité est le défaut que le prédicateur doit éviter avec le plus de soin, & que ceux qui écoutent n'ont pas la liberté de l'interrompre quand ils trouvent quelque chose d'obscur: ² S. Augustin veut qu'il lise dans les yeux, & dans la contenance de ses auditeurs, s'ils l'entendent ou non, & qu'il répète la même chose en lui donnant différents tours, jusqu'à ce qu'il s'aperçoive qu'il est parvenu à se faire entendre: avantage que ne peuvent avoir ceux qui servilement attachés à leur mémoire apprennent leurs sermons mot à mot, & les récitent comme une leçon.

• Ce qui cause ordinairement l'ob-

Ubi omnes tacent
indatur unus, & in
Intenta ora conver-
sibus requirit quis-
quod non intellexe-
rit: nec moris est, nec
vult: ac per hoc debet
imè tacenti subve-
niri dicentis. Solet
in motu suo signifi-
catum intellexit

cognoscendi avida mul-
tudo: quod donec signifi-
ficet, veritandum est quod
agitur multimoda varie-
tate dicendi: quod in po-
testate non habent, qui
preparata & ad verbum
memoriter verba pro-
nuntiant. S. August. de
doct. christ. lib. 4. c. 25.

• Cavenda, quæ ob-

V iij



scurité du discours, c'est de vouloir toujours s'expliquer avec brièveté. Il vaut mieux pécher par trop d'étendue, que par trop peu. Un stile qui seroit par tout vif & concis, tel par exemple que celui de Salluste, ou tel que celui de Tertullien, peut convenir à des ouvrages qui n'étant pas faits pour être prononcés laissent au lecteur le loisir & la liberté de revenir sur ses pas, mais non à une prédication, qui par sa rapidité échapperoit à l'auditeur le plus attentif. ^a Il ne faut pas même supposer qu'il le soit toujours, & la clarté du discours doit être telle qu'elle puisse porter la lumière dans les esprits les plus inappliqués, comme le soleil frappe nos yeux sans que nous y songions, & presque malgré nous. L'effet souve-

miùm corripientes omnia sequitur, obscuritas; scilicetque est aliquid (orationi) superesse, quàm deesse... Vitanda illa Sallustiana (quanquam in ipso virtutis locum obtinet) brevitatis, & abruptum sermonis genus, quod otiosum fortasse lectorem minùs fallit, audientem transvolat, nec dum reperatur expectat.

Quintil. lib. 4. cap. 2.
^a Idipsum in consilio est habendum, non semper tam esse acrem (au-

ditoris) intentionem, & obscuritatem apud se se discutiat, & tenebatur orationis inferat quoddam intelligentie lucumen; sed multis cum frequenter cogitationibus avocari, nisi tam clara fuerint quæ dicuntur, ut in animum ejus oratio, ut sol in oculos, etiamsi non intendatur, incurrat. Quare, non intelligere possit, sed omnino possit non intelligere, curandum. Quintil. lib. 8. cap. 2.



in de cette qualité n'est pas qu'on
 puisse entendre ce que nous disons,
 mais qu'on ne puisse pas ne point l'en-
 tendre.

*Combien la clarté est nécessaire dans les
 Catéchistes.*

LA NECESSITE' du principe que je
 viens d'établir paroît dans toute son
 évidence par rapport aux premières
 instructions qu'on donne aux jeunes
 gens, que je regarde comme une pre-
 mière espèce de prédication, plus dif-
 ficile qu'on ne pense, & souvent plus
 utile que les discours les plus travail-
 lés & les plus brillans. On convient
 à un Catéchiste qui apprend aux en-
 fans les premiers élémens de la reli-
 gion, ne peut parler trop clairement.
 Aucune pensée, aucune expression,
 qui soit au-dessus de leur portée, ne
 doit échapper. Tout doit être mes-
 uré sur leur force, ou plutôt sur leur
 faiblesse. Il faut leur dire d'abord peu
 de choses; le dire en termes clairs, &
 répéter plusieurs fois; ne point pro-
 noncer rapidement; articuler toutes
 les syllabes; leur donner des défini-
 tions nettes & courtes, & toujours
 les mêmes termes, leur rendre



les vérités sensibles par des exemples connus, & par des comparaisons familières; leur parler peu, & les faire beaucoup parler, ce qui est un des devoirs les plus essentiels du Catéchiste & des moins pratiqués; & sur-tout si l'on se souvient, comme le dit si bien Quintilien, ^a qu'il en est de l'esprit des enfans comme d'un vase dont l'entrée est étroite, où rien n'entre si l'on verse l'eau avec abondance & précipitation, au lieu qu'il se remplit insensiblement si l'on y verse cette même liqueur doucement, ou même goutte à goutte. De cette première simplicité le Catéchiste passera peu à peu & par degrés à quelque chose de plus fort & de plus relevé, selon le progrès qu'il remarquera dans les enfans; mais il aura toujours soin de s'accommoder à leur portée, de se proportionner à leur foiblesse, & de descendre jusqu'à eux, parcequ'ils ne sont point en état de s'élever jusqu'à lui.

^a Magistri hæc opus est, cum adhuc rudia tractabit ingenia, non statim onerare infirmitatem discipulorum, sed temperare vires suas, & ad intellectum audientis descendere. Nam ut vascula oris angusti superfluum humoris copiam

respuunt, sensim autem influentibus, vel etiam instillatis, completum sic animi puerorum quantum accipere possint videndum est. Nam in jura intellectu velut in aptos ad percipiendum animos non labunt. *Quint. lib. 1. cap.*



Cet emploi, l'un des plus importans ni soient dans le ministère ecclésiastique, n'est pas ordinairement assez estimé, ni assez respecté. Il est rare qu'on y prépare avec tout le soin qu'il mérite : & comme on en connoît peu la difficulté & l'importance, on néglige souvent les moyens qui pourroient en faciliter le succès. Quiconque est chargé de cet emploi, doit lire avec grande attention l'admirable traité de S. Augustin sur la méthode d'instruire les Catéchumènes, où ce grand homme, après avoir donné d'excellentes règles sur cette matière, ne désigne pas de proposer un modèle de la manière dont il croit qu'il faut leur apprendre les principes de la religion. Il me semble que ce seroit une chose fort utile, que dans les différens schismes qui se font dans une patrie, il y eût un plan général & commun, qui servit de fondement à toutes les instructions, & qui en régleroit la matière & l'ordre, de sorte que dans tous les catéchismes ce fût toujours les mêmes instructions, plus ou moins traitées avec plus ou moins d'étendue, selon que les enfans seroient plus ou moins avancés. On peut les



diviser en trois classes, dont la première seroit des enfans qui commentent; la seconde de ceux qui ont déjà reçu quelque instruction; la troisième enfin des plus forts, que l'on prépare à la première communion, ou qui l'ont faite depuis peu. Je suppose que dans chaque classe on y demeure deux ans ou environ, pendant lesquels on expliqueroit aux enfans le plan dont je parle, quel qu'il fût (car il est bien juste de le laisser au choix & à la prudence de celui qui est à la tête des Catéchistes,) en y joignant toujours le catéchisme du Diocèse. D'abord les matières sont traitées plus brièvement & en général, parce que ce sont des enfans. Le catéchisme de M. Fleury est excellent pour les commencemens, & l'on peut regarder comme l'exécution du plan que saint Augustin donne dans son traité. Dans la seconde & la troisième classes on répète les mêmes matières, mais d'une manière nouvelle qui enchérit toujours sur le passé, y ajoutant de nouveaux éclaircissimens, & des vérités plus fortes. Ne seroit-ce pas là un moyen d'apprendre la religion à fond? J'ai vu d



nfans , même parmi les pauvres ,
 pondre sur des matieres très-diffi-
 les avec une netteté merveilleuse :
 qui ne pouvoit venir que de l'or-
 re & de la méthode que le maître
 voit employés en les enseignant , &
 qui montre que les jeunes gens sont
 capables de tout quand ils sont bien
 instruits.

J'avoue qu'il n'y a rien de plus en-
 ueux ni de plus rebutant pour un hom-
 me d'esprit , qui souvent a beaucoup
 de vivacité , que d'enseigner ainsi les
 premiers élémens de la religion à des
 enfans qui manquent assez ordinaire-
 ment d'ouverture ou d'attention. Mais
 n'est-il pas falu qu'on ait eu la mê-
 me patience a notre égard , quand il
 s'agit de nous faire connoître les
 lettres , épeller les syllabes , joindre
 les mots , & quand on nous a appris
 nous-mêmes le catéchisme ? Est-
 ce une chose bien agréable pour un
 homme , dit S. Augustin , que de balbutier
 des demi-mots avec son fils , pour lui

non delectat , nisi
 dicitur , decussata
 melata verba im-
 mutare ? Et tamen
 et homines habere
 non , quibus ad eabi-

beant : & suavius est ma-
 tui minuta mania in-
 spueri parvalo filio ,
 quam ipsam mandere ac
 devotare grandiora. Non
 ergo recedat de poliois

V v j



apprendre à parler? cependant il en fait la joie. Une mere ne prend-elle pas plus de plaisir à verser dans la bouche de son enfant un aliment proportionné à sa foiblesse, que de prendre pour elle-même la nourriture qui lui convient? Il faut nous rappeler sans cesse dans l'esprit le souvenir de ce que fait une poule, qui couvre de ses plumes trainantes ses petits encore tendres, & qui entendant leurs foibles cris les appelle d'une voix entrecoupée, pour les mettre à couvert de l'oiseau de proie, qui enleve impitoyablement ceux qui ne se réfugient pas sous les ailes de leur mere.

Math. 23. 37. La charité de Jesus-Christ, qui a bien daigné s'appliquer à lui-même cette comparaison, a été infiniment plus loin: & ce n'est qu'à son imitation

2. Cor. 9. 22. que S. Paul se rendoit foible avec les foibles, pour gagner les foibles, & qu'il

1. Theff. 2. 7. avoit pour tous les fidèles la douceur de la tendresse d'une nourrice & d'une mere.

^a Voila, dit saint Augustin, ce qu'i

eriam cogitatio gallinæ illius, quæ languidulis pennis teneros fetus operit, & susurrantes pullos confracta voce advocat; cujus blandas alas refugientes superbi, præ-

da sunt alitibus. *De re techis. rudib. c. x. & xi.*
a Si usitata, & parvulis congruentia sæpe reperere fastidimus... ad infirmitatem discriminum piget descendere.



ont se représenter à soi-même quand on se sent tenté d'ennui & de dégoût, qu'on a de la peine à descendre jusqu'à la petitesse & à la foiblesse des enfans, & à leur répéter sans cesse ces choses fort communes, & cent fois rebatues. Il arrive souvent, comme le même Pere, que nous nous faisons un plaisir singulier de montrer à des amis, arrivés nouvellement dans la ville où nous demeurons, tout ce qui s'y trouve de beau, de rare, de curieux; & la douceur de l'amitié répand des charmes secrets sur des choses qui sans cela nous paroïtroient infiniment ennuyeuses, & leur rend pour nous toute la grace de la nouveauté. * Pourquoi la charité ne fait-elle pas en nous ce qu'y fait l'amitié: sur-tout quand il s'agit de montrer & de faire connoître aux hommes Dieu même, qui doit être l'objet de toutes nos connoissances & de toutes nos études?

Itemus quid nobis
rogatum sit ab illo...
cum in forma Dei
semetipsum exman-
ifestavit formam servi ac-
cepit. Ibid. cap. x.

Quanto ergo magis
deus nos oportet,

cum ipso Deum jam dis-
cere homines accedunt,
propter quem discenda
sunt, quaecumque dis-
cenda sunt? Ibid. cap.
xii.



J'ai cru devoir donner un peu plus d'étendue à ce qui regarde la manière de faire les catéchismes, qui n'est pas étrangère au but que je me propose dans cet article, d'instruire les jeunes gens de ce qui a rapport à l'éloquence de la chaire. Il est tems de passer au second devoir des prédicateurs.

II. DEVOIR DU PREDICATEUR.

Plaire, & pour cela parler d'une manière ornée & polie.

SAINTE AUGUSTIN recommande au prédicateur de s'attacher avant tout & sur-tout à la clarté, mais il ne prétend pas qu'il doive s'y borner. Il ne garde d'interdire à la vérité les ornemens du discours, qu'elle seule a droit d'employer. ^a Il veut qu'on fasse servir l'éloquence humaine à la parole de Dieu, & non qu'on rende la parole de Dieu esclave de l'éloquence humaine. Il fait que souvent on ne peut arriver au cœur que par l'esprit, & que pour remuer l'un, il faut plaire à l'autre. ^b C'est une excellente qualité.

^a Nec doctor verbis serviat, sed verba doctori. *De doct. christ. lib. 4. n. 61.*

^b Bonorum ingeniorum insignis est indoles in verbis verū amare, ut verba. . . Quod tamen



non lui, de n'aimer & de ne chercher dans les mots que les choses mêmes, & non les mots : mais il avoue à même tems que cette qualité est rare ; que si la vérité est montrée nuement & simplement, elle touche peu de personnes ; ^a qu'il en est de la parole, comme de la nourriture, qui doit être assaisonnée pour être reçue avec plaisir ; & que par rapport l'une & à l'autre, il faut avoir égard à la délicatesse des hommes, & donner quelque chose à leur goût.

C'est pour cela que les Peres ont si bien éloignés d'interdire à ceux qui sont appelés au ministère de la parole la lecture des anciens auteurs, & l'érudition profane. S. Augustin dit que toutes les vérités qui se trouvent dans les auteurs païens nous appartiennent, & que par conséquent nous avons droit de les revendiquer comme notre bien propre, en les retirant d'entre les mains de ces injurieux possesseurs pour en faire un meilleur usage. ^b Il veut qu'à l'exemple des

*De doctrin.
christ. l. 2. c.
20.*

*insuaviter, ad juven-
quidem studiosissi-
tate pervenit tu-
Ibid. n. 26.
sed quoniam inter se
erat nonnullam simi-
litudinem rescentes ac-*

*que discentes, propriis sa-
ludibus plerimorum etiam
ipsa, sine quibus vivi
non potest, alimenta
condenda sunt. Ibid.*

*h sic doctrine omnes
gentium, non solima*



Israélites, qui par l'ordre de Dieu même dépouillerent l'Egypte de son or & de ses plus précieux vêtements sans toucher à ses idoles, nous laissons aux auteurs païens leur profane langage & leurs superstitieuses fictions, que tout bon chrétien doit avoir en horreur & que nous leur enlevions les vérités qu'on y trouve, qui sont comme de l'or & de l'argent, & les graces de discours qui sont comme les vêtements des pensées, peut faire servir les uns & les autres à la prédication de l'évangile. Il cite un grand nombre de Peres qui en ont fait cet usage, à l'exemple de Moïse même, qui fut instruit avec soin dans toute la sagesse des Egyptiens.

S. Jérôme traite la même matière avec encore plus d'étendue dans un

simulata & superstitiosa
figmenta... quæ unus-
quisque nostrum duce
Christo de societate gen-
tilium exiens debet abo-
minari atque devitare;
sed etiam liberales dis-
ciplinas usui veritatis
aprioris, & quædam mo-
rum præcepta utilissima
continent... quæ tan-
quam aurum & argen-
tum debet ab eis auferre
christianus ad usum ju-
rum prædicandi evan-

gelii. Vestem quoque
lorum... accipete atque
habere licuerit in usum
convertenda christianam
De doct. christ. l. 1. n. 6.
a Nonne aspiciam
quanto auro & argento
veste suffarctatus exi-
it de Egypto Cypri-
nus doctor suavissimus
& martyr beatissimus
*Ibid. n. 61. Vir eloquen-
tia pollens & martyr.*
S. Hieron.



elle lettre, où il se défend contre
 ses reproches de ses adversaires, qui
 vouloient faire un crime de ce qu'il
 employoit dans ses écrits l'érudition
 profane. Après avoir indiqué plusieurs
 passages de l'Écriture où l'on cite des
 auteurs païens, il fait un long dénom-
 brement des écrivains ecclésiastiques
 où il en ont aussi fait valoir les témoi-
 gages pour la défense de la religion
 chrétienne. Entre les écrivains sacrés
 il avoit nommé S. Paul, qui cite plu-
 sieurs endroits des poëtes grecs. « C'est,
 dit-il, qu'il avoit appris du véri-
 cable David à arracher d'entre les
 mains des ennemis leurs armes pour
 les combattre, & à couper la tête du
 superbe Goliath de sa propre épée. »
 Il est donc fort à souhaiter que
 ceux qui sont destinés au ministère
 de la prédication, aient d'abord puisé
 leur science dans les sources mêmes,
 c'est-à-dire, dans les auteurs grecs
 & latins, que l'on a toujours regar-
 dé comme les maîtres dans l'art de

Quæritur in opus-
 culis secularium
 auctorum interdum po-
 tuisse exempla, & can-
 ones Ecclesie Echni-
 a sordibus pollua-
 re. S. Hieron. Epist.

ad Magnam.

b. Didicerat à vero Da-
 vid extrahere de mani-
 bus hostium gladium, &
 Goliath supervacillanti caput
 proprio mucrone tran-
 care. Ibid.



bien parler. ^a L'orateur sacré doit avoir appris d'eux à dispenser à propos les ornemens du discours, non pour plaire simplement à l'auditeur & encore moins pour se faire de réputation, motifs que la rhétorique païenne même a jugé indignes de l'orateur : mais pour rendre la vérité plus aimable aux hommes, en la leur rendant plus agréable ; & pour les engager par cette espece d'appas innocent à en goûter plus volontiers la sainte douceur, & à en pratiquer plus fidèlement les salutaires leçons.

Tout le monde fait que l'éloquence de saint Ambroise produisit un effet sur l'esprit d'Augustin encore enchanté des beautés de l'éloquence profane. ^b Ce grand Evêque prêcha à son peuple la divine parole avec

^a Illud, quod agitur genere temperato, id est ut eloquentia ipsa delectet, non est propter seipsum usurpandum, sed ut rebus quæ utiliter honeste dicuntur. . . . aliquanto promptius & delectatione ipsa elocutionis accedat, vel tenacius adhærescat assensus. . . . Ita fit ut etiam temperati generis ornatu non jactanter, sed prudenter utamur : non ejus sine

contenti, quo tantummodo delectatur auditus, sed hoc potius agitur, ut etiam ipso ad bonum quod persuadere volumus, adjuvetur. *S. August. de doctr. christ. 4. n. 55.*

^b Veni ad Ambrosium Episcopum. . . . cujus eloquia strenuè militabant adipem fructui. . . . & sobriam ebrietatem populo *Confess. lib. 5. cap. 1.*



graces & de charmes, que tous auditeurs, comme par une sainte esse, étoient ravis & enlevés hors d'eux-mêmes. ^a Augustin ne cherchoit pas ses prédications que les agréments du discours, & non la solidité des choses : mais il n'étoit pas en son pouvoir de faire cette séparation. Il étoit n'ouvrir son esprit & son cœur à la beauté de la diction : mais la vérité y entroit en même tems, & s'en rendit bien-tôt la maîtresse absolue.

Il fit lui-même dans la suite un mauvais usage de l'éloquence. On voit par la plupart de ses sermons, que le peuple ravi en admiration se réjouit & applaudissoit. Il étoit bien éloigné de rechercher & d'aimer ces applaudissemens : son humilité sincère & profonde en étoit véritablement dégoûtée, & lui faisoit craindre la contagion secrète & subtile de cette vanité empoisonnée. ^b Mais d'où peu-

nam non satagerem
qua dicebat, sed
quemadmodum
: audire. . . venie-
bat animum meum
in verbis que di-
cebat, sed etiam que
dicebat : neque enim

ea dirimere poteram. Et
dum eos appetitum ad ex-
cipiendum quam discrete
dicebat, pariter intrabat
& quam vere dicebat.
Ibid. cap. 14.

^b Unde autem crebro
& multum acclamavit



vent venir de si fréquentes acclamations, sinon de ce que la vérité m'est ainsi en évidence, & placée dans son jour par un homme solidement éloquent, charme & enleve les esprits ?

Je ne puis m'empêcher ici d'exhorter les lecteurs à se donner la peine de lire un petit traité de M. Arnaud, qui a pour titre : *Réflexions sur l'éloquence des prédicateurs*. Il y réfute une partie de la Préface que M. de Bois son ami avoit mise à la tête de sa Traduction des sermons de saint Augustin, où il montrait que la manière de prêcher de la plupart des prédicateurs étoit contraire à celle de ce saint Docteur, en ce qu'on y faisoit trop d'usage de l'éloquence humaine qui ne doit pas être employée dans les prédications. Cette Préface avoit ébloui beaucoup de personnes, & avoit reçu de grands applaudissemens. On fut fort étonné, quand le petit traité de M. Arnaud parut, de voir qu'elle étoit presque toute entière fondée sur de faux principes, & sur de faux

ita dicentibus, nisi quia
veritas sic demonstrata,
suo defensa, sic invicta,

delectat? De doct. chr.
lib. 4. n. 56.



bonnemens. Il est utile & agréable de comparer ensemble ces deux ouvrages, en lisant d'abord la Préface; et voir si l'on y remarquera soimême quelques défauts, & en examinant ensuite la réfutation, pour justifier si elle est solide, & appuyée sur de bonnes raisons.

Le principe que j'ai établi en suivant les règles de saint Augustin, que l'orateur chrétien peut & doit même chercher à plaire à l'auditeur, a besoin d'être renfermé dans de certaines bornes, & demande quelque éclaircissement. Il y a sur ce point deux défauts à éviter: dont l'un est de trop chercher les ornemens & les graces du discours, & l'autre de les trop négliger. Je dirai quelque chose de l'un & de l'autre de ces défauts.

PREMIER DÉFAUT.

Chercher les ornemens du discours.

EST une disposition bien convenable dans un orateur chrétien; de songer davantage à plaire à son auditeur qu'à l'instruire, de plus s'occuper des mots que des choses, de se compter sur son travail & sur sa réputation, d'énervier la force des



vérités qu'il annonce par une affectation puérile de pensées brillantes, & pour me servir des termes de saint Paul, de frelater & de corrompre la parole de Dieu, *adulterantes, ou componantes verbum Dei*; au lieu qu'elle doit être traitée avec grandeur & magnificence, comme faisoit Salomon

2. Cor. 2. 17.

2. Maccab. 2. *Magnificè sapientiam tractabat.*

10.

De quel usage en effet seroit une clé d'or, mais qui n'ouvreroit point, ou une épée enrichie de pierreries, mais qui seroit sans pointe & sans tranchant? Ce sont des comparaisons dont saint Augustin nous donne l'idée pour montrer la vanité d'un discours qui seroit brillant sans être solide.

De doctr. christ. lib. 4. n. 26. & 42.

^a Saint Jérôme, dont le goût pour l'éloquence & pour les graces du discours est connu, ne pouvoit souffrir que l'auguste éloquence de la chair dégénéraît en une vaine pompe de paroles, capable tout au plus d'exciter quelques légers applaudissemens.

Dieu nous marque dans Ezéchiel, combien il détestoit la malheureuse

^a Verba volvere, & celeritate dicendi apud imperitam vulgus admi-

rationem sui facere, & doctorum hominum. S. Hieron. Ep. ad Neph.



position des Israelites captifs à Babilone, qui, au lieu de profiter des sages prédictions que son prophète leur faisoit de sa part, & d'en être vivement effrayés, alloient l'entendre uniquement pour le plaisir, comme si on va à un concert de musique. De tels reproches n'eût-il point faits au prophète même, s'il eût donné lieu à un si indigne abus, en ne s'appliquant qu'à flater l'oreille de ses auditeurs par une douce harmonie & un vain son de paroles ? C'est la peine naïve de ces sermons, dont il ne reste rien que le stérile souvenir du plaisir qu'on a eu en les écoutant.

Un païen se plaignoit de ce que son tems ces sortes de délices & d'ornemens du stile, qui doivent être réservées pour des matières moins graves & moins sérieuses, avoient fait une espèce de violence au bon sens & à la droite raison, & s'étoient emparées comme par force des causes mêmes, où il s'agissoit des biens & du malice des hommes : *In ipsa capitibus autem irruptione voluptas.*

Quintil. lib. 4. cap. 2.

res eis quasi car-
nalicum, quod ius-
tissime sono cant-

ant : & audiunt verba
sua, & non faciunt.
Ezech. 33. 31.



Combien plus ce même abus seroit-il condannable dans des discours de religion, où l'on traite les matières les plus graves en même tems & les plus effraiantes ? où l'on se propose, par exemple, d'intimider salutairement & d'abatre le pécheur, en lui représentant les horreurs d'une mort plus prochaine peut-être qu'il ne pense, le cri du sang de Jesus-Christ qui demande vengeance d'avoir été si longtems profané, la colere d'un Dieu justement irrité prête à éclater sur sa tête, & l'enfer ouvert sous ses piés pour l'engloutir ? Au milieu de si grandes vérités, un prédicateur est-il excusable de ne s'occuper qu'à faire un vain étalage d'élocution, à chercher des pensées brillantes, à arrondir des périodes, à entasser de vaines figures ? Que deviennent cependant cette douleur & cette tristesse

a An quisquam tulerit reum in discrimine capitis, decurrentibus periculis, quam lætissimis locis sententiisque dicentem ? .. Quò fugerit interim dolor ille ? Ubi lacrymarum substituerint ? Unde se in medium tam securæ observatio artium miserit ? Non ab exordio usque ad ultimam vocem continuus quidam gemi-

tus, & idem tristis vultus servabitur ? .. Commoveatur ne quàmquam ejus fortuna, quàm tumidum, ac sui jactantem, & ambitiosum insitorem eloquentiæ litancipiti sorte videat. Non : imò oderit rem verba aucupantem, & anxium de fama ingenii, & cui esse disertus va
cet. *Quintil., lib. 11. cap. 1*

don



ent il doit être pénétré en parlant de
 les sujets, & qui devroient ne faire
 tout son discours qu'un continuel
 missement ? N'auroit-on pas lieu de
 redigier s'il se mettoit en peine de
 entrer de l'esprit, & s'il avoit le
 loisir de songer à faire le beau par-
 ler, dans un tems où il ne faut que
 parler, foudroier, & employer les
 mouvemens les plus vifs & les plus
 animés ?

SECOND DÉFAUT :

de négliger les ornemens du discours.

IL Y A un autre défaut en matière
 de prédication, beaucoup plus com-
 mune que le premier, & qui a des sui-
 vantes infiniment plus pernicieuses : c'est
 trop négliger le talent de la paro-
 le, de ne point assez respecter son
 Seigneur ; de se présenter devant lui
 comme sans aucune préparation ; de
 dire les choses comme elles viennent
 du champ, souvent sans ordre,
 sans choix, sans justesse ; & par cette
 négligence affectée d'inspirer à ses
 auditeurs du dégoût & du mépris pour
 la parole de Dieu, qui est si digne par
 elle-même de s'attirer l'estime & le
 respect des hommes, & qui devroit

: Tome II.

X



faire leur plus solide gloire & leur plus douce consolation.

Le but que se propose tout pasteur, tout prédicateur, en parlant aux fidèles, est de les persuader, pour les porter à la vertu, & les détourner du vice; mais tous ne prennent pas les moyens propres pour parvenir à ce but, & ne s'appliquent pas à parler d'une manière capable de persuader. C'est ce qui fait la différence des bons & des mauvais prédicateurs. Les uns, comme dit Augustin, le font grossièrement, désagréablement, froidement; *obtusè, formiter, frigide*: les autres le font ingénieusement, agréablement, fortement; *acutè, ornatè, vehementer*.

Le salut de la plupart des chrétiens aussi-bien que la foi, est attaché à la parole: mais cette parole doit être menée avec art, avec habileté, pour préparer une entrée dans les esprits. L'ornement du discours est un des moyens propres à produire cet effet: la raison en est bien claire. Il faut que l'auditeur non seulement entende ce qu'on dit, mais qu'il l'écoute volontiers: *volumus non solum intelligenter, et rùm etiam libenter audiri*. Or comme écouterait-il volontiers, s'il n'est a-

De Doctr.
christ. lib. 4.
n. 7.

n. 56.



le & gagné par l'amorce du plaisir ?

quis tenetur ut audiat, si non delecta- n. 58.

... Quis cum (oratorem) velit au- n. 56.

re, nisi auditorem nonnulla etiam sua-
ute detineat ? Cet ornement n'ex-

id point la simplicité du discours :

il ne faut pas une simplicité rude

grossière, qui rebute & qui fatigue :

illumus fastidiri etiam quod submisse di- *ibid.*

ous. Il y a un milieu entre un stile

cherché, fleuri, brillant ; & un stile

, rampant, négligé : & ce milieu est

loquence qui convient à un pasteur.

quoque eloquentia generis temperati n. 57.

eloquentem Ecclesiasticum, nec in-
stare inquitur, nec indecenter ornatur.

Les fidèles seroient tout autrement

truits qu'ils ne le sont, s'ils assistoient

alièrement aux prônes de leurs pa-

stres, ce qui est pour eux un devoir

de la plus étroite obligation qu'on ne

peut leur faire ; & si les prônes se faisoient

comme il faut, ce qui n'en est pas

moins essentiel pour les pasteurs.

Quelle douleur, quelle peine pour

ceux qui ont quelque idée de l'import-

ance de ce ministère, de voir le plus

de leur auditoire vuide, ou très

peu rempli, & d'avoir peut-être à se

reprocher que c'est leur manière de



parler froide, languissante, ennuyeuse & souvent trop longue, qui rebute & écarte les auditeurs? Ils manquent par là à la fonction la plus importante de leur état. Ils trompent l'attente de peuples, qui accourent avec avidité pour remplir leurs besoins, & qui sont obligés de s'en retourner à jeun. Ils avilissent la parole de Dieu par la manière négligée dont ils l'annoncent, & ne la font plus regarder qu'avec mépris & dégoût. Ils deshonnorent la majesté divine, dont ils tiennent la place & dont ils sont les ambassadeurs; & ne font point d'attention qu'un envoi d'un Prince qui en useroit ainsi seroit regardé avec raison par son maître comme un prévaricateur.

*Legatione
originaur.*

Pericles.

Ils sont bien éloignés de la disposition de cet orateur grec, qui ne parloit jamais au peuple qu'il ne s'y fût beaucoup préparé, & qu'il n'eût prié les dieux avant que de sortir de sa maison de ne pas permettre qu'il lui échappât une seule parole qui fût indigne de son auditoire : & de celle de l'orateur Romain, qui, tout habile qu'il étoit, déclare^a qu'il ne plaidoit jamais au

^a Ad illam causarum operam nunquam nisi paratus & meditatus cedo. lib. 1. De leg. n. 1.



ne cause sans s'y être disposé avec
le travail nécessaire. Je n'oserois
marquer clairement de quels termes
sert Quintilien pour condamner la
négligence d'un avocat qui manque
à ce devoir essentiel à sa profes-
sion, & qui l'est beaucoup plus à celle
d'un ministre de la parole, d'où dé-
pend le salut des peuples.

Je sai que l'accablement des affai-
res presque inévitable aux pasteurs
sérieusement appliqués à leurs de-
voirs, leur laisse quelquefois peu de
loisir pour préparer leurs discours.
Mais il ne s'agit pas ici de piéces d'é-
rudition travaillées & polies avec
extrême soin, qui demandent un
grand travail, & par conséquent un
grand loisir. Un pasteur qui avec quel-
ques fonds d'esprit a de l'étude & de
la lecture, & qui joint à ces quali-
tés un grand zèle pour le salut des fi-
dèles, ne manque jamais de réussir, &
de se faire goûter par le peuple, quand il
a de l'ordre dans ses discours, qu'il
traite des choses solides & touchantes,

Asserere ad dicen-
dum semper quan-
tum potest.
non enim solum ne-
cessarium, sed & mali,

& in suscepta causa per-
fidi ac proditoris est, pe-
jus agere quam potest.
Quintil. lib. 11. cap. 9.



qu'il les appuie de passages tirés de l'Écriture, & qu'il a soin de se renfermer dans des bornes raisonnables pour ne point fatiguer son auditoire. Une telle préparation n'emporte pas beaucoup de tems ; & elle est d'un devoir indispensable.

Y a-t-il dans le ministère ecclésiastique quelque fonction qui paroisse plus importante, plus nécessaire, plus digne du zèle pastoral, que le soin des pauvres, & celui d'administrer les sacremens ? Cependant d'un côté nous

Aff. 6. 2. voyons que les Apôtres, assemblés en corps pour remédier aux plaintes que la dispensation des aumônes avoit fait naître parmi les fidèles, se croient obligés de renoncer à ce ministère, quelque saint qu'il fût, plutôt que de quitter la prédication de la parole de Dieu, dont ils étoient chargés spécialement & préféablement à tout le reste : & de l'autre, S. Paul, si instruit des devoirs de l'Apostolat, & si infatigable dans le travail, déclare net-

1. Cor. 1. 17. tement que *Jésus-Christ ne l'a point envoyé pour batiser, mais pour prêcher l'Évangile.* Le ministère de la prédication est donc la principale fonction des Apôtres, des Evêques, & de tous les pa-



urs ; à laquelle ils doivent donner
 l'application dont ils sont ca-
 bles, en écartant avec une sévérité
 inflexible tout ce qui est incompati-
 ble avec ce premier & ce plus essen-
 tiel de leurs devoirs.

C'est le précepte & l'exemple que
 nous ont donné tous les grands Saints
 qui ont fait tant d'honneur au chri-
 stianisme par leurs savantes & élo-
 quentes prédications, quoique la plû-
 part fussent placés dans les plus grands
 sièges de l'Eglise, & fussent occu-
 pés à la défendre contre les hérésies.

S. Grégoire de Nazianze, plein de *Orat. 15.*
 mépris pour l'arrangement des paro-
 les & pour les vaines délicatesses du
 discours qui ne servent qu'à flater l'o-
 reille, étoit bien éloigné de négliger ce
 que l'éloquence pouvoit avoir d'uti-
 le, comme il le marque en plus d'un
 endroit. " Je ne me suis réservé, dit-il, *Orat. 5.*
 rien de l'éloquence ; & je ne me repens
 point des peines & des fatigues que
 j'ai souffertes sur mer & sur terre
 pour l'acquérir. Je souhaiterois pour
 mes amis & pour moi que nous en

S. Grégoire de Na-
 zianze a fait plusieurs
 sermons pour aller au sujet

l'éloquence sous les plus ha-
 biles maîtres.



Orat. 12. possédassions toute la force... C'est de tous mes biens le seul qui me soit resté. Je l'offre, je le dévoue, je le consacre à mon Dieu. La voix de son commandement, & le mouvement de son esprit, m'ont fait abandonner toutes les autres choses, pour faire avec la pierre précieuse de l'Évangile un échange de tout ce que je possédois. Je suis donc ainsi devenu, ou, pour mieux dire, je desire ardemment de devenir cet heureux marchand qui avec des choses viles & périssables en achette d'excellentes & d'éternelles. Mais comme ministre de la parole, je m'attache uniquement à l'art de parler. J'en fais mon partage, & je ne l'abandonnerai jamais.....

Orat. 27. Dans un autre endroit il remercie son peuple de ce que par son ardeur incroyable pour la parole de Dieu, il le consolait des discours injurieux & pleins de malignité que la jalousie de ses ennemis répandoit contre son éloquence, qu'il avoit acquise dans l'étude des auteurs profanes, mais qu'il avoit annoblie par la lecture des livres sacrés, & par le bois vivifiant de la croix, qui lui avoit ôté tout ce qu'elle avoit eu d'amertume. Et il



toute qu'il n'étoit pas du sentiment
 & beaucoup d'autres, qui vouloient
 qu'on se contentât d'un discours sec,
 simple, sans ornement, sans élévation;
 qui couvroient leur paresse ou leur
 ignorance par un mépris dédaigneux
 de leurs adversaires; & qui préten-
 dent en cela imiter les Apôtres, sans
 considérer que les miracles & les pro-
 diges leur tenoient lieu d'éloquence.

• Saint Ambroise, dans l'endroit
 même où il recommande que le dis-
 cours d'un ecclésiastique soit pur, sim-
 ple, clair, plein de poids & de gravi-
 té, ajoute que comme l'élégance n'y
 ne peut point être affectée, il ne faut pas
 s'y mépriser l'agrément. Et il pra-
 tiqua toujours lui-même ce qu'il avoit
 enseigné.

Y eut-il jamais un pasteur plus oc-
 cupé que S. Augustin, & plus dévoué
 à de bonnes œuvres? Mais son zèle, *Epist. 73.*
 au moins éclairé que fervent, ne
 l'empêchoit rien du tems qu'il lui falloit
 se préparer les choses nécessaires à
 l'instruction des fidèles. Il paroît que
 dès les commencemens ses sermons

Oratio sit pura,
 et dilucida, atque
 sententia plena gravi-
 tatis & ponderis: non

affectata elegantia, sed
 non intermissa gravitas.
Offic. lib. 1. cap. 22.



étoient écrits mot à mot , & appris par cœur , parcequ'il avoit alors plus de tems , & plus de besoin d'user de cette précaution. Dans la suite il se contenta de chercher le sens des endroits de l'Ecriture qu'il avoit dessein d'expliquer , d'aprofondir les vérités qu'ils contenoient , & de trouver les passages nécessaires pour les appuyer & les éclaircir : & cette recherche ne lui laissoit pas de lui couter beaucoup , aussi-bien que la fatigue de parler , comme il le marque lui-même à la fin du quatriéme discours qu'il fit sur le pseaume 103. *Magno labore questum & inventa sunt , magno labore nuntiata & disputata sunt : sed labor noster fructuosus vobis , & benedicat anima nostra Dominum.* L'ardeur insatiable de ses auditeurs pour l'écouter, est un grand bien sûr du talent qu'il avoit pour la parole , & du soin qu'il y donnoit.

J'ai réservé exprès S. Chrysostome pour le dernier de mes témoins , parcequ'il est l'un des Peres qui a le plus insisté sur la matière que je traite. Dans son beau traité sur le sacerdoce , qui est regardé avec raison comme son chef-d'œuvre , il établit comme un principe incontestable , que la principale partie du devoir des évêques , &



Et conséquent de tous les pasteurs, insiste dans l'instruction qui se donne par la parole: parceque c'est par le seule qu'ils sont en état d'enseigner aux fidèles les vérités de la religion, de les animer à la vertu, de les retirer du vice, & de les soutenir dans les rudes épreuves qu'ils ont à souffrir, & dans les combats qu'ils ont à livrer tous les jours contre les ennemis de leur salut. Sans ce secours le pauvre église est semblable à une ville attaquée de toutes parts, & qui se trouve sans défenses; ou à un vaisseau battu de la tempête, & qui est sans pilote. La parole dans la bouche du pasteur, est comme l'épée dans la main d'un capitaine; mais cette épée demande d'être maniée avec art & avec adresse: c'est-à-dire, pour parler plus clairement, qu'un pasteur doit se préparer avec un soin extrême aux sermons & aux autres discours qu'il est obligé de faire en public, & qu'il doit employer tous ses efforts pour acquiescer ce talent, puisque c'est de lui que dépend le salut de la plupart des âmes qui lui sont confiées.

Ἐπι τοῦ ἵστα ἡδὲ ἡδὲ | ἡδὲ ἡδὲ ἡδὲ ἡδὲ.

X vj



Mais, dit-on, si cela est ainsi, pour
 quoi saint Paul ne s'est-il point sou-
 cié d'acquérir ce talent ? & pourquoi
 ne rougit-il point d'avouer qu'il est
 ignorant, & peu instruit pour la parole
 & cela en écrivant aux Corinthiens,
 qui faisoient tant de cas de l'éloquen-
 ce ?

Cette parole, dit S. Chrysostome,
 dont on n'a point pénétré le sens, ni
 connu la profondeur, en a trompé
 plusieurs, & a servi de prétexte & de
 voile à leur paresse. Si saint Paul étoit
 ignorant, comme vous le prétendez,
 comment a-t-il confondu les Juifs de
 Damas, n'ayant point encore fait de
 miracles ? Comment a-t-il terrassé les
 Grecs, & pourquoi se retira-t-il à
 Tarse ? Ne fut-ce pas après en être
 demeuré tellement victorieux par la
 puissance de la parole, que ne pou-
 vant souffrir la honte d'être vaincus,
 ils résolurent de le faire mourir ? De
 quoi se servit-il pour combattre &
 pour disputer contre ceux d'Antioche,
 qui s'efforçoient d'embrasser les céré-
 monies des Juifs ? Ce Sénateur de
 l'Aréopage, qui demouroit dans la
 ville du monde la plus superstitieuse
 & la plus savante, ne le suivit-il pas

Imperitus ser-
 mon. 2. Cor.
 ch. 6.



avec sa femme, après avoir oui seulement un de ses discours?.. Que fit l'Apôtre à Thessalonique, à Corinthe, à Ephèse, & à Rome même? Ne passa-t-il pas les jours & les nuits à expliquer les écritures divines? Est-il besoin de raconter toutes les disputes qu'il a eues avec les Epicuriens & les Stoïciens?... De quel front ose-t-on encore après cela l'appeller ignorant, & qui a été admiré de tout le monde, & dans ses disputes & dans ses sermons? lui que les Lycaoniens prirent pour Mercure, sans doute à cause de son éloquence?

Il se peut faire que des pasteurs, privés de zèle, de charité, & très-prouvés d'ailleurs pour le gouvernement, manquent du talent de la parole, & ne puissent pas instruire leurs peuples & eux-mêmes. Alors l'exemple de Jérôme, évêque d'Hippone, qui, pour suppléer au peu d'usage qu'il avoit de la langue latine, fit prêcher saint Augustin en sa place & en sa présence, vient pour eux une règle, & les invite à chercher ailleurs le supplément de ce qui leur manque. Les Curés de campagne, qui ne peuvent point emprunter la voix d'autrui, ont le



M. l'Abbé
Lambert.

secours des livres. On a fait exprès pour eux des homélies courtes, faciles, à la portée des plus grossiers, qu'ils peuvent débiter à leurs peuples de vive voix, ou au moins leur en faire la lecture. Saint Augustin ne blâmeroit point cette pratique, à lui qui croit qu'un pasteur, incapable de composer lui-même un bon discours, peut le faire composer par un autre, & après l'avoir appris, le prononcer comme s'il en étoit l'auteur. C'est que, de quelque manière que ce soit, il est d'une indispensable nécessité que les peuples soient instruits.

III. DEVOIR DU PREDICATEUR

*Toucher & émouvoir par la force
du discours ceux à qui il parle.*

QUOIQ'ON DOIVE fort estimer un discours qui joint à une grande clarté de la grace & de l'éloquence, cependant il faut avouer que ce qui produit les grands & les merveilleux effets de l'éloquence, n'est ni le gen-

a Sunt quidam, qui bene pronuntiare possunt, quid autem pronuntient excogitare non possunt. Quod si ab aliis sumant eloquentes sapienterque conscriptum,

memorizque commendent, atque ad populum proferant; si eam personam gerunt, non improbe faciunt. *De dell. c. 1. lib. 4. n. 62.*



Simple & médiocre, ni le genre or-
 & fleuri ; mais le sublime & le
 thétique. Par les deux premiers
 rateur vient à bout d'instruire & de
 uire : & il peut se contenter de ces
 ax effets, quand il ne s'agit que de
 tités spéculatives qu'il suffit de croi-
 qui ne demandent que notre con-
 tement, & qui regardent plutôt
 l'esprit que le cœur, si pourtant il y
 a de telles dans la religion. Mais
 n'en est pas ainsi quand on pro-
 ce des vérités de pratique, qui doi-
 nt être mises en exécution. Que ser-
 toit en effet que l'auditeur fût con-
 tenu de ce qu'on lui dit, & qu'il
 applaudît à l'éloquence de celui qui
 le, s'il n'alloit jusqu'à aimer, em-
 ber, pratiquer les maximes qu'on
 prêche. Si l'orateur n'arrive à ce
 même degré, il demeure en che-
 u. Il n'a dû songer à instruire & à
 re, que pour toucher. C'est en
 que saint Augustin, après Cicéron,
 & consister la pleine victoire de l'é-
 uence. Tout discours qui laisse
 l'auditeur tranquille, qui ne le remue
 ne l'agite point, & qui ne va pas
 qu'à le troubler, l'abattre, le
 verser, & vaincre son opiniâtre



496 DE L'ELOQUENCE
 résistance, quelque beau qu'il paroisse, n'est point un discours véritablement éloquent. Il s'agit de lui inspirer de l'horreur de ses péchés, & de la crainte des jugemens de Dieu; de dissiper le charme séducteur qui l'a veuglé, & de le forcer d'ouvrir les yeux; de lui faire haïr ce qu'il aimoit, & aimer ce qu'il haïssoit; de déraciner de son cœur des passions vives, ardentes, enflammées, dont il n'est plus le maître, & qui ont pris sur lui un empire absolu; en un mot, de l'enlever & de l'arracher à lui-même à ses desirs, à ses joies, à tout ce qui fait sa vie & son bonheur.

Je sai qu'il n'y a que la grace toute-puissante de Jesus-Christ qui soit capable de toucher ainsi les cœurs, & d'y faire des changemens si merveilleux. Penser autrement, & attendre en quelque degré que ce soit l'efficacité de la parole ou des graces du discours, ou de la solidité des raisons, ou de la force des mouvemens, ce seroit, selon le langage de S. Paul, anéantir la croix de Jesus-Christ, &

a Misit me Christus
 evangelizare, non in sapientia verbi, ut non

evacuatur crux Christi.
 1. Cor. 1. 17.



dérober l'honneur de la conversion
 monde, pour l'attribuer à la sa-
 te humaine. ^a C'est pour cela que
 nt Augustin veut que l'orateur
 ticien compte beaucoup plus sur la
 ere que sur ses talens; & qu'avant
 e de parler aux hommes, il s'adresse
 Dieu, qui peut seul nous inspirer
 ce qu'il faut dire, & la manière
 at il le faut dire. ^b Mais comme
 ne laisse pas d'employer les remé-
 naturels que prescrit la médecine,
 iqu'on sache que leur effet dé-
 id uniquement de Dieu, à qui il a
 d'y attacher la guérison ordinai-
 les maladies, sans pourtant s'y
 eindre lui-même: ainsi l'orateur
 ticien peut & doit mettre en usage
 les moiens, tous les secours que
 ournit la rhétorique, mais sans y
 tre sa confiance, & étant bien
 uadé qu'en vain il parlera aux
 lles, si Dieu ne parle aux cœurs.

iste iste eloquent..
 posse, pietate ma-
 rationum, quam
 um facultate, non
 e, ut orando pro
 pro illis quos est
 orator, sic orator,
 nam dictor... Et
 nen ut quod oportet
 k quemadmodum

oportet, dicatur à nobis,
 nisi IN CUIUS MANU
 SONT ET NOS ET SERMO-
 NES NOSTRI...

^b Sicut enim corpo-
 ris medicamenta, que
 hominibus ab homini-
 bus adhibentur, non si
 eis profunt, quibus
 Deus operatur salutem.



Or c'est le stile sublime & pathétique, ce sont les grandes & vives figures, les passions fortes & véhémentes, qui emportent le consentement, & entraînent les cœurs. ^a L'instruction, les raisons ont éclairé & convaincu l'esprit. Les graces du discours l'ont gagné, & par leur plaisir flateur ont préparé la voie pour arriver au cœur. Il s'agit d'y entrer & de s'en rendre le maître. C'est ce qui est réservé à la grande & forte éloquence. On peut voir ce qui en a été dit ci-devant dans l'article qui regarde le sublime. Je me contenterai de rapporter ici quelques extraits des Peres, qui seront plus instructifs que toutes les réflexions que je pourrois faire sur ce sujet.

qui & sine illis mederi potest, cum sine ipso illa non possint, & tamen adhibentur... ita & adjuncta doctrinae tunc profunt animae adhibita per hominem, cum Deus operatur ut profint, qui potuit evangelium dare homini, etiam non ab hominibus, neque per hominem. *S. August. de doctr. christ. lib. 4. cap. 15. & 16.*

^a Oportet igitur elo-

quentem ecclesiasticum quando suadet aliquid quod agendum est, non solum docere ut instruat & delectare ut teneat, verum etiam flectere & vincat. Ipse quippe jam remanet ad consentanem flectendus eloquentiae granditate, in quo id non egit usque ad confessionem demonstrata veritas, adjuncta etiam suavitate dictionis. *Ibid. cap. 13.*



EXTRAIT DE S. AUGUSTIN.

CE GRAND SAINT mit en usage les
 préceptes de cette éloquence victo-
 rieuse dans une occasion importante,
 dont il nous a lui-même conservé
 l'histoire. Ce fut à Hippone, dans
 le temps qu'il n'étoit encore que prêtre,
 que l'Evêque Valere le faisoit par-
 tir à sa place. La fête de S. Leonce
 Evêque d'Hippone étant proche, le
 peuple murmuroit de ce qu'on vou-
 loit l'empêcher de la célébrer avec les
 pompes ordinaires, c'est-à-dire
 de faire dans l'Eglise des festins qui
 se terminoient en ivrogneries & en dé-
 bauches. S. Augustin sachant le mur-
 mure du peuple, commença dès le
 mercredi, veille de l'Ascension, à lui
 parler sur ce sujet, à l'occasion de l'é-
 vangile du jour où l'on avoit lu ce
 passage : *Ne donnez pas les choses saintes
 aux chiens, & ne jetez pas vos per-
 tes devant les porceaux.*

S. August.
 Epist. 29. ad
 Alipsum.

Mat. 7. 6.

Comme ce premier discours avoit
 peu d'auditeurs, & dans ce petit
 nombre beaucoup de contradicteurs,
 il parla encore du même sujet le jour
 suivant fête de l'Ascension dans une
 nombreuse assemblée, où l'on



avoit lû l'évangile des marchands chassés du temple. Il le relut lui-même, & montra combien Jesus-Christ auroit eu plus de zèle pour bannir du temple des festins dissolus, qu'un commerce innocent par lui-même. Il lut encore divers endroits de l'Écriture contre l'ivrognerie. Il accompagna ce discours de ses gémissemens & de toutes les marques de la vive douleur que lui causoit sa charité : & après l'avoir interrompu par quelques prieres qu'il fit faire, il recommença à parler avec toute la véhémence dont il étoit capable, leur représentant le péril commun des peuples & des prêtres, qui doivent rendre compte de leurs actions au chef des pasteurs, » Je vous conjure, leur dit-il, par ses humiliations, ses souffrances, sa couronne d'épines, sa croix, & son sang : aidez du moins pitié de nous, & considérez la charité du vénérable Valentin qui par tendresse pour vous m'a chargé du redoutable ministère de vous annoncer la parole de la vérité. Il vous a témoigné plusieurs fois la joie qu'il avoit de ce que j'étois venu ici : mais c'étoit dans la vue que je serois le ministre de votre salut.



DE LA CHAIRE. 501

non le témoin de votre perte & de
votre damnation. » S. Augustin
puta qu'il esperoit que ce malheur
arriveroit pas, & que s'ils ne cé-
dient point à l'autorité de la parole
vine qu'il leur avoit annoncée, ils
seroient aux châtimens dont il ne
devoit douter que Dieu ne les punît
ce monde, pour ne les pas danner
l'autre. Il dit cela d'une manière si
touchante, qu'il tira les larmes des
yeux de ses auditeurs, & ne put retenir
larmes. « Ce ne fut point, dit-il,
pleurant sur eux que je les fis
craquer : mais pendant que je par-
lois, leurs larmes prévirent les mien-
nes. J'avoue que je ne pus point
me retenir. Après que nous
nous pleurâmes ensemble, je commen-
çai à espérer fortement leur corre-
ction. »

Le lendemain, qui étoit le jour
de festin, il apprit que quelques-uns
murmuroient encore, & disoient :
« De quoi s'avise-t-on maintenant ?
Ces qui ont souffert jusqu'ici cette
pénitence, n'étoient-ils pas chrétiens ? »
Augustin ne sachant quel ressort

Cum illuxisset dies,
solabant lances ver-
bae se parare.
quo audito, quas ma-

jores commovendi eos
machinas preparavi,
omnino nesciebam.



Zech. 33. 9. faire jouer pour les ébranler, se trouva fort embarrassé. Il avoit pris la résolution de lire à ces obstinés l'endroit du prophete Ezéchiél où il est dit, que la sentinelle est déchargée quand elle a annoncé le péril ; & ensuite de secouer ses vêtemens sur le peuple, & de se retirer chez lui. Mais Dieu lui épargna cette douleur, & les murmureurs ne purent résister plus longtems à une charité si vive & si éloquente.

L'instruction & l'agrément servirent sans doute à préparer ce changement, & à ébranler les esprits. Mais ce qui terrassa pour ainsi dire les murmureurs, & ce qui procura à saint Augustin une pleine victoire, fut le sublime & le pathétique, mêlé à des manières douces & tendres dont nous avons parlé ailleurs. ^a Les deux autres parties peuvent exciter des acclamations : le sublime, le pathétique accablent comme par leur poids, & au lieu d'applaudissemens arrachent des pleurs.

^a Non sanè, si dicentel crebrius & vehementius acclametur, ideo granditer putandus est dicere : hoc enim & acumina submissi generis, & ornamenta faciunt

temperati. Grande est enim hoc genus plerumque pondere suo voces premit, sed lacrymas exprimit. S. Aug. de div. christ. lib. 4. cap. 24.



EXTRAIT DE S. CYPRIEN.

L'EXTRAIT que je donne ici est
 de la belle lettre de ce grand Evê-
 que au pape Corneille au sujet de ceux
 qui étant tombés pendant la persécu-
 tion demandoient avec fierté d'être
 rétablis dans l'usage des sacrements
 sans avoir fait une pénitence conven-
 able, & emploioient même pour ces-
 les menaces.

Si ces pécheurs, dit S. Cyprien,
 peuvent être reçus dans l'Eglise, &
 nous quel sentiment ils ont de la sa-
 tisfaction qu'ils doivent faire, &
 quels fruits de pénitence ils appor-
 tent. L'Eglise n'est ici fermée à
 personne. L'Evêque ne rejette per-
 sonne. Nous sommes prêts à rece-
 voir avec patience, avec indulgen-
 ce & avec douceur tous ceux qui
 se présentent à nous. Je desire que
 ils retournent à l'Eglise. Je desi-
 re que tous ceux qui combattoient
 pour nous se rallient sous les en-
 treprises de Jesus-Christ, & revien-
 nent dans son camp céleste & dans
 la gloire de Dieu son pere. Je me
 emploie dans tout ce que je puis. Je
 formule beaucoup de choses, dans



» l'ardent desir que j'ai de réunir nos
 » freres avec nous. Je n'examine pas
 » même avec toute la sévérité que
 » pieté & la religion chrétienne de
 » manderoient, les offenses qu'on
 » commises contre Dieu ; & je pe
 » che peut-être moi-même, en m
 » mettant trop facilement les péché
 » des autres. J'embrasse avec l'ardent
 » & avec la tendresse d'une entiere
 » charité ceux qui retournent avec
 » des sentimens de pénitence, ceux
 » qui confessent leurs péchés, & en font
 » satisfaction avec humilité & simp
 » plicité de cœur. Que s'il y en a
 » croient pouvoir rentrer dans l'Eg
 » se par les menaces, & non par
 » prieres ; & qu'ils en pourront fo
 » cer les portes par la terreur, & n
 » pas se les ouvrir par la satisfacti
 » & par les larmes : qu'ils sachent
 » que l'Eglise demeure toujours se
 » mée à des personnes de cette sorte
 » & que le camp invincible de J
 » sus-Christ, fortifié par la toute
 » puissance de Dieu qui en est le prin
 » cipal, ne se force point par l'insol
 » ence des hommes. Le prêtre
 » Seigneur qui suit la regle de l'Evan
 » gile, & qui garde les préceptes
 Jesus-Christ



Jesus-Christ, peut être tué, mais on ne peut être vaincu. *Sacerdos Dei & angelum tenens, & Christi praecepta servans, occidi potest, non potest vinci.*
 Il me semble que cet extrait, qui respire pas moins la douceur pastorale d'un saint évêque que le courage invincible d'un grand martyr, peut être proposé comme un modèle parfait de la plus forte & de la plus sublime éloquence, qui ne le cède en rien à celle de Démosthène.

E X T R A I T S

DE SAINT JEAN CHRYSOSTOME.

Contre les Sermons.

SAINTE CHRYSOLOGE dans ses homélies au peuple d'Antioche, se souvient avec beaucoup de force contre ceux qui, pour des intérêts temporels, obligeoient leurs frères à jurer serment sur l'autel, & par-là, leur donnoient lieu de se plaindre. « Que faites-vous, malheureux, dit-il? Vous exigez un serment sur une sainte table, & vous immolez & sacrifiez votre frère sur le même autel où repose Jesus-Christ qui s'est offert pour vous? Les voleurs &

*Homil. xv.
ad pop. Antioch.*



» commettent des meurtres, mais c'est
 » en secret : & vous, en présence de
 » l'Eglise, notre mere commune, vous
 » égorgez un de ses enfans, pire en ce-
 » la que Caïn. Car enfin, il cacha son
 » crime dans le désert, & ne ravit à
 » son frere qu'une vie de peu de du-
 » rée : & vous au milieu du temple, &
 » sous les yeux de Dieu, vous causez
 » à votre prochain une mort éternel-
 » le ! Est-ce donc pour jurer que la
 » maison du Seigneur est établie, &
 » non pour prier ? L'autel sacré est-il
 » destiné à donner occasion aux cri-
 » mes, & non à les expier ? Si tout au-
 » tre sentiment de religion est étouffé
 » en vous, respectez au moins le li-
 » vre sacré que vous présentez à vo-
 » tre frere pour jurer. Ouvrez le saint
 » Evangile sur lequel vous êtes près
 » de lui faire prêter serment, & écou-
 » tant ce qu'y dit Jesus-Christ sur les
 » juremens, tremblez, & retirez-vous.
 » Et qu'y dit Jesus-Christ ? *Il a dit*
 » *dit aux anciens : Vous ne vous parjure-*
 » *rez point... Et moi je vous dis que vous*
 » *ne juriez en aucune sorte. Quoi ! Vous*
 » *faites jurer sur ce même livre, qui*
 » *vous interdit les juremens ? O in-*
 » *piété, ô outrage sacrilège ! C'e-*

Matt. 5. 33.
 34.



omme si l'on prenoit pour compli-
 e d'un meurtre le Législateur mé-
 e qui le condanne. «

Je répans moins de larmes quand
 apprens que quelqu'un a été assas-
 né dans le grand chemin, que lors-
 e je voi un homme approcher
 l'autel, porter sa main sur le saint
 tre des Évangiles, & prononcer à
 ute voix le serment. Car pour
 rs je ne puis m'empêcher de pâ-
 , de trembler, de frissonner, au-
 at pour celui qui exige le ser-
 ent que pour celui qui le prête.
 Misérable ! pour t'assurer quelque
 pme d'argent douteuse, tu perds
 ame ! Le gain que tu fais peut-
 entrer en comparaison avec la
 te de ton frere & la tienne ? Si
 fais que celui dont tu exiges le
 ment est homme de bien, pour-
 si ne te pas contenter de la pa-
 ? Et s'il ne l'est pas, pourquoi
 arces-tu à faire un parjure ? «

Mais sans cela, dites-vous, votre
 ve étoit imparfaite, & l'on ne
 s croioit point. Hé que vous im-
 se ? C'est en craignant d'exiger
 serment que vous paroîtrez vé-
 blement digne de foi, & que «



» vous vous mettez l'esprit en repos
 » Car enfin, quand vous êtes de re-
 » tour chez-vous, votre conscience
 » ne vous fait-elle point de repro-
 » ches ? Ne dites-vous point en vous-
 » même : Ai-je eu raison de lui faire
 » prêter serment ? N'a-t-il point fait
 » un parjure ? N'ai-je point donné
 » lieu à un crime si horrible ? Au con-
 » traire, quelle consolation n'est-elle
 » point pour vous, quand de retour
 » dans votre maison vous pouvez dire
 » Dieu soit beni, je me suis retenu
 » j'ai épargné à mon frere l'occasion
 » d'un crime, & lui ai peut-être sau-
 » vé un faux serment ? Que tout l'or
 » que toutes les richesses de la terre pe-
 » rissent, plutôt que de m'obliger
 » à enfreindre la loi, & à forcer les
 » autres de la violer.

Homil. XIV.

Dans l'homélie précédente, saint
 Chrysostome, après avoir raconté
 ses auditeurs comment le saint Pré-
 curseur avait été mis à mort à cau-
 du serment d'Herode, les exhorte
 à conserver la memoire d'un si ter-
 rible événement, & à profiter d'un
 si terrible exemple : & il emploie
 pour cela les figures les plus vives
 les plus sublimes. » Je vous dis hi-



emporter chacun à votre maison &
 tête de Jean-Baptiste encore tou-
 sanglante, & de vous représen-
 les yeux animés d'un saint zèle
 contre les sermens, & la voix qui
 levant encore contre cette habi-
 de criminelle, semble vous dire: «
 jez & détestez le jurement, qui
 été mon meurtrier, & qui est la
 hse des plus grands crimes. En ef-
 , continue saint Chrysostome, ce
 e ni la généreuse liberté du saint
 curseur, ni la violente colère du
 i qui se voioit repris publique-
 nt, n'avoient pû faire, la crain-
 mal entendue du parjure le fit,
 la mort de Jean-Baptiste fut l'ef-
 & la suite du jurement. Je vous
 ete encore aujourd'hui la même
 se. Envisagez toujours cette tête
 tée, qui fait de continuels repro-
 s aux blasphémateurs: & cette
 e pensée sera comme un frein
 taire qui arrêtera votre langue,
 a détournera du blasphême. »

E X T R A I T

*Un discours de saint Chrysostome,
 sur La disgrâce d'Europe.*

UTROPE étoit un favori tout-



510 DE L'ELOQUENCE

puissant auprès de l'Empereur Arca-
de, & qui gouvernoit absolument
l'esprit de son Maître. Ce Prince,
aussi foible à soutenir ses ministres,
qu'imprudent à les élever, se vit obli-
gé malgré lui d'abandonner son fa-
vori. En un moment Eutrope tomba
du comble de la grandeur dans l'ex-
trêmité de la misere. Il ne trouva
de ressource que dans la pieuse gé-
nérosité de saint Jean Chrysostome
qu'il avoit souvent maltraité, & dans
l'asyle sacré des autels qu'il s'étoit
efforcé d'abolir par diverses loix, &
où il se réfugia dans son malheur. Le
lendemain, jour destiné à la célébra-
tion des saints mysteres, le peuple
accourut en foule à l'église pour y voir
dans Eutrope une image éclatante de
la foiblesse des hommes, & du néant
des grandeurs humaines. Le saint E-
vêque parla sur ce sujet d'une ma-
niere si vive & si touchante, qui
changea la haine & l'averfion qu'on
avoit pour Eutrope en compassion,
& fit fondre en larmes tout son audi-
toire. Il faut se souvenir que le ca-
ractere de saint Chrysostome étoit de
parler aux grands & aux puissans, mi-
me dans le tems de leur plus grande



prosperité, avec une force & une liberté vraiment épiscopale.

Si l'on a dû jamais s'écrier, *Vanité des vanités, & tout n'est que vanité.* certainement c'est dans la conjoncture présente. Où est maintenant cet éclat des plus haute dignités? Où sont ces marques d'honneur & de distinction? Qu'est devenu cet appareil des festins & des courses de réjouissance? Où se sont terminées ces acclamations si fréquentes, & ces flateries si outrées? Où tout un peuple assemblé dans le temple pour assister aux spectacles? Où le seul coup de vent a dépouillé l'arbre superbe de toutes ses feuilles, & après l'avoir ébranlé jusques dans les racines, l'a arraché en un moment de la terre? Où sont ces faux amis, ces vils adulateurs, ces parasites si empressés à faire leur cour & à témoigner par leurs actions & leurs paroles un servile dévouement? Tout cela a disparu & s'est envolé comme un songe, comme un fleuve, comme une ombre. Nous pouvons donc trop répéter cette sentence du S. Esprit: *Vanité des vanités, & tout n'est que vanité.* Elle



» devrait être écrite en caractères éclai-
 » tés dans toutes les places publiques,
 » aux portes des maisons, dans tou-
 » tes nos chambres : mais elle devrait
 » encore bien plus être gravée dans nos
 » cœurs, & faire le continuel sujet
 » de nos entretiens.

» N'avois - je pas raison, dit saint
 » Chrysostome en s'adressant à Eutro-
 » pe, de vous représenter l'inconstan-
 » ce & la fragilité de vos richesses ?
 » Vous connoissez maintenant par vo-
 » tre expérience que comme des escla-
 » ves fugitifs elles vous ont abandon-
 » né, & qu'elles sont même en quel-
 » que sorte devenues perfides & ho-
 » micides à votre égard, puisqu'elles
 » sont la principale cause de votre de-
 » fastre. Je vous répétois souvent que
 » vous deviez faire plus de cas de mes re-
 » proches, quelque amers qu'ils vous
 » parussent, que de ces fades louanges
 » dont vos flatteurs ne cessoient de vous
 » accabler, parce que *les blessures que fait*
 » *celui qui aime, valent mieux que les bai-*
 » *sers trompeurs de celui qui hait.* Avois-
 » je tort de vous parler ainsi ? Que sont-
 » devenus tous ces courtisans ? Ils se-
 » sont retirés : ils ont renoncé à votre
 » amitié : ils ne songent qu'à leur sûre-
 » té, à leurs intérêts, aux dépens même

Prov. 27. 6.



de vos. Il n'en est pas ainsi de vous. Nous avons souffert vos emportemens dans votre élévation : & dans votre chute nous vous soutenons de tout notre pouvoir. L'Eglise à qui vous avez fait la guerre, ouvre son sein pour vous recevoir : les théâtres, objet éternel de vos complaisances, qui nous ont si souvent attiré votre indignation, vous ont abandonné & trahi. . .

Je ne parle pas ainsi pour insulter le malheur de celui qui est tombé, ni pour r'ouvrir & aigrir des plaies encore toutes sanglantes : mais pour avertir ceux qui sont debout, & pour faire éviter de pareils maux. Le moyen de les éviter, c'est de bien convaincre de la fragilité & de la vanité des grandeurs humaines. Ne les appeller une fleur, une herbe, une fumée, un songe, ce n'est pas encore en dire assez, puisqu'elles sont dessous même du néant. Nous en avons une preuve bien sensible devant les yeux. Qui jamais est parvenu à une plus haute élévation ? n'avoir-il pas des biens immenses ? ni manquoit-il quelque dignité ? n'étoit-il pas craint & redouté de



» tout l'empire ? Et maintenant plus
 » abandonné & plus tremblant que
 » les derniers des malheureux , que
 » les plus vils esclaves , que les pri-
 » sonniers enfermés dans de noirs ca-
 » chots ; n'ayant devant les yeux que
 » les épées préparées contre lui , que
 » les tourmens & les bourreaux , pri-
 » vé de la lumière du jour au milieu
 » du jour même , il attend à chaque
 » moment la mort , & ne la perd point
 » de vue.

» Vous fûtes témoins hier , quand
 » on vint du palais pour le tirer d'ici
 » par force , comment il courut aux
 » vases sacrés , tremblant de tout le
 » corps , le visage pâle & défait , faisant
 » à peine entendre une foible voix en-
 » tre coupée de sanglots , & plus mort
 » que vif. Je le répète encore , ce
 » n'est point pour insulter à sa chute
 » que je dis tout ceci , mais pour vous
 » attendrir sur ses maux , & pour vous
 » inspirer des sentimens de clémence
 » & de compassion à son égard.

» Mais , disent quelques personnes
 » dures & impitoyables , qui même
 » nous savent mauvais gré de lui
 » avoir ouvert l'asyle de l'Eglise ;
 » n'est-ce pas cet homme-là qui en
 » a été le plus cruel ennemi , & qui



fermé cet asyle sacré par diverses
 oix ? Cela est vrai , répond saint
 Chrysostome : & ce doit être pour
 tous un motif bien pressant de glo-
 rifier Dieu , de ce qu'il oblige un
 ennemi si formidable de venir ren-
 dre lui-même hommage , & à la
 puissance de l'Eglise , & à sa clémence.
 A la puissance , puisque c'est la
 guerre qu'il lui a faite , qui lui a
 attiré sa disgrâce : à sa clémence ,
 puisque malgré tous les maux qu'elle
 en a reçus , oubliant tout le passé ,
 elle lui ouvre son sein , elle le cache
 sous ses aîles , elle le couvre de sa
 protection comme d'un bouclier ,
 & le reçoit dans l'asyle sacré des
 captifs , que lui-même avoit plusieurs
 fois entrepris d'abolir. Il n'y a
 point de victoires , point de tro-
 phées , qui pussent faire tant d'hon-
 neur à l'Eglise. Une telle généro-
 sité , dont elle seule est capable , cou-
 vre de honte & les Juifs , & les in-
 fidèles. Accorder hautement sa pro-
 tection à un ennemi déclaré , tom-
 ber dans la disgrâce , abandonné de
 tous , devenu l'objet du mépris &
 de la haine publique , montrer à son
 regard une tendresse plus que mater-
 nelle.



» nelle; s'opposer en même tems & à la
 » colere du Prince, & à l'aveugle fu-
 » reur du peuple : voila ce qui fait
 » la gloire de notre sainte religion.

» Vous dites, avec indignation
 » qu'il a fermé cet asyle par diver-
 » ses loix. O homme, qui que vous
 » soyez, vous est-il donc permis de
 » vous souvenir des injures qu'on vous
 » a faites ? Ne sommes-nous pas les
 » serviteurs d'un Dieu crucifié, qui
 » dit en expirant : *Mon Pere, pardon-*
 » *nez-leur, car ils ne savent ce qu'ils*
 » *font.* Et cet homme, prosterné ainsi
 » aux piés de l'autel, & exposé en
 » spectacle à tout l'univers, ne vient-
 » il pas lui-même abroger ses loix, &
 » en reconnoître l'injustice ? Quel
 » honneur pour cet autel, & combien
 » est-il devenu terrible & respecta-
 » ble, depuis qu'à nos yeux il tient
 » ce lion enchaîné ? C'est ainsi que ce
 » qui rehausse l'éclat de l'image d'un
 » Prince, n'est pas qu'il soit assis sur
 » un trône, revêtu de pourpre, & ceint
 » du diadème : mais qu'il foule aux
 » piés les barbares vaincus & captifs...

» Je voi dans notre temple une
 » assemblée aussi nombreuse qu'à la
 » grande fête de pâque. Quelle leçon

Luc. 23-34.



Sur tous que le spectacle qui vous ce-
 ceupe maintenant, & combien le ce-
 lence même de cet homme réduit ce
 à l'état où vous le voiez est-il plus ce-
 loquent que tous nos discours ? Le ce-
 che en entrant ici n'a qu'à ouvrir ce
 is yeux pour reconnoître la vérité ce
 z cette parole : *Toute chair n'est que ce* *Isai 40. 6.*
l'herbe, & toute sa gloire est comme ce
flleur des champs. L'herbe s'est se- ce
sée, & la fleur est tombée, parce que le ce
igneur l'a frappée de son souffle. Et le ce
 ouvre apprend ici à juger de son état ce
 out autrement qu'il ne fait, & loin ce
 : se plaindre, à savoir même bon ce
 té à la pauvreté, qui lui tient lieu ce
 asyle, de port, de citadelle, en le ce
 ettant en repos & en sûreté, & le ce
 élivrant des craintes & des allar- ce
 es dont il voit que les richesses ce
 ont la cause & l'origine. ce

Le but qu'avoit saint Chrysostome
 a tenant tout ce discours, n'étoit pas
 ulement d'instruire son peuple, mais
 e l'attendrir par le récit des maux dont
 lui faisoit une peinture si vive. Aussi il
 at la consolation, comme je l'ai déjà
 t, de faire fondre en larmes tout son
 ditoire, quelque aversion qu'on eût
 our Europe, qu'on regardoit avec



raison comme l'auteur de tous les maux publics & particuliers. Quand il s'en apperçut, il continua ainsi :
 » Ai-je calmé vos esprits ? Ai-je chassé
 » la colere ? Ai-je éteint l'inhumanité ?
 » Ai-je excité la compassion ? Oufans
 » sans doute : & l'état où je vous vois
 » & ces larmes qui coulent de vos
 » yeux, en sont de bons garands. Puis-
 » que vos cœurs sont attendris, &
 » qu'une ardente charité en a fondue
 » la glace, & amolli la dureté ; allons
 » donc tous ensemble nous jeter aux
 » piés de l'Empereur : ou plutôt prions
 » le Dieu de miséricorde de l'adou-
 » cir, en sorte qu'il nous accorde la
 » grace entiere.

Ce discours eut son effet, & saint Chrysostome sauva la vie à Eutrope. Mais quelques jours après ayant eue l'imprudence de sortir de l'église pour se sauver, il fut pris, & banni en Cypre, d'où on le tira dans la suite pour lui faire son procès à Calcédoine, & il y fut décapité.

E X T R A I T

Tiré du premier livre du Sacerdoce.

S. CHRYSOSTOME avoit un ami intime, nommé Basile ; qui lui avoit



persuadé de quitter la maison de sa
 mere , pour mener avec lui une vie
 solitaire & retirée. Dès que cette mere
 solée eut appris cette nouvelle, elle
 se prit par la main, dit S. Chryso-
 some, me mena dans sa chambre, &
 m'ayant fait asseoir auprès d'elle sur le
 même lit où elle m'avoit mis au mon-
 de, elle commença à pleurer, & à
 me parler en des termes qui me don-
 nent encore plus de pitié que ses
 larmes.

Mon fils, me dit-elle, Dieu n'a
 pas voulu que je jouisse longtemps de
 la vertu de votre pere. Sa mort, &
 qui suivit de près les douleurs que
 j'avois endurées pour vous mettre
 au monde, vous rendit orphelin, &
 me laissa veuve, plutôt qu'il n'eût
 été utile à l'un & à l'autre. J'ai souf-
 fert toutes les peines & toutes les
 incommodités du veuvage, lesquelles
 certes ne peuvent être comprises
 par les personnes qui ne les ont point
 éprouvées. Il n'y a point de discours
 qui puisse représenter le trouble &
 le deuil que l'on voit sur le visage
 d'une jeune femme, &
 qui ne vient que de sortir de la mai-
 son de son pere, qui ne sait point
 de ses affaires, & qui étant plongée



» dans l'affliction doit prendre de nou-
 » veaux soins, dont la foiblesse de son
 » âge, & celle de son sexe, sont peu-
 » capables. Il faut qu'elle supplée à la
 » négligence de ses serviteurs, & se
 » garde de leur malice: qu'elle se dé-
 » fendre des mauvais desseins de ses
 » proches: qu'elle souffre constam-
 » ment les injures des partisans, &
 » l'insolence & la barbarie qu'ils
 » exercent dans la levée des impôts.
 » Quand un pere en mourant laisse
 » des enfans, si c'est une fille, je sai que
 » c'est beaucoup de peine & de soin
 » pour une veuve: ce soin néanmoins
 » est supportable, en ce qu'il n'est pas
 » mêlé de crainte ni de dépense. Mais
 » si c'est un fils, l'éducation en est bien
 » plus difficile, & c'est un sujet conti-
 » nuel d'appréhensions & de soins,
 » sans parler de ce qu'il coute pour le
 » faire bien instruire. Tous ces maux
 » pourtant ne m'ont point portée à me
 » remarier. Je suis demeurée ferme
 » parmi ces orages & ces tempêtes,
 » & me confiant sur-tout en la grace
 » de Dieu, je me suis résolue de souff-
 »rir tous ces troubles que le veu-
 » vage apporte avec soi.
 » Mais ma seule consolation dans



es miseres a été de vous voir sans ce
esse, & de contempler dans votre ce
usage l'image vivante & le por- ce
rait fidèle de mon mari mort. Con- ce
blation, qui a commencé dès vo- ce
tre enfance, lorsque vous ne saviez ce
pas encore parler, qui est le tems ce
où les peres & les meres reçoivent ce
plus de plaisir de leurs enfans. ce

Je ne vous ai point aussi donné ce
sujet de me dire, qu'à la vérité j'ai ce
soutenu avec courage les maux de ce
votre condition présente, mais aussi ce
que j'ai diminué le bien de votre ce
fortune pour me tirer de ces inéom- ce
modités; qui est un malheur que je ce
vois arriver souvent aux pupilles. Car ce
je vous ai conservé tout ce qu'il vous ce
restait, quoique je n'aie rien épar- ce
pillé de tout ce qui vous a été né- ce
cessaire pour votre éducation. J'ai ce
fait ces dépenses sur mon bien, & ce
sur ce que j'ai eu de mon pere en ce
votre mariage. Ce que je ne vous dis point, ce
mon fils, dans la vûe de vous re- ce
connoître les obligations que vous ce
m'avez. Pour tout cela je ne vous ce
demande qu'une grace; ne me ren- ce
voyez pas veuve une seconde fois, ce
ne s'ouvrez pas une plaie qui com- ce



» mençoit à se fermer. Attendez au
 » moins le jour de ma mort. Peut-
 » être n'est-il pas éloigné. Ceux qui
 » sont jeunes peuvent espérer de vieil-
 » lir : mais à mon âge je n'ai plus que
 » la mort à attendre. Quand vous
 » m'aurez ensevelie dans le tombeau
 » de votre pere , & que vous aurez
 » réuni mes os à ses cendres , entre-
 » prenez alors d'aussi longs voïages,
 » & navigez sur telle mer que vous
 » voudrez , personne ne vous en em-
 » pêchera. Mais pendant que je res-
 » pire encore , supportez ma présen-
 » ce , & ne vous ennuyez point de
 » vivre avec moi. N'attirez pas sur
 » vous l'indignation de Dieu , en cau-
 » sant une douleur si sensible à une
 » mere qui ne l'a point méritée. Si
 » je songe à vous engager dans les soins
 » du monde , & que je veuille vous
 » obliger de prendre la conduite de
 » mes affaires qui sont les vôtres ,
 » n'aiez plus d'égard , j'y consens , ni
 » aux loix de la nature , ni aux pei-
 » nes que j'ai essuïées pour vous éle-
 » ver , ni au respect que vous devez
 » à une mere , ni à aucun autre motif
 » pareil : fuiez - moi comme l'enne-
 » mie de votre repos , & comme une



ersonne qui vous tend des pièges & angereux. Mais si je fais tout ce qui dépend de moi, afin que vous puissiez vivre dans une parfaite tranquillité, que cette considération pour moi vous retienne, si toutes les autres sont inutiles. Quelque grand nombre d'amis que vous ayez, nul ne vous laissera vivre avec autant de liberté que je fais. Aussi n'y en a-t-il point qui ait la même passion que moi pour votre avancement & pour votre bien. »

S. Chrysostome ne put résister à un discours si touchant, & quelque sollicitation que Basile son ami continuât toujours à lui faire, il ne put se résoudre à quitter une mere si pleine de tendresse pour lui, & si digne d'être mée.

L'antiquité paienne peut-elle nous offrir un discours plus beau, plus simple, plus tendre, plus éloquent que celui-ci, mais de cette éloquence simple & naturelle, qui passe infiniment tout ce que l'art le plus étudié pourrait avoir de plus brillant? Y a-t-il dans tout ce discours aucune pensée recherchée, aucune expression frappante, aucun tour extraordinaire ou affe-



524 DE L'ELOQUENCE
 été? Ne voit-on pas que tout y cou-
 le de source, & que c'est la nature
 même qui l'a dicté? Mais ce que j'ad-
 mire le plus, c'est la retenue incon-
 cevable d'une mere affligée à l'excès,
 & pénétrée de douleur, à qui, dans
 un état si violent, il n'échape pas
 un seul mot ni d'emportement, ni
 même de plainte, contre l'auteur de
 ses peines & de ses allarmes, soit par
 respect pour la vertu de Basile, soit
 par la crainte d'irriter son fils, qu'elle
 ne songeoit qu'à gagner & attendrir.

SECONDE PARTIE.

Du fonds de science nécessaire à l'Orateur chrétien.

CE QUE j'ai dit jusqu'ici ne regarde
 encore que le stile & la manière de
 parler dont l'orateur chrétien doit se
 servir, ce que S. Augustin appelle, *elo-*
quenter dicere. Il me reste à traiter de
 ce qui fait la science indispensa-
 blement nécessaire à un prédicateur, ce
 que le même Saint appelle, *sapienter*
dicere.

Sans ce fonds de science, ^a un pré-
 dicateur, quelque éloquent qu'il pa-

a Qui affluit insipienti
 eloquentia, tanto magis
 excrucidus est, quanto ma-

gis ab eo in iis, qui audire
 inutile est, delectatur au-
 ditor, & eum, quæritur



Et, ne seroit qu'un déclamateur, d'autant plus dangereux pour ses auditeurs, qu'il leur seroit plus agréable, & qu'en les éblouissant par ce faux éclat, il les accoutumeroit à prendre un vain soin des paroles pour la vérité, qui seule est la nourriture solide de l'esprit. On voit, dit saint Augustin, combien les païens mêmes, qui n'étoient point éclairés des lumières de la sagesse divine, mais guidés par la seule raison : par le bon sens, ont témoigné de se déprendre pour cette fausse éloquence : que devons-nous donc en penser, nous qui sommes les enfans & les disciples de cette même sagesse ?

Il n'est que trop ordinaire à plusieurs de ceux qui se préparent à la prédication, d'être plus occupés du soin d'embellir leurs discours, que de celui de les remplir de vérités solides. Cependant c'est un principe de Rhétorique établi par tous ceux qui ont profité de cet art, que l'unique moyen de bien parler est de bien penser : & pour bien penser, il faut être instruit, posséder bien son sujet, avoir l'esprit rempli de beaucoup de connoissances.

Non dicere audis, etiam | *Aug. lib. 4. de doctr.*
 et dicere existimas. 6. | *chryst. cap. 50.*



*Orat. de art.
post.*

Scribendi rectè, sapere est & principum
fons.

C'étoit dans la philosophie, & surtout dans celle de Platon, que les anciens croioient qu'on pouvoit puiser ce fonds de connoissances, seules capables de former un bon orateur :

Rem tibi Socraticæ poterunt ostendere chartæ.

De là vient que Cicéron en recommande l'étude avec tant de soin ; & il avoue, comme je l'ai déjà remarqué ailleurs, que s'il a acquis quelque éloquence, il en est moins redoutable à la rhétorique qu'à la philosophie.

Les orateurs chrétiens ont des sources infiniment plus pures & plus abondantes, où ils doivent puiser ce fonds de science. Ces sources, sont l'Écriture & les Pères. Quelles richesses n'y trouve-t-on point ? Et combien seroit-on condamnable de négliger un si précieux trésor ? Quiconque sera bien versé dans cette lecture, ne sera pas après cela beaucoup embarrassé de l'é-

a Fateor me oratorem,
si modò sum, aut etiam
quicumque sum, non ex

rhetorum officinis, sed
ex Academiz spatibus
citasse. *Orat. n. 12.*



cution. Les pensées solides & les grandes vérités dont il sera plein, enlèveront après elles des expressions qui y répondent ; & il ne faut pas craindre que les paroles manquent à un tel orateur :

Verbaque provisam rem non invita sequentur.

De l'étude de l'Ecriture-Sainte.

C'EST la lecture des livres saints qui doit faire l'étude capitale d'un prédicateur : & S. Augustin avance comme un principe incontestable, que l'orateur chrétien est plus ou moins en état de parler solidement, selon qu'il est plus ou moins versé dans les Sain-

Scripturas : Sapienter dicit homo tanto magis vel minus, quanto in scripturis vultis magis minusve proficit. *De doctrin. christ. l. 4. c. 25.*

Toute la religion, toute la science de l'homme pour la vie présente aussi bien que pour l'autre, consiste à connoître le seul Dieu véritable, & Jésus-Christ qu'il a envoyé. *Hac est vita aeterna, ut cognoscant se solum Deum verum, & quem misisti Jesum Christum.* *Joan. 17. 3.*
 ne peut-il manquer à un homme qui a cette double connoissance ? Et dans quelle autre source peut-elle



être puisée que dans les Saintes Ecritures ?

- Rem. 11. 34. *Qui a connu les desseins de Dieu ou qui est entré dans le secret de ses conseils ? Qui a pénétré la profondeur des trésors de sa sagesse & de sa science ? Qui peut se vanter d'être rempli de toutes les richesses d'une intelligence ferme & assurée pour connoître le mystere de Dieu le Pere & de Jesus-Christ ? Il n'y a que*
- Coloss. 2. 2. *ceux à qui Dieu a bien voulu faire connoître quelles sont les richesses de la gloire de ce double mystere, c'est-à-dire, les Evangelistes & les Apôtres, qui puissent dire : Nous avons reçu l'Esprit de Dieu : nous connoissons les sentimens & les pensées de Jesus-Christ. On fait que ce don a été accordé à saint*
1. Cor. 2. 12. *Paul dans un degré éminent. Il fait profession de ne savoir autre chose que Jesus-Christ, & Jesus-Christ crucifié....*
- Philip. 3. 8. *Tout le reste lui semble une perte au prix de cette haute & sublime connoissance. Il déclare en plus d'un endroit que sa vocation est d'annoncer & de découvrir à tous les hommes les richesses incompréhensibles du mystere de Jesus-Christ dont il a reçu une intelligence particulière, & de les éclairer en leur découvrant combien est admirable l'économie de ce mystere caché avant tous les siècles en Dieu.*
- Qu'est-ce



Qu'est-ce qu'un prédicateur de l'E-
 angile à proprement parler, sinon
 un député & un ambassadeur que Dieu
 envoie vers les hommes, pour leur
 parler de sa part, pour leur expliquer
 ses intentions, pour leur exposer les
 conditions du traité qu'il veut bien
 faire avec eux, & de la paix qu'il veut
 leur en leur accorder; selon cette ma-
 tueuse parole de S. Paul: *pro Chri-* 2. Cor. 5. 20.
legatione fungimur? Or de qui un
 ambassadeur doit-il tirer ses instru-
 ctions, de qui doit-il recevoir les pa-
 roles qu'il est chargé de porter à ceux
 avec qui il a à traiter, sinon du maître
 qui l'envoie? C'est pour cela que
 Paul exhortoit les Ephésiens à offrir Eph. 6. 19. 20
 à Dieu de continuelles prières, afin
 que le Dieu dont il exerçoit la légation &
 l'ambassade lui ouvrît la bouche, & lui
 fît des paroles pour annoncer librement
 l'Évangile. Et le même Apô-
 tre dans un autre endroit, déclare que
 Dieu lui-même qui a mis dans sa
 bouche, & dans celle des autres Apô-
 tres, la parole de la réconciliation:
in nobis verbum reconciliationis. 2. Cor. 5. 19.
 Quand les prédicateurs peuvent-ils
 véritablement aux peuples qui
 leur sont confiés: *Nous faisons la charge* 2. Cor. 5. 20.



d'ambassadeurs pour Jesus-Christ, & c.
Dieu même qui vous exhorte par notre bouche :

16. 12. 19. che : Nous vous parlons devant Dieu

16. 13. 3. Jesus-Christ, ou plutôt, c'est Jesus-Christ

qui parle en nous ; sinon lorsque les vérités qu'ils annoncent, & les preuves dont ils les appuient, sont tirées de l'Ecriture sainte, & ont pour garant la parole de Dieu même : Elle est d'ailleurs d'une fécondité infinie soit qu'on veuille enseigner le dogme ou expliquer les mystères ; soit qu'on veuille développer les principes de la morale, ou attaquer les vices : Toute l'Ecriture qui est inspirée de Dieu est un livre pour instruire, pour reprendre, pour corriger, & pour conduire à la piété & à la justice.

2. Timot. 3. 16.

Il faut avouer que les vérités qu'on annonce aux fidèles ont toute une autre force, & font toute une autre impression, quand elles sont ainsi revêtues de l'autorité divine, parceque naturellement tout homme avec l'idée de la divinité, porte dans son cœur un fond de vénération pour elle.

D'ailleurs ces vérités demeurent gravées bien plus profondément dans les esprits, lorsqu'elles sont attachées à quelque passage de l'Ecriture sainte dont on a soin d'approfondir le sens.



de faire sentir l'énergie. L'auditeur veut avoir devant les yeux l'endroit qu'on explique, ce qui le rend bien plus attentif : du moins il le retrouve chez lui, & en le lisant, il rappelle facilement tout ce qu'on a dit pour le faire entendre. Mais une simple citation, souvent fort courte, dont pour ordinaire on n'avertit point, passe rapidement, ne laisse aucune trace, & se confond avec le reste du discours. On ne faut pas attendre un grand fruit d'instructions qui ne sont fondées que sur des raisonnemens humains.

On suivroit, dit M. de Fénelon dans ses dialogues sur l'éloquence où il étoit d'excellentes règles sur la manière de prêcher, « On suivroit vingt ans en des prédicateurs, sans apprendre la religion comme on la doit savoir... J'ai souvent remarqué, ajoute-t-il dans un autre endroit, qu'il n'y a ni art ni science dans le monde, & que les maîtres n'enseignent de suite & par principes & avec méthode. Il n'y a que la religion qu'on n'enseigne point de cette manière aux fidèles. On leur donne dans l'enfance un petit catéchisme sec, & qu'ils apprennent par cœur sans en com-



§ 2 DE L'ÉLOQUENCE

» prendre le sens : après quoi ils n'ont
» plus pour instruction que des ser-
» mons vagues & détachés. Je vou-
» drois qu'on enseignât aux chrétiens
» les premiers élémens de leur reli-
» gion, & qu'on les menât avec or-
» dre jusqu'aux plus hauts myste-
» res. C'est ce que l'on faisoit autre-
» fois. On commençoit par les caté-
» cheses, après quoi les pasteurs en-
» seignoient de suite l'Évangile par
» des homélies. Cela faisoit des chré-
» tiens très instruits de toute la pa-
» role de Dieu.

C'est ainsi que les Pasteurs instrui-
soient anciennement leurs peuples
& la principale préparation qu'ils
croioient devoir apporter à cet im-
portant ministère, qui leur paroiss-
soit très redoutable, étoit l'étude de
l'Écriture sainte. Je me contenterai de
citer ici le témoignage & l'exemple
de S. Augustin. Valere son évêque
l'avoit ordonné prêtre malgré lui, dans
le dessein principalement de lui faire
exercer le ministère de la prédication.
En effet il l'en chargea peu de temps
après. Qui pourroit exprimer les crain-
tes, les inquiétudes, les allarmes de
S. Augustin à la vûe de cette fonction;



que plusieurs regardent maintenant
 comme un jeu, mais qui faisoit trem-
 bler ce grand homme. Que lui man-
 quoit - il néanmoins, ou du côté des
 talens naturels, ou par rapport au fonds
 de science nécessaire à un prédicateur ?
 c'est ce que lui représentoit son
 Evêque. Lui-même avoue qu'il savoit
 sur toutes les choses qui regardent
 la religion : mais, il croioit n'avoir
 pas encore appris comment il falloit
 distribuer ces vérités aux autres pour
 contribuer à leur salut ; & c'est pour
 cela qu'il demandoit avec tant d'in-
 stance qu'au moins on lui accordât
 quelque espace de tems pour s'y pré-
 parer par l'étude de l'Écriture sainte,
 par la prière, & par les larmes. » Que
 lui disoit-il dans la belle requête qu'il
 présenta à son Evêque, après que ce
 prélat connu par expérience ce qui est
 nécessaire à un homme chargé de la
 dispensation des sacremens & de la
 chaire de Dieu, vous ne voulez pas
 me donner le tems d'acquiescer à ce
 que je voi qui me manque, vous
 voulez donc que je périsse ? Valere
 mon cher pere, où est votre cha-
 rité ? ... Car qu'aurai-je à répon-
 dre au Seigneur quand il me juge-
 ra ?

*Epist. 21. ad
 Valer.*



» ra? Lui dirai-je qu'étant déjà em-
 » barqué dans les emplois ecclésiasti-
 » ques, il ne m'a plus été possible de
 » m'instruire de ce qui m'étoit néces-
 » faire pour m'en bien acquitter?

Ce que S. Augustin a pensé sur ce
 sujet, tous les Peres qui ont été char-
 gés du ministère de la prédication l'ont
 pensé & l'ont pratiqué comme lui : S.
 Basile, S. Grégoire de Nazianze, S.
 Chrysofome; & ils ont marqué cet-
 te route à leurs successeurs. Cette étu-
 de est donc nécessaire à tous, & peut
 suffire à beaucoup. Il y a une infini-
 té d'ecclésiastiques, peu habiles d'ail-
 leurs, destinés cependant à instruire
 les enfans & les personnes du peuple
 ou de la campagne, que la seule le-
 cture des livres saints, & sur-tout du
 Nouveau Testament, mettra en état
 de s'acquitter avec succès de leur em-
 ploi, & en qui cette lecture faite avec
 quelque soin suppléera à ce qui peut
 leur manquer du côté de la science &
 de la facilité de parler. ^a S. Augustin
 veut que plus ils se sentent pauvres
 de leur propre fonds, plus ils aient

a Quanto se pauperio-
 rem cernit in suis, tan-
 to eum oportet in istis
 esse ditio-rem : ut quod
 dixerit suis verbis, pro-

bet ex illis; & qui pro-
 priis verbis minor erat
 magnorum testimonio
 quodammodo crescat.
De doctr. christ. lib. 4. c. 1.



tours aux richesses de l'Écriture ;
 s'ils empruntent d'elle une autori-
 qu'ils ne peuvent avoir par eux-
 mêmes, en appuyant leurs paroles de
 son témoignage ; & qu'ils trouvent
 dans sa grandeur & dans sa force le
 moyen de croître en quelque sorte &
 de se fortifier avec elle.

De l'étude des Peres.

M A I S pour remplir plus digne-
 ment un ministère si sublime & si
 important , il faut ajouter à l'étude
 de l'Écriture sainte celle des Do-
 cteurs de l'Église qui en sont les
 véritables interprètes , & que Jésus-
 Christ, l'unique Maître des hommes,
 a daigné s'associer dans cette honora-
 ble qualité, en les éclairant particu-
 lièrement de ses lumières.

L'éloquence de la Chaire a au-des-
 sus de celle du Barreau un avantage
 d'un secours qu'on n'estime point
 assez, & dont il me semble qu'on ne
 fait point assez d'usage. Dans la der-
 nière l'orateur tire presque tout ce
 qu'il a à dire de son propre fonds. Il
 ne peut bien s'aider de quelques pensées,
 quelques tours, que lui fournissent
 les anciens : mais il ne lui est pas per-



mis de les copier ; & quand il le pourroit, son sujet pour l'ordinaire ne le comporteroit pas. Il n'en est pas ainsi d'un prédicateur. Quelque matière qu'il ait à traiter, il a un vaste champ ouvert dans les écrits des Pères grecs & des Pères latins, où il est sûr de trouver tout ce qu'on peut dire de plus solide sur cette matière ; non seulement les principes & leurs conséquences, les vérités & leurs preuves, les règles & leur application ; mais encore très souvent les pensées & les tours : en sorte qu'un orateur assez médiocre par lui-même, se trouve tout d'un coup riche du fonds d'autrui, qui devient en un certain sens son propre bien par l'usage même qu'il en fait. Et bien loin qu'on puisse lui faire un crime de se parer ainsi de ces précieuses dépouilles, on devrait au contraire lui savoir très mauvais gré s'il osoit préférer ses propres pensées à celles de ces grands hommes, à qui il a été donné par un privilège particulier d'instruire après leur mort tous les pays & tous les siècles.

On ne prétend pas, quand on parle ainsi, borner le travail des prédi-



cateurs à extraire les plus beaux en-
 droits des Peres, & à les débiter de la
 sorte à leurs auditeurs. Quand pour-
 tant cela seroit ainsi, les peuples n'en
 seroient pas moins bien instruits, &
 ils ne seroient pas fort à plaindre d'a-
 voir encore aujourd'hui pour maîtres
 & pour pasteurs S. Ambroise, S. Au-
 gustin, S. Chrysostome. J'ai entendu
 un Curé de Paris, qui étoit fort goûté
 & fort suivi, dont les prônes n'é-
 toient presque composés que de mor-
 ceaux de M. le Tourneux & de M. Ni-
 cole. En effet qu'importe au peuple
 l'où soit tiré ce qu'on lui dit, pour-
 vû qu'il soit excellent, & propre à
 l'instruire? Mais rien n'empêche un
 prédicateur de prêter, ou plutôt de
 joindre son éloquence à celle de ces
 grands hommes, en tirant d'eux le
 fond des preuves & du raisonnement,
 & le tournant à sa maniere, sans s'en
 rendre esclave. S'il entreprend, par
 exemple, de montrer pourquoi Dieu
 permet que les justes soient affligés
 dans cette vie, S. Chrysostome dans
 sa premiere homélie au peuple d'An-
 tioche lui en fournit dix ou douze rai-
 sons différentes, toutes appuyées de
 passages de l'Ecriture sainte, & en



ajoute encore un plus grand nombre dans d'autres discours. S. Augustin dit aussi des choses merveilleuses sur cette matiere, dont il parloit souvent, parceque de tout tems cette instruction & cette consolation ont été nécessaires aux justes. Un prédicateur, qui d'ailleurs a de l'esprit & du talent pour la parole, se trouvant au milieu de ces richesses immenses, dont il lui est permis de prendre tout ce qui lui plaira, peut-il manquer de parler d'une maniere grande, noble, majestueuse, & en même tems instructive & solide? Quand on est un peu versé dans la lecture des Peres, on sent bien si un discours est puisé dans ces sources, si les preuves & les principes en sont tirés; & quelque éloquent, quelque solide même qu'il soit d'ailleurs, il lui manque quelque chose d'essentiel, si cette partie lui manque.

Je le répète encore, cet avantage est d'un prix inestimable, & ne demande pas un travail ni un tems infini. Quelques années de retraite suffiroient pour cette étude, quelque vaste qu'elle paroisse: & si un homme possédoit bien seulement les homélies de S. Jean Chrysostome & les sermons de S. Augustin sur l'Ancien



& le Nouveau Testament, avec quelques autres petits traités de ce dernier Pere, il y trouveroit tout ce qui est nécessaire pour former un excellent predicateur. Ces deux grands maîtres suffiroient seuls pour lui apprendre comment il faut instruire les peuples, en leur enseignant à fond & par principes la religion, en leur expliquant avec clarté le dogme & la morale: mais sur-tout en leur faisant bien connoître Jesus-Christ, sa doctrine, ses actions, ses souffrances, ses mysteres; & attachant toutes ces instructions sur le texte même de l'Ecriture, dont l'explication est la portée & au goût des ignorans comme des sçavans, & fixe les vérités dans l'esprit d'une maniere & plus facile & plus agréable.

On ne peut trop inculquer aux jeunes gens, à l'exemple de S. Augustin, la nécessité où ils seront un jour, si Dieu les appelle au ministère ecclésiastique, de faire des études sages, d'apprendre la religion dans ses sources, de se rendre familiere l'Ecriture, & de prendre pour maîtres & pour guides les Saints Peres, avant que d'entreprendre d'instruire les autres.





§. V.

DE L'ELOQUENCE
DE
L'ECRITURE SAINTE.

L.ORSQUE je me propose ici de faire quelques réflexions sur l'éloquence des livres sacrés, je suis bien éloigné de vouloir qu'on les confonde avec ceux des auteurs profanes, en n'y faisant remarquer aux jeunes gens que ce qui flate l'oreille & l'esprit, & ce qui peut les former au bon goût. Le but que Dieu s'est proposé en parlant aux hommes dans ses Ecritures, n'a pas été sans doute de nourrir leur orgueil & leur curiosité, ni d'en faire des orateurs & des savans, mais de les rendre meilleurs. Son dessein dans ces livres sacrés n'est pas de plaire à notre imagination, ou de nous apprendre à remuer celle des autres; mais de nous purifier & de nous convertir, & de nous rappeler du dehors où nos sens



tous conduisent, à notre cœur où la grace nous éclaire & nous instruit.

Il est vrai que la Sagesse divine mène à sa suite tous les biens, & qu'elle a dans sa main toutes les qualités que le siècle respecte, & qu'il ne peut recevoir que d'elle. Et comment ne seroit-elle pas éloquente, elle^a qui ouvre la bouche des muets, & qui rend éloquentes les langues des petits enfants? ^b *Qui a fait la bouche de l'homme, dit-elle ailleurs en répondant à Moïse qui croioit manquer du talent de la parole? Qui a formé le muet & le sourd; celui qui voit, & celui qui est aveugle? N'est-ce pas moi?*

Mais cette divine Sagesse, pour se rendre plus accessible & plus intelligible, a bien voulu se rabaisser jusqu'à notre langage, prendre notre ton, & se faire parler comme un enfant pour ainsi dire avec les enfants. De là vient que le caractère dominant des Ecritures, & qui s'y fait sentir presque par tout, est la simplicité.

Cela est encore plus sensible dans

^a Sapientia aperuit os
mutorum, & linguas in-
sapientium fecit discretas.
Eccl. 10. 11.

^b Obsecro, Domine:
non sum eloquens abili

& nudius tertius... Quis
fecit os hominum aut quis
fabricatus est mutum &
surdum, videntem &
caecum? Nonne ego?
Eccl. 4. 10. & 11.



les Ecritures du Nouveau Testament, & S. Paul nous en découvre une raison bien sublime. D'abord le dessein du Créateur avoit été d'attirer les hommes à sa connoissance par l'usage de leur raison, & par la considération de la sagesse de ses ouvrages. Dans ce premier plan, & dans cette première manière d'enseigner, tout étoit grand & magnifique, tout répondoit & à la majesté du Dieu qui parloit, & à la grandeur de celui qui étoit instruit. Le péché a renversé cet ordre, & a fait prendre une voie toute opposée. Dieu voiant que le monde avec la sagesse humaine ne l'avoit point connu dans les ouvrages de la sagesse divine; il lui a plu de sauver par la folie de la predication ceux qui croiroient en lui. Or une partie de cette folie consiste dans la simplicité de la parole, & de la doctrine évangélique. Dieu a voulu mettre au décri la vanité de l'éloquence, de la science, & de l'esprit des philosophes, & rendre méprisables le faste & l'enflure de l'orgueil humain, en faisant écrire les livres saints, seuls destinés à convertir les hommes, d'un stile tout différent de celui des auteurs païens. Au lieu que ceux-ci ne

1. Cor. 1. 21.



croissent presque occupés que du soin de relever leurs discours par des ornemens, les auteurs sacrés ne sont jamais à faire paroître de l'esprit dans leurs écrits, pour ne point ravir à la croix de Jesus-Christ l'honneur de la conversion du monde, en le donnant ou à l'agrément de l'éloquence, ou à la force du raisonnement humain.

Si donc, malgré cette simplicité, qui est le vrai caractère des Ecritures, on y trouve des endroits si beaux & si éclatans; il est très remarquable que cette beauté & cet éclat ne viennent point d'une élocution recherchée & étudiée, mais du fond même des choses qu'on y traite, qui sont par elles-mêmes si grandes & si élevées, qu'elles entraînent nécessairement la magnificence du stile.

D'ailleurs il en est de la manière dont la Sagesse divine a parlé aux hommes par les Ecritures, comme de celle dont elle a conversé avec eux par l'Incarnation, & dont elle a opéré leur salut. Elle étoit voilée à la vérité & obscurcie par les dehors rebutans de l'enfance, du silence, de la pauvreté, des contradictions, des humiliations,



des souffrances : mais au travers de tous ces voiles elle laissoit toujours échaper des traits & des rayons de majesté & de puissance, qui annonçoient clairement sa divinité. Ce double caractère de simplicité & de grandeur éclate aussi par tout dans les livres sacrés : & quand on examine avec attention & ce que cette Sagesse a souffert pour notre salut, & ce qu'elle a fait écrire pour notre instruction, on reconnoît également dans l'un & dans l'autre le Verbe éternel, par qui tout a été fait, *In principio erat Verbum*; voila la source de sa grandeur : mais qui s'est fait chair pour nous, & *Verbum caro factum est*; voila la cause de ses faiblesses.

Il étoit nécessaire de prendre ces précautions, & d'établir ces principes, avant que d'entreprendre de faire remarquer dans les Ecritures ce qui regarde l'éloquence. Car sans cela, en faisant trop valoir ces sortes de beautés, on exposeroit les jeunes gens au péril de respecter moins les endroits de l'Ecriture, où elle est plus accessible aux petits, quoique dans ces endroits-là même elle soit aussi divine que dans les autres, & qu'elle y ca-



ne souvent de plus grandes profon-
 eurs ; ou on les exposeroit à un au-
 danger non moins à craindre , qui
 t de négliger les choses mêmes que
 nous dit la Sagesse , & de n'être atten-
 es qu'à la manière dont elle les dit ;
 ainsi d'estimer moins les avis salu-
 aires qu'elle nous donne, que les traits
 éloquence qui lui échapent. Or c'est
 i faire injure que d'admirer sa suite
 son cortège , & de ne la pas regar-
 er ; ou d'être plus touché des présens
 qu'elle fait souvent à ses ennemis ,
 ue des graces qu'elle réserve pour ses
 fans & ses disciples.

Je parcourrai différentes matières ,
 mais sans y garder un ordre bien exact.
 j'ai déjà averti ailleurs que la plupart
 des réflexions que l'on trouvera ici sur
 l'écriture sainte ne sont pas de moi , &
 la beauté du stile le fera assez remar-
 quer.

I. SIMPLICITE'

DES ECRITURES MYSTERIEUSES.

Ubi crucifixerunt eum. » Là ils cru- Luc 23. 33.
 cifierent Jesus-Christ.

Plus on fait attention au caractère
 imitable des Evangelistes, plus on y
 connoît la conduite d'un autre es-



prit que celui de l'homme. Ils se contentent de dire en un mot, que leur maître fut crucifié sans marquer ni étonnement, ni compassion, ni reconnaissance. Qui parleroit ainsi d'un ami qui auroit donné sa vie pour lui ? Quel fils rapporteroit d'une manière si courte & si simple comment son pere l'auroit exempté du dernier supplice, en le souffrant à sa place ? Mais c'est en cela que le doit de Dieu est évident : & moins l'homme paroît dans une conduite si peu humaine, plus l'opération de Dieu est manifeste.

• *David ps.*
21. & 68. *Isai.*
chap. 50. & 53
Jerem. ch. 11.
&c.

* Les Prophètes décrivent les souffrances de Jesus-Christ d'une manière vive, touchante, pathétique. Ils sont pleins de sentimens & de réflexions. Mais les Evangélistes les racontent d'une manière simple, sans mouvemens, sans réflexions, sans rien permettre à leur admiration & à leur reconnaissance, sans paroître avoir aucun dessein de changer leurs lecteurs en disciples de Jesus-Christ. Il n'étoit pas naturel que des hommes éloignés de tant de siècles de celui du Messie ; fussent si touchés de ses souffrances. Il n'étoit pas naturel que des témoins oculaires de sa croix, & si zélés pour



gloire, parlassent d'une manière si
 modérée du crime inoui commis con-
 tre la personne. Le zèle des Evan-
 gelistes eût été suspect : celui des Pro-
 phètes ne pouvoit l'être. Mais si les
 évangélistes & les Prophètes n'avoient
 été inspirés, les premiers eussent écrit
 d'une manière plus animée, & les se-
 conds d'une manière plus indifféren-
 te. Les uns eussent marqué un dessein
 de persuader, & les autres une timi-
 dité & une hésitation dans leurs con-
 clusions qui n'eût touché personne.
 Sous les Prophètes sont ardens, zélés,
 pleins de respect & de vénération pour
 les mystères qu'ils annoncent : tous les
 évangélistes sont tranquilles, & avec
 un zèle égal à celui des Prophètes, ils
 ont une modération inimitable. Qui
 peut ne pas reconnoître la main qui a
 conduit les uns & les autres ? & quelle
 preuve peut être plus sensible de la
 divinité des Ecritures, que de ne res-
 sembler en rien à tout ce qu'écrivent
 les hommes ? Mais en même tems,
 combien un tel exemple, & il y en a
 une infinité d'autres pareils, doit-il
 nous apprendre à respecter l'auguste
 simplicité des livres saints, qui sou-
 vent cache les plus sublimes vérités,
 & les plus profonds mystères ?



Gen. chap.
22.

C'est ainsi à peu près que l'Écriture raporte qu'Isaac fut mis par Abraham sur le bois qui lui devoit servir de bucher, & qu'il fut lié avant que d'être immolé, sans nous dire un seul mot ni des dispositions de ce fils, ni du discours que son pere lui tint: sans nous préparer à un tel sacrifice par quelques réflexions, & sans nous dire avec quels sentimens le fils & le pere s'y étoient soumis. L'historien Joseph met dans la bouche d'Abraham un discours assez long, qui est fort beau & fort touchant: Moïse lui fait garder le silence, & le garde lui-même. C'est que l'un écrivait en homme, & par son propre esprit; & que l'autre n'étoit que l'instrument & la plume de l'esprit de Dieu, qui lui dictoit toutes ses paroles.

2. SIMPLICITE' ET GRANDEUR.

Gen. 1. 1. *Au commencement Dieu créa le ciel & la terre.* Quel homme aiant à parler de si grandes choses, eût commencé comme Moïse? Quelle majesté, & en même tems quelle simplicité! Ne sent-on pas que c'est Dieu lui-même qui nous instruit d'une merveille qui ne l'étonne point, & au



essus de laquelle il est ? Un homme ordinaire auroit voulu s'efforcer de répondre par la magnificence de ses expressions à la grandeur de son sujet : & il n'auroit montré que sa foiblesse. La Sagesse éternelle, qui s'est vuée en faisant le monde, en fait le récit sans s'émouvoir.

Les prophètes, dont le but est de nous faire admirer les merveilles de création, en parlent d'un ton bien différent.

Le Seigneur prend possession de son empire : il s'est revêtu de gloire. Le Seigneur s'est revêtu de force : il s'est armé de son pouvoir. ps. 92. 1.

Le saint Roi, transporté en esprit à la première origine du monde, dépeint en termes magnifiques comment Dieu, qui jusques-là étoit demeure inconnu, invisible, & caché dans le secret impénétrable de son trône, s'est tout d'un coup manifesté par une foule de merveilles incompréhensibles.

Le Seigneur, dit-il, sort enfin de sa solitude. Il ne veut plus être seul, seul, seul juste, seul saint. Il veut

Indens in orbis terra.
2. Psal. 92. 1.
Dominus regnavit :

decorum indutus est. Indutus est Dominus fortitudinem, & praecepsit se.



regner par sa bonté & par ses largesses. Mais de quelle gloire ce Roi immortel est-il revêtu ? Quelles richesses vient-il d'étaler à nos yeux ! De quelle source partent tant de lumières, & tant de beautés ? Où étoient cachés ces trésors & cette riche pompe, qui sortent du sein des ténèbres ? Quelle est la majesté même du Créateur, si celle qui l'environne imprime un tel respect ? Que doit-il être, puisque ses ouvrages sont si magnifiques ?

Le même Prophète, dans un autre psaume, sortant d'une profonde méditation sur les ouvrages de Dieu, & pénétré d'admiration & de reconnaissance, s'exhorte lui-même à louer & à benir une majesté & une bonté infinie, dont les merveilles l'étonnent, & les bienfaits l'accablent. ^a *O mon ame, benissez le Seigneur. Seigneur mon Dieu, vous avez fait éclater excellemment votre grandeur. Vous vous êtes revêtu d'honneur & de gloire : vous vous êtes couvert de la lumière comme d'un manteau. Ne semble-t-il pas que tout d'un coup le Roi des siècles s'est revêtu de magni-*

^a Benedic anima mea Domino. Domine Deus meus, magnificatus es vehementer. Confessionem

[heb. gloriam] & decorem induisti, amicus lumine sicut vestimento.



DE L'ECRITURE SAINTE. 55

science & de gloire, & qu'en sortant du secret de son palais, il s'est fait voir tout brillant de lumière? Mais tout cela n'est que la parure extérieure, & comme un manteau qui le cache. Votre majesté, ô mon Dieu, est bien au dessus de la lumière qui l'environne. J'arrête mes regards sur vos habits, ne pouvant les fixer sur vous. Je puis discerner la riche broderie de votre pourpre: mais je cesserois de vous voir, si j'osois élever mes yeux jusqu'à votre visage.

Il n'est pas inutile de comparer ainsi la simplicité de l'historien, avec la sublime magnificence des Prophètes. Ils parlent du même objet, mais dans des langues toutes différentes. Il en est ainsi de toutes les circonstances de la création. J'en rapporterai seulement quelques-unes, qui feront juger des autres.

2.^e Dieu fit deux grands corps lumineux, l'un plus grand pour présider au jour, & l'autre moindre pour présider à la nuit: il fit aussi les étoiles.

Y a-t-il rien en même tems de plus grand & de plus simple? Je ne parlerai

Fecit Deus duo luminaria magna: luminare majus, ut præsetet diei,

& luminare minus, ut præsetet nocti, & stellas
Gen. 1. 16.



1552 DE L'ÉLOQUENCE
que du soleil & des étoiles, & je com-
mencerai par les dernières.

Il n'appartient qu'à Dieu de parler
avec cette indifférence du plus éton-
nant spectacle dont il avoit orné l'uni-
vers : *Et stellas*. Il dit en un mot, ce qui
ne lui a coûté qu'une parole. Mais qui
peut sonder la vaste étendue de cette
parole ? Faisons-nous réflexion que ces
étoiles sont innombrables, toutes in-
finiment plus grandes que la terre,
toutes, excepté les planètes, une
source inépuisable de lumière !^a Mais
quel est l'ordre qui a fixé leurs rangs ?
Et à qui obéit si ponctuellement, &
avec tant de joie, cette armée du ciel,
dont toutes les sentinelles sont si vi-
gilantes ? Le firmament, parsemé de
ce nombre infini d'étoiles,^b est le pre-
mier prédicateur qui a annoncé la gloi-
re du Dieu tout-puissant : & pour ren-
dre tous les hommes inexculables, il
ne faut que ce livre écrit en caracté-
res de lumière.

Pour le soleil, qui peut l'envisager
fixement, & soutenir quelque tems

^a *Stellæ dederunt lumen
in custodiis suis, & lra-
ta sunt. Vocata sunt,
& dixerunt, Adsumus ;
& luxerunt ei cum juncun-
ditate, qui fecit illas.*

*Bar. 3. 34. 35.
b Cæli enarrant gloriam
Dei, & opera manuum
ejus annuntiat firmamen-
tum. Ps. 18. 1.*

l'éclat



Éclat de ses rayons? ^a C'est l'ouvrage Eccli. 43.2-8
 admirable du Très-haut. Il brûle la terre
 en son midi; & qui peut supporter ses vives
 ardeurs? Il conserve une fournaise de feu
 toujours agissante. Il brûle les montagnes
 d'une triple flamme: il élance des rayons
 de feu, & la vivacité de sa lumière éblouit
 les yeux. Le Seigneur qui l'a fait est grand,
 & il hâte sa course pour lui obéir. Est-ce
 donc la le même soleil, dont la Gene-
 se parle d'une manière si simple: *Fecit
 firmamentum majus, ut praeseret diei?* Que de
 beautés renfermées & comme voilées
 sous ce petit nombre de paroles! Peut-
 on concevoir avec quelle pompe &
 quelle profusion le soleil commence
 sa course, de quelles couleurs il em-
 bellit la nature, & de quelle magni-
 ficence il est lui-même revêtu en s'éle-
 vant sur l'horison, comme l'époux que
 le ciel & la terre attendent, & dont
 ils font les délices? *Ipse tanquam sponsus
 procedens de thalamo suo.* Mais voyez
 comme il allie avec la majesté & les
 grâces d'un époux, la course rapide

^a Sol. vas admirabile,
 in excelis. In meridiano
 ardet terram, in conspe-
 ctu ardoris ejus quis po-
 test sustinere? Furna-
 cu custoditus in operi-
 bus ardoris: tripliciter

sol exurit montes, ra-
 dios igneos exuffans, &
 refulgens radibus ob-
 scuro corcat oculos. Magnus
 Dominus qui fecit illum,
 & in sermionibus ejus so-
 lina vi iter.



d'un géant, qui songe moins à plaire, qu'à porter par tout la nouvelle du Prince qui l'envoie, & qui est moins occupé de sa parure que de son devoir. *Exultavit ut gigas ad currendam viam. A summo caelo egressio ejus; & occursum ejus usque ad summum ejus: nec est qui se abscondat à calore ejus.* Sa lumière est encore aussi vive & aussi abondante qu'au premier jour, sans que ce déluge continuel de feu qui se répand de toutes parts, ait affoibli la source incompréhensible d'une profusion si pleine & si précipitée. Le prophète a bien raison de s'écrier, *Magnus Dominus qui fecit illum.* Quelle est la majesté du Créateur, & que doit-il être lui-même, puisque les ouvrages sont si magnifiques?

3. J'ajouterai encore ce qui regarde
 Gen. 1. 9. la formation de la mer. Dieu dit que les eaux qui sont sous le ciel se rassemblent en un seul lieu, & que l'élément aride paroisse.

Si les prophètes ne nous aidoient à découvrir les merveilles cachées sous la surface de ces paroles, leur profondeur seroit encore plus impénétrable pour nous, que celle de la mer.

Ce commandement, qui n'est ici



DE L'ÉCRITURE SAINTE. 555

qu'une simple parole, est une menace terrible, & un tonnerre selon le prophète. ^a Les eaux avoient surpassé les ps. 103. 6. 7: montagnes. Mais votre voix menaçante les a mises en fuite. Au bruit de votre tonnerre elles se sont retirées avec empressement & crainte. Au lieu de s'écouter tranquillement, elles prirent la fuite avec épouvante: elles se hâterent de se précipiter, & de s'entasser les unes sur les autres, pour laisser libre l'espace qu'elles avoient ce semble surpris, puisque Dieu les en chassoit. Il arriva quelque chose de semblable, quand Dieu fit passer à son peuple la mer rouge & le Jourdain: *Increpuit mare rubrum, & exsiccatum est.* Ce qui donne lieu à un autre prophète ^b, de demander à Dieu, si c'est donc contre la mer & contre les fleuves qu'il est irrité.

Dans cette obéissance tumultueuse, où les eaux effrayées paroissent devoir porter le desordre par tout où elles se déborderoient, une main invisible les gouverna avec autant de facilité qu'une mere gouverne & manie

^a Super montes stabunt
que. Ab increpatione
fugient: à voce ton-
arui tui formidabunt.

^b Numquid in flumi-
nibus iratus es Domine?
vel in mari indignatio
tua? Habac. 3. 8.



un enfant qu'elle avoit d'abord emmailloté, & qu'elle place ensuite dans son berceau. C'est sous ces images que Dieu lui-même nous représente ce qu'il fit alors. ^a *Qui prit soin de la mer, lorsqu'elle sortoit du sein où elle avoit été retenue ? lorsque je la couvris d'une nuée comme d'un vêtement, & que je l'environnai de vapeurs obscures comme de langes & de bandelettes ? lorsque je lui donnai mes ordres, & que je lui opposai des portes & des barrières, en lui disant : Tu viendras jusqu'ici, mais tu n'iras pas au delà ; & ce terme arrêtera l'orgueil de tes flots. Il n'est pas nécessaire de relever la beauté de ces dernières paroles : à qui ne se fait-elle pas sentir ? Dieu marqua des bornes à la mer, & elle n'osa les passer. ^b Ce qu'il avoit écrit sur son rivage, l'empêcha d'aller au delà ; & l'élément qui paroît*

^a *Quis conclusit ostiis mare, dit-il à Job, [Heb. Quis protexit in valvis mare, cum ex utero prodians exiret ?] quando erumpēbat, quasi de vulva procedens : cum ponerem nubem vestimentum ejus, & caligine illud, quasi pannis infantis, obvolverem ? Circumdedi illud terminis meis, [Heb. decrevi*

super eo decretum meum] & posui veſtem & ostia. Et dixi : Usque huc venies, & non procedes amplius, & hic confringes tumentes fluctus tuos. [Heb. meta hæc confringet tumorem fluctuum tuorum.]

^b *Posui arenam terminum mari, præceptum sempiternum, quod non præteribit, Et commove-*



le plus indocile, fut également obéissant & dans sa fuite, & dans son repos. Cette obéissance est toujours la même depuis tant de siècles, & quelque agités que paroissent les flots, dès qu'ils approchent du bord, la dévotion de Dieu les tient en respect, & les arrête tout courts.

II. LA BEAUTE' de l'Ecriture ne vient point des mots, mais des choses.

ON SAIT que les auteurs les plus excellens, soit grecs, soit latins, perdent presque toutes leurs graces lorsqu'ils sont traduits littéralement, parce que l'expression fait une grande partie de leur beauté. Comme celle des livres saints consiste plus dans les choses mêmes que dans les termes, nous voyons qu'elle subsiste & se fait sentir dans les traductions les plus simples & les plus littérales. Il ne faut qu'ouvrir l'Ecriture sainte, pour se convaincre de ce que je dis ici. Je me contenterai d'en rapporter deux ou trois passages.

11. * Malheur à vous qui joignez mai- *Isai. 5. 8-9.*

malheur, & non poterunt, & non transibunt
Id. Jerem. 5. 28.

a Ve qui conjugatis domum ad domum, & agrum agro copulatis usque ad terminum loci.

A a iij



son à maison, & qui ajoutez terres à terres, jusqu'à ce qu'enfin le lieu vous manque! Serez-vous donc les seuls qui habiterez sur la terre? J'entens le Seigneur: sa voix est à mes oreilles. Je vous déclare, dit-il, que cette multitude de maisons, ces maisons si vastes & si embellies seront toutes désertes, sans qu'un seul homme y habite.

L'éloquence profane n'a rien qu'on puisse comparer à la vivacité du reproché que fait ici le prophète aux riches de son tems, qui perdant de vue la loi de Dieu, laquelle avoit assigné à chaque particulier une portion de la terre promise avec défense de l'aliéner pour toujours, engloutissoient dans leurs vastes parcs la vigne, le champ, la maison de ceux qui avoient le malheur d'être leurs voisins.

Mais la réflexion qu'ajoute le prophète, ne me semble pas moins éloquente, quelque simple qu'elle paroisse. *In auribus meis Dominus exercituum.*

[heb. Donec deficiat locus.] Numquid habitabitis vos soli in medio terræ? In auribus meis * Dominus exercituum: Nisi domus multæ desertæ fuerint grandes & pulcræ absque habitatore.

[* C'est ainsi que par l'hebreu: au lieu que la version latine attribue ces paroles à Dieu, & non au prophète. In auribus meis sunt hæc: dicit Dominus exercituum.]



qui a un sens merveilleux , & une énergie toute particuliere, quand on l'approfondit.

Jesus-Christ naîtra enfant, mais il n'attendra ni l'âge , ni l'expérience pour regner. Il n'aura besoin ni d'être reconnu par ses sujets , ni d'être aidé par ses armées à soumettre les rebelles. Il sera lui-même sa force , sa puissance , sa roiauté. Il sera infiniment différent des autres rois , qui ne peuvent l'être , s'ils n'ont un Etat qui les reconnoisse ; & qui retombent dans la condition d'un homme privé, si leurs sujets refusent de leur obéir. Leur autorité n'est point à eux : elle ne tire point d'eux son origine ni sa durée. Mais l'enfant qui naîtra , lors même qu'il paroîtra avoir besoin de tout, & n'être capable d'aucun commandement, portera tout le poids de la majesté divine & de la roiauté. ^a Il soutiendra tout par son efficace & sa puissance ; & la souveraine autorité résidera pleinement & solidairement sur lui. *Et erit principatus super humerum ejus.* Rien ne le prouvera mieux que

^a Portans omnia verbo virtutis suæ. *Heb.* 1. 3.

Ecce Deus vester : ecce dominus Deus in fortitu-

dine veniet, & brachium suum dominabitur. *Isai.* 40. 10.



la voie même qu'il choisira pour regner. Il faudra qu'il ait par lui-même, & indépendamment de tous les moyens extérieurs, une souveraine puissance, pour se faire adorer par tous les hommes malgré l'ignominie de la croix, dont il aura bien voulu se charger, & pour convertir l'instrument de son supplice en l'instrument de sa victoire, & en la marque la plus éclatante de sa roiauté. » Sa principauté sera sur son épaule.

Quand on étudie avec quelque soin les Ecritures, on reconnoît que c'est toujours la force des pensées & la grandeur des sentimens qui en font la beauté.

IV. DESCRIPTIONS.

1. Cyrus a été le plus grand conquérant, & le prince le plus accompli dont il soit parlé dans l'histoire. L'Écriture nous en découvre la raison. C'est que Dieu avoit pris plaisir à le former lui-même pour l'accomplissement des desseins de miséricorde qu'il avoit sur son peuple. Deux cens ans avant sa naissance il l'appelle par son nom, & avoit dit que c'est lui qui lui mettra la couronne sur la tête, & l'épée en main, pour

A a v.



le rendre le libérateur de son peuple.

Isai. 45. 1.
b. 5.

^a Voici ce que dit le Seigneur à Cyrus qui est mon Christ, que j'ai pris par la main pour lui assujettir les nations, pour mettre les rois en fuite, pour ouvrir devant lui toutes les portes sans qu'aucune lui soit fermée. Je marcherai devant vous: j'humilierai les grands de la terre: je briserai les portes d'airain & de bronze.... Je suis le Seigneur, & il n'y en a point d'autre: il n'y a point de Dieu que moi. Je vous ai mis les armes à la main, & vous ne m'avez point connu.

Dans un autre endroit, il commande à Cyrus roi des Perses, appelés pour lors Elamites, de partir avec les Médes: il donne les ordres pour le siege; & Babylone tombe. ^b Marche, Elam; Méde, assiege la ville. Enfin Baby'one ne fera plus soupirer les autres. Qu'il vienne maintenant à mon ordre. Qu'il s'unisse aux Médes. Qu'il assiege une ville ennemie de mon culte & de mon

Isai. 21. 2.

^a Hæc dicit Dominus Christo meo Cyro, cujus apprehendi. exteram, ut subiciam ante faciem ejus gentes, & dorsa regum vertam, & aperiam coram eo januas, & portæ non claudentur. Ego ante te ibo, & gloriosos terræ humiliabo: portas

æreas conteram, & re-
tes ferreos confringam.
Ego Dominus, & non est
amplius: extra me non
est Deus. Accinxi te, &
non cognovisti me.

^b Ascende, Elam;
obside, Mede: omnem
gemitum ejus cessare feci,



peuple. Qu'il m'obéisse sans me connoître : qu'il me suive les yeux fermés : qu'il exécute mes volontés, sans être ni de mon conseil, ni dans ma confiance : & qu'il apprenne à tous les princes, & même à tous les hommes, combien je suis maître des empires, des événemens, des volontés mêmes, puisque je me fais également obéir par les rois, & par chaque soldat de leur armée, sans avoir besoin ni de me montrer, ni d'exhorter, ni d'employer d'autres moyens que ma volonté, qui est aussi ma puissance. *Ut sciant Isai. 45. 6a*
qui ab ortu solis, & qui ab occidente,
quoniam absque me non est. Ego Dominus.
& non est alter.

Qu'il y a de grandeur dans ce peu de paroles : *Ascende, Elam* : Prince des Perles, partez. *Obside Amede* : Et vous, Prince des Médes, formez le siège. *Omnem gemitum eius cessare feci.* Babylone est prise & pillée. Elle est sans pouvoir. Sa tyrannie est finie.

2. Comme Dieu est extrêmement sensible à l'oppression des pauvres & des foibles, aussi bien qu'à l'injustice des Juges & des grands de la terre, c'est ce que l'Ecriture a peint avec les couleurs les plus vives.

Αα vj



Isai. 59. 14-
16.

^a Isaïe nous représente la vérité foible & tremblante, qui implore en vain le secours des Juges, & qui se présente inutilement devant tous les tribunaux. Tout accès lui est fermé. Par tout elle est rebutée, mise en oubli, foulée aux piés. Le crédit l'emporte sur le bon droit. L'homme de bien est livré en proie à l'injuste. *Le Seigneur l'a vû, dit le Prophète, & ses yeux ont été blessés de ce qu'il n'y avoit plus de justice au monde. Il a vû qu'il ne restoit plus d'homme sur la terre, & il a été saisi d'étonnement de voir que personne ne s'opposoit à ces maux.*

Isai. 3. 23-25.

Son silence fait croire ou qu'il ne voit point ces désordres, ou qu'il y est indifférent. Il n'en est pas ainsi, dit le Prophète dans un autre endroit. Tout se prépare pour le jugement, sans que les hommes y pensent. ^b Le Juge invisible est présent. Il est debout pour

^a *Conversum est retrorsum judicium, & justitia longè stetit: quia corrui in platea veritas, & æquitas non potuit ingredi. Et facta est veritas in oblivionem: & qui recessit à malo, prædæ patuit: & vidit Dominus, & malum apparuit in oculis ejus, quia non est judi-*

cium. Et vidit quia non est vir: & aporiatum est, quia non est qui occurrat.

^b *Stat ad judicandum [Heb. concertandum] Dominus, & stat ad judicandos populos. Dominus ad judicium veniet cum senibus populi sui, & principibus ejus. Vos enim [Heb. & vos]*



vous le brisez sous le moulin , pour
achever de le mettre en poudre , *com-*
molitis. Vous prétendez peut-être me
déguiser vos vols & vos rapines, en les
convertissant en de superbes emmeu-
blemens dont vous ornez vos maisons.
J'ai suivi avec des yeux attentifs & ja-
loux tout ce qui étoit à votre frere , &
que vous lui avez enlevé. Je le voi, mal-
gré l'application que vous avez à me
le cacher. *Rapina pauperis in domo vestra.*
Tout demande vengeance , & l'obtien-
dra. Elle tombera sur vous & sur vos
enfans ; & le fils d'un pere injuste , en
héritant de son crime , héritera aussi
de ma colere.

Habac. 2. 11. ^a *Malheur à vous , dit-il ailleurs , qui*
bâtissez vos maisons du sang du peuple. La
22. pierre criera contre vous du milieu de la
muraille ; & le bois qui sert à lier le bâ-
timent , rendra témoignage contre vous.

Job. cap. 31.
18. & cap. 29
11. 17. On voit un caractère tout opposé
dans la personne de Job , qui étoit le
modèle d'un bon juge & d'un bon
prince. ^b *La compassion , dit-il , m'a éle-*
vé & m'a nourri dès mon enfance , & je

a *Vx qui ædificat civi-*
tatem in sanguinibus. . .
Quia lapis de pariete cla-
mabit : & lignum , quod
inter juncturas ædificio-

rum est , respondebit.

b *Ab infantia mea cre-*
vit mecum miseratio :
[heb. educavit me.] &
ab utero matris deduxit



J'ai eue pour guide dès le sein de ma mère... Mon vêtement étoit la justice, & elle me servoit de manteau. L'équité de mes jugemens étoit mon diadème. Je délivrois le pauvre qui demandoit justice par ses cris, & l'orphelin qui étoit sans protecteur. Celui qui étoit près de périr, me combloit de bénédictions; & je consolais le cœur de la veuve. J'étois l'œil de l'aveugle, & le pied du boiteux. J'étois le père des pauvres. Je brisois les mâchoires de l'injuste, & je lui arrachois sa proie d'entre les dents.

3. Je finirai par une description d'un genre bien différent de celles qui ont précédé, mais qui n'est pas moins remarquable: c'est celle d'un cheval de bataille, que Dieu lui-même nous a tracée dans le livre de Job.

Est-ce vous, dit Dieu à Job, qui Job. 39. 19.

nam... Liberabam pauperem vociferantem, & pupillum cui non erat adiutor. Benedictio perituro super me veniebat, & cor viduæ consolatus sum. Iustitia induit me, & vestivi me, sicut vestimento & diademate, iudicio meo. Oculus fui caeco, & pedes claudis. Pater etiam pauperum... Conturbabis iniquos, & de dentibus illius auferabis prædam.

a Numquid præbebis equo fortitudinem, aut circumdabis collo ejus

hinnitum? Numquid suscitabis eum quasi locustas? Gloria natiuitatis ejus terret. Terram ungula fodit: exultat audacter: in occultum pergit armis. Contemnit pavorem, nec cedit gladio. Super ipsum sonabit pharetra, vibrabit hasta & clypeus. Feruens & fremens solvet terram, nec reputat tubæ sonare clangorem. Ubi audierit buccinam, dicit, Vah! Procul odoratus bellum, exhortationem ducum, & ululatum exercitus.



avez donné au cheval la force & le courage ? qui l'avez rendu terrible par un frémissement semblable au tonnerre ? Le rendrez-vous inquiet , & le ferez-vous bondir comme une sauterelle , dans le tems que la fierté qui paroît dans le mouvement de ses narines inspire la terreur ? Il creuse du pié la terre : il est plein de confiance en sa force : il va au devant des hommes armés. Il se rit de la peur , & il en est incapable , & la vue de l'épée ne le fait point reculer. Ne pouvant retenir son inquietude & son ardeur , il frappe la terre & l'enfonce ; & il ne devient point tranquille par les premiers signaux de la trompette. Mais lorsqu'elle donne un signal décisif , alors il dit : Courage. Il distingue , comme par l'odorat , que le combat va se donner , avant qu'il se donne. Il entend ce semble le commandement des généraux , & il prend part au bruit confus de l'armée.

Chaque mot demanderoit d'être développé , pour en faire sentir la beauté : je ne m'arrêterai qu'aux derniers , qui donnent une espèce d'entendement & de parole au cheval.

Les armées sont lontems à se mettre en ordre de bataille , & elles sont quelquefois lontems en présence sans



l'ébranler. Tous les mouvemens sont marqués par des signaux particuliers, & les différens sons de trompette apprennent aux soldats tout ce qu'ils doivent faire. Cette lenteur importune le cheval. Comme il est prêt au premier son de trompette, il porte avec impatience qu'il faille avertir tant de fois l'armée. Il murmure en secret contre tous ces délais, & ne pouvant demeurer en place, ni aussi se fobéir, il bat continuellement du pied, & se plaint en sa manière qu'on perde inutilement le tems à se regarder sans rien faire. *Fervens & fremens sobet terram.* Dans son impatience, il compte pour rien tous les signaux qui ne sont point décisifs, & qui ne font que marquer quelque détail dont il n'est point occupé : *nec reputat tuba sonare clangorem.* Mais quand c'est tout de bon, & que le dernier coup de la trompette annonce la bataille, alors toute la contenance du cheval change. On dirait qu'il distingue, comme par l'odorat, que le combat va se donner, & qu'il a entendu distinctement l'ordre du général : & il répond aux cris confus de l'armée par un frémissement qui marque son allégresse & son



La magnificence de Dieu à l'égard de ses élus n'est pas moins difficile à comprendre & à exprimer. ^a *Il les enivrera de ses biens, il les inondera d'un torrent de délices.* Ps. 134. 9.

Il est une autre ivresse bien terrible, réservée aux impies. ^b *Tu seras envurée de douleurs, dit un Prophète à Jerusaleum réprouvée. Tu boiras la même coupe que ta sœur Samarie a bû, qui n'est pleine que de désolation & de tristesse. Tu la boiras jusqu'à la lie. Tu seras même contrainte d'en manger les fragmens: & dans l'excès de son desespoir, tu te déchireras la poitrine. Car c'est moi qui l'ai ainsi ordonné, dit le Seigneur. Voila une affreuse peinture de la rage des réprouvés, mais encore infiniment au dessous de la vérité.* Ezech. 25. 39. & 34.

2. Répétition.

^c *Comme je me suis appliqué à les arra-* Jer. 51. 28.

^a Inebriabuntur ab ebrietate domus tua: & torrente voluptatis tue potabis eos.

^b Ebrietate & dolore replebis: calice meretricis & mistice, calice fornicos tue sanctorum. Et bibes illum, & epotabis usque ad faces, & fragmenta ejus devorabis, & ube-

ra tua lacerabis: quia ego locutus sum, ait Dominus Deus.

^c Sicut vigilavi super eos ut vellem, & demolirer, & dissiparem, & disperderem, & affligerem: sic vigilabo super eos ut edificem, & plantem, ait Dominus.



cher, & à les détruire, & à les dissiper ;
 & à les perdre, & à les affliger ; ainsi je
 m'appliquerai à les édifier, & à les plan-
 ter, dit le Seigneur. La conjonction ré-
 pétée ici plusieurs fois marque com-
 me autant de coups redoublés de la
 colere de Dieu.

Apoc. 14. 8.

^a *Babylone est tombée, elle est tombée
 cette grande ville, qui a fait boire à tou-
 tes les nations le vin empoisonné de sa pro-
 stitution. Cette répétition, qui est aussi
 dans Isaïe, marque que la chute de
 cette grande ville paroîtra incroyable,
 & que pour y ajouter foi, on se fera
 répéter plusieurs fois cette étonnante
 nouvelle.*

Isai. 21. 9.

Isai. 33. 10.

^b *C'est maintenant, dit le Seigneur,
 que je me leverai : c'est maintenant que je
 signalerai ma grandeur : c'est maintenant
 que je ferai éclater ma puissance. C'est-
 à-dire, qu'après avoir lontems paru
 endormi, il sortira enfin de son som-
 meil, pour prendre avec éclat la dé-
 fense de son peuple ; & que le mo-
 ment en est venu : nunc, nunc. Dieu
 s'explique encore d'une manière plus*

^a *Cecidit, cecidit Ba-
 bylon illa magna; quæ
 à vino iræ fornicationis
 suæ potavit omnes gen-
 tes.*

^b *Nunc consurgam,
 dicit Dominus : nunc
 exaltabor ; nunc sublo-
 vabor.*



Se dans le même Prophète : ^a Je me Isai. 42. 24.
 suis tu jusqu'à cette heure, je suis demeu-
 ré dans le silence, j'ai été patient : mais
 maintenant je me ferai entendre comme
 une femme qui est dans les douleurs de l'en-
 fement : je détruirai sous, j'abîmerai
 tout.

3. *Apostrophe. Prosopopée.*

Ces deux figures sont souvent mé-
 lées ensemble. La dernière consiste
 principalement à personnifier des cho-
 ses inanimées, à leur donner du sen-
 timent & de la parole, ou bien à leur
 adresser son discours.

Dans le psaume 136. c'est un ci-
 tizen de Jérusalem relégué à Baby-
 lone, qui tristement assis sur les bords
 du fleuve qui arrosoit cette ville, ex-
 prime sa douleur & ses plaintes en tour-
 nant les yeux vers sa chère patrie. Ses
 maîtres qui le tenoient captif, le pres-
 sentoient de chanter pour les réjouir
 de quelques airs de musique sur ses in-
 strumens. Pénétré de douleur & d'in-
 dignation, il s'écrie : ^b Comment chan- Ps. 136. 4-5.

Tacuissemper, sicut
 mens tui, sicut parru-
 os loquar : dissipabo
 absorbebo simul.
 Quomodo cantabi-
 s canticum Domini
 extra aliena? Si oblitus

fueris tui, Jerusalem,
 oblivioni datus (Heb.
 oblitiscatur) dextera
 mea. Adhaerent lingua
 mea faucibus mortis, &
 non memineris tui.



terions-nous le cantique du Seigneur dans une terre étrangere ? Si je viens à t'oublier, ô Jérusalem, que ma main droite oublie tout ce qu'elle sait : que ma langue demeure attachée à mon palais, si je ne me souviens plus de toi. Combien cette apostrophe à Jérusalem rend-elle tendre & touchant le discours de ce Juif exilé ! Il croit la voir, l'entretenir, lui protester avec serment qu'il consent à perdre la voix & l'usage de la langue aussi bien que de ses instrumens, plutôt que de l'oublier en prenant part aux fausses joies de Babylone.

Les Ecrivains sacrés font un merveilleux usage de la Prosopopée, & Jérusalem en est souvent l'objet. Je me contenterai d'en indiquer un seul exemple tiré de Baruch, où ce Prophète décrit le malheur des Juifs emmenés captifs à Babylone. Il introduit Jérusalem comme une mere désolée, mais soumise aux ordres de son Dieu quelque rigoureux qu'ils soient, qui exhorte ses enfans d'obéir à l'arrêt qui les condamne à l'exil ; qui déplore sa solitude & leurs miseres ; qui leur représente que c'est la juste peine de leurs prévarications & de leur

Baruch. cap.
465.



gratitude ; qui leur donne des avis salutaires pour leur apprendre à faire un saint usage de leur dure captivité ; qui enfin , pleine de confiance en sa bonté & en la promesse de Dieu ; se assure de leur retour glorieux. Le prophète ensuite adresse la parole à cette même Jérusalem , & la console par la vûe du rappel de ses enfans , & de tous les avantages qui le suivront.

*Reue te, Jerusalem, stola luctus, & vexa-
pnis tua, & indue te decore, & hono-
ejus, qua à Deo tibi est, sempiterna
oria... Nominabitur enim nomen tuum
Deo in sempiternum : Pax iustitia, &
amor pietatis.*

Rien n'est plus ordinaire dans les écritures que de personnifier l'épée du Seigneur. Dieu lui commande : elle s'aiguise, elle se polit, elle se prépare à obéir, elle part au moment marqué, elle va où Dieu l'envoie, elle dévore ses ennemis, elle s'engraisse de leur chair, elle s'enivre de leur

*Micro, inicro, eva-
na te ad occidendum ;
na te ut interficias &
geat. Gladius exacui-
est, & limatus. Ut
dat victimas, exacui-
est : ut splendeat, li-
atus est. Ezech. 21. 9.*

28. & 9. 10.

*Gladius Domini reple-
tus est sanguine, incial-
satus est adipe. Is. 14. 6.*

*Devorabit gladius, &
saturabitur, & inebriabi-
tur sanguine eorum. Je-
rem. 46. 10.*



fang, elle s'échauffe dans le carnage; & quand elle a exécuté les ordres de son maître, elle revient dans son lieu. Le prophète Jérémie réunit presque toutes ces idées dans un seul endroit, & y en ajoute encore de plus vives.

Jerem. 47. 6. ^a O épée du Seigneur, ne te reposeras-tu jamais? Rentre en ton fourreau, refroidis-toi, & demeure en silence. Comment se reposeroit-elle, replique le Prophète, puisque le Seigneur lui a commandé d'attaquer Ascalon, & que c'est là qu'il lui a ordonné de se rendre.

VI. ENDR OITS SUBLIMES.

Gen. 1: 3.

Dixit Deus, Fiat lux; & facta est lux. L'original porte: Dixit Deus, sit lux, & fuit lux: ce qui est bien plus vif. Dieu dit: Que la lumière soit; & la lumière fut.

Où étoit-elle un moment auparavant? Comment a-t-elle pû naître du sein même des ténèbres? Avec la lumière, toutes les couleurs, dont elle est la mere, embellirent la nature. Le monde, plongé jusqu'alors dans l'obscurité, parut sortir une seconde

^a O mucro Domini, usquequo non quiesces? Ingredere in vaginam tuam, refrigerare, & si-le. Quomodo quiescet,

cùm Dominus præceperit ei adversus Ascalonem, ... ibique condixerit illi?

fois



fois du néant. Il n'y eut rien qui ne fût orné, en devenant éclairé.

Voilà ce que produisit une simple parole, dont la majesté s'est fait sentir même aux infidèles, qui ont admiré que Moïse eût fait parler Dieu en maître; & qu'au lieu d'employer des expressions qu'un petit esprit auroit trouvé magnifiques, il se soit contenté de celle-ci: *Dieu dit, Que la lumière soit; & la lumière fut.*

Longin

Rien en effet n'est plus noble ni plus élevé que cette manière de penser. Pour créer la lumière, (& il en est ainsi de l'univers) Dieu n'a eu qu'à parler: c'est encore trop dire; il n'a eu qu'à vouloir. La voix de Dieu, est sa volonté. Il parle en commandant, & il commande par ses décrets.

La vulgate diminue quelque chose de la vivacité de l'expression: *Dieu dit, Que la lumière soit faite; & la lumière fut faite.* Car le mot de *faire*, qui paraît aux hommes à différens degrés, & suppose une succession de tems, semble en quelque sorte retarder l'ou-

la Dicere Dei, voluisse
S. Iacobi.
Natura operis lucem
creavit.

Sermo Dei, voluntas est:
opus Dei, natura est. S.
Ambros.

Tome II.

Bb



vrage de Dieu, qui fut dans le moment même qu'il le voulut, & eut tout d'un coup toute sa perfection.

C'est dans ce même stile que le prophète Isaïe fait parler Dieu, lorsqu'il prédit la prise de Babylone par Cyrus. *Je suis le Seigneur qui fais toutes choses : c'est moi seul qui ai étendu les cieux ; & personne ne m'a aidé quand j'ai affermi la terre. . . . C'est moi qui dis à l'abyme * : Epuise-toi, je mettrai tes eaux à sec. Qui dis à Cyrus : Vous êtes le pasteur de mon troupeau, & vous accomplirez ma volonté en toutes choses. Qui dis à Jérusalem : Vous serez rebâtie ; & au temple : Vous serez fondé de nouveau.*

Le roi de Syrie, & celui d'Israël, avoient juré la perte de Juda, & les mesures qu'ils avoient prises pour détruire ce royaume paroïsoient immanquables. Un seul mot les dissipe. *b Voici ce que dit le Seigneur : Ce dessein ne sub-*

a Ego sum Dominus, faciens omnia : extendens cœlos solus, stabilis terram, & nullus mecum. . . . Qui dico profundo, desolare, & flumina tua arefaciam. Qui dico Cyro : Pastor meus es, & omnem voluntatem meam complebis.

Qui dico Jerusalem : Aedificaberis ; & templo : Fundaberis. Isai. 44. 24. 27. 28.

*[* Il marque l'Euphrate, que Cyrus dessécha pour prendre Babylone.]*

b Hæc dicit Dominus Deus : Non stabit, & non erit istud. Is. 7. 7.



Non erit in eis, il n'aura point d'effet.

La même pensée est plus étendue dans un autre endroit ; & le Prophète qui sait que Dieu a promis de faire subsister la race de David jusqu'au temps du Messie qui en doit naître , irave avec une sainte fierté les vains efforts des princes & des peuples conjurés pour détruire la famille & le tronc de David. *Assemblez-vous, peuples, & vous serez vaincus. Peuples loignés, peuples de toute la terre, écoutez : émettez vos forces, & vous serez vaincus ; prenez vos armes, & vous serez vaincus ; formez des desseins, & ils seront dissipés ; donnez des ordres, & ils ne s'exécuteront point : parceque Dieu est avec nous. Isaie prédit ici en termes dignes de la puissance infinie de Dieu, que tous les hommes ensemble ne retarderont pas un seul moment des promesses immuables ; que les confédérations, les conspirations, les desseins secrets, les armées nombreuses, seront inutiles ; que tous ceux qui attaqueront le foible royaume de Juda, seront vain-*

Congregamini, populi, & vincimini : & auget universa procul recedentis, & vincimini, accingite vos, &

vincimini, inite consilium, & dissipabitur : loquimini verbum, & non fiet : quia nobiscum Deus. Isai. 1. 8. v. 9. 10.

Bb ij



cus ; que l'univers entier ne pourra rien contre lui : & que ce qui le rendra invincible , c'est que *Dieu est avec lui*, ou , ce qui est la même chose , parcequ'Emmanuel est son protecteur & son roi , & que c'est de ses intérêts qu'il s'agit , plutôt que des princes dont il doit naître.

Des obstacles infinis s'opposoient au dessein qu'avoit Zorobabel , de faire rebâtir le temple de Jérusalem ; & ces obstacles , comme une montagne , étoient insurmontables à tous les efforts humains. Dieu ne fait que parler , mais d'un ton de maître , & la montagne dispaeroit. ^a *Quis tu , mons magne , coram Zorobabel ? In planum.*

Pf. 36. v. 35.
36.

Tout le monde sait avec quelle énergie l'Écriture fait dispaeroître par une uine subite l'impie , qui un moment auparavant , semblable au cedre , portoit sa tête orgueilleuse jusque dans le ciel. *Vidi impium superexaltatum, & elevatum sicut cedros Libani: & transivi, & ecce non erat; & quæsvi eum, & non est inventus locus ejus.* Il est tellement disparu & anéanti , que le lieu même où il étoit ne subsiste plus.

^a *Qui es-tu grande montagne, devant Zoroba-*

bel ? sois applanié. Zach. 4. 7.



Racine a traduit cet endroit.

Esther A. 5:
Scene dernière.

J'ai vû l'impie adoré sur la terre.
Parcil au cedre, il cachoit dans les cieuz
Son front audacieux.

Il sembloit à son gré gouverner le tonnerre
Fouloit aux piés ses ennemis vaincus.
Je n'ai fait que passer, il n'étoit déjà plus.

Voila ce qu'est toute la grandeur des
Princes les plus formidables, quand
eux-mêmes ne craignent point Dieu;
une fumée, une vapeur, une ombre,
un songe, une vaine image. *In imagine
transiit homo.*

Ps. 38. 7.

Quelle noble idée au contraire l'E-
criture nous donne-t-elle de la gran-
deur de Dieu? Il est celui qui est. Son
nom est l'Eternel; le monde entier
son ouvrage. Le ciel est son trone,
la terre son marchepié. Toutes les
actions ne sont devant lui que com-
me une goutte d'eau, & la terre qu'el-

Ego sum, qui sum.
Eccl. 3. 14.
Caelum sedes mea, ter-
ra autem scabellum pe-
dum meorum. Ps. 66. 1.
Qui mensus est pugil-
laquas, & celos palmo
meditavit? qui sp-
edit tribus digitis mo-
ntes, & libravit in
pediculis montes, & col-

les in statera?.. Ecce gen-
tes quasi stilla sicula, &
quasi momentum statera
reputatae sunt: ecce insu-
la quasi pulvis exiguus..
Omnes gentes quasi non
sunt, sic sunt coram eo,
& quasi nihilum & inane
reputatae sunt ei. Is. 40.
12. 15. 17.

B b iij



les habitent que comme un grain de poussière. Tout l'univers est devant Dieu comme n'étant point. Sa puissance & sa sagesse le conduisent, & en reglent tous les mouvemens avec la même facilité qu'une main soutient un poids leger, dont elle se joue plutôt qu'elle n'en est chargée. ^a Il dispose des roiaumes en maitre souverain, & les donne à qui il lui plait : mais son empire, aussi bien que son pouvoir, est sans bornes.

Tout cela nous paroît grand & sublime, & l'est en effet par rapport à nous. Mais dès que l'on parle aux hommes un langage qu'ils soient capables d'entendre, que peut-on dire qui soit digne de Dieu ? L'Ecriture elle-même succombe sous le poids de sa majesté, & les expressions qu'elle emploie, quelque magnifiques quelles soient, n'ont aucune proportion avec l'unique grandeur qui mérite ce nom.

C'est ce que Job nous marque d'une maniere admirable. Après avoir rapporté les merveilles de la création,

^a *Donec cognoscant viventes, quoniam dominatur Excelsus in regno hominum, & cui-cumque voluerit, dabit*

illud... Potestas ejus potestas sempiterna, & regnum ejus in generationem & generationem.
D. 17. 4. 14. 31.



termine ce récit par une réflexion :
 très-simple en même tems & très-
 sublime. *Ce que nous venons de dire, Job. 26. 14.*
est qu'une petite partie de ses œuvres :
est-ce si ce que nous avons entendu est seu-
lement comme une goutte en comparai-
son de ce que l'on en peut dire, qui pour-
roit d'inc soutenir le tonnerre de ses mer-
veilles & de sa toute-puissance ? Le peu,
qu'il nous découvre de sa grandeur in-
finie, n'a aucune proportion avec ce
qu'il est, & surpasse néanmoins notre
intelligence. Il se rabaisse, & nous ne
pourrions atteindre jusqu'à lui dans le
ciel même qu'il descend jusqu'à nous.
 est contraint d'employer notre lan-
 gage & nos pensées pour se rendre in-
 intelligible, & alors même nous som-
 mes plutôt éblouis de sa lumière, que
 véritablement éclairés. Que seroit-ce
 donc s'il se montrait dans toute sa ma-
 jesté ? s'il levoit les voiles qui en tem-
 perent l'éclat ? s'il vouloit nous dire
 tout ce qu'il est ? Quelles oreilles se-
 roient à l'épreuve d'un tel tonnerre ?
 quels yeux ne seroient point aveuglés
 par une lumière si disproportionnée à leur

Ecce, hæc ex parte
 de sunt viarum ejus :
 cum via parvam sil.
 & sermone ejus audie-

rimus, quis poterit con-
 ceivim magnitudinis il-
 lius intueri

Bb iij



foiblesse? *Quis poterit tonitruum magnitudinis illius intueri?*

VII. *Endroits tendres & touchans.*

On ne pourroit croire qu'une telle majesté fût capable de se rabaisser comme elle fait en parlant aux hommes, si l'Ecriture ne nous en donnoit des preuves presque à chaque page. Ce qu'il y a de plus vif & de plus tendre dans la nature, ne l'est pas encore assez pour son amour.

Isai. 1. v. 2. 3. ^a *J'ai nourri des enfans, dit-il par la bouche d'Isaïe, & je les ai élevés; & après cela ils m'ont méprisé. Le bœuf connoît celui à qui il est, & l'âne l'étable de son maître: mais Israël ne m'a point connu.*

Isai. 5. 3. 4. ^b *Maintenant donc, vous habitans de Jérusalem, & vous hommes de Juda, soiez les juges entre moi & ma vigne. Qu'ai-je dû faire de plus à ma vigne que je n'aie point fait? Est-ce que je lui ai fait tort d'attendre qu'elle portât de bons raisins, au lieu qu'elle n'en a produit que de mauvais?*

^a Filios enutrivî, & exaltavi: ipsi autem spreverunt me. Cognovit bos possessorem suum, & asinus praesepe domini sui: Israël autem me non cognovit.

^b Nunc ergo, habita-

totes Jerusalem, & viri Juda, judicate inter me & vineam meam. Quid est quod debui ultra facere vineæ meæ, & non feci ei? An quod expectavi ut faceret uvas, & secit labruscas?



^a On dit d'ordinaire : si une femme, *Jerem. 3. 1.*
après avoir été répudiée par son mari, &
l'avoir quitté, en épouse un autre, son
mari la reprendra-t-il encore ; & cette
femme n'est-elle pas considérée comme
impure & comme deshonorée ? Mais pour
vous, ô fille d'Israël, vous vous êtes
corrompue avec plusieurs qui vous ai-
moient : & néanmoins revenez à moi,
dit le Seigneur, & je vous recevrai.

^b Ecoutez-moi, maison de Jacob, & *Isai. 46. 3. 4.*
vous tous qui êtes restés de la maison
d'Israël ; vous que je porte dans mon sein,
que je renferme dans mes entrailles. Je
vous porterai moi-même encore jusqu'à
la vieillesse, je vous porterai jusqu'à l'âge
le plus avancé. Je vous ai créés, & je
vous soutiendrai : je vous porterai, & je
vous sauverai.

^c Comme une mere caresse son petit *Isai. 66. 13.*

^a Vulgo dicitur : si di-
miserit vir uxorem suam,
& recedens ab eo duxerit
virum alterum ; num-
quid revertetur ad eam
altera numquid non pol-
luta & contaminata erit
mulier illa ? Tu autem
fornicaris es cum amato-
ribus multis : tamen re-
vertere ad me, dicit Do-
minus, & ego suscipiam
ea.

Jacob, & omne residuum
domus Israel, qui porta-
mini à meo utero, qui
gestamini à mea vulva.
Usque ad senectam ego
ipse, & usque ad canos
ego portabo. Ego lactem, &
ego lactem : ego portabo,
& salvabo.

^c Quomodo si cui ma-
ter blandiatur, ita ego
consolabor vos, & in Je-
rusalem consolabimini.

^b Audite me, domus



enfant, ainsi je vous consolerais, & vous trouverez votre paix dans Jérusalem.

Isai. 49. 14.
15.

^a Sion a dit : Le Seigneur m'a abandonnée; le Seigneur m'a oubliée. Une mere peut-elle oublier son enfant, & n'avoir point de compassion du fils qu'elle a porté dans ses entrailles? Mais quand même elle l'oublieroit, pour moi je ne vous oublierai jamais.

Toutes ces comparaisons, quelque tendres qu'elles soient, ne suffisent pas encore à Dieu pour nous témoigner jusqu'où va sa tendresse & sa sollicitude pour des hommes qui le méritent si peu. Ce souverain maître de l'univers ne dédaigne pas de se comparer à une poule, qui tient toujours ses ailes étendues pour y recevoir ses petits, & il déclare que le plus petit de ses serviteurs lui est aussi cher & aussi précieux que nous l'est la prunelle de l'œil. ^b Jérusalem, Jérusalem, qui mes les prophètes, & qui lapides ceux qui sont envoiés vers toi; combien de fois ai-

Mat. 23. 37.

^a Dixit Sion: Dereliquit me Dominus, & Dominus oblitus est mei. Numquid oblivisci potest mulier infantem suum, ut non misereatur filio uteri sui? Et si illa oblita fuerit, ego tamen non obliviscar tui.

^b Jerusalem, Jerusalem, quæ occidis prophetas, & lapidas eos qui ad te missi sunt; quoties volui congregare filios tuos, quemadmodum gallina congregat pullos suos sub alas, & non habuisti?



je voulu rassembler les enfans, comme
 une poule rassemble ses petits sous ses ailes,
 & tu ne l'as pas voulu? Il dit lui-même,
 en parlant de son peuple; ^a Celui qui
 vous touche, touche la prunelle de mon
 œil.

Zach. 2. 8.

De là viennent ces expressions si
 extraordinaires dans l'Écriture, dont il est
 étonnant que des créatures osent se
 servir à l'égard de Dieu: ^b Gardez-moi
 comme la prunelle de votre œil: Couvrez-
 moi sous l'ombre de vos ailes. A qui des
 hommes, ô mon Dieu, oserois-je
 parler de la sorte, & à qui pourrois-je
 dire que je lui suis précieux comme
 la prunelle de ses yeux? Mais c'est
 vous-même qui m'inspirez & me com-
 mandez cette confiance. Rien n'est
 plus délicat ni plus foible que la pru-
 nelle. En cela elle est mon image.
 Qu'elle le soit aussi, ô mon Dieu, dans
 tout le reste; & multipliez les secours
 à mon égard, comme vous avez mul-
 tiplié les précautions par rapport à elle,
 en l'environnant de paupières & de
 défenses. *Custodi me ut pupillam oculi.*
 Mes ennemis m'environnent comme

Ps. 16. 8.

^a Qui tetigerit vos, tan-
 gi pupillam oculi mei.
^b Custodi me ut pupi-

lam oculi: sub umbra
 alarum tuarum protege
 me.



588 DE L'ÉLOQUENCE
 des oiseaux de proie , & je ne puis
 leur échaper , si je ne me réfugie dans
 votre sein. Vous avez appris à des
 petits encore foibles à se retirer sous
 les ailes de leurs meres , & vous avez
 donné aux meres cette sollicitude &
 cette tendresse pour leurs petits qui
 fait notre admiration. Vous vous êtes
 peint dans vos ouvrages , & vous avez
 exhorté les hommes à recourir à vous
 par toutes les preuves de votre bonté
 que vous avez répandues dans les ani-
 maux & dans la nature. Que j'ose, ô mon
 Dieu, avoir autant de confiance en vous,
 que vous avez de bonté pour moi.
Sub umbra alarum tuarum protege me.

Rien n'est plus tendre ni plus tou-
 chant que l'histoire admirable de Jo-
 seph ; & il est difficile de retenir ses
 larmes , ^a lorsqu'on le voit obligé de
 se détourner ou de se retirer pour es-
 suier les siennes , parceque ses entrail-
 les étoient attendries par la présence

a Festinavitque , quia
 commota fuerant visce-
 ra ejus super fratre suo ,
 & erumpebant lacrymæ.
Gen. 43. 30.

En oculi vestri , & ocu-
 li fratris Benjamin , vi-
 dent quod os meum lo-
 quatur ad vos. Cumque
 amplexatus recidisset in

collum Benjamin fratris
 sui , flevit , illo quoque
 similiter flente super col-
 lum ejus. Osculatusque
 est Joseph omnes fratres
 suos, & ploravit super sin-
 gulos. Post quæ ausi sunt
 loqui ad eum. *Gen. 45.
 12. 34. 35.*



de Benjamin ; ou lorsqu'après s'être fait connoître , il se jette au-cou de ce cher frere , & le tenant étroitement embrassé , mêle ses larmes aux siennes , & en fait autant à l'égard de ses autres freres , sur chacun desquels il est dit qu'il pleura. Dans ce moment aucun d'eux ne parle ; & ce silence est infiniment plus éloquent que tous les discours. La surprise , la douleur , le souvenir du passé , la joie , la reconnoissance , étouffent en eux toute parole. Leur cœur ne s'explique que par des larmes , qui signifient tout ce qu'ils pensent , mais qu'ils ne peuvent exprimer.

Quand on lit les ^o tristes lamentations de Jérémie sur la ruine de Jérusalem ; qu'on voit cette ville , autrefois si peuplée , réduite en une affreuse solitude ; la maîtresse des nations , devenue comme une veuve désolée ; les filles de Sion pleurer , parcequ'il n'y a plus personne qui aille à ses solen-

Quomodo sedet sola civitas plena populo : facta est quasi vidua dominus gentium . . . Virgines Sion lugent , eo quod non sint qui veniant ad solennitates . . . Sacerdotes eius sordidati : virgines eius equalidae . . . Sederunt in

terra , conticuerunt senes filii Sion : conspererunt cinere capita sua , acciderunt ciliis . . . Parvuli petierunt panem , & non erat qui frangeret eis. *Lament.* c. 1. v. 1-4
c. 2. v. 10. c. 4. v. 4



nités ; les prêtres & les vierges, plongés dans l'amertume, gémir jour & nuit ; les vieillards, couverts de cendre & de cilices, soupirent sur les tristes ruines de leur patrie ; les enfans affamés demander du pain, & n'en pouvoit obtenir : on est prêt à s'écrier avec le Prophète : ^a *Qui fournira à mes yeux une fontaine de larmes, pour pleurer les malheurs de Jérusalem ?*

Jerem. 9. 1.

C'est cet état de Jérusalem qui tiroit continuellement de la bouche des Prophètes des plaintes si tendres, & des prières si vives. ^b *Seigneur, regardez-nous du ciel : jetez les yeux sur nous de votre demeure sainte, & du trône de votre gloire. Où est maintenant votre zèle & votre force ? Où est la tendresse de vos entrailles & de vos miséricordes ?*

Isai. 63. 15.

Isai. 64. 8. *Elle ne se répand plus sur moi...^c Ce-*

12.

^a Quis dabit capiti meo aquam, & oculis meis fontem lacrymarum ? & plorabo die ac nocte interfectos filii populi mei.

^b Attende de caelo, & vide de habitaculo sancto tuo, & gloriae tuae. Ubi est zelus tuus, & fortitudo tua : multitudo viscerum tuorum & miserationum tuarum ? super me continuerunt se.

^c Et nunc, Domine, pater noster es tu.. & filior noster tu, & opera

manuum tuarum omnes nos.. Ecce respice : populus tuus omnes nos. Civitas sancti tui facta est deserta : Sion deserta facta est : Jerusalem desolata est. Domus sanctificationis & gloriae nostrae, ubi laudaverunt te patres nostri, facta est in exustionem ignis ; & omnia desiderabilia nostra versa sunt in ruinas. Numquid super his continebis te, Domine : tacebis, & affliges nos vehementer ?



pendant, Seigneur, vous êtes notre pere... C'est vous qui nous avez formés, & nous sommes les ouvrages de vos mains... Fermez les yeux sur nous, & considérez que nous sommes sous votre peuple. La ville de votre Saint a été changée en un désert: Sion est déserte: Jérusalem est désolée. Le temple de notre sanctification & de notre gloire, où nos peres avoient chanté vos louanges, a été réduit en cendres, & tous nos batimens les plus somptueux ne sont plus que des ruines. Après cela, Seigneur, vous retiendrez-vous encore? Demeurez-vous dans le silence, & nous affligerez-vous jusqu'à l'extrémité?

VIII. CARACTERES.

Il n'est pas étonnant que l'esprit de Dieu ait peint dans l'Ecriture les différens caracteres des hommes avec des couleurs si vives. C'est lui qui a mis dans notre cœur tous les sentimens raisonnables qui s'y trouvent; & il connoit mieux que nous-mêmes ceux que notre propre corruption y a ajoutés.

Qui ne reconnoit pas la candeur ingénue, & l'innocente simplicité de l'enfance, dans le ^a récit que fait Jo-

^a Hæc ergo causa som- | invidia & odii somitem
niois atque sermonum, | ministravit. Gen. 17. 6



Joseph à ses frères de songes qui devoient allumer leur jalousie & leur haine contre lui, & qui l'allumerent en effet ?

Quand le même Joseph se découvre à sa famille, il ne dit que deux mots, mais qui sont puisés dans le fonds même de la nature : ^a *Je suis Joseph. Mon pere vit-il encore ?* Voilà de ces traits d'éloquence qui sont inimitables. L'historien Joseph n'a pas senti cette beauté : du moins il ne l'a pas conservée dans son récit. Le long discours qu'il y substitue, quoique beau en lui-même, n'est pas en sa place.

Il y a dans les Actes un trait merveilleux, qui peint au naturel le caractère d'une joie subite & impétueuse. S. Pierre avoit été mis en prison. En aiant été tiré miraculeusement, il vint à la maison de Marie mere de Jean, où les fidèles étoient assemblés & en prieres. ^b Quand il eut frappé à la porte, une fille nommée Rhode, aiant reconnu sa voix, au lieu de lui ouvrir,

^a Elevavit vocem cum
Aecu. & dixit fratribus
suis : Ego sum Joseph.
Adhuc pater meus vivit
Gen. 45. 2. 3.

^b Et ut cognovit vocem

Petti, præ gaudio non
aperuit januam, sed
intus currens nuntiavit
stare Petrum ante ja-
nuam. Act. 12. 14.



dans le transport où elle étoit, courut vers les fidèles leur dire que Pierre étoit à la porte.

La douleur, & sur-tout d'une mere, a aussi un langage & un caractère qui sont particuliers. Je ne sai s'il est possible de les mieux représenter qu'ils le sont dans l'histoire admirable de Tobie. Dès que ce cher fils fut parti pour son voiage, la mere qui l'aimoit tendrement, ne le voiant plus, fut inconsolable, & plongée dans l'amertume elle ne fit plus que pleurer. Mais sa douleur augmenta infiniment, lorsqu'elle vit qu'il n'étoit point revenu au jour marqué. *" Ah, mon fils, mon fils, s'écria-t-elle, baignée de larmes, pour-quoi vous avons-nous envoyé si loin, vous qui étiez la lumière de nos yeux, le bison de notre vieillesse, le soulagement de notre vie, & l'espérance de notre posterité? Nous ne devons pas vous éloigner de nous, puisque vous seul nous teniez lieu*

Td. 10. 4. 1.

7.

Et hebat igitur mater ejus incedibilibus lacrymis, atque dicebat: Heu heu me fili mi, ut quid te inimus peregrinasti, lumen oculorum nostrorum, baculum senectutis nostrae, solatium vite nostrae, spem posteritatis nostrae Omnia simul in te uno habebat, te

non debuitur diminere a vobis. Illa autem nullo modo consolari poterat, sed quondam exiliens cuculispiciebat, & circumibat vias omnes, per quas spes revertendi videbatur, ut procul videret eum, & fieri posset, venientem.



de toutes choses. Rien ne la pouvoit consoler, & sortant tous les jours de sa maison, elle regardoit de tous cotés, & alloit dans tous les chemins, par lesquels elle espéroit qu'il pourroit revénir, pour tâcher à le découvrir de loin quand il reviendrait. On peut juger de l'effet que produisit le retour de Tobie & de Raphael. Le chien qui les avoit suivis durant le chemin, courut devant eux; & comme s'il eût porté la nouvelle de leur venue, il sembloit témoigner sa joie par le mouvement de sa queue, & par ses caresses. Le pere de Tobie, tout aveugle qu'il étoit, se leva & se mit à courir, s'exposant à tomber à chaque pas; & donnant la main à un serviteur, il s'en alla au-devant de son fils. L'ayant rencontré, il l'embrassa, & sa mere ensuite; & ils commencerent tous deux à pleurer de joie. Puis ayant adoré Dieu, & lui ayant rendu graces, ils s'assirent. Il ne manque rien à ce récit; & l'Ecriture, pour en augmenter la naïveté, n'a pas omis la circonstance même du chien, qui est tout-à-fait dans la nature.

Un mot échapé à l'ambitieux Aman, nous découvre ce qui se passe dans l'ame de ceux qui sont livrés à l'infatigable desir des honneurs. Il étoit arrivé



au plus haut comble de fortune où puisse parvenir un mortel, & tout le monde fléchissoit le genou devant lui, à l'exception du seul Mardochée.

• Mais, dit-il en confidence à ses amis • *Esth. 9. 19.*
 en leur ouvrant son cœur, quoique j'aie sous ces avantages, je croirai n'avoir rien, tant que je verras le Juif Mardochée demeurer assis devant la porte du palais du roi quand je passe. Ce trait n'est pas échappé à M. Racine, & il a bien su en profiter.

Dans les mains des Persans jeune enfant
 apporté,

Je gouverne l'empire où je fus acheté.

Mes richesses des rois égalent l'opulence.

Environné d'enfans, soutiens de ma puissance,

Il ne manque à mon front que le bandeau royal.

Cependant, des mortels aveuglement fatall
 De cet amas d'honneurs la douceur passagere

Fait sur mon cœur à peine une atteinte légère.

Mais Mardochée assis aux portes du palais

Dans ce cœur malheureux enfoncé mille traits :

a Cùm hæc omnia habeam, nihil me habere puto, quandiu video

Mardochæum Judæum sedentem ante fores regias.



Et toute ma grandeur me devient insipide,
Tandis que le soleil éclaire ce perfide.

Je finirai par un endroit de l'Écriture, où la suppression d'un seul mot nous peint d'une manière merveilleuse le caractère d'une personne fortement occupée d'un objet. L'Esprit de Dieu avoit révélé à David que l'arche auroit enfin une demeure fixe sur la montagne de Sion, où l'on bâtiroit l'unique temple qu'il vouloit avoir dans l'univers. ^a Ce saint Roi tout transporté hors de lui-même, & comme dans une sainte ivresse, sans rendre compte de ce qui s'est passé en lui, ni de qui il parle, & supposant que les autres, aussi bien que lui, ne sont occupés que de Dieu, & du mystère qui vient de lui être révélé, s'écrie : ^b *Sa demeure stable & ferme est sur les saintes montagnes. Le Seigneur aime mieux les portes de Sion que toutes les tentes & tous les pavillons de Jacob.* Il n'y aura donc plus de variation dans les promesses,

^a Repletus spiritu sancto civis iste, & multa de amore & desiderio civitatis hujus volvens secum, tanquam plura intus apud se meditatus, erumpit in hoc, FUNDAMENTA EIVS. S. Aug.

in psalm. 86.

^b Fundamenta ejus [ex pluri, fundatio ejus, sedes ejus fundata, firma] in montibus sanctis. Diligit Dominus portas Sion super omnia tabernacula Jacob.



DE L'ECRITURE SAINTE. 357

& le Seigneur ne s'éloignera plus d'Israël. Sa demeure est désormais fixe parmi nous. Son arche ne sera plus errante. Son sanctuaire ne sera plus incertain : & Sion sera dans tous les siècles le lieu de son repos. *Fundamenta eius in montibus sanctis.*

C'est par le même sentiment que Madeleine, lorsqu'elle cherchoit Jesus-Christ dans le tombeau, toute occupée de l'objet de son amour & de ses desirs, croiant voir un jardinier, lui dit, sans l'avertir de qui elle parloit : *Seigneur, si c'est vous qui l'avez enlevé, dites-moi où vous l'avez mis, & je l'emporterai.* Jan. 20. 152 Transportée hors d'elle-même par l'ardeur de son amour, elle s'imagine que tout le monde doit avoir dans l'esprit celui qu'elle a dans le cœur, & que personne ne peut ignorer qui est celui qu'elle cherche.

Les psaumes seuls fournissent une infinité de traits admirables pour tous les genres d'éloquence : pour le stile simple, le sublime, le tendre, le véhément, le pathétique. On peut lire ce que dit sur ce sujet M. Bossuet Evêque

a Vis amoris hoc agere
solet in animo, ut quem
ipse semper cogitat, dul-

lum alium ignorare cre-
dat. S. Greg. 74p.



598 DE L'ÉLOQUENCE

de Meaux dans le second chapitre de sa préface sur les pseaumes, qui a pour titre, *De grandiloquentia & suavitate psalmodum*. On y reconnoît par tout le génie vif & sublime de ce grand homme. J'en rapporterai ici un seul endroit, qui suffiroit pour montrer comment il faut s'y prendre pour faire sentir les beautés de l'Écriture sainte : c'est celui où David fait la description d'une tempête.

Ps. 106. 25.
&c.

» Sit exempli loco illa tempestas :
 » *Dixit, & adstitit spiritus procella : in-*
 » *tumuerunt fluctus : ascendunt usque ad*
 » *celos, & descendunt usque ad abyssos.*
 » Sic undæ susque deque volvuntur.
 » Quid homines ? Turbati sunt, & moti
 » sunt sicut ebrius : & omnis eorum sapientia
 » absorpta est ; quam profectò flu-
 » ctuum animorumque agitationem
 » non Virgilius, non Homerus, tanta
 » verborum copia æquare potuerunt.
 » Jam tranquillitas quanta ? statuit pro-
 » cellam ejus in auram, & siluerunt fluctus
 » ejus. Quid enim suavius, quàm mi-
 » tem in auram desinens gravis procel-
 » larum tumultus, ac mox silentes flu-
 » ctus post fragorem tantum ? Jam,
 » quod nostris est proprium, majestas
 » Dei quanta in hac voce : *Dixit, &*



*procella affluit ? Non hinc Juno Æolo «
supplex : non hinc Neptunus in ventos «
tumidis exaggeratisque vocibus sæ- «
viens, atque æstus in a sua vix ipse in- «
terim premens. Uno ac simplici jussu «
statim omnia peraguntur. «*

Dieu commande, & la mer s'en-
fle & s'agite : les flots s'élevent jus-
qu'aux cieux, & descendent jusqu'au
fond des abymes. Le même Dieu
parle, & d'un mot il change la tem-
pête en un doux Zephyre, & l'agi-
tation tumultueuse des flots en un
profond silence. Quelle vivacité &
quelle variété d'images !

CANTIQUE DE MOYSE

Après le passage de la mer rouge,

**Expliqué selon les règles de la
Rhétorique.**

L'Explication de ce Cantique est de
M. H E R S A N, ancien Professeur de
Rhétorique au College du Plessis. Son
nom & sa réputation doivent faire
attendre quelque chose d'excellent.
On a cru devoir faire dans cet écrit
quelques changemens, que l'Auteur
adopteroit sans peine, s'il étoit en-
core vivant.



CANTIQUE DE MOYSE.

JE chanterai des hymnes en l'honneur du Seigneur, parcequ'il a fait éclater sa grandeur. Il a précipité dans la mer le cheval & le cavalier.

Le Seigneur est ma force, & le sujet de mes louanges, parcequ'il est devenu mon salut (ou, mon Sauveur.) C'est lui qui est mon Dieu, & je publierai sa gloire. Il est le Dieu de mon pere, & je releverai sa grandeur.

Jéhova (le Seigneur) a paru comme un guerrier : son nom est Jéhova.

Il a renversé dans la mer les chariots de Pharaon, & son armée : les plus distingués d'entre ses officiers ont été submergés dans la mer rouge.

Ils ont été ensevelis dans les abymes : ils sont descendus au fond des eaux comme une pierre.

Votre droite, Seigneur, a fait éclater sa force : votre droite, Seigneur, brisé l'ennemi.

Par la grandeur de votre puissance

Tome II.

Cc



adversarios tuos. Misisti iram tuam, ^a quæ devoravit eos sicut stipulam.

^a Il n'y a dans l'original ni *quæ*, ni *&*, ni aucune autre conjonction. L'expression en est plus vive.

ψ. 8. *Et in spiritu furoris tui congregata sunt aquæ: ^b stetit unda fluens: ^c congregata sunt abyssi in medio mari.*

^b Heb. Steterunt, sicut acervus, fluentia.

^c Heb. Coagulatae sunt.

ψ. 9. *Dixit inimicus: Persequar, & comprehendam: dividam spolia; implebitur anima mea; evaginabo gladium meum; ^d interficit eos manus mea.*

^d Heb. Possidebit, ou possidere faciet.

ψ. 10. *^e Flavuit spiritus tuus, & operuit eos mare. Submersi sunt quasi plumbum in aquis vehementibus.*

^e Heb. Sufflasti spiritu tuo.

ψ. 11. *Quis similis tui in ^f fortibus, Domine, quis similis tui, magnificus in sanctitate, & terribilis atque laudabilis, faciens mirabilia?*

^f Le mot hebreu signifie également Dieux & forti.

^g Heb. Terribilis laudibus.

ψ. 12. *Extendisti manum tuam, ^h & devoravit eos terra.*

^h *&* n'est point dans l'Hebreu.



DE L'ÉCRITURE SAINTE. 603
de votre gloire, vous avez terrassé
ceux qui s'élevoient contre vous. Vous
avez envoyé votre colere : elle les a
dévorerés comme une paille.

Au souffle de votre fureur les eaux
sont entassées : les ondes liquides se
sont tenu élevées comme en un mon-
teau : les flots de l'abyme se sont con-
solidés & durcis au milieu de la mer.

L'ennemi disoit : Je les poursui-
vrai ; je les atteindrai ; je partagerai les
spoilles ; j'assouvirai mes désirs ;
(je satisferai ma vengeance) je
tirerai mon épée ; ma main me les
soujettira [de nouveau.]

Vous avez soufflé, & la mer les a
sujettés. Ils sont tombés au fond des
eaux violentes comme une masse de
plomb.

Qui d'entre les dieux est semblable
à vous ? Qui vous est semblable, vous
faites paroître avec éclat votre
puissance, qui méritez d'être loué avec
une crainte religieuse, & dont les œu-
vres sont autant de merveilles ?

Vous avez étendu votre main, [&]
la terre les a dévorés.

C c ij



v. 13.

Dux fuisti in misericordia tua populo, quem redemisti: & portasti eum in fortitudine tua ad habitaculum sanctum tuum.

a Heb. deduces.

v. 14.

Ascenderunt populi, & irati sunt: dolores obtinuerunt habitatores Philistiim.

b Heb. Audient populi.

v. 15.

Tunc conturbati sunt principes Edom: robustos Moab obtinuit tremor: & obriguerunt omnes habitatores Chanaan.

c Heb. dissolventur.

v. 16.

Irruat super eos formido & pavor: in magnitudine brachii tui, fiant immobiles quasi lapis, donec pertranseat populus tuus, Domine, donec pertranseat populus tuus iste, quem possedisti.

v. 17.

Introduces eos, & plantabis in monte hereditatis tuae, firmissimo habitaculo tuo quod operatus es, Domine: Sanctuarium tuum, Domine, quod firmaverunt manus tuae.

v. 18.

Dominus regnabit in aeternum, & ultra.



DE L'ÉCRITURE SAINTE. 605

Vous vous êtes rendu par votre miséricorde le guide de ce peuple que vous avez racheté ; & vous le conduirez par votre puissance jusqu'au lieu de votre demeure sainte.

Les peuples l'apprendront , & en seront consternés : les habitans de la Palestine en seront pénétrés de douleur.

Les Princes de l'Idumée seront dans le trouble : les chefs de Moab trembleront de fraieur : tous les habitans de Chanaan tomberont dans le découragement.

L'épouvante & l'effroi fondront sur eux. La grandeur [& la force] de votre bras les rendra immobiles comme une pierre , jusqu'à ce que votre peuple soit passé , Seigneur ; jusqu'à ce que soit passé le peuple que vous vous êtes acquis.

Vous les introduirez , & vous les établirez sur la montagne de votre héritage , dans ce lieu que vous construirez , Seigneur , pour vous servir de demeure ; dans ce sanctuaire, Seigneur, que vos mains affermiront.

^a Lett. vous les planterez.

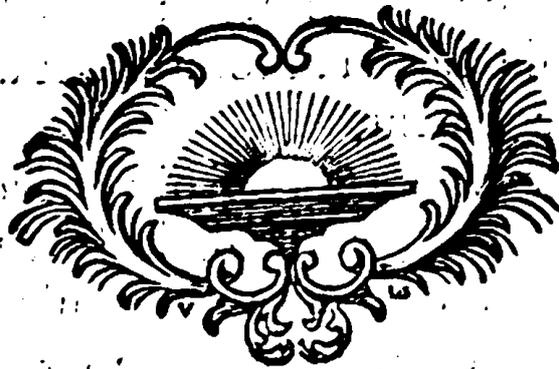
Le Seigneur regnera dans l'éternité , & au-delà de tous les siècles.

C c iij



v. 19.

*Ingressus est enim eques Pharaon cum
curribus & equitibus ejus in mare ; &
reduxit super eos dominus aquas maris ;
filii autem Israel ambulaverunt per sic-
cum in medio ejus.*



Car Pharaon est entré dans la mer
avec ses chariots & sa cavalerie ; &
le Seigneur a fait retourner sur eux
les eaux de la mer : mais les enfans
d'Israel ont passé au milieu d'elle à
pié sec.





CANTIQUE DE MOYSE

Expliqué selon les Regles de la Rhétorique.

CET EXCELLENT Cantique peut passer à bon droit pour une des plus éloquents piéces de l'antiquité. Le tour en est grand, les pensées nobles, le stile sublime & magnifique, les expressions fortes, les figures hardies : tout y est plein de choses & d'idées qui frappent l'esprit, & saisissent l'imagination. Cette piéce, qui, selon le sentiment de quelques personnes, a été composée par Moÿse en vers hébreux, surpasse tout ce que les profanes ont de plus beau dans ce genre. Virgile & Horace, les plus parfaits modèles de l'éloquence poétique, n'ont rien qui en approche. Personne n'a plus d'estime que moi pour ces deux grands hommes, & je les ai étudiés avec une grande application & un grand plaisir pendant plusieurs années. Cependant, quand je lis ce que Virgile dit à la louange d'Auguste au commencement du troisième



livre des Géorgiques , & à la fin du huitième de l'Enéide ; & ce qu'il fait v. 675-728. chanter au prêtre d'Evandre en l'honneur d'Hercule dans le même livre : v. 287-302. quoique ces endroits soient très-beaux, je les trouve rampans au prix de notre Cantique. Virgile même paroît tout de glace , & Moÿse tout de feu. Il en est de même d'Horace dans les Odes 14. & 15. du quatrième livre , & dans la dernière des Epodes.

Ce qui semble favoriser ces deux poëtes & les autres profanes , c'est qu'ils ont le nombre , l'harmonie , & l'élégance du stile , qu'on ne trouve point dans l'Ecriture sainte. Mais aussi l'Ecriture sainte que nous avons , n'est qu'une traduction : & l'on sait combien les meilleures traductions françoises de Cicéron , de Virgile , & d'Horace , défigurent ces auteurs. Or il faut qu'il y ait bien de l'éloquence dans la langue originale de l'Ecriture , puisqu'il nous en reste encore plus dans ses copies , que dans tout le latin de l'ancienne Rome , & dans tout le grec d'Athènes. Elle est serrée , concise , dégagée des ornemens étrangers , qui ne serviroient qu'à ralentir son impétuosité & son feu. Ennemie des longs



circuits, elle va à son but par le plus court chemin. Elle aime à renfermer beaucoup de pensées en peu de mots pour les faire entrer comme des traits, & à rendre sensibles les objets les plus éloignés des sens par les images vives & naturelles qu'elle en fait. En un mot, elle a de la grandeur, de la force, de l'énergie, avec une majestueuse simplicité, qui la mettent au dessus de toute l'éloquence païenne. Que l'on prenne seulement la peine de comparer les endroits que je viens de citer de Virgile & d'Horace avec les réflexions que nous allons faire, & l'on sera convaincu de ce que je dis.

· OCCASION ET SUJET DU CANTIQUE.

Le grand miracle que Dieu fit au passage de la mer rouge, est l'occasion de ce Cantique. Le dessein du Prophète est de s'abandonner aux transports de joie, d'admiration, de reconnoissance sur ce grand miracle; de chanter les louanges du Dieu libérateur; de lui rendre des actions de grâces publiques & solennelles, & d'inspirer au peuple les mêmes sentimens.



plus intéressant, plus tendre, que ne seroit le pluriel, *cantabimus*. Cette victoire des Hébreux sur les Egyptiens ne ressemble point aux victoires ordinaires qu'un peuple remporte sur un autre peuple, & dont le fruit est général, vague, commun, presque imperceptible à chaque particulier. Ici tout est propre à chaque Israélite, tout est personnel. Dans ce premier moment chacun pense à ses propres fers rompus, chacun croit voir son cruel maître noyé, chacun sent le prix de sa propre liberté qui lui est assurée pour toujours. Car il est naturel au cœur humain dans les dangers extrêmes de rappeler tout à soi, & de se compter seul pour tout.

Il a précipité dans la mer le cheval & le cavalier. Ce singulier, *le cheval, le cavalier*, qui embrasse la généralité, la totalité des chevaux & des cavaliers, est bien plus énergique que n'auroit été le pluriel. D'ailleurs, ce singulier est bien plus propre à marquer la facilité & la promptitude de la submersion. La cavalerie Egyptienne étoit nombreuse, formidable, & couvroit des plaines entières. Il auroit falu une victoire conti-



DE L'ECRITURE SAINTE. 615
nuée pendant plusieurs jours pour la
défaire & pour la mettre en pièces.
Mais à Dieu sa défaite n'a coûté qu'un
instant, qu'un effort, qu'un seul coup.
Il l'a toute renversée, noyée, abymée,
comme si ce n'avoit été qu'un seul
cheval, & qu'un seul cavalier. *Equum
& Ascensorem deiecit in mare.*

*Le Seigneur est ma force, & le sujet
de mes louanges, &c.* Voila l'amplifi-
cation du premier mot du Cantique :
Cantabo. Voions comment cela est dé-
velopé.

De tous les attributs de Dieu, il ne
loue que la force, parceque c'est par
elle qu'il a été délivré.

Fortitudo mea. Cette figure est éner-
gique, pour *causa fortitudinis*, qui est
plat & languissant : outre que *fortitudo
mea* fait sentir que Dieu tint seul lieu
de courage aux Israelites, & les dis-
pensa de faire aucun usage du leur.

Laus mea. Le sujet de mes louanges.
Même figure, & de même énergie. Il
est l'unique sujet de mes louanges.
Aucun instrument ne les partage avec
lui. La puissance, la sagesse, l'indus-
trie humaine, n'y peuvent être asso-
ciées. Il mérite seul toute ma recon-
noissance, puisqu'il a seul tout fait,



614 DE L'ELOQUENCE
tout ordonné, & tout exécuté. *Laus
mea Dominus.*

Factus est mihi in salutem. Le siecle
d'Auguste auroit dit , *me servavit.*
L'Ecriture dit bien plus. Le Seigneur
s'est chargé de faire lui-même tout ce
qu'il faloit pour me sauver. Il a fait
de mon salut son affaire propre & per-
sonnelle : & , ce qui est bien plus ex-
pressif , *il est devenu mon salut.*

Iste Deus meus. *Iste* , est emphati-
que , & signifie beaucoup plus qu'il
ne paroît. *Iste* : non pas les dieux des
Egyptiens & des nations ; des dieux
sans force , sans parole , sans vie : mais
celui qui a fait tant de prodiges en
Egypte & dans notre passage , celui-là
est mon Dieu : c'est lui seul que je
glorifierai.

Deus meus. Ce , *meus* , peut avoir un
double raport : l'un à Dieu , l'autre à
l'Israelite. Dans le premier : Dieu pa-
roît n'être grand , n'être puissant , n'être
Dieu que pour moi. Distrait sur le
reste de l'univers , il ne s'occupe que
de mes périls & de ma sureté ; & il est
prêt à sacrifier à mes interêts toutes
les nations de la terre. Dans le second
raport : *Iste Deus meus.* C'est lui qui est
mon Dieu : Je n'en aurai jamais d'au-



DE L'ÉCRITURE SAINTÉ. 615
tre. Je réunis en lui seul tous mes
vœux, tous mes desirs, toute ma con-
fiance. Il est seul digne de mon culte
& de mon amour. Il aura pour jamais
tous mes hommages.

*C'est le Dieu de mon pere, & je rele-
verai sa grandeur.* Cette répétition est
la chose du monde la plus tendre. Ce-
lui dont je relève la grandeur, n'est
point un Dieu étranger, inconnu jus-
qu'à ce jour, protecteur pour une oc-
casion passagere, & prêt à accorder le
même secours à tout autre. Non : c'est
l'ancien protecteur de ma famille. Sa
bonté est héréditaire. J'ai mille preu-
ves domestiques de son amour con-
stant, perpétué de race en race jusqu'à
moi. Ses anciens bienfaits, étoient
des titres & des gages qui m'en assu-
roient de pareils. C'est le Dieu de mon
pere. C'est le Dieu qui s'est montré
tant de fois à Abraham, à Isaac, à
Jacob. C'est le Dieu enfin qui vient
d'accomplir les grandes promesses
qu'il a faites à mes ayeux.

Qu'a-t-il fait pour cela ? *Il a paru
comme un guerrier. Dominus quasi vir
pugnator.* Dans l'hebreu, *Jehova vir
belii.* Il pouvoit dire : comme il est le
Dieu des armées, il nous a délivrés de



l'armée de Pharaon : mais c'étoit trop peu dire. Il regarde son Dieu comme un soldat, comme un capitaine : il lui met, pour parler ainsi, les armes à la main, & le fait combattre pour les enfans de Jacob.

Dominus quasi vir pugnator : Omnipotens nomen ejus. L'hebreu porte : *Jehova vir belli : Jehova nomen ejus.* Moïse insiste sur le terme *Jehova*, pour mieux faire sentir par cette répétition, quel est ce guerrier extraordinaire qui a daigné combattre pour Israël. Comme s'il disoit : *Jéhova, le Seigneur, a paru comme un guerrier.* Entend-on bien ce que je dis ? Comprend-on toute l'étendue de cette merveille ? Oui, je le répète : C'est le Dieu suprême en personne, c'est le Dieu unique, c'est, pour tout dire, celui qui s'appelle *Jéhova*, qui porte le nom incommunicable, qui possède seul toute la plénitude de l'être : c'est celui-la qui s'est rendu le champion d'Israël. Lui-même leur a tenu lieu de soldat. Il s'est chargé seul de tout le poids de la guerre. *Dominus (Jehova) pugnabit pro vobis & vos tacebitis*, disoit Moïse aux Israélites avant l'action. *Le Seigneur (Jéhova) combattra pour vous, & vous*

*Qui est ...
Ego sum, qui
sum.*

Exod. 14. 14.



demeurerez dans le silence: c'est-à-dire, vous vous tiendrez en repos sans combattre.

Il a renversé dans la mer les chariots v. 4. & 9. de Pharaon & son armée: les plus distingués d'entre ses officiers ont été submergés dans la mer rouge. Ils ont été ensevelis dans les abymes. Ils sont descendus au fond des eaux comme une pierre.

Remarquez le pompeux étalage de tout ce qui est contenu dans ces deux mots, *Equum & ascensorem*: le cheval, & le cavalier.

1. *Currus Pharaonis.* 2. *exercitum ejus.* 3. *electi principes ejus.* Belle gradation.

Que dirons-nous de cette admirable amplification: *Projecit in mare. Submersi sunt in mari rubro. Abyssus aperuerunt eos. Descenderunt in profundum quasi lapis.* Tout cela pour expliquer, *Dejecit in mare.* Vous voyez dans tous ces mots une suite d'images qui se succèdent & se grossissent par degrés. 1. *projecit in mare.* 2. *submersi sunt in mari rubro.* Tous submergés dans la mer rouge. *Submersi sunt* enchérit sur *projecit.*... *In mari rubro,* est une circonstance qui fixe plus que *mare* simplement. Heb. *in mari Suph.* Il semble que Moïse veuille relever la grandeur de la puis-



sance que Dieu a fait paroître dans
 une mer qui faisoit partie de l'empire
 Egyptien , & qui étoit sous la prote-
 ction des dieux* d'Egypte. 3. *Electi prin-*
 * *Béelsephon.*
pes, les plus grands d'entre les prin-
 ces de Pharaon : c'est-à-dire , les plus
 superbes , & peut-être les plus em-
 portés contre les ordres du Dieu d'Is-
 rael : enfin les plus capables de se
 sauver du naufrage , sont submergés
 comme les moindres soldats. 4. *Abyssis*
operuerunt eos. Quelle image ! Ils sont
 couverts , abymés , disparus pour tou-
 jours. 5. Pour achever cette peinture,
 il finit par une similitude , qui est com-
 me le gros trait qui figure la chose :
descenderunt in profundum quasi lapis.
 Tous fiers qu'ils sont , ils ne font pas
 plus de résistance pour remonter con-
 tre le bras de Dieu qui les enfonce ,
 qu'une pierre qui tombe au fond des
 eaux.

Après cela que devoit penser Moy-
 se ? que devoit-il dire ? Cest une des
 plus importantes règles de rhétori-
 que , & à laquelle Cicéron ne manque
 jamais , qu'après le récit d'une action
 surprenante , ou même d'une circon-
 stance extraordinaire , il faut sortir de
 l'air tranquille & paisible de la nar-



ration , pour se répandre dans des mouvemens plus ou moins impétueux selon la nature du sujet : ce qui se fait presque toujours par des apostrophes, des interrogations, des exclamations, figures propres à réveiller & le discours & l'auditeur. C'est ce que Moïse fait dans tout ce cantique d'une manière inimitable.

Dextera tua, Domine, magnificata est in fortitudine: dextera tua, Domine, percussit inimicum: & in multitudine gloria tua deposuisti adversarios tuos. ψ. 6.

Il y a ici plusieurs choses à remarquer.

1. Moïse pouvoit dire : *Deus magnificavit fortitudinem suam percutiendo Pharaonem.* Mais que cela seroit foible & languissant, pour exprimer une si grande action ! Il s'élanee vers Dieu, & lui dit par une espee d'enthousiasme : *Dextera tua, Domine, magnificata est . &c.*

2. Il pouvoit dire : *O Domine, magnificasti fortitudinem, &c.* Mais cela ne porte point assez d'idée, & n'a rien de sensible : au lieu que dans l'expression de Moïse, vous voiez, vous distinguez, pour ainsi dire, la main de Dieu, qui s'étend & qui écrase les



Egyptiens. D'où je conclus tout à la fois, que la véritable éloquence est celle qui persuade : quelle ne persuade ordinairement qu'en touchant : qu'elle ne touche que par des choses & par des idées palpables : & que par toutes ces raisons l'éloquence de l'Écriture Sainte est la plus parfaite de toutes, puisque les choses les plus spirituelles & les plus métaphysiques y sont représentées sous des images vives & sensibles.

3. *Dextera tua, Domine, percussit inimicum.* Belle répétition, & nécessaire pour mieux faire sentir la puissance du bras de Dieu. Le premier membre, *voire droite a fait éclater sa force*, n'ayant désigné l'événement qu'en général & confusément, le Prophète croit n'en avoir pas assez dit ; & pour marquer la manière de cette action, il répète aussitôt : *Voire droite a brisé l'ennemi.* C'est le génie des grandes passions, de répéter ce qui sert à les entretenir. Nous voions cela dans tous les endroits passionnés des meilleurs auteurs. Et c'est ce qui regne particulièrement dans l'Écriture, surtout dans les psaumes.

4. *In multitudine gloria tua deposuisti*



adversarios tuos. L'hebreu porte : *In*
multitudine elationis (celsitudinis) tua
dextruxisti insurgentes contra te. Il y'a
de grandes beautés cachées dans le
texte original , qui méritent d'être
un peu développées.

1. Par ces mots , *in multitudine elationis tua* , l'Auteur sacré veut marquer l'action d'un grand Seigneur qui se redresse , qui prend un air haut & fier , qui s'élève à proportion de ce qu'un petit inférieur ose s'élever contre lui , & qui se plait à le mettre d'autant plus bas. Les Egyptiens se comptoient pour quelque chose de grand : ils s'attaquoient à Dieu même : ils demandoient fierement , *Quel Exod. 5. 2.*
est donc ce Seigneur ? Mais à mesure que ces insolens s'élevoient selon toute leur étendue , Dieu s'élevoit aussi ; & prenoit contre eux toute l'élévation de sa grandeur infinie , toute la hauteur de sa majesté suprême : *alta à longè cognoscit.* Et c'est de *Ps. 137. 6.*
là qu'il a renversé ses ennemis si pleins d'eux-mêmes , & les a rabais-
sés non seulement contre terre , mais dans les abymes les plus profonds de la mer.

2. *Insurgentes contra te.* Ce n'est



pas contre Israël que les Egyptiens se sont déclarés : c'est vous-même qu'ils ont osé attaquer : c'est vous qu'ils ont bravé. Notre querelle étoit la vôtre : c'est à vous qu'ils faisoient la guerre : *contra te*. Ce tour est délicat & touchant, pour intéresser Dieu-même dans la cause d'Israël.

- ψ. 7. Vous avez envoyé votre colere : elle les
 8. a dévorés comme une paille. Au souffle de votre fureur les eaux se sont entassées : les ondes liquides se sont tenu élevées comme en un monceau : les flots de l'abyme se sont condensés & durcis au milieu de la mer. L'ennemi disoit : Je les poursuivrai ; je les atteindrai ; je partagerai les d'pouilles ; j'assouvirai mes desirs ; ou, je satisferai ma vengeance ; je tirerai mon épée ; ma main me les assujetira de nouveau.
 10. Vous avez soufflé, & la mer les a abymés. Ils sont tombés au fond des eaux comme une masse de plomb.

Moyse revient à sa narration, non pas comme aux versets 4 & 5, par une description toute pure, mais en continuant son apostrophe à Dieu ; ce qui passionne davantage le récit ; en quoi la conduite de ce Cantique me paroît au dessus de l'éloquence ordinaire. Plus il s'éloigne de la pro-



position simple qui lui sert d'exorde, plus on voit augmenter la force de ses amplifications.

Misisti iram tuam. Quelle figure ! quelle expression ! Le Prophète donne à la colere divine de l'action & de la vie. Il la transforme en un ministre ardent & zélé, que le Juge tranquille envoie du haut de son trône exécuter les arrêts de la vengeance. Les rois ont besoin, contre leurs ennemis, de cavalerie, de troupes, d'armes, & d'un grand attirail de guerre. A Dieu, sa colere seule lui suffit pour punir des coupables. *Vous avez envoyé votre colere.* Que de choses renfermées dans un seul mot, qui laisse au lecteur le plaisir de compter lui-même dans son imagination les feux, les éclairs, les foudres, les tempêtes, & tous les autres instrumens de cette colere ! On sent mieux la beauté de cette expression, qu'on ne peut l'exprimer. On y trouve une certaine profondeur, & un je ne sais quoi, qui occupe & qui remplit l'esprit. Horace a eu en vûe cette figure par son *Iracunda fulmina.* Virgile l'a attrapée dans l'ingénieuse composition de la foudre qu'il décrit au

od. 3. liv. 6.



624 DE L'ELOQUENCE
huitième livre de l'Enéide :

Sonitumque , metumque
Miscabant operi , flammisque sequacibus iras

Qu'a donc fait cette terrible colere ? elle les a dévorés comme une paille. Il n'appartient qu'à l'Ecriture de nous donner de telles images. Tâchons d'approfondir cette pensée. Nous verrons la colere de Dieu qui dévore une armée épouvantable. Hommes , chevaux , chariots , tout cela est broié , consumé , abymé : foibles synonymes. Tout cela est dévoré : ce seroit tout dire. Mais la similitude qui vient après , acheve le portrait. Car dans le mot de *dévoré* , vous concevez une action qui dure quelque tems : mais *sicut stipulam* vous montre une action d'un moment. Quoi donc une armée si nombreuse est dévorée comme une paille ! Pelez bien ces idées.

Mais comment cela s'est-il fait ? Dieu par un vent furieux a rassemblé les eaux , qui se sont élevées comme deux montagnes au milieu de la mer. Les enfans d'Israel y ont passé à sec. Les Egyptiens les y ont poursuivis , & ils ont été envelopés dans les flots. Voila un récit simple & sans ornement.

Mais



Mais que de beautés, que de richesses dans le tour de l'Ecriture ! Je n'aurois jamais fait, si je voulois les examiner en détail. Tout le Cantique me charme : mais cet endroit m'enleve.

In Spiritu favoris tui congregata sunt aqua. Le Prophète annoblit le vent, en lui donnant Dieu-même pour principe ; & il anime les eaux, en les représentant susceptibles de fraieur. Pour mieux peindre l'indignation divine & ses effets, il emprunte l'image de la colere humaine, dont les vifs transports sont accompagnés d'une respiration précipitée, qui cause un souffle impétueux & violent. Et lorsque cette colere, dans une personne puissante, se tourne contre une populace timide, elle l'oblige, pour s'en garantir, de ceder la place, & de se renverser tumultuairement les uns sur les autres. C'est ainsi qu'au souffle de la fureur du Seigneur, les eaux épouvantées se sont retirées avec précipitation de leur lieu naturel, & se sont entassées à la hâte les unes sur les autres, pour laisser passer cette colere sans y mettre obstacle : au lieu que les Egyptiens, qui se sont présentés sur son chemin, en ont été dévorés



comme une paille. Cette peinture de la colere divine se trouve souvent dans les Ecritures. ^a La mer l'a vû, & a pris la fuite. On a vû les abymes des eaux s'enr'ouvrir... par le bruit de vos menaces, Seigneur, & par la respiration du souffle de votre colere. La fumée de sa colere s'est élevée: un feu dévorant est sorti de sa bouche: des charbons en ont été allumés. Faut-il s'étonner qu'une telle colere renverse & abyme tout?

Stetit unda fluens. Y a-t-il dans Virgile & dans Horace une expression plus fine & plus élégante? *Stetit fluens.*

Congregata sunt abyssi in medio mari. C'est la répétition, & tout ensemble l'amplification de *congregata sunt aqua.*

1. Au lieu de *congregata*, le texte original porte *coagulata*: c'est-à-dire, les eaux se sont prises & épaissies comme de la glace. 2. *Abyssi* donne une idée beaucoup plus affreuse que *aqua*.

3. *In medio mari.* Cette circonstance a beaucoup d'emphase. Elle attache l'imagination, & fait concevoir des montagnes d'eau solides dans le centre des choses liquides.

^a Mare vidit, & fugit.. Apparuerunt fontes aquarum ab increpatione tua Domine, ab inspiratione spiritus iræ tuæ...

Ascendit fumus in iram ejus: & ignis à facie [Heb. ex ore] ejus exarsit: carbonés succensum sunt ab eo.

Ps. 113. 3.

Ps. 17. 16.

Ibid. v. 9.



Les deux versets suivans sont d'une beauté qu'on ne peut assez admirer: Au lieu de dire simplement, comme nous l'avons déjà remarqué, les Egyptiens sont entrés dans la mer en poursuivant les Israelites: le Prophète entre lui-même dans le cœur de ces barbares, il se met à leur place, il prend leurs passions, & les fait parler; non pas qu'ils aient parlé en effet, mais parceque le desir de vengeance; & la chaleur à poursuivre les Israelites, étoient le langage de leurs cœurs, que Moïse leur a mis dans la bouche pour varier & passionner sa narration.

Dixit inimicus, pour dixerunt Egyptii. Ce singulier, cet *inimicus*, tout cela est de si bon goût!

Persequar... comprehendam... dividam spolia, &c. On lit, & on voit dans ces mots, une vengeance palpable, dont on se sent presque animé en lisant. L'auteur sacré n'a point mis de conjonction à aucun des six verbes qui composent le discours du soldat Egyptien, afin de lui donner plus de vivacité, & d'exprimer plus au naturel la disposition d'un homme plein de passion, qui s'entretient avec lui-même, & qui ne se met pas en peine de mettre des liai-



sons & des conjonctions dans les pensées qui demandent de la liberté.

Un autre en seroit demeuré là : mais Moÿse va plus loin. *Implebitur anima mea.* Il pouvoit dire : *Dividam spolia, & iis me implebo.* Mais *implebitur anima mea*, nous les représente régorgeans de dépouilles, & nageans dans la joie.

Je tirerai mon épée : ma main les égorgera. C'est ainsi que porte la vulgate. *Evaginabo gladium meum ; interficiet eos manus mea.* La réflexion qui suit, suppose ce sens, & est fort belle. Le plaisir d'égorger leurs ennemis n'est pas moins sensible, que celui de les dépouiller. Voions comme il touche cet endroit. Il pouvoit dire en un mot, *eos interficiam ; je les égorgerai ;* mais cela auroit passé trop vite : il leur ménage le plaisir d'une longue vengeance. *Evaginabo gladium meum : je tirerai mon épée.* Quelle image ! Elle frappe même les yeux du lecteur. *Interficiet eos manus mea : Ma main les égorgera.* Ce *manus mea*, est d'une beauté que je ne puis exprimer. On voit dans cette expression un soldat sûr de la victoire. On le voit qui regarde, qui remue, & qui mesure son bras. Je



tremble pour les enfans d'Israël. Grand Dieu, que ferez-vous pour les sauver ? Voila un déluge de barbares qui courent en fureur à la vengeance & à la victoire. Tous les traits de votre colere peuvent-ils suffire pour arrêter vos ennemis ? Dieu souffle, & la mer les a déjà envelopés. *Flavit spiritus tuus, & operuit eos mare.*

Il faut avouer que cette réflexion est bien vive, bien éloquente, & bien propre à former le goût : & c'est pour cela que j'ai cru n'en devoir pas priver le lecteur. Mais je suis obligé d'avertir, que le texte Hebreu, au lieu de, *interficiet eos manus mea; a possidere faciet eos manus mea: possessioni restituet eos manus mea.* Ce qu'on pourroit traduire : *ma main me les assujettira de nouveau. Ma main s'en rendra maîtresse. Ma main me remettra en possession de ces fugitifs.* En effet, c'étoit là le véritable motif de la poursuite si ardente des Egyptiens : l'histoire y est formelle. On vint dire au Roi des Egyptiens, que les Hébreux s'en étoient enfuis. En même tems le cœur de Pharaon & de ses serviteurs fut changé à l'égard de ce peuple ; & ils dirent : *A quois avons-nous pensé, de laisser ainsi aller les Israelites, afin*

Exod. 14. 9.



qu'ils ne nous fussent plus assujettis ? L'intention de Pharaon & de ses Officiers, n'étoit donc pas de tuer & d'exterminer les Israelites : ils auroient agi contre leurs interêts. Mais ils songeoient à les forcer les armes à la main à rentrer dans l'esclavage, & à retourner aux travaux publics de leur ancienne servitude.

Il y a aussi, ce me semble, une grande beauté dans cette expression, *Ma main me les assujettira de nouveau*. Le Dieu des Israelites s'étoit vanté de tirer son peuple de la prison des Egyptiens, & de les délivrer de leur dure servitude par la force de son bras :

Exod. 6. 6. *Educam vos de crastulo Aegyptiorum;*

11. 9. 3. & *Et eriam de servitute, ac redimam in*
15. *brachio excelso.* Il avoit fait dire plusieurs fois à Pharaon qu'il étendrait sa

main sur lui, sur ses serviteurs, sur ses campagnes, sur les bestiaux : qu'il lui feroit bien voir qu'il étoit le Maître & le Seigneur, en étendant sa main sur toute l'Egypte, & en tirant son

Exod. 7. 5. *peuple de l'esclavage : Scient Aegyptii quia ego sum Dominus, qui extenderim manum meam super Aegyptum, & eduxerim filios Israel de medio eorum.* Ici l'Egyptien, qui se croit déjà vainqueur,



insulte au Dieu des Hébreux. Il semble lui reprocher la foiblesse de son bras ; & la vanité de ses menaces. Il oppose sa main à celle de Dieu ; & il se dit à lui-même , dans l'enivrement d'une joie insolente , & dans les transports d'une folle confiance : Quoiqu'en ait dit le Dieu d'Israël , *ma main me les assujettira de nouveau.*

Vous avez soufflé. Et la mer les a abymés. Ils sont tombés au fond des eaux violentes , comme une masse de plomb. v. 10.

Vous avez soufflé, Et la mer les a abymés. Moyse pouvoit-il mieux exprimer la suprême puissance de Dieu ? Il ne fait que souffler pour abymer tout d'un coup des troupes innombrables. Voilà ce qu'on appelle le véritable sublime. *Lo jia lux, Et facta est lux,* a-t-il rien de plus grand ?

Et la mer les a abymés. Que de choses en trois mots ! *aperuit eos mare.* Quelle sobriété de termes ! quelle foule d'idées ! C'est ici qu'on peut appliquer ce que Plinè dit du peintre Timanthe : *In omnibus ejus operibus plus intelligitur, quam pingitur... ut ostendat etiam quod speculatur.*

Un autre que Moyse auroit donné l'essor à son imagination. Il nous au-



roit fait un long détail, & de grandes descriptions fades & inutiles. Il auroit épuisé tout le sujet, & avec un pompeux verbiage, & une stérile abondance, il auroit appauvri sa matière, & fatigué son lecteur. Mais ici Dieu souffle, la mer obéit, elle tombe sur les Egyptiens : les voila tous engloutis. Y eût-il jamais rien de si plein, de si vif, ni de si animé ? Vous ne voyez point d'espace entre le souffle de Dieu, & le terrible miracle qu'il fait pour sauver son peuple. *Flavit spiritus tuus, & operuit eos mare.*

Ils sont tombés au fond des eaux comme une masse de plomb. Considérez bien ce dernier trait, qui aide l'imagination, & achève le tableau.

- ✓. 11. *Qui d'entre les dieux est semblable à vous ? Qui vous est semblable, vous qui faites paroître avec éclat votre sainteté, qui méritez d'être loué avec une crainte religieuse, & dont les œuvres sont autant de merveilles ? Vous avez étendu votre main, & la terre les a dévorés.*

Cet admirable récit est suivi d'un admirable retour de louanges. La grandeur du miracle demandoit cette vivacité de sentiment & de reconnoissance. Et quel moyen de ne pas se ré-



rier, & de ne pas sortir comme hors de soi-même, à la vûe d'une telle merveille? Interrogation, comparaison, répétition: toutes figures propres à l'admiration & à l'extase.

Magnificus in sanctitate, &c. Il est impossible ici d'approcher du stile vif & concis du texte, qui a trois petits membres, séparés les uns des autres, sans liaison, & dont chacun est composé de deux mots assez courts. *Magnificus sanctitate*, *terribilis laudibus*, *faciens mirabilia*. Il n'est pas plus facile d'en rendre le sens, quelque étendue qu'on donne à la version: ce qui d'ailleurs la rend froide & languissante, au lieu que l'Hebreu est plein de feu & de vivacité.

Vous vous êtes rendu par votre miséricorde le guide de ce peuple. & vous le conduirez par votre puissance jusqu'au lieu. &c. ψ. 13-17.

Ces cinq versets sont une prophétie de la protection éclatante que Dieu devoit donner à son peuple après l'avoir tiré de l'Égypte. Tout y est plein d'images vives & touchantes. On ne sait ce qu'on doit admirer davantage dans cette prédiction, ou la tendresse de Dieu pour son peuple, dont il veut



Deut. 32. 10. bien devenir lui-même le guide & le conducteur, en le conservant pendant tout le voyage, selon qu'il le dit ailleurs, comme la prunelle de son œil; & le portant sur ses épaules, comme l'aigle se charge de ses aiglons: ou sa formidable puissance, qui faisant marcher devant elle la terreur & l'effroi, glace de crainte tous les peuples qui pourroient s'opposer au passage des Israélites; & les rend immobiles comme une pierre: ou enfin l'attention merveilleuse de Dieu à les établir d'une manière fixe & permanente dans la terre promise, ou plutôt à les y planter: *plantabis in monte hereditatis tuae*: expression énergique, & qui seule rappelle tout ce que l'Écriture dit en tant d'endroits du soin que Dieu avoit pris de planter cette vigne chérie, de l'arroser, de la faire croître, de l'environner de fossés & de haies, de multiplier & d'étendre au loin ses branches fécondes:

- v. 18. Le Seigneur regnera dans l'éternité, & au déla de tous les siècles. Car Pharaon est entré dans la mer avec ses chariots & sa cavalerie; & le Seigneur a fait retourner sur eux les eaux de la mer: mais les enfans d'Israel ont passé au milieu d'elle à pié sec:



C'est ici la conclusion de tout le Cantique, par laquelle Moïse promet à Dieu, au nom de tout le peuple, une éternelle reconnoissance pour le signalé bienfait par lequel il vient de les délivrer.

Cette conclusion paroîtra peut-être trop simple, en comparaison de ce qui a précédé. Mais je reconnois pour le moins autant d'artifice dans cette simplicité, que dans tout le reste. En effet, après avoir remué & enlevé les esprits par tant de grandes expressions, & de si violentes figures, la justesse de l'art vouloit qu'il terminât son Cantique par une exposition simple & naïve, tant pour délasser les esprits, que pour leur faire comprendre sans figures, sans détours, & sans embarras, la grandeur du miracle que Dieu venoit de faire en leur faveur.

La sortie du peuple Juif de l'Égypte, est le prodige le plus merveilleux que Dieu ait fait dans l'ancien Testament. Il le rappelle en mille occasions : il en parle, s'il étoit permis de s'exprimer ainsi, avec une espèce de complaisance : il le donne comme la preuve la plus éclatante de la force toute-puissante de son bras. En effet ce n'est



636 DE L'ELOQUENCE

pas un seul prodige, mais une longue suite de prodiges plus admirables les uns que les autres. Il étoit bien juste que la beauté du Cantique, destiné à conserver la mémoire de ce miracle, répondît à la grandeur de l'événement : & cela ne pouvoit pas n'être point de la sorte, puisque le même Dieu qui étoit l'auteur des prodiges, l'étoit aussi du Cantique.

Mais quelle beauté, quelle grandeur, quelle magnificence n'y apercevrons-nous pas, s'il nous étoit donné de pénétrer dans les sens mystérieux cachés sous le voile & sous l'écorce de ce grand événement? Car on ne peut disconvenir, que la sortie de l'Egypte ne couvre & ne représente d'autres délivrances. L'autorité de S. Paul, & de toute la Tradition, & les prières de l'Eglise, nous obligent d'y voir la liberté que le chrétien acquiert par les eaux du baptême, & son affranchissement du joug du Prince du monde. L'Apocalypse fait un autre usage de cet événement, en nous montrant ceux qui ont vaincu la bête, tenant à la main les harpes de Dieu, & chantant le Cantique de Moïse serviteur de Dieu, & le Can-

1. Cor. 6. 10.

Apoc. 15. 2.
4.

*Cantantes
canticum Moysi
si servi Dei.*



DE L'ECRITURE SAINTE. 637
tique de l'Agneau , en disant : Sei-
gneur Dieu , vos œuvres sont gran-
des & merveilleuses , &c. Or comme,
selon l'Écriture , les merveilles de la
seconde délivrance surpasseront infi-
niment celles de la première , & en
aboliront entièrement la mémoire ;
ainsi l'on peut juger que les beautés
du sens spirituel de ce Cantique ef-
faceroient celles du sens historique.

De telles merveilles passent de
beaucoup mes forces , & n'entrent
point dans le dessein de cet ouvrage,
où je me suis proposé de former le
goût des jeunes gens , par rapport à
l'éloquence. Cette explication du Can-
tique de Moïse peut y contribuer plus
que toute autre chose. J'ai cru , en
donnant ce morceau , faire au public
un présent qui lui seroit agréable.
La modestie de l'Auteur l'avoit tenu
jusqu'ici comme enseveli dans les té-
nébres : on ne sera point fâché que
la juste reconnoissance d'un disciple
plein de respect pour la mémoire de
son maître , le fasse paroître au jour.
A la qualité de maître , il avoit joint
à mon égard celle de père , m'ayant
toujours aimé comme son enfant. Il
avoit pris dans les classes un soin par-



133 DE L'ÉLOQUENCE

iculier de me former, me destinant dès lors pour son successeur: & je l'ai été en effet en Seconde, en Rhétorique, & au College Royal. Je puis dire sans flatterie que jamais personne n'a eu plus de talent que lui pour faire sentir les beaux endroits des auteurs, & pour donner de l'émulation aux jeunes gens. L'Oraison funèbre de M. le Chancelier le Tellier qu'il prononça en Sorbonne, & qui est la seule piece de prose qu'il ait permis qu'on imprimât, suffit pour montrer jusqu'où il avoit porté la délicatesse du goût: & les vers qu'on a de lui peuvent passer pour un modèle en ce genre. Mais il étoit encore plus estimable par les qualités du cœur, que par celles de l'esprit. Bonté, simplicité, * modestie, désintéressement, mépris des richesses, générosité portée presque jusqu'à l'excès, c'étoit là son caractère. Il ne profita de la confiance entière qu'un puissant * Ministre avoit en lui; que pour faire plaisir aux autres. Quand il me vit Principal au College de Beauvais, il sacrifia par bonté pour moi, & par amour du bien public, deux mille écus pour y faire des ré-

* Il n'a jamais voulu consentir à être élu Recteur dans l'Université.

* M. de Louvois.



parations & des embellissemens nécessaires. Mais les dernières années de sa vie, quoique passées dans la retraite & l'obscurité, ont effacé tout le reste. Il s'étoit retiré à Compiègne, lieu de sa naissance. Là, séparé de toute compagnie, uniquement occupé de l'étude de l'Écriture sainte, qui avoit toujours fait ses délices, aiant continuellement dans l'esprit la pensée de la mort & de l'éternité, il se consacra entièrement au service des pauvres enfans de la ville. Il leur fit bâtir une école, peut-être la plus belle qui soit dans le royaume; & fonda un maître pour leur instruction. Il leur en tenoit lieu lui-même: il assistoit très souvent à leurs leçons: il en avoit presque toujours quelques-uns à sa table: il en habilloit plusieurs: il leur distribuoit à tous dans des tems marqués diverses récompenses pour les animer: & sa plus douce consolation étoit de penser qu'après sa mort ces enfans seroient pour lui la même prière que le fameux Gerson, devenu par humilité maître d'é-

* Il a donné au public un recueil des extraits qu'il avoit faits sur ce sujet, intitulé, l'usage édifiantes

sur la mort, tirés des propres paroles de l'Écriture sainte & des saints Pères.



640 DE L'ÉLOQUENCE, &c.
cole à Lion, avoit demandé par son
testament à ceux dont il avoit pris soin:
*Mon Dieu, mon Créateur, aiez pitié de
votre pauvre serviteur Jean Gerson.* Il a
eu le bonheur de mourir pauvre en
quelque sorte au milieu des pauvres,
ce qui lui restoit de bien aiant à peine
suffi pour une dernière fondation qu'il
avoit faite des Sœurs de la Charité pour
instruire les filles, & pour prendre soin
des malades. Je prie le Lecteur de me
pardonner cette digression, que ma
tendre reconnoissance pour un maître
à qui j'ai tant d'obligations doit rendre
excusable.

FIN,

TABLE



T A B L E.

ART. III. <i>Du genre tempéré.</i>	P. 114
ART. IV. <i>Réflexions générales sur les trois genres d'éloquence.</i>	P. 127

§. II.

De ce que l'on doit principalement observer en lisant ou en expliquant les Auteurs.	P. 140
---	--------

ART. I. <i>D</i> U Raisonnement & des Preuves.	P. 141
--	--------

<i>Explication d'une Harangue de Tite-Live.</i>	P. 153
---	--------

ART. II. <i>Des pensées.</i>	P. 161
------------------------------	--------

<i>Combat des Horaces & des Curiaces.</i>	P. 163
---	--------

<i>Différentes réflexions du P. Bouhours sur les pensées.</i>	P. 173
---	--------

<i>Des pensées brillantes : où l'on examine quelques endroits de Sénèque.</i>	P. 191
---	--------

ART. III. <i>Du choix des mots.</i>	P. 212
-------------------------------------	--------

ART. IV. <i>De l'arrangement des mots.</i>	P. 225
--	--------

ART. V. <i>Des Figures.</i>	P. 244
-----------------------------	--------

ART. VI. <i>Des précautions oratoires.</i>	P. 296
--	--------

ART. VII. <i>Des passions.</i>	P. 309
--------------------------------	--------



TABLE

§. III.

DE L'ELOQUENCE

du Barreau. P. 328

ART. I. **D**u style qui convient au Barreau. P. 329

Extraits de Démosthène & d'Eschine

P. 333

Jugemens des anciens sur Démosthène & sur Eschine.

P. 370

De l'éloquence de Cicéron comparée avec celle de Démosthène.

P. 381

De ce qui a fait dégénérer l'éloquence à Athènes & à Rome.

P. 394

ART. II. Par quels moyens les jeunes gens peuvent se préparer à la plaidoirie.

P. 409

Court récit de ce que Démosthène & Cicéron ont fait pour s'y préparer.

P. 410

ART. III. Des Mœurs de l'Avocat.

P. 440.

§. IV.

DE L'ELOQUENCE

de la Chaire. P. 457.

PREMIERE PARTIE.

De la manière dont un Prédicateur doit parler.

I. **D**evoir du Prédicateur : Instruire & pour cela parler avec clarté.

P. 458.

Ec ij



T A B L E.

Combien la clarté est nécessaire pour ceux
qui sont chargés de faire des Catechis-
mes. P. 463

II. Devoir du Prédicateur : Plaire, &
pour cela parler d'une maniere ornée &
polie. P. 470

1. Défaut à éviter : Trop rechercher
les ornemens du discours. P. 477

2. Défaut : Trop négliger les ornemens
du discours. P. 481

III. Devoir du Prédicateur : Toucher &
émouvoir par la force du discours ceux
à qui il parle. P. 494

Extrait de S. Augustin. P. 499

Extrait de S. Cyprien. P. 503

Extraits de S. Jean Chrysostome. P. 505

S E C O N D E P A R T I E.

Du fonds de science nécessaire à
l'Orateur Chrétien. P. 524

De l'étude de l'Ecriture sainte. P. 527

De l'étude des Peres. P. 535

§. V.

D E L' E L O Q U E N C E
de l'Ecriture Sainte. P. 540

1. **S**implicité des Ecritures mystérieuse. P. 545

2. **S**implicité & grandeur. P. 548



T A B L E.

3. La beauté de l'Écriture ne vient pas des mots, mais des choses.	P. 557
4. Descriptions.	P. 561
5. Figures.	P. 570
6. Endroits sublimes.	P. 576
7. Endroits tendres & touchans.	P. 584
8. Caractères.	P. 591
Cantique de Moïse expliqué selon les règles de la Rhétorique.	P. 599

B I N.



De l'Imprimerie de G. F. QUILLAU Fils
rue du Fouare, à l'Annonciation 1736,

